ARDOUIN-DUMAZET



[Voy]age en France

PARIS

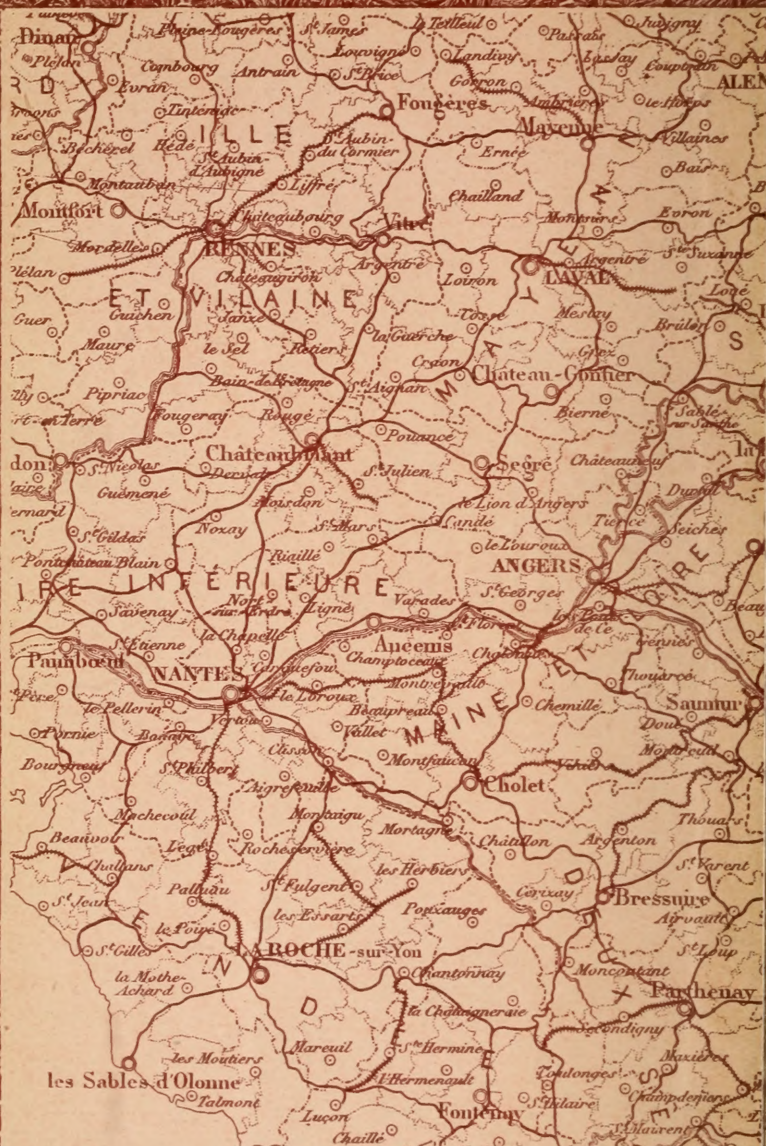
BERGER-LEVRAULT ET Cie

CENTRE

TOURAINE et ANJOU
(Les Châteaux de la Loire)

Val de Loire
Blésois
Vendômois
Vaux du Loir
TOURAINE
Champeigne
Véron
Les Varennes
ANJOU
Saumurois
Les Mauges





Carte d'orientation. — Extrait de la carte cant



e au 1/1 600 000e du Service géographique de l'armee.

Voyage en France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Europe centrale et ses réseaux d'État (Voyage en Belgique, Hollande, Allemagne et Danemark). — Un volume in-12. 3 fr. 50. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la Flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — Un volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la Flotte en 1894. — Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — Un volume in-12, illustrations de Paul Léonnec, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — Un volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Au Régiment — En Escadre. — Préface de M. Mézières, de l'Académie française. 1894. Un volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Colonel Bourras. Suivi du **Rapport sur les opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. 60 c. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — Un volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — Un volume in-8. (Baudoin.)

Une Armée dans les neiges, journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — Un volume in-8 illustré. (Rouam.)

Études algériennes. — Un volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892. — Un volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

Voyage en France. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Montyon et prix Narcisse Michaut en 1901, décerné à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature française), par la Société des gens de lettres, par la Société de géographie de Paris et par la Société de géographie commerciale, le Touring-Club de France et la Société nationale d'agriculture de France. Série d'élégants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 et reliés en percaline à 4 fr.

1re Série : Morvan, Val de Loire et Sologne.
2e Série : Beauce, Perche et Maine — (Voir 56e série : Touraine et Anjou).
3e Série : Les Iles de l'Atlantique : D'Arcachon (île aux Oiseaux) à Noirmoutier. (*Bretagne I*) : De la Loire à Belle-Isle.
4e Série (*Bretagne II*) : Les Iles de l'Atlantique : D'Hoëdic à Ouessant.
5e Série (*Bretagne III*) : Haute-Bretagne intérieure. — (Le littoral est décrit dans les séries 51 et 52 ; la Basse-Bretagne dans la 53e série.)
6e Série : Normandie (sauf le pays de Bray et Dieppe).
7e Série : Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez.
8e Série : Le Rhône, du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey, Bas-Dauphiné, Savoie rhodanienne, la Camargue.
9e Série : Bas-Dauphiné : Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois.
10e Série : Les Alpes, du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins.
11e Série : Forez, Haut-Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin.
12e Série : Alpes de Provence et Alpes Maritimes.
13e Série : La Provence maritime : I. Région marseillaise. — (Voir 55e série : II. Côte d'Azur.)
14e Série : La Corse.
15e Série : Les Charentes et la Plaine poitevine.
16e Série : De Vendée en Beauce.
17e Série : Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
18e Série : Région du Nord : I. Flandre et littoral du Nord.
19e Série : Région du Nord : II. Artois, Cambrésis et Hainaut.
20e Série : Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21e Série : Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
22e Série : Plateau lorrain et Vosges.
23e Série : Plaine comtoise et Jura.
24e Série : Haute-Bourgogne.
25e Série : Basse-Bourgogne et Sénonais.
26e Série : Berry et Poitou oriental.
27e Série : Bourbonnais et Haute-Marche.
28e Série : Limousin.
29e Série : Bordelais et Périgord.
30e Série : Gascogne.
31e Série : Agenais, Lomagne et Bas Quercy.
32e Série : Haut-Quercy, Haute-Auvergne.
33e Série : Basse-Auvergne.
34e Série : Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35e Série : Rouergue et Albigeois.
36e Série : Cévennes méridionales.
37e Série : Le Golfe du Lion.
38e Série : Haut-Languedoc.
39e Série : Pyrénées, partie orientale.
40e Série : Pyrénées centrales.
41e Série : Pyrénées, partie occidentale.

Région parisienne :

42e Série : I. Nord-Est : Le Valois.
43e Série : II. Est : La Brie.
44e Série : III. Sud : Gâtinais français et Haute-Beauce.
45e Série : IV. Sud-Ouest : Versailles et le Hurepoix.
46e Série : V. Nord-Ouest : La Seine, de Paris à la mer. Parisis et Vexin français.
47e Série : VI. Ouest : L'Yveline et le Mantois.

Les Provinces perdues :

48e Série : Haute-Alsace.
49e Série : Basse-Alsace.
50e Série : Lorraine annexée.

51e Série (*Bretagne IV*) : Littoral breton de l'Atlantique.
52e Série (*Bretagne V*) : Iles et littoral de la Manche.
53e Série (*Bretagne VI*) : Basse-Bretagne intérieure.
54e Série : Normandie : II. Normandie centrale (*En préparation*).
55e Série : Provence maritime : II. Côte d'Azur.
56e Série : Touraine et Anjou.
57e Série et suivantes : **Paris et banlieue de Paris.**

Envoi gratuit, sur demande, du catalogue détaillé des 60 volumes de la collection.

ARDOUIN-DUMAZET

Voyage en France

56e SÉRIE

Touraine et Anjou

(Les Châteaux de la Loire)

VAL DE LOIRE — BLÉSOIS — VENDÔMOIS
VAUX DU LOIR — **TOURAINE** — GATINE TOURANGELLE
CHAMPEIGNE — VÉRON — VARENNES — **ANJOU**
SAUMUROIS — VALLÉE D'ANJOU — LES MAUGES
Parties du *Loir-et-Cher* et de la *Sarthe*
Indre-et-Loire, — *Maine-et-Loire*

Avec 34 cartes ou croquis

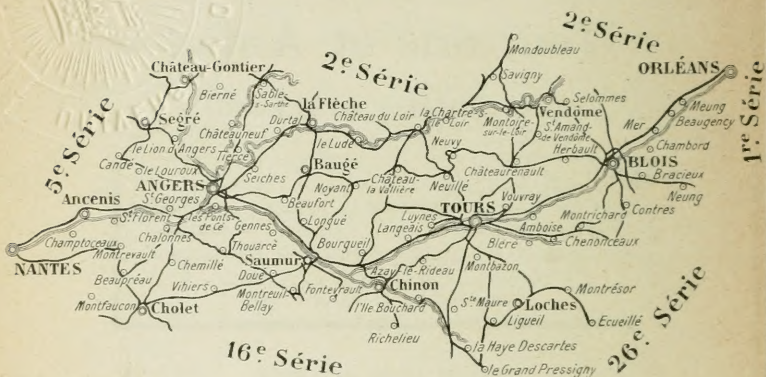


BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

PARIS — RUE DES BEAUX-ARTS, 5-7
NANCY — RUE DES GLACIS, 18

1910

CARTE D'ENSEMBLE DE LA 56e SÉRIE



Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume sont extraits de la carte d'État-major au 1/80000e.

AVANT-PROPOS DES ÉDITEURS

Ce 56e volume du *Voyage en France* est en partie composé de chapitres détachés des 1re, 2e et 16e séries primitives, mais ces chapitres ont été mis à jour et fort développés; en outre, de nouveaux chapitres ont relié les itinéraires autrefois décrits. C'est donc une œuvre presque entièrement nouvelle que ce livre consacré à une région qui incarne la France aux yeux de tant d'étrangers.

La Touraine et l'Anjou complète la refonte des premières parties du *Voyage en France*, refonte rendue nécessaire par le succès de plus en plus grand de ce vaste ouvrage. Lorsque nous avons demandé à Monsieur Ardouin-Dumazet de réunir en volume les articles qui présentaient d'une façon si pittoresque, vivante et littéraire à la fois, les graves questions économiques soulevées

il y a juste vingt ans, nous voulions seulement conserver des pages méritant mieux que le succès fugitif dans un journal. L'ouvrage devait comprendre trois ou quatre volumes, au plus, composés de chapitres ayant pour seul lien l'idée qui avait amené le directeur du *Temps* à entreprendre cette enquête sur la situation économique du pays.

L'accueil fait par le grand public aux livres ainsi tirés du journal a été tel que nous avons demandé à Monsieur Ardouin-Dumazet de poursuivre cette description de la France par le livre et non en vue d'une publication intermittente dans les colonnes d'un quotidien. L'auteur put alors adopter un plan autrement large, suivre des itinéraires plus serrés. A partir de la 9e série, les régions décrites l'ont été avec ampleur : ces livres sont un tableau complet, sans lacunes, de notre pays. Les premières séries, toutefois, sauf les 3e et 4e, consacrées aux îles de l'Océan et que l'écrivain avait entreprises en dehors de la publication dans le *Temps*, laissaient dans l'ombre bien des parties des

régions visitées et contrastaient par leur brièveté avec les volumes qui suivirent. Des lecteurs nous en ont fait la remarque bienveillante. Nous avons alors demandé à l'auteur de reprendre ces livres, de compléter et coordonner par des chapitres nouveaux les itinéraires qu'il avait suivis.

Une première refonte a abordé la Bretagne. La péninsule était répartie entre deux volumes, les « ILES DE L'ATLANTIQUE » (4e), la « BRETAGNE PÉNINSULAIRE ET LES ILES DE LA MANCHE » (5e). La 4e série fut maintenue, mais les rivages continentaux de l'Atlantique donnèrent lieu à une 51e série; ceux de la Manche formèrent le texte de la 52e. L'intérieur de la presqu'île armoricaine devait reconstituer la 5e série; les voyages de l'auteur lui donnèrent une telle moisson de notes qu'il dut répartir le texte en deux volumes, consacrés d'ailleurs chacun à une région bien distincte. La 5e série comprend la HAUTE-BRETAGNE, celle où l'on ne parle que français; la 53e, la BASSE-BRETAGNE, où le breton est demeuré la langue usuelle

des populations. La Bretagne fut ainsi partagée entre les séries 3 (îles Dumet et Belle-Isle), 4, 5, 51, 52 et 53.

Une refonte semblable a été effectuée pour le littoral de Provence, qui se transforme d'année en année par la création de stations hivernales : la région comprise entre les embouchures du Rhône et Hyères est restée 13e série, la zone entre Hyères et la frontière italienne devenant la 55e.

Les deux premières séries, qui avaient eu des réimpressions fréquentes, demeuraient dans leur forme primitive; l'auteur, cédant aux sollicitations qui lui parvenaient, en a entrepris la revision en étendant son plan à une refonte des 6e et 16e. Dans la 1re série, de nouveaux chapitres donnent une description complète du Morvan, du Nivernais propre et des bords de la Loire jusqu'à Orléans; des passages relatifs au Gâtinais orléanais et à la Beauce, qui avaient dû prendre place dans les 25e et 16e séries, sont revenus à leur emplacement logique dans la description de l'Orléanais.

Par contre, les chapitres consacrés au Perche et au Maine ont été détachés pour former, avec les passages de la 16e série consacrés à la Beauce, une nouvelle 2e série comprenant, sauf les Vaux du Loir, toute la région dont les eaux vont former la Maine.

Si nombreux furent les chapitres nouveaux, qu'une partie des 1re, 2e et 16e séries, ne pouvant être utilisée dans cette refonte, a donné les premiers éléments d'un volume sur la Touraine et l'Anjou. L'auteur a coordonné ces passages par des pages nouvelles d'une étendue sensiblement égale. De cet ensemble est sorti le présent volume, le plus considérable de la collection et dont l'unité n'est pas moins complète que celle des autres séries.

Cette transformation des premiers volumes du *Voyage en France* sera achevée par une refonte des 7e, 8e et 16e séries et le dédoublement de la 6e. La nouvelle 6e série sera consacrée au Cotentin et à la Basse-Normandie; une 34e série comprendra la Haute-Normandie jusqu'à la Seine, les pays

normands au delà du fleuve restant décrits dans la 17e série, et le cours de la Seine de Paris à la mer dans la 46e.

Les chapitres qui firent le succès des volumes primitifs, ainsi répartis sous une autre forme ont été soigneusement mis à jour en tenant compte des changements survenus dans la période de vingt à quinze ans qui sépare de la première publication les éditions actuelles. Ils n'en constituent pas moins, par l'étendue des chapitres nouveaux, des livres en grande partie inédits que les lecteurs des premières éditions tiendront à posséder aussi.

Le *Voyage en France* ainsi revisé est donc complet, égal en toutes ses parties pour l'étendue et la forme. Il reste à l'achever par les volumes sur Paris; nous espérons donner les premiers dès la fin de l'année courante et achever l'année suivante.

Avril 1910.

BERGER-LEVRAULT ET Cie

VOYAGE EN FRANCE

I

LA LOIRE D'ORLÉANS A CHAMBORD

La berge du plateau beauceron. — Le vignoble orléanais. — Meung-sur-Loire. — Les trois Mauves. — Alexandre Dumas et Jean de Meung. — Beaugency. — Jeanne d'Arc et Dunois. — Le donjon de Beaugency. — Tavers. — Mer. — Les champs de bataille de la Beauce. — Suèvres. — Ménars et son château. — Le château de Chambord.

(*Carte de l'État-major* : feuilles de Beaugency N.-E., S.-E.; Blois N.-E., N.-O.)

Chambord. Octobre.

En aval d'Orléans, la Loire, rétrécie par ses levées, coule entre de larges terrains d'alluvion déserts et donne l'impression d'un fleuve encore sauvage; mais, au-dessous de l'embouchure du Loiret, la zone basse de la rive droite fait place à la berge du plateau beauceron qui vient border le courant. Des jardins, des vignes

couvrent cette sorte d'espalier; plus haut, des vignes encore s'étendant au loin, complantées d'arbres fruitiers, entremêlées d'aspergières. Ce pays de cultures morcelées et jardinées, c'est cependant la Beauce. Il faut aller loin sur le plateau, même à plus d'une lieue, pour trouver les caractéristiques de la contrée : étendues sans fin de moissons et de prairies artificielles, amples fermes entourées à distance de gerbiers et de pailliers.

Cette longue berge, que séparent souvent du fleuve de grandes bandes alluvionnaires remplissant l'intérieur des courbes, n'est coupée que de loin en loin par des ravins courts où, parfois, coule un ruisseau clair. A l'entrée de ces plis offrant accès facile dans l'intérieur du pays beauceron et vivifiés par les eaux cristallines des fontaines, sont nés la plupart des centres de population, d'autant plus considérables et actifs que le cours d'eau issu des mystérieux réservoirs de Beauce est plus abondant : ainsi Meung, Mer, Beaugency et Suèvres.

De tout temps, la route riveraine a couru sur la berge, ne la quittant que pour descendre au fond des entailles où les bourgs et les villes étaient nés. Aussi, de bonne heure tous ces points furent-ils occupés par des forteresses, mais il

en reste peu de chose: la Loire, qui était jadis jalonnée de tours et de donjons, a perdu ce caractère belliqueux; on ne saurait la comparer au Rhin et au Rhône. Si les guerres furent causes de ces destructions, le goût de la royauté et de la noblesse, au temps des Valois, pour les résidences moins rébarbatives que les forteresses, explique aussi la destruction raisonnée de ces places fortes que Jeanne d'Arc arracha à l'Anglais.

La route se tient près du fleuve, le chemin de fer court plus au nord dans la riche plaine couverte de vignes, aussi les stations sont-elles assez loin des bourgs. Pour bien juger des aimables paysages formés par les bords de la Loire, il faut donc suivre le grand chemin et même le quitter souvent pour emprunter les voies rurales rapprochées de la rive. Ainsi l'on traverse la Chapelle-Saint-Mesmin, assis aux pentes du coteau, sous les hautes constructions d'un séminaire, aujourd'hui fermé, voisin d'un château épiscopal.

Les pentes vignobles cessent un instant de border la Loire; une plaine alluviale couverte de cultures repousse au loin le courant. Ici naît un de ces ruisseaux alimentés par la nappe souterraine de la Beauce, assez abondant pour

faire mouvoir un moulin. A l'embouchure du petit cours d'eau, les pentes recommencent à se mirer dans la Loire, jusqu'à Meung. Un court vallon coupe le coteau; là et sur les pentes, au bord du filet d'eaux vives de la Mauve de Saint-Ay s'étend le bourg riant de Saint-Ay — nom que les gens du pays prononcent Sinti. — La population se livre à la culture de la vigne; les plantations amoureusement tenues revêtent la colline et, sur le plateau, de vastes étendues. Les vins de Saint-Ay jouissent d'une grande réputation dans tout l'Orléanais, cependant les crus de Beaugency et de Tavers sont plus prisés encore, sans avoir cependant place dans la liste des vins fins. L'Orléanais, d'ailleurs, ne s'est jamais vanté de posséder de grands vins, les produits agréables de son vignoble ont acquis leur illustration par leur transformation en vinaigre, devenu célèbre sous le nom de vinaigre d'Orléans. Le rapporteur du jury à l'Exposition de 1900 a dit : « Le vinaigre de vin est le cognac des vinaigres et celui d'Orléans est le roi des vinaigres de vin. »

Orléans tient la tête pour la production, mais dans tout le vignoble de l'Orléanais, Loiret et Loir-et-Cher, on trouve des fabricants. Ceux-ci, d'ailleurs, n'emploient qu'une bien faible partie

de la récolte obtenue sur 30.000 hectares en Loiret, 35.000 en Loir-et-Cher. Le vin est consommé non seulement sur place, mais aussi à Paris et dans le Centre.

Comme partout, la vigne avait été gravement menacée. En 1889, on évaluait à 6.000 hectares la surface atteinte, dont 3.000 entièrement détruits. Le conseil général du Loiret entreprit avec énergie de combattre ces fléaux. Des pépinières de vignes américaines ont été créées; dès l'année de début, elles livraient plus de 60.000 boutures; 46 écoles et des cours de greffage étaient institués. Ces cours de greffage furent suivis par près de 5.000 élèves. Le professeur d'agriculture visitait la plupart des communes, faisant des conférences, prodiguant les conseils. Ces conférences étaient ensuite imprimées et distribuées aux auditeurs. Dix-sept de ces opuscules, tirés à 41.000 exemplaires, furent répandus gratuitement. Le résultat ne s'est pas fait attendre : partout dans le vignoble orléanais on a lutté; partout on a replanté; peut-être l'étendue des vignes est-elle plus considérable qu'elle ne le fut jamais (1).

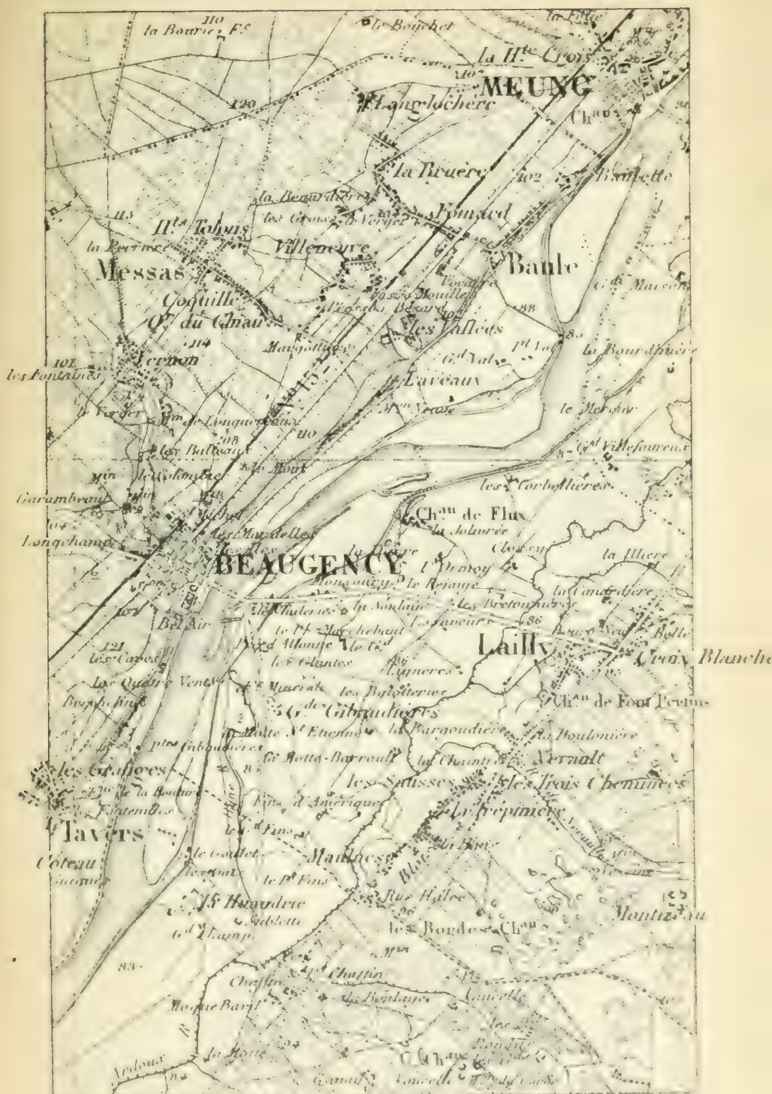
C'est au milieu d'une nappe continue de vignes

(1) Ce passage appartient à la première édition de ce volume, dont le texte a été écrit en 1890; depuis lors, la reconstitution s'est poursuivie sans relâche.

que la route et le chemin de fer longent la Loire à distance. Les plantations atteignent leur plus grande étendue autour de Meung, jusqu'à Beaugency; de la Loire aux grandes emblavures beauceronnes il n'y a pas moins de cinq kilomètres. Les vallons sinueux des trois Mauves tracent au milieu de ces nappes de pampre des sillons de prairies et de jardins.

Ces Mauves portent le nom générique appliqué ici à tous les courts ruisseaux issus du plateau de Beauce. Elles sont au nombre de trois et représentent chacune le dernier filet de rivières bien plus longues jadis quand, la Beauce n'étant pas encore desséchée, des cours d'eau sillonnaient le plateau. Les trois ruisseaux sont dénommés d'après le lieu où ils naissent. Mauve de Montpipeau et Mauve de la Détourbe se réunissent bientôt à la Mauve de la Taranne et forment alors les Trois-Mauves, riviérette d'une admirable limpidité, vive, fraiche, bordée de châteaux, de parcs, de hameaux, de jardins jusqu'à Meung, où l'industrie l'utilise. Chacune des branches a d'ailleurs animé des roues pour la transformation en farine des blés récoltés sur le plateau.

Meung-sur-Loire a conservé encore un peu de pittoresque, grâce à sa vieille église Saint-Lyphard, précieux édifice roman du douzième



MEUNG
la Bruère
Baule
Messas
Vernon
BEAUGENCY
Ch.au de Flux
Lailly
Tavers
les Granges
Vernault
les Trois Cheminées
Croix Blanche
Ch.au de Font Perrin
Villeneuve
Coquille
Bel Air
Côteau
Longchamp

siècle que flanque une tour plus ancienne encore, couronnée d'une flèche. Une autre tour, un château qui fut la résidence des évêques d'Orléans, complètent le décor de la petite ville, reflété par la Loire réunissant toutes ses eaux pour passer sous le pont suspendu. A l'intérieur, l'humble cité est calme et proprette, animée quand sortent ou entrent les ouvriers de ses usines. Meung est en effet travailleuse : des ateliers de mécaniciens et d'importantes tanneries occupent beaucoup de bras. Les *trois Mauves,* sur leur tronc commun ou sur chacune de leurs branches, ont de nombreux moulins; la commune possède une vingtaine de minoteries.

Au milieu du dix-neuvième siècle, Meung eut une célébrité universelle. C'est dans une auberge de cette ville, située sur la route de Gascogne, qu'Alexandre Dumas fait débuter ses *Trois Mousquetaires* en nous montrant d'Artagnan monté sur son roussin apocalyptique. Pour les lettrés, Meung évoque un souvenir moins légendaire, mais plus obscur, celui de ce Jean Clopinel qui continua le *Roman de la Rose* sous le nom de Jean de Meung. Clopinel avait pris le nom de sa cité natale.

Jusqu'à Beaugency, encore de la vigne, les

rangées de ceps vont même à plus de deux lieues dans l'intérieur sur le territoire de Messas, de Villorceau et de Josnes, où tant de sang fut inutilement répandu pendant la campagne de 1870. Mais au delà de Josnes, jusqu'aux futaies de Marchenoir, on ne trouve que rarement des plantations. Lorges, qui fut le berceau d'une famille ducale, est entièrement voué à la grande culture (1).

Ce riche terroir a pour centre Beaugency, une des cités fameuses des bords du fleuve, une des plus curieuses aussi par les monuments qui ont survécu aux guerres et à la Révolution. C'est encore une Mauve qui fit naître sur ce point un centre de population, bientôt considérable, auquel la construction d'un pont donna une grande importance militaire. De ce belliqueux passé, Beaugency conserve un imposant donjon, la plus énorme ruine du val de Loire, appelé Tour de César, bien que les Romains ne fussent pour rien dans ce puissant édifice dont les parties les plus anciennes ne paraissent pas remonter au delà du onzième siècle.

La tour, l'église, le clocher d'une autre église

(1) Sur le duché de Lorges (en Bretagne), voir la 52e série du *Voyage en France*.

disparue. de pauvres restes du château qui fut le séjour favori de Dunois, une statue de Jeanne d'Arc, les constructions d'un hospice, œuvre charmante de la Renaissance, constituent dans Beaugency une sorte de ville à part. On y parvient en traversant des rues étroites mais intéressantes par les vestiges du passé; quelques antiques logis conservent leurs portes en arc surbaissé ou de délicates sculptures. Une porte de ville, devenue tour d'horloge, la Porte Vendômoise, conduit au quartier du château; tout près est l'hôtel de ville, œuvre gracieuse et délicate de la Renaissance. La porte élégante, surmontée de deux baies, est encadrée de grandes fenêtres à arcades surbaissées. Le premier étage, percé de belles fenêtres à croisillons, est supporté par un bandeau orné de bas-reliefs représentant des faunes et la salamandre de François I[er]. Les panneaux d'angle de la façade. parsemés de fleurs de lys, supportent des tourelles en encorbellement reliées par une balustrade à jour. Restauré avec soin, l'édifice municipal est le joyau de Beaugency. A l'intérieur, de remarquables tapisseries provenant de l'abbaye couvrent les murs d'une vaste salle aux solives sculptées.

La place voisine est encadrée par les monu-

ments plus anciens qui constituaient le château et le monastère. Sauf l'hospice et l'église, ce ne sont que de pauvres débris ou des ruines. Mais l'ensemble est saisissant. Au cœur de cet espace irrégulier, la piété de notre génération a fait ériger une statue de Jeanne d'Arc. Beaugency se souvient de sa délivrance, le 17 juin 1429. Tout le cadre évoque ce grand jour : la formidable tour de César aux rares et béantes ouvertures, l'église aux ornements romans, quelques portions du château princier réduit à l'état de dépôt de mendicité, virent l'Anglais prendre la fuite devant l'attaque de Jeanne.

L'église, où la bonne Lorraine vint rendre grâces à Dieu de son succès, a bien été défigurée depuis lors; comme le château et l'abbaye voisine, elle fut incendiée par les protestants. Mais elle conserve ses deux hautes portes d'un style archaïque et pur. A l'intérieur, elle garde de puissantes colonnes à chapiteaux; le chœur est entouré d'une galerie supérieure dont les arcades aveugles sont décorées de peinture sur fond or. Les voûtes détruites par l'incendie ont été rétablies dans un autre style, de belles nervures contrastent par leur élégance avec la sobriété de la partie romane. Il y a malheureusement trop de statues polychromes modernes contre

ces murailles où le 33e régiment de mobiles a fait apposer une plaque avec le nom des soldats de ce corps tombés dans les combats autour de Beaugency les 7, 8, 9 et 10 décembre 1870.

En face de l'église, la haute tour Saint-Firmin est le seul reste d'un édifice religieux que la Révolution détruisit. Près de la tour de César, le château montre des constructions singulièrement défigurées en devenant asile hospitalier. Au-dessous, l'abbaye, reconstruite avec une majesté froide et aujourd'hui habitée par des particuliers, n'a conservé de son état primitif qu'une tour elle-même très restaurée, la Tour du Diable, voisine de la porte Tavers.

Vue du vieux pont, dont les antiques arches en ogive contrastent étrangement avec une arche marinière en fer et des arches nouvelles à plein cintre, la ville a fière allure encore. La Loire coule rapide, en longeant un vaste port jadis animé, mais auquel les batelets chargés de sable s'amarrent seuls aujourd'hui. Par le pont on atteindrait bientôt la Sologne, en traversant le village de Lailly dont le cimetière possède la tombe de Condillac, qui mourut dans le château de Flux, au bord du fleuve.

Beaugency, moins industrieuse que Meung, a

perdu beaucoup de sa population; de près de 5.000 âmes au commencement du dix-neuvième siècle, alors qu'elle était déjà en décadence, elle est tombée à moins de 3.700 (1), dont 700 réparties dans les campagnes. Chaque recensement révèle une diminution. Cependant, c'est un centre de commerce actif, ses marchés et ses foires sont très fréquentés. Peut-être le chemin de fer à voie étroite projeté vers l'intérieur de la Beauce lui ramènera-t-il la clientèle aujourd'hui attirée par Blois, Vendôme et Orléans. Cette ligne doit se raccorder, à Marchenoir, à celle d'Orléans à Blois; elle parcourra une des parties du plateau où notre malheureuse armée de la Loire résista le plus vaillamment aux armées allemandes.

Le ruisseau ou Mauve de Beaugency est moins abondant qu'un autre cours d'eau, le Lien, entaillant au sud la berge beauceronne et dont le débouché est occupé par le joli village de Tavers. Il y a là un coin fort gracieux. Le val est franchi par un viaduc de douze arches donnant au site une allure classique; les eaux pures, les jardins, des villas, des coteaux couverts de vigne

(1) 3.635 habitants, dont 2.993 agglomérés.

produisant les meilleurs vins de l'Orléanais, constituent un ensemble d'autant plus heureux que les espaces monotones de la Beauce sont proches. De nombreuses fontaines maintiennent au Lien un flot vif; il en sourd jusque dans la petite plaine qui borde la Loire. Ces sources abondantes sont la gaieté de Tavers; la dernière, très considérable, la « font » de la Bouture, double presque le ruisseau qui s'en va, frôlant la berge de Beauce, pendant trois kilomètres, jusqu'à Lestiou.

Parmi les hôtes que sa fraîcheur lui attire l'été, Tavers compte M. Jules Lemaître. Le délicat et mordant écrivain, qui naquit à Vennecy, village de la forêt d'Orléans, possède, à Tavers, le logis de Guignes. Ce petit domaine appartint à Charles, le physicien qui, le premier, eut l'idée de gonfler les aérostats à l'aide du gaz hydrogène. Un autre souvenir se rattache à Guignes : celui de l'Elvire de Lamartine. La jeune femme idéalisée sous ce nom, Julie de Deshérettes, était mariée à Charles et habita le vallon.

Près du viaduc, sur le plateau, une pyramide d'un style sévère évoque la tragique journée du 9 décembre 1870, seconde phase de la sanglante bataille de Villorceau qui devait durer trois jours et se terminer par la retraite de

Chanzy. Le vallon du Lien, que les récits de la campagne appellent ravin de Tavers, fut solidement occupé par nous et défendu avec tant d'énergie que l'ennemi ne put le franchir et dut se replier. Succès isolé, hélas! Sur les autres parties du champ de bataille, nous devions reculer. La pyramide de Tavers n'en est pas moins un souvenir de gloire au milieu de tant d'autres édicules qui, s'ils rappellent nos désastres, évoquent aussi l'héroïsme de Chanzy et de son armée improvisée.

Au-dessous de Tavers, la Loire descend par des courbes harmonieuses, frôle un moment encore la berge de Beauce vers Avaray pour aller longer les collines de la rive gauche, ou plutôt les dernières pentes de la Sologne, à peine sensibles. Villages et bourgs y bordent le fleuve; sur la rive opposée, les centres sont séparés du flot par une large plaine formée des apports de la Loire. Mais, comme tous les autres groupes de population de la berge beauceronne, ils occupent une coupure parcourue par un ruisseau abondant. Ici, le système de ces cours d'eau est moins simple : ils ne vont pas directement à la Loire, mais se mêlent en un courant commun coulant parallèlement au fleuve, entre la plaine

alluviale et la base du plateau. La branche la plus longue, née entre Avaray et Courbouzon, rejoint la Tronne, venue au fond d'une coupure entièrement remplie par la petite ville de Mer et de longs faubourgs. Bien que renfermant plus de 3.000 habitants sur les 3.600 de la commune, Mer n'offre pas un caractère aussi nettement citadin que Beaugency. Elle n'a pas joué un rôle comparable dans l'histoire. Son importance semble due à la Tronne et aux autres ruisseaux qui actionnent de nombreux moulins et en font un lieu de rendez-vous naturel pour le commerce des grains. Aujourd'hui encore, c'est, à ce point de vue, un important marché, son monument le plus vaste est une halle dont le grand toit carré attire plus le regard que la tour de l'église, pourtant intéressante. Après s'être fort accrue au cours du dernier siècle, Mer est assez fortement atteinte dans le chiffre de sa population. Peut-être n'est-elle plus en possession du trafic avec la Sologne, que lui assurait son pont sur la Loire et que détourne le chemin de fer de Blois à Lamotte-Beuvron. De nos jours, la ville a pris place parmi les centres de la céramique d'art : un atelier produit des grès flammés.

Si Mer n'offre aucun monument aux visiteurs, un gros bourg de son canton, Suèvres, attire les

archéologues par les vestiges romains que l'on a mis au jour et deux églises dont une, Saint-Lubin, fut construite au douzième siècle, à l'aide de matériaux empruntés à un temple du paganisme. L'édifice chrétien occupe l'emplacement même de celui auquel il succéda. Ici encore l'existence de la cité est due à un ruisseau, une autre Tronne non moins abondante, claire et travailleuse que celle de Mer. La source arrose le parc du château de Diziers, ceint de tours et de fossés.

La Loire, abandonnant les pentes de la rive gauche pour aller de nouveau baigner le pied de la terrasse de Beauce, reflète le joli site de Cour, dont l'église et le château confinent au parc de Ménars. Ici commence la rangée de châteaux historiques qui ont valu à la Loire, plus que la beauté de son val, modeste en somme, d'être un des grands rendez-vous de touristes français et étrangers. Celui de Ménars, si vanté jadis, sans doute par flatterie envers Mme de Pompadour qui le fit construire et coopéra, dit-on, au plan avec l'architecte, est une noble demeure, d'une pimpante majesté, mais elle ne saurait cependant être mise en parallèle avec les résidences royales qui vont se suivre désormais. D'ailleurs Ménars est voisin de deux des merveilles de la

Renaissance, Blois et Chambord, dont la splendeur est sans rivale.

Les voyageurs qui s'embarquent sur la foi des lieux communs et croient Chambord sur la rive du fleuve, parce qu'il est classé « château de la Loire », éprouvent quelque surprise, lorsque, ayant quitté le rivage à Montlivault ou à Saint-Dyé, ils pénètrent dans l'intérieur du pays, d'abord à travers les vignes, puis dans les pauvres cultures et les pinèdes de Sologne. Le cadre est si maussade, que rien ne peut préparer à l'enchantement.

La tradition ne fait pas honneur à François Ier du saisissant contraste offert par son œuvre et le cadre qui l'entoure. Cependant, ce serait une idée digne d'un prince-poète que le choix d'une telle solitude pour ce palais des contes de fées. Partout Chambord serait admirable, il l'est plus encore entre ces bois profonds, croissant sur un sol aride où la végétation reste austère.

Peut-on décrire Chambord ? Comment donner en quelques lignes l'impression éprouvée devant cette forêt de pierre sculptée qui apparaît brusquement aux yeux et que l'on voit grandir, de plus en plus éblouissante à mesure que l'on reconnaît des campaniles, des lucarnes ouvra-

gées, des cheminées, des dômes et des tourelles. Tout cela ciselé comme des pièces d'orfèvrerie. Ce décor éblouissant est porté sur le piédestal à la fois solennel et gracieux du palais proprement dit, qui n'eut jamais qu'une vie éphémère. Il faudrait la cour entière d'un grand souverain pour donner l'animation à un tel édifice.

L'impression est certes plus émouvante qu'à Versailles, elle est plus mélancolique aussi. Il plane sur Versailles des heures d'histoire superbes ou tragiques, le palais évoque un monde de souvenirs. A Chambord, rien; tout est confus dans son passé. Né d'un caprice de prince, le prestigieux édifice ne se lie à notre existence nationale que par des anecdotes dont beaucoup apocryphes. La plus connue est celle qui montre François Ier écrivant sur une vitre :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

D'après Brantôme il y avait simplement : « Toute femme varie ! »

Chambord, après avoir été menacé de la destruction par des maîtres qui ne pouvaient l'entretenir malgré leur rang et leur fortune, a été sauvé par le prince auquel il donna son nom, le comte de Chambord. Les héritiers du

prétendant ont poursuivi son œuvre; le palais, s'il est vide toujours, a cependant retrouvé sa splendeur. La fameuse lanterne qui porte au-dessus de tout l'édifice une colossale fleur de lys règne encore sur le hérissement de pierre sculptée que la fantaisie d'un artiste demeuré inconnu donna pour couronnement à ce palais de rêve. On a dégagé le célèbre escalier; quelques pièces — infimes par le nombre sur les 440 du château — ont reçu des œuvres d'art et des meubles d'un caractère historique ou évoquant le souvenir du comte de Chambord, telles les tapisseries offertes au prince par ses partisans. La salle du théâtre où Molière donna la première représentation du *Bourgeois gentilhomme* est conservée dans son intégrité.

Chambord eut aussi la bonne fortune d'échapper à l'envahissement des auberges et des boutiques; isolé dans un immense parc dont la solitude est maintenue avec un soin pieux, il n'a pas l'affront d'un voisinage mercantile, plus heureux en cela que le mont Saint-Michel, autre merveille architecturale de notre pays.

Le pays entre Chambord, la forêt de Boulogne et la Loire, et la bordure du fleuve jusqu'à Vineuil et à Blois, présentent un aspect d'opulence

qui contraste avec le sol sablonneux. La vigne et les cultures maraîchères alternent, car on fait beaucoup de primeurs à destination de Paris. La chose n'aurait rien de particulièrement curieux, puisque les parties basses du val de Loire sont des pays de petite culture, si la prospérité de ce pays n'avait pour cause l'application de l'association agricole.

Dans toute cette partie du val, à Saint-Claude, Vineuil et Villebarou, les cultivateurs se sont groupés de bonne heure pour la vente et l'achat de leurs produits. Ce ne sont pas des syndicats agricoles au sens propre du mot, mais de véritables associations commerciales, que l'on pourrait comparer aux fruitières du Jura. Les produits du sol sont réunis par les soins de chaque société, envoyés à Paris en commun et livrés aux commissionnaires aux Halles ; chaque sociétaire touche ensuite une part de la vente au prorata de ses envois. De la sorte, les frais généraux d'emballage, d'expédition et de transport sont réduits au strict minimum. De même pour les achats d'engrais et de machines agricoles. Ces dernières sont prêtées à tour de rôle à chaque associé moyennant une très faible redevance.

L'existence de telles associations dans le val

de Loire est un fait social d'autant plus digne d'attention qu'il s'est produit de bonne heure, alors que la coopération des producteurs était encore à l'état de théorie spéculative. Sauf les vanniers de Villaines dont je parlerai bientôt (1), cette forme de mutualité resta longtemps une exception dans le val de Loire.

(1) Chapitre XII.

II

BLOIS ET LA SOLOGNE BLÉSOISE

La terrasse de la cathédrale de Blois. — Le panorama. — A travers la ville. — Le château. — L'industrie de Blois. — Les tramways à vapeur. — De Neung-sur-Beuvron à Romorantin. — Millançay et son camp romain. — Au bord du Cher. — Le vignoble. — Montrichard. — De Saint-Aignan à Blois. — Contres. Entre Cellettes et Montrichard. — Les Montils. — Pontlevoy.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Blois N.-O., N.-E., S.-E., S.-O.; Valençay N.-E., N.-O.)

Pontlevoy. Octobre.

En arrivant à Blois, avant même de renouveler la visite au château, si plein de tragiques souvenirs, je suis venu m'asseoir sur la terrasse ombragée voisine de la cathédrale, d'où la vue est si belle sur la Loire, large, entourant des îles de sable, bordée de peupliers, reflétant les petits coteaux de ses rives couverts au loin par les futaies des forêts superbes de Russy et de Boulogne. Paysage harmonieux et grandiose à la fois, que l'on ne pourrait oublier.

Comme la ville est bien française d'aspect,

vue d'ici ! Ses maisons blanches aux toits d'ardoise s'éparpillent gaiement aux flancs des ravins et du coteau jusqu'au quai planté de grands arbres, mirant ses façades dans le fleuve resplendissant, traversé par le grand pont de pierre orné d'un obélisque écussonné de France et de Navarre. Comme le faubourg de Vienne, sur l'autre rive, où furent tirés les derniers coups de canon de l'armée de la Loire en 1871, est bien en harmonie avec ce paysage citadin d'une tranquillité si profonde !

Vue de son pont ou de l'autre bord du fleuve, Blois est de toutes les villes riveraines celle qui offre le plus pittoresque aspect, les quartiers qui emplissent la grande conque formée par un évasement de la berge de Beauce, les églises si diverses de style, la masse puissante et noble du château, composent un tableau complet. Les travaux modernes d'édilité n'ont pas enlevé au site sa beauté. Même la rue Denis-Papin, qui a apporté la lumière à travers les vieilles et sombres voies, ne détruit pas le caractère général. Et pourtant, elle est vivante, luxueuse par ses boutiques et, le soir, étincelante de lumières.

Cette artère est courte, car elle se heurte bientôt à la colline; un escalier monumental un peu raide, orné de parterres et d'une statue de De-

nis Papin, la prolonge dans les hauts quartiers. Une ancienne voie, la rue Porte-Côté, élargie, bordée d'une rangée de belles maisons modernes, conduit au pied du château, sous lequel un square

renferme le buste d'Augustin Thierry, autre Blésois illustre. L'aile du château dite de François Ier développe ici sa façade extérieure, d'une si élégante majesté avec ses deux étages de fenêtres à arcades supportant une galerie dont l'auvent est soutenu par des pilastres. Cette façade

n'a pas l'éblouissante richesse que l'aile déploie sur la cour, mais elle donne une réelle impression de grandeur.

En face du château, la place Victor-Hugo possède l'église Saint-Vincent, de style jésuite s'harmonisant bien avec le cadre. Elle fait décor, c'est à peu près son seul mérite, comme celui de la cathédrale est dans sa situation. Ce dernier monument est un froid pastiche flamboyant construit au dix-septième siècle. Blois ne possède qu'une église digne d'intérêt : Saint-Nicolas, située dans la ville basse, fort belle œuvre, malgré l'étroitesse et le peu de profondeur de la nef. Le transept, sa coupole, le chœur entouré de galeries, seraient sans doute vantés et attireraient les visiteurs si le château ne faisait rester dans l'ombre ce superbe spécimen de l'architecture à l'époque où l'art roman faisait place à l'ogive. Extérieurement, l'édifice n'est pas moins remarquable par son unité et sa majesté aussi. Saint-Nicolas fut l'église d'une abbaye dont il reste quelques parties défigurées sur un des côtés de la petite place Louis XII, où l'on a conservé une charmante fontaine de la Renaissance.

On erre volontiers par les vieilles rues, bien que le goût des propriétaires ait fait disparaître

la plupart des façades ou des détails qui réjouissaient les artistes, mais on revient toujours au château. L'admirable monument, établi sur l'emplacement d'un camp romain, avait été indignement saccagé par le génie militaire. Déjà il avait perdu une de ses façades, remplacée par un lourd corps de logis demandé à Mansart par Gaston d'Orléans. Sauf sur cette face, il a retrouvé la pureté de ses lignes et de ses détails, grâce à une restauration attentive. On y pénètre par l'aile de Louis XII dont la façade, déjà très ornée, renferme, dans une niche inspirée de l'architecture flamboyante, la statue équestre — moderne — en pierre dorée, du « Père du Peuple ».

On n'attend pas ici une description de ce palais, célèbre surtout par la façade intérieure de l'aile François I[er] et son escalier à jour d'une si somptueuse et en même temps si simple et merveilleuse architecture. Blois, comme Chambord, ne saurait être dépeint en quelques lignes.

La splendeur d'un tel édifice fait tort aux autres monuments de la ville. Cependant, outre Saint-Nicolas, il faut citer encore l'ancien évêché, œuvre noble et charmante de Gabriel, construite par ordre de Colbert. Plusieurs édifices civils occupent la partie haute de la ville, la vaste

place de la République en est entourée. La préfecture y déploie une façade classique d'assez belle allure. Derrière de vastes halles, un château d'eau moderne est de conception heureuse, les deux tours de maçonnerie qui supportent les réservoirs sont liées par une arcade cintrée portant à la clé les armes de la ville; la courbe est d'une réelle beauté.

Sauf les rues Papin et Porte-Côté, où se concentre l'animation, où, le soir, les promeneurs déambulent, « font la *Papin* », la ville est calme, même sur le large boulevard conduisant à la gare, une des plus belles du réseau d'Orléans. Aux heures d'entrée et de sortie des ateliers, il y a un mouvement intense. Car, plus heureuse que d'autres villes historiques, Blois a su trouver des éléments d'activité. En dépit de son aspect archaïque, elle est devenue ville industrielle, l'entrepôt des vins du val de Loire, le marché commun à la Sologne, qui finit à la rive gauche du fleuve, et à la Beauce, dont elle fait partie par ses quartiers hauts, le « Bourg-Neuf ». Son dépôt de remonte en fait également un lieu de rendez-vous pour le Perche, auquel la relie le chemin de fer de Vendôme.

Aux ateliers patriarcaux des cités tranquilles : confiseries, fabriques de faïences d'art, fabriques

de pain d'épice, sont venus s'ajouter de grands établissements. La chocolaterie emploie dans une usine 500 ouvriers, la biscuiterie 50; la confection des chaussures en occupe 1.800, dont 900 hommes ou apprentis, 900 femmes ou apprenties, et donne lieu à un mouvement d'affaires de 6 millions et demi. Blois est avec Paris, Lyon, Nancy, Fougères, Limoges et Romans, un des grands centres pour cette fabrication (1). A cette industrie nouvelle, qui a subi un certain recul, il faut attribuer l'accroissement de la population. Il y a soixante ans, Blois avait 15.000 habitants seulement et 20.000 environ en 1870; on en compte près de 24.000 aujourd'hui. Si jamais les projets d'amélioration de la

(1) Sur l'industrie de la chaussure, voir la 2e série du *Voyage en France*, chapitre XVI; voir aussi la 9e série, chapitre XIII.

D'après les rapports de l'Exposition de 1889, voici quelle était, à cette date, l'importance relative de la cordonnerie dans les principaux centres : Paris, 200 millions, dont 40 à 60 pour l'exportation; Lyon (7e série du *Voyage en France*), 25 millions, plus la production de 500 cordonniers sur mesure, car le Lyonnais n'aime guère la confection; Nancy (22e série), 25 maisons, 8.000 ouvriers et ouvrières, chiffre d'affaires, 20 millions; Fougères (5e série), 6.000 à 7.000 ouvriers, chiffre d'affaires, 15 à 20 millions; Romans (9e série), 1.200 ouvriers, 1.500 ouvrières, produisant plus de 8 millions; Blois, valeur 6 millions. Les autres centres principaux sont : Limoges (28e série), Lillers (19e série), Arpajon (45e série), Nantes (51e série), Liancourt (17e série) et Le Mans (ancienne 1re série, 2e série, 4e édition).

Loire ou la construction d'un canal latéral se réalisaient, Blois, grâce à sa situation aux confins de deux grandes régions naturelles, deviendrait un des ports les plus actifs du fleuve.

La création des lignes de Vendôme et de Romorantin, soudées à la grande voie de Paris à Bordeaux, avait déjà fait de Blois un rendez-vous commercial pour la Beauce et la Sologne. Ce rôle a été accru par un réseau bien compris de tramways, ou plutôt de chemins de fer à voie étroite, appelé à se développer encore. Actuellement, deux de ces petites lignes desservent la Beauce, vers Oucques, Marchenoir et Orléans d'un côté, vers Châteaurenault de l'autre; la Sologne est entrée davantage dans le rayon d'action de Blois par la ligne très longue conduisant à Lamotte-Beuvron pour se bifurquer, à Neung-sur-Beuvron, sur Orléans et vers Romorantin. Deux autres lignes traversent une Sologne moins pauvre étendue à l'ouest; l'une atteint le Cher à Saint-Aignan, l'autre le rejoint à Montrichard. Les locomotives rayonnent donc autour de Blois dans neuf directions.

J'ai déjà dit (1) l'aspect de la Sologne dans

(1) Voir la 1re série du *Voyage en France*.

les parties traversées par les lignes de Romorantin et de Lamotte-Beuvron. Entre Neung-sur-Beuvron et Romorantin, le tramway parcourt un pays aussi peu varié, mais également en pleine transformation.

La Sologne de ce côté commence assez loin de la Loire. Le val prolonge ses campagnes dans l'intérieur par la vallée du Cosson, les forêts de Russy et de Boulogne couvrent de vastes étendues. Le sous-sol est rocheux; de grandes carrières fournissent la pierre à macadam et de beaux blocs débités en montants et linteaux de portes et de fenêtres. Le chemin de fer à voie étroite a permis de développer l'extraction. La petite ligne parcourt de belles parties de la forêt de Boulogne et joue un grand rôle dans son exploitation. Tout le pays, d'ailleurs, est forestier, la gare du joli petit bourg de Bracieux embarque les bois en quantités considérables.

Bracieux est solognot. La contrée tout autour perd de sa rustïcité. Partout les antiques locatures de poutrelles et de torchis font place aux constructions nouvelles de brique avec cordon de pierre blanche, moins pittoresques mais plus confortables et saines. De jolies demeures aux allures de châteaux et de villas se dressent au milieu de parcs. Ainsi Neung-sur-Beuvron a des

résidences autour desquelles la rivière aménagée arrose gracieusement pelouses et bosquets. Les cultures se perfectionnent, les étangs font graduellement place à des prairies. Celles de ces nappes qui subsistent ont perdu leur sauvagerie, grâce au rideau d'arbres qui les encadre désormais.

Les étangs sont nombreux encore autour de Marcilly-en-Gault. Du sommet de la butte que couvre ce village, on distingue plusieurs de ces espaces d'eau que la zone littorale des joncs rend indécis. La lisière orientale de la longue forêt de Bruadan en est frangée. Cette sylve marécageuse est remarquablement percée de routes, de laies, de layons soigneusement jalonnés. La route des Marais-Mousseux, dont les rails occupent l'accotement, celle des Ventes-à-la-Reine et des Trois-Fleurs ouvrent de longues perspectives entre les futaies et les taillis.

Entre ce massif et une région également forestière, mais trouée par des clairières innombrables, un des bourgs les plus actifs de Sologne voit sa vitalité accrue par la petite voie ferrée. C'est Millançay, centre d'antique origine, assis sur l'emplacement d'une haute motte régulière formée par les terres rejetées pour le creusement d'un fossé profond. La carte d'État-major dési-

gne cet ouvrage comme un camp romain. Ce monticule artificiel, aux talus raides et puissants, baigne d'un côté dans un étang d'où s'échappe l'étroit ruisseau de Bonne-Heure. Le village, jadis contenu sur le camp antique, déborde maintenant; sa population s'accroît régulièrement. La commune avait 525 habitants en 1825, elle en compte 1.126 aujourd'hui. Ce n'est point un phénomène, la Sologne tout entière a augmenté en population, de 50 % en Loiret et Loir-et-Cher, de près de 100 % dans le Cher pendant cette même période de soixante-dix ans.

Malgré ces progrès, le pays n'en reste pas moins désert comparativement aux vallées du Cher et de la Loire, et même à la Beauce. Les villages sont séparés par de grands espaces et les hameaux sont très rares; le type de l'habitation rurale est toujours la locature isolée. De Millançay à Romorantin, on fait huit kilomètres avant de rencontrer une agglomération, Lanthenay, et combien humble !

Même solitude à l'ouest de Romorantin, non seulement aux abords du chemin de fer de Blois qui parcourt plusieurs lieues sans que l'on découvre un autre clocher que celui de Mur-de-Sologne, mais jusqu'au Cher. Le pays ne prend un aspect de fertilité que dans le large val où la

grande rivière berrichonne déroule ses méandres. Là se suivent les centres, dont beaucoup sont des villes (1). Un coin cependant, en cette lisière de Sologne, a de la grâce et de la vie, c'est le bassin par lequel la Sauldre débouche dans le grand val; les hameaux nombreux se détachent, blancs, dans la verdure.

A partir de Noyers, la Sologne finit sur la plaine du Cher par une berge d'une singulière régularité que longent chemin de fer et route. La rivière s'en approche à Thésée, célèbre parmi les archéologues par un édifice romain bien reconnaissable encore, mais infiniment moins pittoresque que les restes féodaux qui donnent si grande allure à la petite ville de Montrichard : un donjon, une enceinte romane le reliant à une tour, constituent un superbe ensemble. Le donjon, énorme, remonte au onzième siècle, œuvre de ce Foulque-Nerra, comte d'Anjou, dont le nom est si intimement mêlé à l'histoire de ces provinces. Ces ruines grandioses dominent superbement la vieille petite cité où nombre de maisons anciennes ont heureusement survécu.

---

(1) Sur la vallée du Cher entre Vierzon, Villefranche et Saint-Aignan, voir la 26e série du *Voyage en France*.

Montrichard est un centre de commerce fort actif, point d'approvisionnement et marché pour de vastes campagnes du Blésois, de Touraine et du Berri. Le chemin de fer de Vierzon à Tours et la petite ligne de Blois y déterminent un mouvement considérable de voyageurs. Son industrie est faible, représentée seulement par une importante fabrique de voitures. Pendant l'été, de nombreux touristes la fréquentent, pour la fierté de son site, sa belle église de Nanteuil et, surtout, les ruines de l'église abbatiale d'Aiguesvives, situées dans la commune de Faverolles, au sein d'une de ces solitudes sylvaines où se complaisait la vie monastique et entretenues avec soin. L'admirable portail roman délicatement orné, une tour du douzième siècle demeurée intacte en sont les parties les plus remarquables; les motifs de sculpture sont ravissants. Aussi Aiguesvives mérite-t-il le concours de visiteurs qui a fait organiser un service de voitures pour ce hameau lointain.

Deux tramways à vapeur relient la vallée du Cher à Blois; l'un a Montrichard pour aboutissant, l'autre rejoint à Saint-Aignan la ligne de Tours. Le pays parcouru par ces petites voies est encore la Sologne, mais il n'a pas passé par la phase d'abandon qui avait ruiné les autres ré-

gions solognotes et s'est maintenu prospère. Les campagnes offrent des vignes, des cultures, des prairies plus étendues que les plantations de pins. C'est, en réalité, une zone intermédiaire entre la Sologne et la Touraine; les villages y sont plus rapprochés, plus considérables aussi. Deux centres, Contres et Pontlevoy, méritent même le nom de ville.

Sauf au bord des ruisseaux et riviérettes, la contrée offre peu de variété. En quittant la gare de Saint-Aignan-Noyers, on parcourt un joli val dominé par la forêt de Gros-Bois. Le fond et les pentes sont plantés de vignes, les maisons de vignerons longent le chemin. Et presque aussitôt des pinèdes; sous les résineux, des taillis de chênes. Puis un val large, tapissé de vigne entourant le village de Saint-Romain. Les vignerons se livrent à la culture d'un cépage spécial, le *gros noir* ou *teinturier,* qui produit des vins de coupage destinés à remonter les vins faibles en couleur, méthode fort utile dans cette région de Loir-et-Cher où la vigne ne cesse de s'étendre — de 27.000 hectares en 1870, la surface est montée à 45.000. — Grâce à ces plantations, la petite vallée offre un aspect de richesse.

Au nord, la vigne a moins d'importance; la culture des céréales domine, sur un plateau où

des bosquets de bois et la forèt de Choussy rappellent l'époque où le pays était une sylve presque continue. Contres, centre principal de cette partie du Blésois, commande à la région, encore très forestière. Là viennent se réunir de nombreuses routes rayonnant vers la Loire, le Cher et à travers la Sologne. Ces voies de communication et la petite ligne ferrée font de Contres un rendez-vous de commerce; les foires, très nombreuses, attirent la foule. Des vignes, des jardins dessinent une ceinture riante à la petite ville sous laquelle la rivière de Bièvre naissante se creuse un vallon qui deviendra profonde et pittoresque vallée.

Au delà, c'est encore la Sologne; les bois de pins donnent de la variété au paysage, mais la vigne a conquis de grands espaces. En parcelles isolées autour de Fresnes où la grande culture domine, le vignoble prend la prédominance dans les communes de Feings, de Fougères, de Cormeroy et de Chitenay. C'est une région de vins blancs, estimés dans le pays et méritant cette réputation locale. Le vignoble revêt les pentes de la vallée du Beuvron et, plus loin, jusqu'à la vaste région recouverte par les forêts de Russy et de Boulogne dont les superbes futaies de chênes couvrent près de 8.000 hec-

tares, davantage même si l'on ajoute la superficie du parc de Chambord, enclavé dans la forêt de Boulogne.

Le tronc commun des tramways à vapeur traverse la forêt de Russy. Les deux lignes de Saint-Aignan et de Montrichard se séparent à la lisière, près du village de Cellettes, qui borde le Beuvron amenant les eaux de toute la Sologne centrale. De Cellettes dépend le château de Beauregard, charmant édifice, célèbre par sa collection de tableaux; 360 portraits historiques sont consacrés à toute la période qui s'étend du règne de Philippe de Valois à celui de Louis XIII. Cette galerie, œuvre d'un conseiller d'État, Paul Ardier, a été exécutée de 1617 à 1638.

De Cellettes à Montrichard, un autre rameau des petits chemins de fer suit d'abord le Beuvron comme pour aller rejoindre la Loire entre Candé et Chaumont, dont le superbe château constitue un des grands sites du val. Mais après avoir desservi ces riches campagnes de vignes et de jardins, il tourne brusquement au sud, en vue du pittoresque décor fourni par le bourg des Montils, les ruines du château et des remparts qui faisaient jadis du lieu une cité forte. Le donjon, encore debout, mais découronné et ébréché,

est une masse imposante. L'église neuve des Montils, les pentes raides du coteau, l'entrée de la vallée, étroite, presque une gorge, par laquelle la Bièvre atteint le Beuvron, complètent ce paysage à la fois gracieux et fier. Bièvre et Beuvron, avec les moulins, les hameaux, les châteaux de leurs rives, seraient la partie la plus séduisante du Blésois, s'il n'y avait encore la vallée de la Cisse.

Le plateau, entre Bièvre et Cher, n'a pas un aspect aussi riant. Après le joli village de Sambin qui domine un pli tapissé de vignes, c'est une zone de cultures entre lesquelles s'espacent les fermes. Ni villages, ni hameaux, mais, à l'endroit où le plateau se ride en vallons descendant au Cher, le centre, assez considérable, de Pontlevoy, dont dépendent presque toutes ces habitations rurales éparpillées. C'est une petite ville à laquelle un collège ecclésiastique donnait jadis quelque importance. L'établissement avait succédé à une école royale militaire analogue à celles de Brienne et de Rebais, installée par les Bénédictins dans leur abbaye. Maintenu par la Révolution sous le titre de Collège national, Pontlevoy devint institution libre d'où sont sortis beaucoup d'hommes distingués. La fermeture de l'établissement a porté un coup sen-

sible à la petite ville dont la population a fort décru (1).

Les bâtiments de l'abbaye sont de vastes proportions, la chapelle possède un chœur admirable. La principale façade du collège regarde un joli paysage de champs, de bois, de vignes, où se creuse un vallon descendant au Cher par Monthou. Ce vignoble, dont les produits les plus réputés sont récoltés près de la grande rivière, est en partie exploité selon la curieuse méthode des *chaintres*, appliquée pour la première fois, en 1841, par un propriétaire de Chissay nommé Lussandeau. La vigne en *chaintre* est une sorte de treille rampante, courant à 25 ou 30 centimètres au-dessus du sol. Le cépage favori de la contrée, le *cot rouge*, se prête bien à cette pratique; il donne, dit M. Mouillefert, des vins « remarquables par leur corps, leur couleur et leur bon goût, ainsi que par leur alcoolicité; ils sont doués d'un certain mordant qui les fait rechercher pour remonter les vins faibles et rétablir ceux trop vieux ».

Pontlevoy possède une petite partie de ce vignoble, mais celui-ci devient considérable autour de Thenay, de Monthou et sur les coteaux

(1) 2.366 habitants en 1901, 2.095 en 1906.

qui bordent le Cher. Il dut y avoir jadis des plantations considérables aux abords mêmes de Pontlevoy, car les champs, jusqu'à la forêt de Montrichard, sont peuplés de petites maisons de pierre blanche qui furent sans doute des resserres et abris pour les vignerons. A la lisière de la forêt, il y a encore des vignes étendues.

Les grands bois, bien percés de belles routes, vont finir au sommet de la colline qui porte les ruines de Montrichard. En débouchant par la route de Pontlevoy, on découvre soudain ces restes de forteresse, la petite ville resserrée entre le coteau et la rivière, la large vallée où le Cher étincelle et de grands espaces boisés allant se confondre avec les campagnes du Berri (1).

(1) Sur le Berri, voir la 26e série du *Voyage en France*.

III

DE BLOIS A CHATEAURENAULT

En forêt de Blois, la vallée de la Cisse. — Les ruines de Bury. — Orchaise. — Herbault. — La Gâtine tourangelle. — La capitale de la tannerie. — Ses origines. — Une industrie qui se transforme. — L'écorce de chêne. — Les bois de châtaignier et les tanins liquides. — Du tan et du temps. — Un novateur : Aimé Koch. — Les tanneries américaines. — Le hemlock. — Les ouvriers de Châteaurenault.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Blois N.-O., Tours N.-E.

Châteaurenault. Avril.

Le réseau de chemins de fer à voie étroite dont Blois est le centre a donné à cette ville une influence plus grande sur son département et même au delà, sur un coin de la Touraine. Une des lignes relie le chef-lieu de Loir-et-Cher à l'active cité tourangelle de Châteaurenault que l'on peut considérer comme la capitale française de la tannerie.

Cette petite ligne au tracé sinueux met à la portée des visiteurs les plus aimables paysages des environs de Blois, cette vallée de la Cisse

qui se creuse au pied du massif couvert par la forêt de Blois. Jusqu'à Orchaise, elle offre une suite de tableaux sylvains ou de gracieux horizons.

A la sortie de la ville, la voie traverse un plateau où les usines font naître de nouveaux quartiers; puis, jusqu'à la forêt, court entre les cultures et les vignes. Les bois sont proches d'ailleurs, les rails abordent la vaste sylve en suivant l'accotement de la chaussée de Coulanges. Ils en longent d'abord la lisière, en vue des grandes plaines et des forêts étendues à l'infini sur la rive gauche. Ces bords forestiers sont d'une grâce extrême, les petits hameaux s'égrènent entre des plis revêtus de vigne descendant à la Loire.

Bientôt nous sommes entièrement sous bois, futaie de chênes hauts et droits. De majestueuses percées ouvrent des perspectives profondes. De pittoresques huttes de bûcherons se groupent au milieu des coupes. Une étoile, dite carrefour de Gaston-d'Orléans, est véritablement merveilleuse par la profondeur de ses avenues. Plus belle encore est, au nord, l'étoile ou carrefour Louis XII, dont les huit longues percées se réunissent au centre même de la forêt.

Le petit chemin de fer possède une halte au

carrefour de Gaston-d'Orléans; elle permet aux promeneurs de descendre au milieu de la forêt, en même temps qu'elle donne aux exploitants des coupes une facilité précieuse pour le transport des bois. Au delà, vers le couchant, le sol se creuse en un pli où la voie descend pour aller déboucher dans le doux et calme bassin au fond duquel Coulanges étend ses hameaux. La Cisse, régularisée au sein des prairies, descend par un vallon d'une grâce extrême. La rivière venue de Beauce est comme la pièce d'eau d'un beau parc. De petits châteaux apparaissent dans les arbres; des vignes, les noues aux bras errants entourés de peupliers et de saules, semblent incarner la grâce un peu molle de ce Blaisois cher aux Valois.

Au sommet d'un coteau, la lourde masse de l'église de Chambon domine le val et fait face aux ruines féodales de Bury couronnant une colline raide. Ces pans de murs et de tours doivent au lierre qui les enveloppe un aspect étrange et farouche. En arrière, le donjon se montre nu, empanaché seulement de quelques broussailles. Une maison moderne contraste d'une façon bizarre avec l'aspect sombre de ces débris.

Le château de Bury avait été construit en 1515 par le tresorier de François Ier, Robertet.

Cet homme d'État en avait fait une superbe demeure, peuplée d'œuvres d'art; on y voyait, notamment, une statue de David par Michel-Ange, don de la République de Florence. De tout cela, il ne reste que le souvenir.

Bury dépend de Saint-Secondin, commune dont l'église, isolée sur une colline possède une façade à pignon percé d'une élégante fenêtre ogivale. Au-dessous, le hameau de Molineuf constitue un site d'une souriante beauté. La rivière tranquille erre entre les parcs et les jardins peuplés de villas. Le val lui-même n'est qu'un parc où des logis d'un caractère archaïque mettent une note pénétrante de douceur. Il est exquis, ce petit coin où descend la route de Blois, qui vient de traverser la forêt dans sa plus grande largeur.

En amont, le val se resserre entre des collines plus raides, où les maisons rustiques se dissimulent à demi dans les arbres. Un joli bois revêt les pentes jusqu'à Orchaise, village assis au sommet de la pente abrupte sous laquelle la Cisse parcourt une gorge sinueuse et fraîche, animée par les moulins. De cette hauteur la vue est immense et superbe, la vallée et la forêt au premier plan; un immense tour d'horizon montre la Beauce, les campagnes tourangelles, les

grands espaces boisés du Blaisois. L'église est flanquée d'un clocher élégant portant, très haut, sa croix.

Le val a des coins dignes d'une visite, ainsi les abords d'une grotte où naît la fontaine d'Orchaise. En amont, il est plus ample, long couloir de prairies bordé par la forêt de Blois jusqu'à Saint-Lubin-en-Vergonnais. Les bois se continuent sur la rive droite par les parcs des châteaux de la Vrillère, ancien domaine des Phelipeaux, et de la Sourdière.

Orchaise est à l'entrée d'un vaste plateau où de nombreux bosquets, qui mériteraient parfois le nom de forêt, révèlent que cette région intermédiaire entre la Beauce et la Touraine fut jadis une sylve gigantesque. Le plus vaste de ces massifs s'étend d'Orchaise à Herbault et enveloppe le château de Guérinet, relié à la route par une avenue dont un chêne centenaire marque l'entrée. Un autre château, à demi enveloppé de bois, développe sa façade devant le bourg d'Herbault qui étoile ses rues aux toits verdis au long de plusieurs chemins.

Jusqu'à Châteaurenault s'étend maintenant un assez triste pays, grands espaces parsemés de bouquets de bois. Peu de villages, mais des fermes éparses. Près de Saint-Étienne-des-Gué-

rets, il y a même de véritables landes couvertes d'ajonc, des étangs mornes, des pinèdes. C'est le commencement de la Gâtine tourangelle, encore imparfaitement conquise par la culture. Les horizons sont amples et graves; vers la Loire, l'étendue des paysages leur donne de la majesté. La flèche de Saint-Étienne, haute et frêle, prend elle-même, dans ces espaces, une certaine grandeur.

Chaque ferme, par ses constructions séparées, ses tas de paille, son petit verger, sa vigne, semble un petit hameau.

A la limite de Loir-et-Cher et d'Indre-et-Loire, voici Saint-Nicolas-des-Motets, double rangée de maisons neuves autour d'une humble et charmante église de la Renaissance au pignon dentelé. La campagne change d'aspect. Beaucoup d'arbres fruitiers entourent les maisons et peuplent les vignes. Grâce à ces arbres, aux petits bois, aux maisons coiffées de toits aigus et capricieux, ce pays est d'un charme très agreste. Il se plisse vers la forêt de Châteaurenault qui couvre des collines assez hautes. Au plus creux s'allonge Saunay, alternant au long d'un ruisseau ses toits d'ardoises ou de tuiles moussues. Au fond du val, Châteaurenault se distingue dans la fumée légère des usines.

Aux abords de la ville, la vigne domine, peuplée de vide-bouteilles. Sur une pointe de coteau se suivent, largement exposées, les petites maisons d'un faubourg. Un haut et puissant pan de donjon, un beffroi portant un hourd revêtu d'un toit d'ardoise surmonté d'un campanile, forment décor.

De toutes les villes de Touraine, Châteaurenault est la seule qui donne, au passage, l'idée d'une ville industrielle. De hautes cheminées d'usines dominent les arbres dans lesquels sont enfouies les maisons: on a l'impression de quelque cité des Flandres, avec, en plus, la pureté du ciel et la tranquillité de l'horizon. Mais ces cheminées, fait singulier, ne répandent point sur le paysage la fumée noire et lourde des usines : une buée légère, d'un gris de lin, monte en volutes vers le ciel. Cela tient au combustible employé, où la tannée domine. Les deux vallons de la Brenne et du Gault ne perdent rien de leur fraîcheur, et le vieux château n'est pas noirci par le voisinage des fabriques.

La gare elle-même n'a pas le caractère ordinaire de ces monuments dans les cités ouvrières : c'est un édifice Louis XIII, d'une pureté et d'une élégance bien rares, tentative heureuse

pour réagir contre la banalité ordinaire des bâtisses de voie ferrée. C'est, du reste, le type adopté pour les stations de la ligne de Tours à Paris, par Vendôme.

L'entrée en ville répond peu à ce premier aspect. Des maisons basses et grises, d'étroites ruelles ramènent à la réalité. La rivière de Brenne est une sentine immonde, des flots d'écume la recouvrent, des peaux épilées y flottent, retenues par des amarres. Pourtant des constructions de charpente pittoresques la bordent.

Une odeur pénétrante de tannée saisit. A travers des grilles, on aperçoit de hauts bâtiments à claire-voie; par les fentes des persiennes, on voit se balancer d'étranges objets. Le sol est formé de tannée. Un bruit sourd, sans cesse répété, se fait entendre: ce sont les machines à battre et à assouplir les cuirs. Nous sommes, en effet, dans une ville de tanneurs; bien mieux: au cœur même de cette industrie. Châteaurenault est pour les cuirs ce que Lyon est pour la soie, Lille pour les lins et Bordeaux pour les vins. La marque de Châteaurenault vaut de l'or; tout cuir portant cette estampille fait prime. Aussi, la contrefaçon en profite-t-elle — tous les cuirs de Châteaurenault n'ont pas été tannés dans les eaux du Gault.

Cette prépondérance de Châteaurenault sur l'industrie du cuir apparaît à première vue. Certaines usines, notamment celles de Placide Peltereau, ont un caractère monumental qu'on ne trouve pas ailleurs : on a mis une sorte de coquetterie dans la construction de ces hauts bâtiments. Les charpentes sont peintes; des planches découpées et ajourées bordent les toitures; les escaliers extérieurs ont une légèreté et une grâce bien faite pour étonner; de grands mâts portent les globes pour la lumière électrique. On devine une industrie florissante.

L'origine de la tannerie de Châteaurenault remonte à plusieurs siècles. La maison Placide Peltereau, autour de laquelle ont été créés dix autres établissements de tannerie, tous considérables, a été fondée en 1542. De père en fils, elle s'est maintenue jusqu'à nos jours. Les écorces, très abondantes et excellentes dans cette région, la force motrice de deux cours d'eau ont été la cause de cette prospérité. En outre, Tours, beaucoup plus peuplée, bien plus commerçante alors qu'aujourd'hui, était pour Châteaurenault un excellent débouché. Mais la supériorité des produits de Châteaurenault fut pour beaucoup dans cet accroissement incessant de l'industrie des cuirs. C'est un honneur pour cette petite

ville d'avoir su conserver sa place et sa réputation. Pourtant, la contrefaçon n'a rien épargné. La marque de Châteaurenault étant mise sur des cuirs de qualité inférieure, les tanneurs se sont syndiqués pour poursuivre les contrefacteurs devant les tribunaux. Il y a quelques années, on apprenait que des quantités de cuirs jetés sur le marché au-dessous du cours par une maison du Midi étaient vendus comme cuirs de Châteaurenault; huit maisons ont fait analyser ces peaux et ont découvert que, pour augmenter le poids, on les avait chargées de glucose et de baryum. La Cour d'Orléans a condamné les contrefacteurs.

Le mouvement d'affaires s'élève à environ 12 millions de francs. Le poids des cuirs bruts venus de pays étrangers par les ports de Bordeaux, La Pallice, Nantes et le Havre, atteint 5.000 tonnes. Les matières tannantes, écorces de chênes, bois, extraits, fournissent au chemin de fer un trafic de 10.000 tonnes, les produits fabriqués donnent 4.000 tonnes à la gare : cuir à semelles, courroies de machines, etc. (1).

Il ne faudrait pas conclure que l'industrie des

---

(1) Chiffres fournis par le commerce de Châtellerault à l'enquête de la Loire navigable.

cuirs, même à Châteaurenault, est à l'abri de la crise. Nos exportations souffrent beaucoup de nos rapports avec l'étranger. Jadis, nous étions maîtres incontestés du marché en Italie, en Orient, en Amérique. L'Orient est resté tributaire pour les cuirs de bœufs, dits cuirs à semelles; la supériorité de nos veaux nous a maintenu la prépondérance dans le Levant, l'Angleterre, le Canada, les États-Unis, le Brésil, l'Australie. Mais l'Amérique est devenue un grand producteur; de plus, elle a mis sur les veaux corroyés un droit *ad valorem* de 25 % qui réduit nos exportations. L'Allemagne nous fait concurrence; elle pénètre chez nous par la voie belge, et chaque jour voit les marchés se restreindre. La tannerie résiste cependant, mais là seulement où les procédés se sont modifiés, où des capitaux puissants ont permis de transformer l'outillage. Les petites usines disparaissent : ainsi sept ou huit tanneries de l'Indre venaient de se fermer lorsque je visitai Châtellerault pour la première fois (1).

Les procédés séculaires de la tannerie ont subi depuis quelques années une transformation profonde, grâce à l'emploi de nouvelles matières

(1) En 1890.

tannantes et surtout à l'emploi du tanin pur. Jadis, l'écorce de chêne était le seul agent connu pour le tannage. C'est ce qui donnait à la France, particulièrement à la France centrale, une sorte de monopole pour le commerce des cuirs. Les Anglais ont tenté les premiers d'échapper à notre influence. Ils ont employé le *gambier* ou *cachou* de l'Inde. Comme ce produit donne une teinte trop foncée, ils y mêlaient l'avelanède, cupule d'un chêne d'Orient, le *quercus ægilops*. La base de cette fabrication était l'emploi de la décoction de cachou, c'est-à-dire du tanin dilué.

Un chimiste lyonnais, M. Michel, qui avait le premier extrait du bois de châtaignier un élément fort riche en tanin, l'acide gallique, et l'avait employé à la teinture des soies, eut l'idée de triturer le bois de châtaignier pour en faire du tan destiné à remplacer l'écorce de chêne. Une vaste usine fut construite, ayant à sa tête M. Aimé Koch. Celui-ci, qu'un long séjour en Angleterre avait familiarisé avec les méthodes commerciales de ce pays, tenta d'y faire pénétrer le châtaignier. Il se heurta à l'emploi du tanin dilué. Les Anglais avaient raison, car ils épargnaient les frais de transport sur la partie inerte du tan et le temps nécessaire à la décoction dans les

fosses et pouvaient doser exactement le tanin employé. M. Aimé Koch constata ce fait ; il emporta la conviction que l'avenir était au tanin liquide. Il avait sous la main, dans le bois de châtaignier, une matière fort riche en tanin, à plus bas prix que l'écorce de chêne : il tenta de produire du tanin plus pur et plus assimilable que l'acide gallique des teintureries lyonnaises et y réussit.

Mais s'il était désormais possible de préparer du tanin, autre chose était de le faire employer. La tannerie française, habituée à des procédés remontant à une haute antiquité, ayant comme axiome fondamental que, pour faire du cuir, il faut *du tan et du temps*, montra encore plus d'éloignement pour l'extrait de châtaignier qu'elle n'en avait montré au tan de ce bois. Alors que le nouveau produit pénétrait en Angleterre et y luttait contre le cachou, qu'il se frayait place en Saxe, dans les provinces rhénanes, en Suisse, en Autriche, la France restait réfractaire.

Cependant les avantages de l'emploi du tanin étaient d'une évidence extrême. Dans l'ancien procédé, il fallait faire passer les cuirs dans trois fosses successives, en laissant au *temps* le soin d'épuiser le *tan*. Cela demandait parfois un à deux ans. Avec le tanin, au contraire, le *tan*,

écorce de chêne, bois de châtaignier ou tout autre produit, ne sert guère qu'à séparer les cuirs les uns des autres et à permettre aux jus de les pénétrer plus facilement. En deux ou quatre mois au plus, les trois opérations du passage en fosse sont achevées. On comprend combien, dans une industrie qui nécessite l'immobilisation de si grands capitaux et un matériel aussi coûteux, ce temps gagné représente d'avantages de tous genres.

Cependant la lutte fut vive; les plus grands tanneurs ont été les plus ardents à se refuser à l'emploi des extraits. L'énergie d'un homme finit par avoir raison des obstacles; mais, quand l'inventeur fut parvenu à faire entrer l'emploi des extraits dans l'industrie, ses brevets étaient tombés dans le domaine public, et d'autres que lui ont profité de cette transformation.

J'ai tenu à rappeler ce rôle d'un excellent homme auquel m'ont lié les liens les plus étroits et dont je garde un cher souvenir.

Pendant quelques années, tous les tanneurs qui employaient l'extrait ont acheté celui-ci tout préparé. Mais, là encore, les falsificateurs ont eu beau jeu. On a été amené à fabriquer l'extrait en tannerie, car les sels et la mélasse servaient à « monter » le degré du tanin des fabriques. De

plus, il fallait compter avec le préjugé. Pour les marchands et les fabricants d'objets en cuir, il n'y avait de bon cuir que celui tanné à l'écorce de chêne. Hors de là, rien. En vain leur démontra-t-on, en 1867 et en 1878, aux deux expositions, l'équivalence des produits : ils s'obstinaient. Pendant ce temps, le tannage à l'extrait faisait des progrès incessants ; la couleur foncée du début avait fait place à la teinte ambrée si recherchée, et les prétendus connaisseurs du commerce des cuirs refusèrent souvent des produits tannés à l'écorce, leur préférant des cuirs à l'extrait en se trompant sur les procédés employés.

Aujourd'hui, l'extrait a triomphé : les plus grands tanneurs l'emploient ouvertement. Pour le produire, des usines se sont installées partout où le châtaignier abonde : Bretagne, Limousin, Pyrénées, Corse, où elles amènent la dévastation du pays. A Châteaurenault, on a passé une sorte de compromis : on fabrique les jus, non concentrés comme l'extrait, au degré voulu, et au moyen d'écorces de chêne. On a donc maintenu la réputation de l'industrie locale de ne tanner qu'à l'écorce de chêne en même temps qu'on bénéficie des avantages énormes offerts par l'emploi d'un tanin extrait à l'avance et

employé à une dose déterminée. La vieille formule *du tan et du temps* a désormais vécu. Elle se maintient encore dans quelques établissements, mais ne tardera pas à disparaître. Pour qui connaît la persistance des traditions dans certaines industries, ce n'est pas un phénomène sans intérêt.

Nous n'avons pas fini dans cet ordre d'idées. L'Amérique nous menace trop pour qu'on ne soit pas amené à lutter contre elle. Les Américains ont un agent tanifère très abondant, le *hemlock spruce* ou *abies canadensis*, arbre qui forme, au Canada et dans les États du Nord, des forêts entières. Les tanneries américaines se sont établies au milieu même des forêts, on taille à blanc ; quand la forêt est épuisée, on va s'établir ailleurs. D'autre part, les Anglais ont installé des fabriques d'extraits utilisés en Angleterre. Cette exploitation excessive de l'*abies canadensis* a eu pour résultat de dépeupler les forêts : déjà, en Amérique, on tanne au gambier et l'on reboise en hemlock. Fait curieux : ce sont les pépinières d'Orléans et de Sologne qui fournissent les plants nécessaires à ce reboisement. Il me semble qu'il y a là pour nos forestiers solognots une indication précieuse. Ne pourraient-ils cultiver le hem-

lock pour la tannerie? Ce produit a une odeur un peu forte, mais pas plus que la *garouille* employée par nos tanneurs du Midi.

Un nouvel agent dont on ne connaît pas encore l'importance en tant qu'étendue forestière est employé en Australie. C'est l'écorce d'un mimosa dont la richesse en tanin dépasse tout ce que l'on connaît. Sans doute, les nouvelles découvertes en Amérique et en Afrique feront connaître des végétaux similaires.

On peut conclure que les crises qui sévissent de temps à autre sur la tannerie seraient fort atténuées par un emploi plus judicieux et plus étendu des extraits. La France possède, dans ses châtaigniers, et surtout dans ses chênes, dont la culture en taillis permet des récoltes fréquentes, une source inépuisable de tanin. Et cependant on n'a pas tenté, que je sache, de fabriquer l'extrait de tanin de chêne dans les contrées forestières qui produisent l'écorce, comme le Nivernais.

L'Amérique doit au hemlock une richesse facile à épuiser, car, pour donner un rendement suffisant en tanin, les arbres doivent être âgés; les plantations nouvelles demanderont de longues années pour produire de nouveau le tanin;

les frais de plantation et de garde élèveront considérablement le prix de ces bois.

Le point noir, c'est la fermeture des débouchés pour nos produits fabriqués. Si le régime de protection à outrance venait à prévaloir, on pourrait bien s'apercevoir que l'agriculture aurait fort à perdre à voir nos marchés industriels fermés. Les peaux de nos veaux, qui donnent lieu à un commerce si considérable avec une grande partie de l'Europe et de l'Orient, ne trouveraient plus acheteurs, et la production du bétail s'en ressentirait.

Puisque Châteaurenault m'a conduit à cette étude de la tannerie, il convient de signaler, en terminant, que la tannerie lui a valu des industries annexes. Ainsi les débris servent de matière première à deux importantes fabriques de colle forte, usines que l'on ne rencontre que dans les grands centres industriels.

La population ouvrière de Châteaurenault est des plus tranquilles et des plus heureuses. Les ouvriers à la tâche, c'est-à-dire l'immense majorité, gagnent 42, 48 ou 50 francs par semaine. Les ouvriers à la journée sont rares; ils gagnent de 2 francs 75 à 3 francs. Dans plusieurs usines, des sociétés de secours mutuels ont été créées et

donnent de bons résultats. Mais ce qui manque ici, c'est l'esprit et le goût d'économie; l'ouvrier n'a pas le désir de devenir propriétaire. Nulle part, cependant, cette transformation ne serait plus rapide, grâce aux facilités de l'existence et au taux des salaires.

En dehors de ce grand commerce des cuirs, Châteaurenault possède d'importantes briqueteries de terre réfractaire.

La vallée de la Brenne, qui prend à Châteaurenault un caractère si manufacturier, est, en amont, une suite de paysages agrestes. Le chemin de fer de Vendôme remonte la petite rivière dont il coupe souvent les méandres, jusqu'à sa source près du bourg de Saint-Amand-de-Vendôme. Au delà, on retrouve la Gâtine qui, peu à peu, fait place à la Beauce. Cette partie de la Gâtine porte même le nom de Queue-de-Beauce. Dans un vallon dont les eaux vont au Loir, est le village de Hucheau-en-Beauce; près de cette rivière du Loir voici encore Marcilly-en-Beauce. Le plateau finit en pentes assez raides sur les Vaux-du-Loir, au milieu desquels apparait la riante cité de Vendôme.

IV

EN VENDÔMOIS

La vallée du Loir. — Heureux paysages. — En route pour les Vaux du Loir. — Droué. — Mondoubleau et ses tanneries. — Le plateau d'Épuisay. — « La Bonne aventure ô gué ! » — Les troglodytes. — Vendôme : ses monuments. — Le château de Rochambeau. — Une ville de cavernes : les Roches. — Le donjon de Lavardin. — Montoire. — Troô.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Beaugency N.-O.; le Mans N.-E. et S.-E.)

Troô. Avril.

La rivière du Loir est le charme de trois provinces; ses rives sont incomparables et constituent une des plus belles choses de notre France. On m'a souvent demandé ce que je préférais en dehors des grands massifs de montagnes et des bords de nos mers : invinciblement, il m'est toujours venu à la pensée deux petites régions : les rives du Loir, de Vendôme à la Flèche, et le pays Basque (1). Et c'est pour les Vaux du Loir que je penchais le plus volontiers.

---

(1) Voir la 51e série du *Voyage en France.*

Rien ne fait prévoir ce délicieux sillon chanté par Ronsard. Il se creuse entre des plaines qui sont encore la Beauce, mais entrecoupées de profonds vallons et tapissées de grands bois. Les parties rases n'offrent que des étendues de moissons opulentes et superbes de mai à juillet, plus tard mélancoliques et mornes.

Même si la Beauce, plate et nue, n'était si voisine et ne contrastait avec les riants paysages du Vendômois, la vallée du Loir serait un des plus pittoresques pays de France (1). De Vendôme à Château-du-Loir, les sites gracieux se suivent. Ce ne sont pas les grands horizons des montagnes, ni les larges échappées du val de Loire; mais la vallée est si gracieuse, ses collines ont des reliefs si doux, des accidents de terrain si imprévus, les villages creusés dans la roche ont une telle originalité, les grandes ruines ont un caractère si romantique, qu'on ne voit rien à retoucher à ce paysage éminemment français. Il est tel site de la vallée où l'on évoque involontairement la nature naïvement chimérique des vieux poètes, de Charles d'Orléans à Ronsard : la terre molle et délicieuse dont parlait

(1) Ces deux pages et d'autres parties du chapitre proviennent des premières éditions de la 2e série, entièrement refondue.

Dante et, par une affiliation d'idées insensible, jusqu'aux coteaux modérés de Sainte-Beuve. Montez, par une belle soirée de septembre, au sommet du promontoire qui, séparant la vallée du Loir du vallon du Dinan, supporte la petite église de Sainte-Cécile, et vous aurez dans tout son charme, dans sa douceur exquise, ce paysage heureux. Dans cette contrée, Racan et Ronsard sont nés; tous deux ont tenté, avec des fortunes diverses, d'introduire le paysage dans notre littérature, et le paysage qu'ils rêvaient c'était celui-là.

Sauf de Pont-de-Braye à Château-du-Loir, les lignes ferrées à grande circulation n'ont point pénétré dans cette douce contrée. Elle ne devient vraiment sublime de beauté tranquille qu'à partir de Vendôme et n'est parcourue jusqu'à Pont-de-Braye que par une ligne secondaire. Quant aux voies transversales, elles sillonnent les plateaux nus ou les ravins secs; il n'y a de fraîcheur que dans les vaux de la Grenne et de la Braye que suit le chemin de fer de Paris à Bordeaux par Saumur, mais tout ce couloir est aimable et vert.

Aux chemins de fer à voie normale se soudent d'année en année des lignes à voie étroite qui rendent plus facile la visite du pays. L'une

d'elles, que je viens de suivre, relie Mondoubleau à Vendôme en traversant une partie assez nue de la Beauce vendômoise, qui rend plus belle encore, par comparaison, la vallée du Loir. Mais de Courtalain à Mondoubleau la région est plus accidentée, les haies qui séparent les champs enlèvent à la Beauce sa monotonie, cela tient encore du Perche-Gouët (1) par la physionomie, mais les constructions rappellent la Beauce. Ainsi le joli bourg de Droué a des maisons aux encadrements de brique. Ce petit centre occupe une situation riante sur le bord de l'Égronne ou Droué, dont le vallon tranquille et profond finit vers le Loir à Cloyes.

Droué possède des relations directes avec Vendôme, une ligne à voie étroite prolonge l'embranchement de la Ville-aux-Clercs en passant à la lisière de la grande forêt de Fréteval et en traversant un plateau ondulé, couvert de fermes entourées de haies, de chênes étêtés d'un aspect fantastique avec leur lourde cime bourgeonnée, leurs loupes et leurs verrues qui eussent ravi les dessinateurs de l'époque romantique.

De Droué à Boursay route et chemin de fer de

(1) Voir la 2e série du *Voyage en France* (3e édition).

Bordeaux courent entre ces champs encadrés, mais le paysage change bientôt, la vallée naissante de la Grenne offre un couloir où la descente est rapide; les trains courent avec une extrême vitesse entre les pentes herbeuses que pacagent des chevaux. Un moment se montre Choué dominé par le lourd dôme de son église et, presque aussitôt, apparaît Mondoubleau, gentiment allongé sur une colline haute et raide, tapissée de jardins descendant au bord de la Grenne.

Modeste ville, Mondoubleau, mais prospère et active par l'industrie et le commerce, pittoresque par sa situation, ses débris de remparts, les restes de son château dont le donjon, à demi écroulé dans le sens de la hauteur, est bizarrement penché, sans doute par l'effet de la mine qui dut être employée pour détruire cette forteresse puissante, œuvre du dixième siècle. Du côté opposé à ces ruines, un beau mail couvre l'arête de la colline.

Mondoubleau est un des principaux centres pour l'élevage du cheval percheron (1), ses foires attirent beaucoup de poulains et surtout de juments vendues pour la reproduction. La tan-

(1) Voir la 2e série du *Voyage en France* (3e édition).

nerie comprend une dizaine d'usines dont quelques-unes importantes; cette industrie participe de la réputation des cuirs de Châteaurenault, ses produits ont une marque très réputée. Les manufactures établies au bord de la Grenne se continuent jusqu'à Cormenon, commune particulière mais véritable faubourg de la petite ville, avec laquelle elle constitue une agglomération de 2.500 âmes.

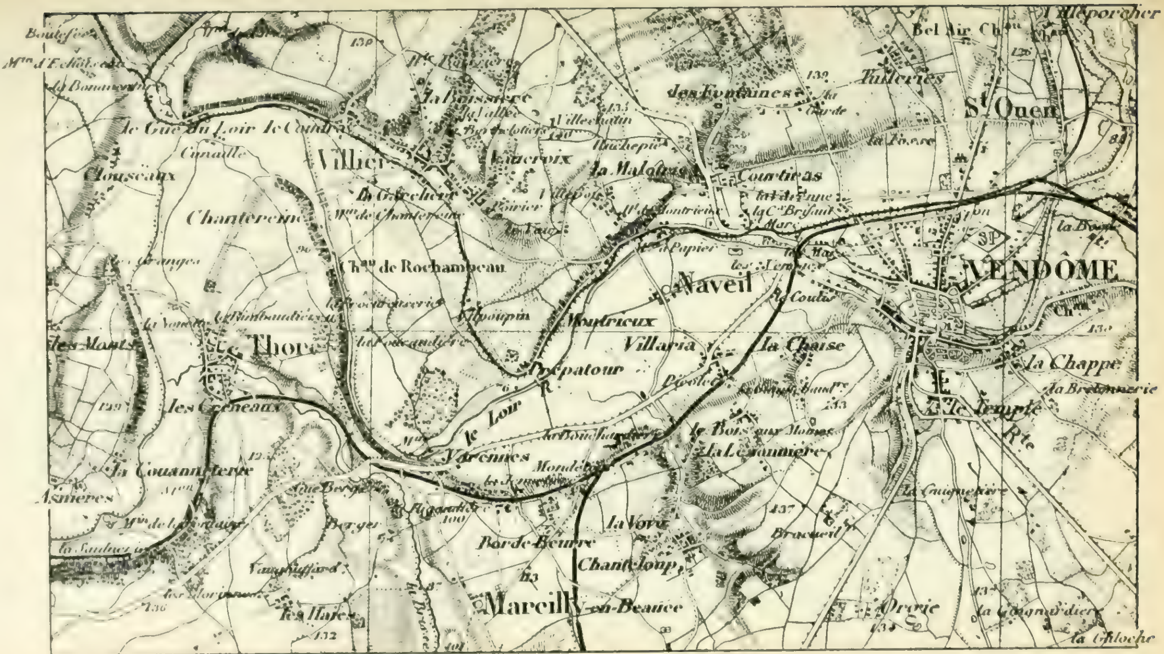
L'aspect des quartiers neufs est encore beauceron par l'emploi des encadrements de briques en assises alternativement rouges et noires ou jaspées, d'un curieux effet.

Le chemin de fer à voie étroite qui conduit à Vendôme s'élève, après Cormenon, par un val rempli de grands arbres et atteint bientôt le plateau strié de ravins, couvert de cultures de céréales, parsemé de nombreux bouquets de bois qui semblent les débris d'une immense forêt. Les villages, menus et rares, se révèlent, par leur exiguïté, d'origine relativement récente, la plupart ne sont qu'une poignée de maisons autour d'une église ou d'un château. Ainsi le Temple, dont l'église remonte au onzième siècle, et qui possède un manoir flanqué de tours se mirant dans l'eau calme d'un étang. Un autre

village, Épuisay, occupe une jonction de grands chemins au-dessus de sèches ravines. La roche apparaît ; près de Fontan, voici une de ces habitations de troglodytes qui sont une des curiosités des bords du Loir et de la Touraine. La roche où ces grottes artificielles sont creusées est recouverte d'un sol essentiellement perméable, mélange de terre rouge et de rognons de silex. Aussi ne trouve-t-on aucune fraîcheur ; le vallon où descendent les rails a pour fond un thalweg gazonné sans eau, franchi cependant par des ponts. Ceux-ci révèlent qu'un torrent roule après les grandes pluies.

L'eau n'apparaît qu'à Mazangé, par une fontaine abondante et pure donnant naissance à un gros ruisseau où se jouent des truites saumonées, fameuses en Vendômois. Cette source a dû faire naître le village, groupé autour d'une église intéressante par son porche flamboyant et sa belle flèche de pierre à huit pans. La course du ruisseau est brève, 1.500 mètres à peine, il atteint le Boulon, près de l'endroit où cet autre ruisseau rejoint le Loir, dans un site charmant dont le nom chante en bien des mémoires qui ne connaissent pas l'origine du refrain :

La Bonne aventure au gué !
La Bonne aventure !



VENDÔME
St Ouen
Naveil
Villaria
la Chaise
Montrieux
Courtiras
la Malouas
des Fontaines
Tuileries
Bel Air
Chanterein
Chau de Rochambeau
le Gué du Loir
Clouseaux
Canaille
les Creneaux
la Couannetière
Asnières
Varennes
le Loir
Bord-Beurre
Chanteloup
la Vove
Marcilly-en-Beauce
les Hares
Vaugauffard
Berger
Villechaln
le Bois aux Moines
la Lézannière
la Chappe
la Bretonnerie
le Temple
Orgrie
la Guignardière
la Guignetière
Braceuil
la Giloche
les Monts
le Thore

Un vieux logis surmonté d'une tourelle, des murs décrépits, de grands toits, des fenêtres d'un beau galbe, des arbres ombrageant des murailles tapissées de lierre, manoir mélancolique et charmant dans son abandon, tel est cette Bonnaventure où se plaisait Antoine de Bourbon, père de Henri IV. C'est pendant son séjour que fut composée, peut-être par le roi Antoine de Navarre lui-même, la chanson devenue populaire.

La compagnie des tramways du Loir-et-Cher a établi sa gare de bifurcation près du gentil castel; de là se détache l'embranchement conduisant à la Ville-aux-Clercs et à Droué. Mais elle n'a pas donné ce nom joyeux à l'active station, c'est le Gué-du-Loir, qui est encore, il est vrai, la Bonne aventure au gué. La rivière du Loir est proche, large, sinueuse, frôlant des collines de tuffeau percées de grottes. Un village, Villiers, allongé plus loin au long de ces hauteurs abandonnées un instant par le Loir, est en partie creusé dans la colline. A l'entrée jaillit un puits artésien qui alimente un lavoir. Dans le cimetière repose, sous un monumental mausolée, l'amiral Dupetit-Thouars.

Jusqu'à Vendôme la colline n'est qu'un long bourg de troglodytes : Prépatour, Montrieux sont une rue de cavernes. Toute la rive exposée

au soleil s'escarpe en roches percées de grottes et servant encore de demeures. Ces villages de troglodytes sont peut-être les plus curieux de France; il en est d'autres le long du Cher, sur la Loire, aux abords de Tours et de Saumur; mais ici, sur le Loir, des villages entiers, presque des villes, sont creusés dans le tuf. La rive tournée vers le nord contient beaucoup moins de ces demeures primitives, la roche y est trop molle et trop humide.

On trouve même de ces habitations aux faubourgs de Vendôme, dans le coteau qui porte les ruines du château princier si intimement lié à notre histoire par les seigneurs du sang de France, qui en firent la capitale de leurs domaines. Mais la ville elle-même s'étend largement, dans une plaine à demi entourée par la Loire; la partie la plus ancienne, le cœur de la cité, occupe une île divisée par des canaux répandant la fraîcheur.

En cet étroit espace sont les monuments qui font de Vendôme une des plus intéressantes villes de cette région où les précieux édifices abondent. Elle possède le joyau architectural de la vallée du Loir dans l'admirable église de la Trinité, dont les transformations successives, dues aux goûts changeants des siècles, n'ont pu

détruire l'harmonie. Si la façade est un type achevé de l'architecture ogivale parvenue à la limite de sa floraison avant les excès du style flamboyant, le transept garde la pureté du treizième siècle et le clocher est un pur chef-d'œuvre du douzième, dont s'inspira le constructeur du clocher Vieux de Chartres, si célèbre parmi les artistes. Ce clocher n'avait pas seulement un caractère religieux, c'était le symbole de la domination féodale des moines de la Trinité, car l'église était celle d'une abbaye. De ce monastère subsistent d'intéressantes parties, notamment le palais de l'abbé et un cloître saccagé par le génie militaire pour en faire une caserne.

Une autre maison religieuse, le collège d'oratoriens où professa Mascaron, maintenant le lycée — bel édifice dont une partie est ombragée par un platane gigantesque — conserve une ravissante chapelle de style fleuri. D'autres églises, la Madeleine, Saint-Bienheuré, Saint-Lubin restent debout. Çà et là de vieux logis. Des statues ont été élevées : à Ronsard, qui a si étroitement uni son nom à celui du Vendômois, et à Rochambeau, commandant de l'armée française accourue au secours des *insurgents* d'Amérique, le rival de gloire de Washington.

Le château, encore puissant d'aspect malgré son démantèlement et l'arrachage de tous ses détails artistiques en 1793, occupe un grand espace sur la colline de la rive gauche du Loir. On y parvient en passant sous la tour Saint-Georges, superbe spécimen d'architecture militaire, formée d'un étroit corps de logis et de deux tours reliées par une galerie crénelée portée sur mâchicoulis. Ce monument est assez vaste pour avoir été transformé en hôtel de ville. Quant au château, il n'en reste que l'enceinte et le donjon.

Bien que favorisée par sa situation aux confins de la Beauce et de riches vallées, et desservie par plusieurs chemins de fer dont l'importante ligne secondaire de Paris à Tours, Vendôme ne s'est pas accrue, même sa population a légèrement diminué depuis quelques années. Elle est vivante cependant, grâce au commerce avec de vastes campagnes. Son industrie principale, la tannerie, occupe plusieurs établissements. La couture des gants emploie d'assez nombreuses ouvrières. Une commune-faubourg, Saint-Ouen possède d'importants ateliers de construction mécanique.

Ces fabriques sont à l'écart ; aussi Vendôme conserve-t-elle intact son caractère de ville

élégante. Elle mériterait d'être un lieu de séjour plus fréquenté des touristes qui veulent visiter la vallée du Loir; en aval, plus haut, vers Châteaudun, la vallée est riante sans doute, mais elle n'a pas le caractère héroïque, au sens pictural du mot, du cours moyen de la rivière.

A peine a-t-on dépassé la ville et déjà le paysage prend un aspect nouveau. Le Loir décrit ses grands méandres bordés de véritables falaises, roches à pic ou taillis escaladant les pentes abruptes. A l'extrémité d'un de ces méandres, proche de Villiers, apparaît le château de Rochambeau, résidence du glorieux maréchal. C'est une des nobles demeures de ce Vendômois si riche en palais seigneuriaux. Du hameau de Varennes, une merveilleuse avenue de tilleuls y conduit, longue de trois quarts de lieue, entre le Loir tranquille et profond, et la falaise boisée qui fut occupée par des sortes de troglodytes, comme le sont toutes les falaises calcaires de ce pays. Le château borde la rivière; il est habité par une branche de la famille du bibliophile Jacob, dont un des membres, adopté par le général de Rochambeau, fils du maréchal, a relevé le nom et les armes de cette glorieuse maison.

Le maréchal et son fils reposent au-dessus du

château, dans le cimetière de la commune de Thoré, aux côtés de la maréchale et de la dernière comtesse en ligne directe, née de Tellèse d'Acosta. C'est un sarcophage de forme antique, sans ornements. De ce cimetière fleuri de roses on découvre un des plus riants horizons de la France. Dans les rochers s'ouvre une grotte qui aurait servi de refuge au duc de Beaufort, le roi des Halles, après son évasion.

De l'autre côté du Loir s'étend un bourg complet de troglodytes, les Roches. C'est là qu'il faut aller, pour voir, dans tout son pittoresque, ce genre particulier de demeure. Le village, peuplé de près de 600 habitants, n'a guère de maisons en dehors des habitations creusées dans le roc. A peine y a-t-il place pour la route entre le Loir et la colline. Celle-ci présente un haut rempart de tuf, des amoncellements de roches tombées, d'autres roches en surplomb. Tout cela, falaise, roches éboulées, est percé d'ouvertures. Portes et fenêtres ont été taillées à même la roche. Celle-ci a été excavée et la caverne transformée en appartement. Chambres, cuisines, caves, écuries ont été patiemment creusées dans le tuf.

Les cheminées sont des puits qui atteignent le faîte de la colline, entourés d'une margelle destinée à les préserver de la pluie et des terres qu'elle

pourrait entraîner. De loin, elles ont le vague aspect de monuments druidiques. En hiver, quand les foyers sont allumés, la fumée sort de tous ces édicules et produit l'effet le plus étrange.

De tous les villages de troglodytes, celui des Roches est un des plus saisissants; les sentiers qui joignent les maisons à la route courent entre des rochers où le figuier, l'amandier et les arbustes amis de la pierre croissent dans les fentes. Quelques vieilles murailles et, parmi les maisons construites de toutes pièces, des bâtisses vermoulues ajoutent encore au caractère étrange de ce site.

Les anciens auteurs, qui cherchaient surtout les bizarreries et les phénomènes de la nature lorsqu'ils avaient à décrire un pays, se sont fort attachés aux Roches, ils en ont fait un tableau quelque peu emphatique, ainsi celui-ci publié dans un « *Voyage en France* par une société de gens de lettres, de géographes et d'artistes » qu'éditaient les frères Firmin Didot en 1834 :

Mais ce que les cultivateurs n'ont dû qu'à des efforts opiniâtres, ce sont leurs habitations creusées dans le roc même. Elles suffisent pour eux et pour leurs bestiaux, et ils les préfèrent par économie à des maisons ordinaires. Là, en effet, ils n'ont besoin ni d'architectes, ni de charpentiers, ni de maçons, pour élever des demeures dont la nature et le travail font tous les

frais. Souvent, à la vérité, ceux qui n'ont pas su choisir, pour creuser leurs grottes, un tuf assez dur, les voient bientôt s'ébouler ; heureux s'ils n'y sont pas ensevelis au milieu de leur sommeil ! Ces malheurs, trop fréquents, n'effraient pas les habitants des Roches et ne font que leur donner plus de prudence pour l'avenir. Ils tiennent à ce genre d'habitations, on le conçoit sans peine. Ils donnent à ces grottes des dimensions régulières. L'été, à leur retour des champs, ils y trouvent une agréable fraîcheur ; l'hiver, l'humidité n'y pénètre jamais. Leurs grains, enfermés dans des tonneaux, leurs vins et leur laitage n'y perdent rien de leurs qualités. C'est là que, le soir, se réunissent, dans une même chambre, le laboureur, sa femme et ses enfants, ses bestiaux, qu'ils regardent comme faisant partie de la famille.

Dans ce bourg remarquable, composé de deux cents grottes, on compte 1.500 habitants heureux et tranquilles. C'est l'hiver surtout, où les soirées commencent de bonne heure, qu'ils aiment à se rassembler dans les plus spacieuses de ces habitations souterraines, appelées *veillous*, qui contiennent cinquante, soixante et même cent personnes, et, à la chute du jour, on y voit arriver, de tous les côtés, des paysans et des paysannes de tout âge, qui viennent en famille se livrer au travail et à la gaîté. Les unes filent le chanvre qu'elles ont recueilli ; d'autres rejoignent les mailles de l'épervier déchiré par des pêches abondantes. Ici, une vieille, entourée de ses petits enfants, leur raconte des histoires de sorciers ou de revenants qui l'effraient elle-même ; là, on entend répéter un joyeux refrain, au son duquel se forme une danse générale qui prolonge jusqu'au milieu de la nuit les plaisirs de la veillée.

En face des Roches, à l'autre extrémité du

méandre, se dressent d'admirables ruines qui sont parmi les plus belles et les plus imposantes de France.

Aucune n'est plus vaste, aucune n'est plus belle par les motifs d'architecture et de sculpture qui ont résisté au temps et aux déprédations de l'homme. C'est Lavardin, forteresse féodale, œuvre très pure du Moyen Age, décorée, au début de la Renaissance, par un prince artiste. Le donjon ne présente plus que trois faces, mais il a grande mine encore : ses créneaux sont à 30 mètres au-dessus du sol. Les voûtes des divers étages sont détruites; mais la retombée, avec ses nervures et ses culs-de-lampe, existe toujours, ainsi que les cheminées armoriées et les croisées à meneaux. Les débris d'une tourelle d'escalier sont d'une légèreté admirable. Un autre escalier, dit escalier d'honneur, reste entier, merveille d'élégance.

Les tours, les remparts, les ruines, abondent sur ce rocher, dont la plate-forme, n'ayant pas moins de quatre hectares, était couverte de constructions. Tout cela aurait grand besoin d'être déblayé pour devenir plus accessible.

De ces ruines, surtout du sommet du donjon où l'on parvient par des escaliers fort raides, véritables échelles placées par le fermier, on jouit

d'une vue étendue sur toute la vallée. Le Loir, sinueux, baigne la base des collines percées de grottes, des ravins étroits s'ouvrent dans la falaise, quelques-uns servant de lits à des ruisseaux qui s'épanchent en cascade. Au pied des coteaux s'étend la petite ville de Montoire, dont le donjon en ruines paraîtrait autrement pittoresque, s'il n'était voisin de Lavardin.

La route, entre Lavardin et Montoire, est fort belle. La falaise est en pleine exposition du nord; aussi les grottes y sont-elles plus rares et la végétation plus verdoyante que sur les faces exposées au soleil. Quant à Montoire, c'est une aimable ville, la plus peuplée du Vendômois après Vendôme (1); mais elle n'offre guère au touriste qu'un point d'étape. Cependant, il faut aller voir la chapelle Saint-Gilles dans le faubourg Saint-Austrilles; il y a là des peintures du douzième siècle bien rares, puisque, partout ailleurs, les fresques de cette époque ont disparu sous le badigeon.

Au delà de Montoire, sur la rive droite de la rivière, un mamelon de forme arrondie se

---

(1) Montoire compte 3 114 habitants, dont 2.590 agglomérés. Il n'y a dans tout l'arrondissement que trois communes renfermant plus de 1.000 habitants dans le centre communal : Vendôme, Montoire et Mondoubleau.

dresse, portant à son sommet une flèche d'église : c'est Trôo, le point le plus intéressant de la vallée.

Ce mamelon, couvert de maisons à sa base, est, sur ses pentes, entièrement creusé de demeures, comme les Roches. Mais Trôo fut jadis une ville ; de tout temps il y eut là des habitations humaines. Aussi l'art est-il venu compléter l'œuvre patiente des troglodytes. Beaucoup de ces maisons souterraines ont des portes et des fenêtres sculptées. Ici l'arc roman et ses ornements guillochés ; ailleurs, l'ogive angevine. Ces façades taillées dans la roche, entourées de jardinets où le figuier, l'amandier et le pêcher dominent, sont d'un effet étrange. Il y a plusieurs étages de ces maisons. De la base au faîte s'ouvrent des galeries qui vont à l'intérieur de la colline, reliées entre elles, et ayant issue vers des fontaines ; c'est le type le plus complet de l'habitation préhistorique. Plus tard, quand l'homme, sorti des cavernes, se construisit des demeures au dehors, le coteau perforé de Trôo resta habité pendant que le bas se couvrait de maisons, que des remparts étaient élevés et que des forteresses couvraient la crête, près d'un tumulus converti en promenade. Sur le plateau, une belle église du douzième siècle attire les archéologues ;

à côté, un puits couvert, appelé le *Grand Puits*, suscite les visites des habitants de tous les pays voisins. Profond de 45 mètres, large de deux, il présente un phénomène curieux : le moindre objet qui y est jeté éveille le bruit. Ainsi une épingle, une brindille, envoient au bout de quelques secondes une rumeur sourde et puissante. Une pierre provoque une véritable détonation. Pour les gens de Trôo et des environs, c'est la « merveille » par excellence. Un tronc placé à l'une des poutres est destiné à l'entretien du puits. Si nombreux sont les visiteurs et leurs « expériences », que des curages fréquents s'imposent.

Du haut du tumulus qui domine l'église, on a une vue ravissante sur le pays, des ruines de Lavardin à la Chartre. Trôo apparaît de là sous un de ses plus curieux aspects, montrant les étages successifs de grottes, séparées par d'étroites terrasses couvertes de jardinets où croissent surtout les plantes odoriférantes, le thym, le romarin et la sauge ; le tuf jaunâtre surgit par places, sous les lambrequins de lierre qui le drapent ; des amandiers tordus se penchent.

Le Loir, semé d'îles, coule, limpide et calme, au pied de la colline ; longé par le chemin de fer dont le ballast d'un jaune d'or forme dans la

campagne un fauve sillon. Tout autour, des tumulus, des ruines informes : le Louvre, ancien château; le prieuré ; Notre-Dame-des-Marchais et d'autres débris d'une grandeur disparue. Peu de coins de la vallée sont aussi pittoresques.

V

LA GASTINE DE RONSARD

En descendant la Braye. — Savigny-sur-Braye. — Bessé-sur-Braye et ses industries. — L'Anille et Saint-Calais. — La forêt de Gastine. — Couture et le château de la Poissonnière. — Souvenirs de Ronsard. — La fontaine Bellerie. — L'« isle verte » de Ronsard. — Le château de la Flotte. — La Chartre-sur-le-Loir. — Le vignoble sarthois. — Le château d'Ourne et les Cavaignac.

(*Carte de l'État-major :* feuilles du Mans N.-E., S.-E., S.-O.)

Château-du-Loir. Avril.

Au-dessous de Mondoubleau, la vallée de la Braye, élargie, est une nappe de prairies au milieu de laquelle se tord la petite rivière, souillée par les usines. Dans un de ces prés, en face de Cormenon, surgit un bloc de rochers, haut de près de deux mètres, dans lequel on a vu un peulven. Jusqu'à Sargé le val est sans villages, mais des maisons isolées jalonnent la route. Sargé, où la vallée s'élargit encore, est un vieux bourg conservant d'intéressants logis d'autrefois. De sa gare se détache un embranchement auquel on

avait prédit de belles destinées; il constitue une troisième ligne de Paris à Tours, croisant à Châteaurenault celle de Paris à Tours par Vendôme et à Montoire celle de Blois à Pont-de-Braye; jusqu'ici elle n'a qu'un rôle fort secondaire. Quittant les bords de la Braye, cette voie monte par de longues pentes sur le plateau et bientôt domine la très petite ville de Savigny, en la dotant d'une gare supérieure, à un kilomètre à peine d'une autre station sur la grande ligne.

Savigny, entourée de débris de murailles, dominée par la belle flèche de son église, encadrée par les châteaux qui peuplent la vallée, forme un aimable décor. C'est un centre considérable pour le commerce rural, marché de chevaux et de bétail favorisé par les deux chemins de fer, mais son importance est moindre que celle d'une petite ville de la Sarthe, Bessé-sur-Braye, sa voisine, qui constitue un îlot industriel aussi intéressant qu'inattendu, centre de tissage de coton né il y a près de deux siècles. Alors un teinturier du bourg utilisa les métiers des tisserands à la fabrication de « siamoises (mélange de soie et de coton) et cotonnades », qui trouvèrent d'importants débouchés dans la région et firent naître bientôt des imitateurs au Mans, à Bessé même et, plus tard, à Saint-Calais. Ces fabriques

produisaient des tissus variés aujourd'hui bien abandonnés : serge, étoffe de laine; droguets, mélange de laine et de coton, et siamoises.

Le Mans et Saint-Calais ont perdu cette fabrication, mais elle s'est maintenue à Bessé et a fait naître deux filatures, l'une à la Chartre, l'autre à Bessé même pour l'usage d'un tissage mécanique qui lui est annexé. La filature de Bessé est modeste, avec ses 3.000 broches; le tissage renferme 130 métiers, 175 ouvriers environ sont occupés dans l'usine qui produit surtout des doublures et des cotonnades.

Une autre manufacture importante, une papeterie, fabrique des papiers de luxe, dits papiers couchés, employés pour la publication des ouvrages illustrés. Cette fabrique, dont les produits sont réputés, est fort ancienne, elle fut fondée par Savatier, déjà créateur, en 1760, de la papeterie de Poncé.

Bessé doit à ces établissements une prospérité qui contraste avec la diminution du nombre d'habitants dans tant d'autres communes de la contrée; elle s'accroît alors que Saint-Calais, chef-lieu de l'arrondissement et du canton, demeure stationnaire. La ville est redevable de son aspect coquet à l'emploi de la pierre blanche, facile à tailler; mais elle n'a d'autres monu-

ments du passé qu'une église de la Renaissance avec chapelle servant de sépulture à une branche de la famille de Montesquiou; celle-ci possède, sur la colline, le château de Courtanvaux, pittoresque ensemble de tours, de tourelles, de logis d'époques diverses où la Renaissance met la grâce et la fantaisie. Le château est disposé de telle sorte au flanc de la colline que l'on accède aux étages par des terrasses superposées. La chapelle est une œuvre élégante. Dans l'enceinte même jaillit une fontaine dont les eaux vivifient un court vallon. Courtanvaux est un des manoirs qni se glorifient d'avoir reçu Henri IV.

L'Anille, qui rejoint la Braye en amont de Bessé, descend par une fraîche et riante vallée de la forêt de Vibraye où la forment de nombreuses fontaines. Cet étroit sillon est fort gracieux avec ses villages, ses châteaux, ses pentes couvertes de pommages entremêlés de vigne. Là, presque à la limite de la Sarthe et de Loir-et-Cher, — comme Mamers l'est aux confins de l'Orne — se groupe l'aimable petite ville de Saint-Calais, née autour d'une abbaye dont les constructions, comme à Mamers encore (1), ont servi à abriter les administrations publiques. L'église est une

(1) Sur Mamers, voir la 2e série du *Voyage en France*, 3e édition.

œuvre intéressante du quatorzième siècle que la Renaissance a dotée d'une originale façade, de nobles proportions. La coquette cité a vu naître Charles Garnier, l'architecte de l'Opéra. Le grand artiste resta fidèle à sa cité natale; il tint à assister à l'inauguration du théâtre, en 1889.

Saint-Calais était défendu par un château dont il reste quelques débris enveloppés de lierre. De ces murs couronnant la colline on a une jolie vue sur l'humble ville, si gaie entre ses prés parcourus par la claire Anille et les arbres de sa promenade.

Château-du-Loir, favorisée par les chemins de fer qui s'y réunissent, a dépassé Saint-Calais par la population; celle-ci n'est plus que la deuxième commune de l'arrondissement (1), la disparition de son industrie textile lui ayant porté un coup sensible. Elle n'est cependant pas sans activité, la fabrication de la chaussure s'est maintenue et occupe un assez grand nombre d'ouvriers.

De bonne heure la ville fut dotée d'un chemin de fer, une ligne d'intérêt local la relia à Mamers et, par la gare de croisement de Connerré, au

(1) Population de Saint-Calais 3.676 habitants, dont 2.940 dans l'agglomération; de Chateau-du-Loir 4.250, dont 3.671 au centre.

Mans et à Paris. Plus tard, le réseau de l'État l'unit, à Bessé-sur-Braye, à la grande ligne de Bordeaux par un embranchement que parcourent des trains venant de Château-du-Loir. Cette voie est bien plus active que la ligne de Mamers, celle-ci desservant une région peu peuplée, couverte de grands bois qui se rattachent à la forêt de Vibraye.

Un des bourgs traversés par la ligne de Mamers, Coudrecieux, possède une verrerie ; un autre, Bouloire, offre l'aspect d'une bourgade d'opéra-comique avec ses maisons peintes et une tour d'horloge. Bouloire et son canton ont conservé d'assez nombreux tisserands, le chef-lieu eut la bonne fortune de devenir de nos jours un centre de production pour la lingerie de mousseline; une maison parisienne du Sentier (1) y a installé des ateliers de couture à l'aide de machines mues par la vapeur, une cinquantaine d'ouvrières y sont employées. Dans les environs, le travail de la lingerie à la main est fort répandu. Grâce à ces industries, Bouloire à échappé à la dépopulation.

Entre Bouloire et la Braye s'étend un vaste plateau très plissé, creusé de vallées fraîches et

(1) Rue du Sentier, occupée par le grand commerce parisien et qui a donné son nom au quartier.

parsemé de grands bois. Le plus long de ces plis, parcourus par le Tusson, atteint la Braye à peu de distance de la vallée du Loir, extraordinairement élargie. La Braye y pénètre au pied d'un camp de César, en face de petites collines illustres dans notre littérature. Là vécut Ronsard : ce sont ces eaux et ces bois qu'il a chantés.

J'ai voulu, ses poèmes à la main, revoir les heureux horizons qu'aima le chantre de la Pléiade. De Trôo, où j'avais passé la nuit, je suis monté par les plateaux, pour traverser le bois de Gâtine, seul reste de la forêt célébrée et pleurée par Ronsard (1). La vaste sylve est réduite à un massif de 400 hectares, couvrant le sommet de collines et creusé d'un vallon barré pour former un étang où le poète vint souvent rêver. Devant la nappe solitaire, une ferme porte encore ce nom de Gâtine, immortalisé par les vers adressés aux bûcherons de la forêt de Gastine, comme on écrivait alors :

> Écoute, bûcheron, arrête un peu le bras !

Tout autour des bois s'étend la campagne

---

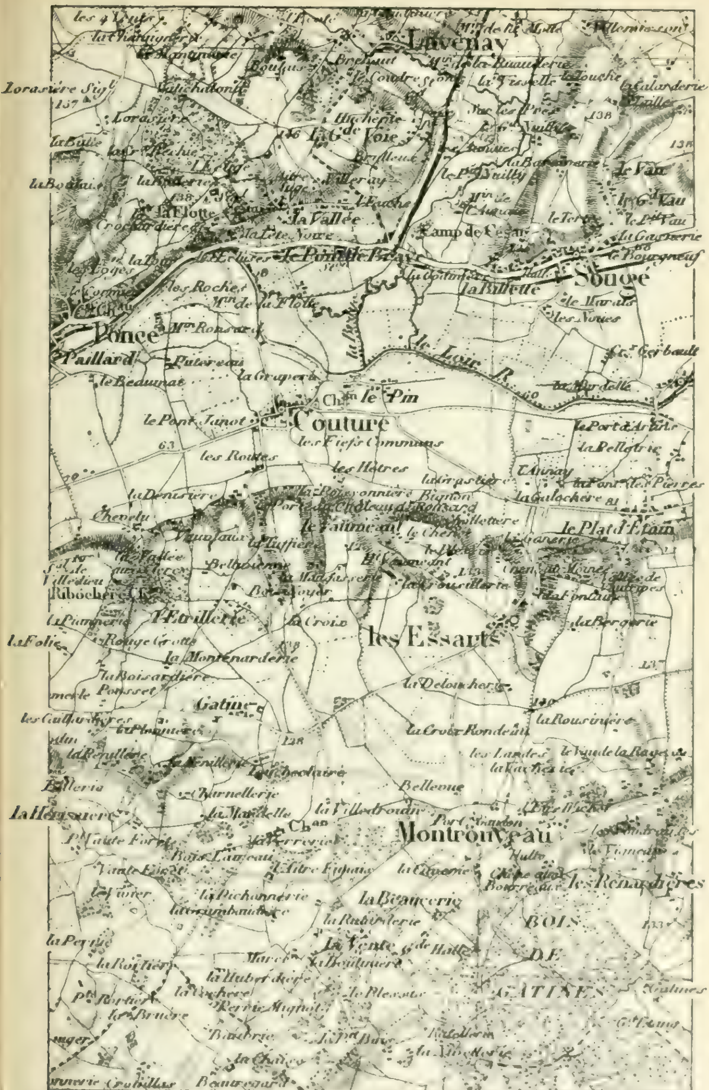
(1) Les pages qui suivent, jusqu'à 95, sont tirées de la 16e série (1re et 2e éditions) qui doit être refondue.

verte, parcourue par la charrue, comme le prophétisait tristement Ronsard :

Tu deviendras campagne, et en lieu de tes bois
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue...

Cependant tout n'est pas mort de l'antique forêt, « haute maison des oiseaux bocagers ». Si, comme le prédisait le poète, le cerf solitaire et les « chevreuls » légers ne paissent plus sous l'ombre, c'est que la surface des bois est trop faible pour leur assurer un asile, mais la « verte crinière » de ce dernier lambeau de futaie « rompt toujours la lumière du soleil d'été ». On retrouve avec joie l'ombre douce de Gâtine quand on a parcouru les coteaux nus où s'étalent les villages aux noms encore sylvains de Saint-Martin-des-Bois et des-Hayes, avant de gagner *Les Essarts,* qui rappellent le défrichement dont le poète gémissait dans son élégie.

Un étroit sentier conduit des Essarts à la Poissonnière, le charmant castel où naquit et vécut le prince de la Pléiade. C'est une des plus aimables demeures du Vendômois. La devise de Ronsard : « Avant partir » est sur les fenêtres et les portes. Les curieux édicules creusés dans le tuf portent encore les inscriptions qu'il fit


Lavenay
Sougé
Ponce
Paillard
Couture
le Pin
les Essarts
Montrouveau
les Renardières
BOIS
DE
GATINES
la Vallée
la Flotte
les Roches
le Loir R.
Camp de César
la Billette
les Fiefs Communs
les Hêtres
le Plat d'Etain
l'Etrillerie
la Montenarderie
la Croix
la Bergerie
la Galochère
la Croix Rondeau
la Beaucerie
la Vente
la Denisière
le Vau
la Garterie
le Bourgneuf
Lorasière
la Flèche

graver. Il est trop matin, et les maîtres actuels du château — qui portent le nom illustre dans les sciences de Sainte-Claire-Deville — étant ici, je n'ai pas osé demander à visiter ce logis plein de souvenirs, où l'on peut voir une cheminée qui passe pour un chef-d'œuvre, sculptée, dit-on, par le poète lui-même.

Le v llage voisin se nomme Couture; l'église, embellie et enrichie par Ronsard, où je voudrais entrer, est fermée, mais le curé, apercevant un étranger, veut me montrer ses richesses. L'excellent homme est une victime de la presse et quelle presse ! la plus ardente de toutes : la presse archéologique. Nouveau venu dans sa paroisse, M. le curé de Couture ignorait l'existence, à la sacristie, d'une armoire secrète. Un furibond article d'une revue scientifique locale lui apprit qu'il était un criminel : il cachait, au lieu de les mettre au jour, les pierres tombales du père et de la mère de Ronsard !

Il ne comprit pas, mais un beau matin il découvrit la cachette et se trouva en présence de deux statues remarquables : une femme debout, les mains jointes, où les formes maigres des statues du Moyen Age ont déjà quelque chose de la grâce de la Renaissance, et un chevalier à genoux, cuirassé, un brin de collerette passant sur

le gorgerin, le casque superbement empanaché : M. de Ronsard père ! Les deux statues sont vraiment fort belles. M. le curé de Couture voudrait bien les sortir de leur cachot, mais son église est petite, les fidèles sont nombreux.

« Avant de penser aux morts, dit-il, il faut d'abord songer aux vivants. »

Les statues furent longtemps reléguées dans le jardin de l'ancien curé ; elles servaient de cible aux enfants. Aussi les mains sont-elles brisées, le visage est criblé, le bon chevalier a perdu une partie de ses jambes. Mais, en dehors de leur intérêt historique déjà grand, ces effigies n'en conservent pas moins un intérêt artistique considérable. L'État devrait bien venir en aide à M. le curé de Couture pour réinstaller ces précieux témoins de la piété filiale de Ronsard dans les niches tombales dont on a fait des bancs-d'œuvre.

Le souvenir du poète est oublié ; j'ai demandé à un paysan où était la fontaine Bellerie à laquelle Ronsard disait :

Tu es la nymphe éternelle
De ma terre paternelle.

« Connais pas, m'a répondu l'homme. Voulez-vous dire la font des Pierres ? »

La font des Pierres coule à une demi-lieue de là. Peut-être est-ce bien cette Bellerie, qui dardait du « rocher percé ».

Nul ciel ne fut plus aimé d'un poète que ces doux horizons, que regrettait Ronsard à chacune de ses absences :

Quand je suis vingt ou trente mois
A retourner en Vendômois,
Plein de pensers vagabondes,
Plein d'un remord et d'un souci,
Aux rochers je me plains aussi...

En vue de ce paysage, Ronsard avait voulu son « sépulchre » :

Quand le ciel et mon heure
Jugeront que je meure
Ravi du beau séjour
Du commun jour,

Je veuil, j'entends, j'ordonne
Qu'un sépulchre on me donne
Non près des rois levé,
Ni d'or gravé,

Mais en cette isle verte
Où la course entr'ouverte
Du Loir, autour coulant,
Est accollant,

Là où Braye s'amie
D'une eau non endormie,
Murmure à l'environ.
De son giron.

Le désir du poète ne fut point exaucé, il n'eut point son *sépulchre* embelli par la *vigne tortisse*, dans l'île dessinée par la jonction du Loir et de la Braye; il alla reposer dans son prieuré de Saint-Cosme-en-l'Isle, près de Tours, comme il l'avait demandé d'ailleurs par son testament, oubliant ainsi son premier vœu, oubliant aussi son autre prieuré, Croixval, dans la paroisse de Ternay, où il résidait plus volontiers qu'à la Poissonnière.

Le confluent tranquille est troublé désormais. Les deux pures rivières, Braye descendue du Perche, Loir venu de Beauce, coulent toujours en vue du coteau de Couture, mais deux lignes de chemin de fer se soudent en ces lieux tant chantés; la voix des merles et des fauvettes est couverte par le sifflet strident des machines.

Malgré les locomotives et les longs convois de wagons, les deux vallées, l'« isle verte » de Ronsard, ont gardé leur beauté. Ici commencent ces riants Vaux du Loir qui se poursuivent jusqu'à la Flèche.

La gare de jonction, nommée le Pont-de-Braye, est dominée par une colline aux flancs de laquelle se détache le château de la Flotte, moderne, malgré son style ogival. Ce bel édifice a remplacé un manoir plus sévère qui a

son histoire touchante. Richelieu y fit exiler Mlle de Hautefort, coupable d'avoir inspiré un tendre penchant à Louis XIII et surtout de ne pas en avoir usé en faveur du tout-puissant ministre.

Le Loir frôle la colline de la Flotte, laissant à peine place au chemin de fer et à la route jusqu'au bourg de Poncé, peuplé de carriers, de vignerons et d'ouvriers de la vieille papeterie de Poncé dont la création remonte à 1760. L'ancien « moulin à papier » du « sieur Savatier » est devenu une belle usine où quatre-vingts travailleurs sont logés dans l'établissement. On n'y produit aujourd'hui que des papiers à cigarettes et autres papiers minces de 10 à 20 grammes au mètre carré. A l'Exposition de 1900, où le propriétaire obtenait une médaille d'or, une notice donnait comme production annuelle un poids de 225.000 à 250.000 kilos.

La vallée se peuple, les villages se pressent. L'un d'eux, Ruillé, possède de vastes bâtiments construits pour deux maisons d'éducation, l'une de filles, l'autre de jeunes gens. La campagne est très riche, beaucoup de jardins, des vignes, de coquettes maisons entourées de plantes et d'arbustes d'un caractère méridional, disent la douceur du climat. Sur la rive gauche de la val-

lée, une mignonne ville s'accroche contre une falaise dans laquelle beaucoup d'habitations sont creusées : la Chartre-sur-le-Loir, où aboutit le tramway venu du Mans par Parigné-l'Évêque, le Grand-Lucé et les villages travailleurs du vallon de la Veuve (1).

La Chartre, qui fut jadis une position militaire couverte par un château fort, n'est plus qu'un centre de commerce rural, enrichi par la culture de la vigne produisant des vins réputés dans le pays et méritant mieux encore que cette gloire locale. D'ici à Château-du-Loir, les pentes du Loir et du Dinan sont revêtues de pampres. Le Loir est utilisé par l'industrie, ses eaux donnent le mouvement aux 10.000 broches de la filature de coton de Crouzilles, située à 1.500 mètres en aval de la Chartre et employant 130 ouvriers.

Sur la rive droite du Loir, les pentes qui regardent le débouché de la vallée de la Veuve donnent les meilleurs vins de la Sarthe. La commune de l'Homme possède le clos fameux des Jasnières; ce cru a l'honneur de figurer parmi les vins fins dans l'*Ampélographie* de Guyot et le mérite par son bouquet parfait. Ce sont des vins blancs, mais il y a d'excellents vins rouges,

(1) Voir la 2e série du *Voyage en France*, 3e édition.

notamment à Flée et à Chenu. A l'Exposition de 1900, ces produits furent une sorte de révélation par une présentation d'ensemble : ils obtinrent, dit le rapporteur, « de beaux succès » et méritent des éloges. On les reconnaissait « droits de goût, avec une certaine vivacité et de la fraîcheur ». Aussi eut-on à répartir 7 médailles d'or, 10 d'argent, 14 de bronze et 11 mentions honorables entre 44 exposants.

La Sarthe possède environ 5.000 hectares de vignobles, pour la plupart dans la vallée du Loir.

De chaque côté de la rivière, à l'Homme, à Marçon, à Chahaigne, à Vouvray, les plantations occupent tous les versants bien exposés, donnant un grand caractère de richesse. De même dans le vallon de la Desmée au sud ; au nord, dans la riante vallée du Dinan qui prend naissance dans la grande concavité de la forêt de Bersé. Un des vignobles entourant le pittoresque manoir d'Ourne a appartenu avec ce petit château au général Cavaignac, le chef du Pouvoir exécutif en 1848, puis à son fils Godefroy Cavaignac, ministre de la guerre de la troisième République. Le général est mort dans ce château d'Ourne, en 1857.

Du domaine d'Ourne dépend la vieille chapelle de Sainte-Cécile, située sur un éperon pro-

jeté entre le Dinan et le Loir, au-dessus du charmant hameau de Port-Gauthier. Ce promontoire, dressé à plus de 60 mètres au-dessus de la rivière, offre une des plus harmonieuses vues dont l'on puisse jouir. Il n'est pas de plus doux horizons, de formes de collines plus heureuses, de perspectives plus larges et tranquilles que celles offertes par ce belvédère. Je n'ai jamais mieux compris que sur cette colline, où me conduisit M. Godefroy Cavaignac, la tendresse des poètes de la Pléiade pour ces pays de Touraine et d'Anjou. Ces deux provinces confinent ici au Maine et il semble que déjà on est dans leurs parties les plus séduisantes. On trouve à la fois la « douceur angevine » du vieux Joachim du Bellay et le charme enveloppant de ces coins de Touraine qui nous ont valu le vers du Tasse :

Terra molle e dolce e dilettosa !

La végétation est celle du Midi. Les lauriers du poète, les lauriers-tins, les figuiers emplissent les jardins, s'accrochent au rocher creusé de maisons et de celliers. Dans ces campagnes vertes et fleuries est Château-du-Loir, dont le rôle commercial est plus grand que ne pourrait le faire supposer la faible population de la ville. De grosses maisons de commerce s'y sont éta-

blies et ont concentré le mouvement d'affaires de toute une vaste zone dans la Sarthe, Indre-et-Loire et Loir-et-Cher. La grande ligne de Paris à Bordeaux par l'État a déterminé une recrudescence d'activité. La ligne de Tours au Mans y rencontre la voie maîtresse et, par la force des choses, les lignes de Pont-de-Braye à Blois et de Bessé à Saint-Calais, dépendent de la gare de Château-du-Loir, dont l'importance croît sans cesse. Ce mouvement amènera sans doute le changement de direction de la ligne de la Flèche, qui s'embranche à Aubigné sur la ligne de Tours, alors que Château-du-Loir est tout indiqué pour servir de point de départ. Dans ce cas, au moyen d'un tronçon de moins d'un kilomètre, les trains partant de Château-du-Loir quitteraient la ligne de Tours au delà de Vaas; on aurait ainsi, de Paris, de Blois et d'Orléans une seconde ligne vers Angers.

VI

CHAUMONT ET AMBOISE

La Loire à Blois. — La Cisse. — Onzain. — Le château de Chaumont. — De Catherine de Médicis à Mme de Staël. — De Chaumont à Amboise. — Le vignoble. — Château de Pocé. — Arrivée à Amboise. — Le Bout-des-Ponts. — L'île Saint-Jean. — Le château. — Souvenirs tragiques. — La conjuration d'Amboise. — Le panorama. — Le Clos-Lucé et Léonard de Vinci. — La pagode de Chanteloup. — A travers la ville d'Amboise. — Rôle industriel. — Montlouis.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Blois N.-O., S.-O.; Tours S.-O.)

Montlouis. Juin.

La partie du cours de la Loire comprise entre Blois et l'embouchure de la Cisse est une des plus belles du grand fleuve. La rive droite est une haute berge couronnée par la forêt. D'anciens logis, qui furent des gentilhommières ou des maisons des champs des notables d'autrefois, ont, entre leurs jardins fleuris, une grâce gentiment vieillotte. La grande route court au sommet de la levée; à mi-côte, le chemin de fer franchit les ravins par des ponts de pierre. Plus

haut, entre les vignes, un joli chemin, en corniche, offre des vues superbes sur les forêts et les lointains de la Sologne. Ces beaux horizons constituent le plus remarquable panorama offert aux voyageurs entre Paris et Tours.

La Cisse débouche sur le grand val en longeant le bourg de Chouzy, mais une partie seulement des eaux de la petite rivière atteint aussitôt la Loire, le reste continue parallèlement au fleuve par une de ces coulées latérales qui sont, depuis l'embouchure du Loiret, la caractéristique du val. Ici même, sur la rive gauche, le Cosson poursuit depuis longtemps ce cours parallèle ; il n'atteindra le fleuve qu'en se joignant au Beuvron. La Cisse va longer les coteaux pendant 37 kilomètres, servant d'exutoire à tous les ruisseaux descendus de la Gâtine et séparée de la Loire par la bande fertile d'alluvion, large de 800 à 2.000 mètres, qui est un des sols les plus riches de notre pays.

Avant de prendre son cours errant ou de verser immédiatement une part de son onde dans la Loire, la Cisse donne la vie à d'importantes minoteries où sont traités les blés de la Gâtine et de la Beauce. Les eaux ont amené la création d'une pépinière départementale pour la plantation des routes. L'emplacement fut

choisi, en 1802, par M. Corbigny, préfet de Loir-et-Cher, qui réussit à tirer parti de sables infertiles. Les ormes, les frênes, même des mûriers blancs, sur lesquels on comptait pour faire du Blaisois un pays séricicole, y furent élevés avec d'autres sujets plus communs.

Le territoire, sur les bords de la Loire ou dans le val de la Cisse, renferme de nombreuses habitations de plaisance, villas ou châteaux; l'une d'elles, la Guiche, occupe le site d'une abbaye de femmes, dont il reste d'intéressantes parties : une galerie du cloître et une salle voûtée à deux nefs. On a placé, dans une chapelle moderne, le tombeau de deux comtes de Blois, fondateurs et bienfaiteurs du monastère.

De Chouzy, un joli chemin longe d'un côté la colline, de l'autre la plaine alluviale où la Cisse roule ses eaux rares. Beaucoup de maisons sur ces hauteurs; elles forment bientôt, sur plus d'une demi-lieue, une rue qui se poursuit dans le gros bourg d'Onzain, étalé à l'issue d'un vallon qui arrose le parc remarquablement tracé, ayant survécu à la destruction d'un château superbe, saccagé par la bande noire à laquelle on doit la destruction de tant d'admirables demeures. Le château d'Onzain avait cependant son histoire; il dispute à Loches « l'honneur » d'avoir servi de

prison au misérable cardinal La Balue; Voltaire y fut l'hôte du seigneur; il écrivit ici son indigne *Pucelle*.

Si Onzain n'a désormais aucun attrait pour les touristes, sa gare est cependant une des plus fréquentées du val; là, descendent les visiteurs du château de Chaumont, un des plus majestueux palais demeurés debout au bord de la Loire. Placé au sommet d'une haute et verdoyante colline, où il se détache à la fois sur le ciel et sur un fond de pelouses et de ramures, il est d'une remarquable majesté. Au pied, le village, tout menu, profile ses toits aigus entre la Loire et la route d'Orléans. Vu de la levée de la rive droite ou du pont suspendu, le décor est un de ceux que l'on n'oublie pas. L'emplacement était merveilleusement choisi, car le château s'aperçoit à plusieurs lieues de distance, lorsqu'on suit le fleuve.

Un chemin conduit en quelques minutes à l'ancienne forteresse que les membres de l'illustre famille d'Amboise transformèrent en palais à l'époque de la Renaissance, où le fastueux cardinal d'Amboise et son neveu, l'amiral de Chaumont, accumulèrent tant d'œuvres d'art. Le château devint après eux domaine de Diane de Poitiers, qui dut l'échanger avec Catherine de

Médicis contre Chenonceaux. D'autres maîtres illustres ou obscurs ont succédé à la reine, qui y avait installé l'astronome Ruggieri.

On y pénètre par un pont-levis conduisant à un porche ouvert entre deux belles tours à mâchicoulis et orné des initiales de Louis XII et d'Anne de Bretagne, hommage courtois de l'amiral aux souverains qui venaient le visiter, et des armoiries des Amboise. Au delà, s'ouvre la cour d'honneur, partie la plus belle du château. Un des côtés, celui qui masquait la vue de la Loire, a été démoli au dix-huitième siècle. Cette trouée a valu au palais une beauté nouvelle; l'emplacement du corps de logis abattu est devenu une terrasse bordant de vertes pelouses, d'où l'on a un grandiose panorama sous les yeux : le val large et lumineux, l'énorme fleuve semé d'îles, les forêts et les bois de la Gâtine, les villes, les bourgs, les villages, les châteaux composent un tableau plein de grandeur et de vie.

La noble demeure avait subi bien des outrages, même, un instant, elle fut occupée par une fabrique de poterie que dirigeait le céramiste italien Nini. Les potiers y travaillaient encore au moment où Benjamin Constant et Mme de Staël vinrent l'habiter, lorsque celle-ci fut exilée

par Napoléon, à quarante lieues de Paris. C'est là que la phrase : « J'aime mieux mon ruisseau de la rue du Bac » fut proférée sous une forme moins lapidaire : « J'aime mieux le ruisseau d'eau noire et bourbeuse que je voyais à Paris couler sous mes fenêtres que cette Loire avec ses ondes claires et limpides. »

La fabrique persista assez longtemps; je trouve les poteries de Chaumont signalées dans un ouvrage de 1834.

La restauration entreprise au milieu du dix-neuvième siècle s'est poursuivie jusqu'à nos jours. Le château de Chaumont a repris alors le pur aspect des quinzième et seizième siècles. C'est une des plus somptueuses résidences de France, ouverte aux visiteurs lorsque son propriétaire, le prince de Broglie-Say, ne l'habite pas, et le jeudi seulement pendant le séjour des maîtres.

La galerie sur la cour d'honneur est un charmant spécimen de la Renaissance, ainsi que le grand escalier conduisant au premier étage. Celui-ci renferme, dans l'aile gauche, les appartements historiques, seuls ouverts aux visiteurs : salle des gardes et salle du conseil, chambres de Catherine de Médicis et de Diane de Poitiers, chambre de Ruggieri. Les autres parties du

château, appartements particuliers de la famille de Broglie, ne sont pas montrés aux touristes.

Deux routes encadrent la Loire. Sur la rive droite, la route nationale suit la levée qui domine d'un côté le large lit de la Loire, encombré de sable fauve; de l'autre, l'ample bassin de cultures et de prairies parcouru par la Cisse. Sur la rive gauche, une chaussée borde le pied des collines couvertes de vignes. De jolis villages : Rilly, Mosnes, Chargé, s'échelonnent jusqu'à Amboise. Chacun possède sur son territoire des châteaux qui accroissent la beauté du paysage. Un seul, la Roche, près de Changé, évoque des souvenirs historiques : il fut le domaine de la princesse des Ursins. Villages et hameaux ont un caractère d'aisance et de prospérité dû à la culture de la vigne. Le bruit des maillets des tonneliers s'élève joyeusement.

Sur l'autre rive, les collines que frôle la Cisse, en arrosant les prairies, sont également revêtues de pampres. Les vignes deviennent de plus en plus continues à mesure que l'on descend, et les villages de vignerons se soudent par de longues rangées de maisons au bord des chemins. Des vallons découpent la rangée de hauteurs qui porte le plateau de Gâtine. L'un d'eux, au fond duquel Mesland se groupe autour d'une véné-

rable église, débouche sur le val à Monteaux; le ruisseau imite la Cisse et, longtemps, coule parallèlement à elle avant de se laisser absorber. Près de Monteaux, le petit manoir de Piégu évoque le souvenir de Descartes; il a appartenu au père du philosophe.

Au delà de Monteaux et de Veuves, la Loire quitte le Loir-et-Cher pour l'Indre-et-Loire, c'est-à-dire l'Orléanais pour la Touraine. Le premier village tourangeau, Cangey, est un centre viticole dont la rue principale, formée par le chemin de Vouvray, est continuée par la grande rue de Limeray. Un château domine ce dernier village.

Le chemin du pied des côtes, longé par le ruisseau de Mesland jusqu'au confluent avec la Cisse, va rejoindre à Pocé la route de Châteaurenault à Amboise. Celle-ci débouche par le joli vallon de la Ramberge, dont les eaux alimentaient autrefois les machines d'une fonderie considérable où 500 ouvriers étaient employés. L'usine était singulièrement installée dans le château qui gardait sa guerrière parure de mâchicoulis. Cette fabrique a fermé ses portes, comme tant d'autres établissements métallurgiques, par la concurrence des fonderies à la houille.

Pocé
Chargé
Artigny
Nazelles
la Bretonnière
AMBOISE
Negron
St. Denis-hors
les Arpentis
St. Règle
Lussault
Chandon
la Maulpas
FORÊT D'AMBOISE

Pocé fait face à Amboise, dont le château est devenu le détail saillant du paysage. La route qui conduit à la ville offre sans cesse le superbe paysage citadin. On ne le perd de vue qu'après avoir traversé la gare d'Amboise, en parcourant l'étroite et maussade rue faubourienne du Bout-des-Ponts.

La Loire se divise en deux bras entourant l'île Saint-Jean dont la pointe, traversée par la chaussée qui relie les ponts, renferme un petit faubourg d'aspect vieillot. Cette île est d'origine fort ancienne, la tradition y place la rencontre de Clovis et d'Alaric avant la bataille de Vouillé. De là, Amboise se montre comme écrasée sous la masse puissante du château. Ville endormie, semble-t-il, depuis que le royal édifice a vu lui-même disparaître la vie.

Le bras gauche de la Loire est le plus étroit mais le plus abondant aussi, la masse des eaux donne bien l'impression d'un fleuve. Du pont qui le franchit la vue est saisissante le soir; quand les rayons de la lune baignent le château, celui-ci prend un aspect magique avec ses lucarnes fleuronnées dressant leurs pinacles au-dessus de l'énorme tour que l'on dirait faite pour les Titans.

Les touristes ne parcourent guère la ville,

d'ailleurs de médiocre intérêt. Ils se rendent de suite au château, attirés par la silhouette imposante du royal manoir auquel se rattache tant de tragiques souvenirs. Aucun des châteaux de la Loire, pas même Blois, n'est aussi émouvant par les faits qui s'y passèrent. Là vécut, à demi captive avec ses enfants, la pauvre reine Charlotte de Savoie dont le mari, Louis XI, se terrait à Plessis-lès-Tours; son fils, Charles VIII, qui y était né et auquel le château dut sa splendeur, y mourut misérablement pour s'être cogné la tête contre une porte trop basse. Louis XII l'embellit. François Ier y fut élevé; Charles-Quint y reçut l'hospitalité. Pendant longtemps Amboise fut donc comme une des capitales du royaume.

Avec les guerres de religion, le palais allait devenir le théâtre de drames de sang, à la suite desquels une malédiction sembla peser sur lui. La conjuration d'Amboise, les horreurs abominables de la répression sont une des pages les plus terrifiantes de cette triste époque. Les balcons d'où la vue est si douce sur le fleuve et les campagnes supportèrent des guirlandes de têtes coupées, la Loire charria des centaines de cadavres de huguenots qui, liés à des perches par six ou huit, étaient lancés au flot; aux créneaux, aux arbres, d'autres protestants étaient

pendus. Cette cour des Valois, que l'on dit si policée, se repaissait du carnage; c'était la distraction du Roi, des princes, des belles dames de venir assister à des exécutions.

Tels sont les événements évoqués par le château d'Amboise. A peine étaient-ils passés et la cour avait pour jamais quitté la demeure maudite. Celle-ci devint prison d'État; prélats et princes, Fouquet et Lauzun, en furent les hôtes forcés. Plus triste encore fut le sort du palais après la Révolution, comme celui de tant d'autres monuments précieux dont Napoléon fit cadeau aux anciens révolutionnaires devenus grands personnages. Amboise échut à Roger Ducos, troisième consul, qui jeta bas une partie des bâtiments trop coûteux à entretenir et saccagea le reste. Louis-Philippe fit restaurer la chapelle et créer de misérables appartements bourgeois qui servirent de résidence à Abd-el-Kader pendant les cinq années de son internement. Après 1870, lorsque la famille d'Orléans rentra en possession du château, le comte de Paris fit diriger, par Ruprich Robert, une restauration méthodique que devait arrêter le nouvel exil du prince.

Le château n'a donc pas repris sa physionomie primitive et ne la reprendra sans doute jamais.

Il n'en subsiste d'ailleurs qu'une partie, le reste ayant été renversé par Roger Ducos. Le bâtiment principal, appelé logis du Roi, élevé par Charles VIII, renferme une salle des gardes ouvrant sur un balcon aux ferrures admirablement ouvragées. Il se relie à la puissante tour des Minimes qui n'est point une fortification, comme on pourrait le croire, mais l'accès d'honneur du château. Au lieu d'un escalier, elle renferme une rampe douce tournant autour d'un noyau creux ; les voitures légères et les cavaliers pouvaient la suivre. Un portique conduit de la tour sur l'emplacement de l'ancien château royal créé par Louis XII, aujourd'hui quinconce servant de promenoir aux hôtes de ce palais devenu asile pour les vieux serviteurs de la famille d'Orléans. Dans ce jardin est la merveilleuse chapelle Saint-Hubert, une des plus précieuses floraisons de l'art ogival.

Du sommet de la tour et des jardins, la vue est admirable ; elle l'est plus encore du haut de la colline que sépare du palais une coupure profonde. De là on domine toute la ville et son faubourg de Saint-Denis-Hors, commune autonome, bien que faisant corps avec la cité (1). L'étroite

(1) Amboise, 4.731 habitants ; Saint-Denis-Hors, 1.677.

et sinueuse vallée de la Masse est occupée à son issue par un vieux faubourg aux antiques logis, en partie étagés au flanc de la colline rocheuse. A l'extrémité de ce faubourg est le petit château de Clos-Lucé — le Clou des biographies — où mourut Léonard de Vinci. Ce génie si pur et complet avait le Clos-Lucé comme résidence, don de François Ier. Le corps du grand artiste fut inhumé au château d'Amboise, dans la chapelle de Saint-Florentin, aujourd'hui disparue; les fouilles faites sur l'emplacement de cet édifice ont fait retrouver des débris de la dalle tumulaire et des ossements qui ont été placés sous une pierre de la chapelle Saint-Hubert.

Au-dessus de la Masse, une belle rangée de collines, tapissées de vignobles parsemés de maisons blanches, s'élève harmonieusement, ourlée à la crête par les futaies sombres de la forêt d'Amboise. A la lisière se dresse une haute pyramide : la *Pagode de Chanteloup*. Ce monument a survécu à la destruction du château de Chanteloup où le duc de Choiseul fut exilé à la suite de ses démêlés avec Mme Dubarry. La *Pagode* fut érigée par Choiseul en souvenir des témoignages de sympathie que lui valut sa disgrâce; les matériaux provenaient du château de la

Bourdaisière — où était née Gabrielle d'Estrées — que l'on venait de démolir.

Le château de Chanteloup eut le sort de celui de la Bourdaisière. Napoléon l'avait donné à Chaptal, qu'il créa comte de Chanteloup ; le savant garda le titre et vendit le château à la bande noire, qui le fit raser en 1823.

La grande beauté du paysage découvert du sommet des collines d'Amboise est constituée par la Loire, avec ses îles qui semblent flotter sur le large flot. En aval, surtout, le puissant ruban des eaux est d'une réelle splendeur; le regard le suit jusqu'à Tours, révélée par les clochers de sa cathédrale.

La ville d'Amboise ne retient guère le promeneur. L'église paroissiale de Saint-Florentin a peu d'intérêt; par contre, l'hôtel de ville est un logis curieux de la Renaissance qui fut, au temps de Choiseul, le siège des divers services de la seigneurie dont Amboise dépendait. Ce monument borde la chaussée plantée de beaux arbres et séparée du quai par la puissante levée qui protège la ville, mais lui masque la vue de la Loire. On peut considérer encore, comme monument d'Amboise, l'église de Saint-Denis-Hors, type remarquable du style angevin. Dans le cimetière voisin est le tombeau de Choiseul.

Le calme profond d'Amboise masque une grande activité industrielle; la ville est une des plus travailleuses de la vallée de la Loire. Jadis elle était connue pour ses draps et droguets, fabrication aujourd'hui disparue, et pour ses limes. Cette dernière production s'est maintenue, mais la concurrence d'autres centres et l'emploi des meules et machines ont empêché son développement et, même, restreint l'importance de l'usine fondée en 1780. Dans les premières années du dix-neuvième siècle, la fabrique de limes d'Amboise avait de la réputation. On y transformait 200.000 kilos d'acier fin dont on tirait 200.000 paquets de limes dites d'Allemagne, 50.000 douzaines de limes façon anglaise, 2.000 paquets de limes dites de Nuremberg et 2.000 « carreaux ».

Si la fonderie de Pocé a disparu, Amboise s'est dotée d'un établissement similaire où sont traitées 900 tonnes de fonte provenant de Meurthe-et-Moselle, d'Angleterre et de Suède; 30 ouvriers y sont employés. La métallurgie se présente aussi à Amboise par la très intéressante industrie des pressoirs, fouloirs, égrappoirs, broyeurs et autres instruments nécessaires à la fabrication des boissons fermentées et des huiles. Le nom de la ville est très connu pour ces ma-

chines, associé à celui des fabricants, MM. Mabille, qui prennent une si grande part aux expositions et aux concours. Tous les pays vignobles, même l'Australie lointaine, sont tributaires de l'usine où travaillent 80 ouvriers.

D'autres vieilles industries locales se sont maintenues ou transformées. Ainsi, la fabrication des draps a été remplacée par celle des couvertures de voyage et de cheval et des laines pour tricot et passementerie, puis, un peu, la bonneterie. La fabrique de couvertures est la plus considérable; elle occupe 200 ouvriers et nécessite une force de 180 chevaux. La tannerie, depuis longtemps florissante, se consacre, comme à Châteaurenault, à la production du cuir à semelles, mais les trois manufactures sont moins importantes que la seule mégisserie, dans laquelle 100.000 peaux sont chaque année travaillées.

Les cuirs sont mis en œuvre à Amboise même; une fabrique de chaussures, plusieurs fabriques de chaussons de basane ou de galoches, de nombreux ateliers où l'on prépare les brides à sabots se rattachent à la tannerie et à la mégisserie. Les six fabriques de galoches accusent à elles seules 200 ouvriers.

D'autres industries emploient encore la main-d'œuvre de la ville et des communes voisines.

Une verrerie produit plus spécialement les flacons pour pharmaciens et parfumeurs et les bouteilles de verre blanc utilisées par le commerce des vins comme récipients d'échantillons. Les roches calcaires, soumises à la cuisson et au broyage, fournissent chaque année environ 3.000 tonnes de chaux hydraulique (1).

Une production curieuse est celle des articles de pêche. Amboise est, après Paris et Lyon, le principal centre de fabrication; elle tire les bambous de Chine et du Japon, les « crins de Florence » d'Espagne et d'Italie. L'établissement fournit les cannes, les lignes, les moulinets, les hameçons, en un mot, tous les engins employés par les pêcheurs.

La petite ville a donc un rôle économique important et occupe une des premières places dans le val de Loire pour le mouvement des affaires; on ne s'en douterait pas en parcourant ses rues endormies ou le boulevard enfoui derrière la levée et orné d'une pauvre pyramide dressée en l'honneur de Chaptal.

Les roches qui portent le château sont percées

(1) La plupart de ces chiffres, comme une grande partie de ceux relatifs aux industries de Touraine et d'Anjou, sont empruntés à la belle enquête économique faite par M. Lafitte pour le comité de la Loire navigable.

de curieux souterrains et de demeures troglodytiques assez misérables. On retrouve ces logis-cavernes sur les bords de la Masse et au long de la Loire, dans les petites falaises supportant des vergers et des vignes jusqu'à la superbe forêt d'Amboise, vaste de 5.000 hectares. Cette sylve appartient, comme le château, à la famille d'Orléans. Admirablement percée, elle offre de nombreuses promenades ; une des routes qui parcourent la forêt conduit à Chenonceaux. Cet itinéraire est très fréquenté par les touristes.

Au-dessous d'Amboise, la Loire est encore contenue par les levées qui portent la route. Sur la rive droite, la chaussée est à une grande distance des collines, dont la sépare la plaine à travers laquelle erre la Cisse ; elle ne borde les hauteurs qu'à Vouvray, où la petite rivière se perd dans le fleuve ; sur la rive gauche, au contraire, la route court entre la Loire et les collines percées de grottes jusqu'à Montlouis, curieux village en partie formé de maisons creusées dans le rocher. Au sommet, l'église contemple le beau paysage formé par le fleuve, la vallée, le débouché de la Brenne et, au loin, la noble cité de Tours. La colline est étroite ; l'autre versant domine le large val où coule le Cher.

VII

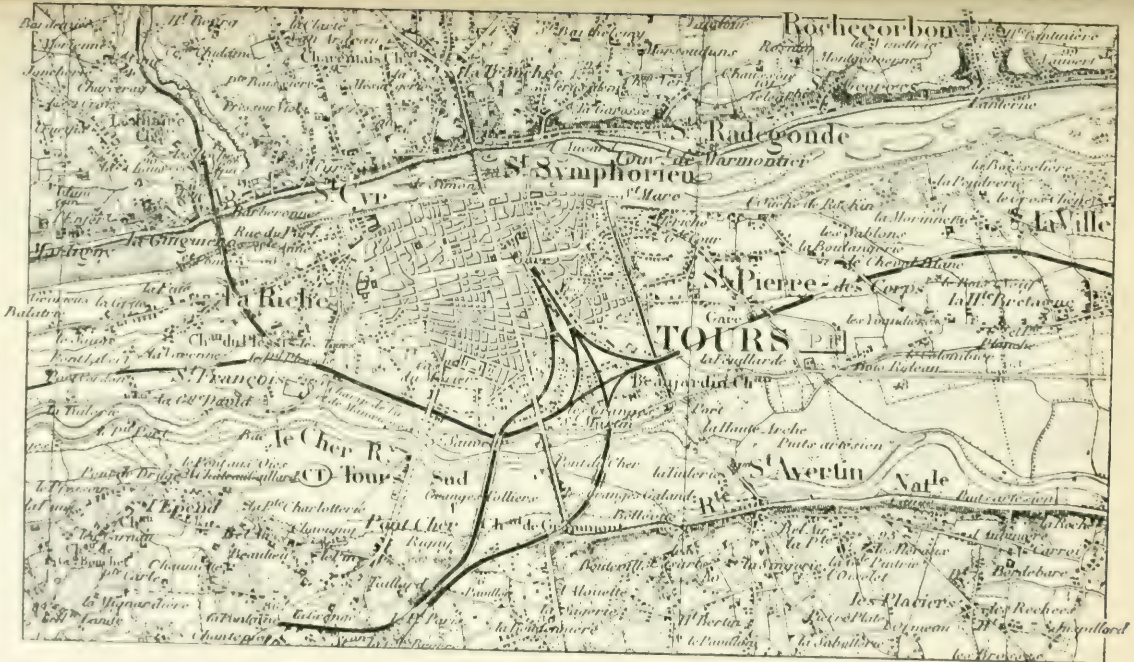
TOURS ET SA BANLIEUE

Les chemins de fer et le paysage citadin. — L'arrivée à Tours. — Panorama de la ville. — La gare de Saint-Pierre-des-Corps et la gare de la ville. — La rue Royale. — Aspect général. — Les monuments. — Le rôle économique de Tours. — L'imprimerie. — Les vitraux. — Les produits gastronomiques. — La navigation de la Loire. — Le Plessis-lès-Tours. — Rochecorbon. — Vouvray et son vignoble.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Tours S.-O., S.-E.)

Rochecorbon. Juin.

Les exigences du tracé des voies ferrées ont trop souvent obligé les ingénieurs à sacrifier l'aspect des entrées de ville. Sur ces bords de la Loire surtout, aucune des cités ne peut offrir au voyageur, descendant du train, le panorama que l'on s'attend à contempler en songeant à la grandeur des souvenirs évoqués. Même Tours, malgré l'ampleur des boulevards sur lesquels s'ouvre la gare, l'élégance des constructions, l'animation donnée par la foule, la lumière douce et fluide, Tours n'a pas, au regard des visiteurs,



Rochecorbon
Radegonde
St Symphorien
St Cyr
La Riche
TOURS
Gare
St Pierre-des-Corps
La Ville
St François
le Cher R.
Tours
Sud
St Avertin
Natle
Rte
l'Epend
Pont Cher
les Placiers
La Tranchée
Charentais
St Marc
la Hte Bretagne
Beaujardin
la Gde David

la pimpante majesté révélée au piéton arrivant de la rive droite de la Loire par la route de Vendôme.

Du point appelé la Tranchée, où cette chaussée est rejointe par celle du Mans, jusqu'à cinq kilomètres au sud, s'allonge, géométriquement droite, une voie superbe bordée de constructions sur tout son parcours, sauf à la traversée de la Loire et du Cher. De la Tranchée au fleuve, la descente est rapide, la différence de niveau étant de 40 mètres. Pendant le trajet, on a sans cesse sous les yeux le tableau de la cité couvrant un vaste territoire ; les tours et les dômes d'église surgissent au-dessus des toits. Cette partie de la grande artère appartient à la commune de Saint-Symphorien, mais fait en réalité partie de l'agglomération tourangelle; la ville, fort accrue de nos jours, ayant atteint les villages de sa banlieue qui, eux-mêmes en voie d'accroissement, ne sont plus que des faubourgs.

Si la gare avait été établie ici, sur la rive droite, l'entrée moderne de Tours serait incomparable, mais ne pouvant disposer les voies à la base des hauteurs qui plongent dans le fleuve, on a fait choix de la vaste plaine étendue jusqu'au Cher.

Ingénieurs et municipalité auraient pu tirer

un autre parti du site en installant la station plus au sud, sur l'avenue maîtresse elle-même. Tours aurait alors possédé un arrêt des grands express, tandis que l'on a été amené à construire loin de la ville la vaste gare de Saint-Pierre-des-Corps, où les voyageurs des trains de vitesse reliant Paris à Bordeaux et à Nantes doivent changer de wagons pour venir à Tours, situation semblable à celle d'Orléans et des Aubrais.

Au prix de ce changement de voiture on arrive au cœur du Tours moderne, sur le large boulevard qui fut la limite de la ville avant l'extension amenée par le réseau des voies ferrées.

Malgré ce rôle secondaire de station réservée aux trains omnibus, à quelques trains directs de l'Orléans, aux express de l'État vers les Sables-d'Olonne, la gare de Tours est une des plus animées de France. Aussi a-t-elle dû être reconstruite sur de vastes proportions. Au point de vue artistique, ce ne fut pas heureux : la station primitive, élégante et coquette, qui s'harmonisait si bien avec le décor des larges avenues et des élégants hôtels particuliers, a fait place à un édifice plus ample, mais d'architecture assez massive.

Le nouvel embarcadère offre des voies nombreuses aux trains amenés de Paris, de Châteaudun, du Mans, de Nantes, de Bordeaux, de

Châteauroux et de Vierzon par la Compagnie d'Orléans; des Sables-d'Olonne, des vallées du Loir et de la Braye, par les lignes de l'État (1).

A l'intérieur Tours ne s'est pas beaucoup transformée, mais, au delà des boulevards qui dessinent les limites de l'ancienne ville, de nouveaux quartiers se créent sans cesse, rues régulières bordées de maisons que les matériaux de pierre blanche et, souvent, un souci d'art rendent gaies à l'œil. A la périphérie surgissent des cheminées d'usine. Entre le chemin de fer de Paris et le Cher ont été édifiés, notamment, de vastes bâtiments pour la compagnie de Saint-Gobain. Aussi la population s'accroît-elle sans cesse : la commune a près de 75.000 habitants, les faubourgs qui sont, par la proximité, partie intégrante de Tours, élèvent cette agglomération à plus de 86.000 âmes (2), chiffre sensible-

(1) La convention avec l'Orléans (1910) attribue au réseau de l'État les lignes du Mans, de Nantes et de la Bretagne; par contre, la section de Tours à Châteaurenault par Vouvray passe de l'État à l'Orléans.

(2) Tours, 73.022; Saint-Cyr, 2.699; Fondettes, 2.087; Saint-Symphorien, 3.536; La Riche, 2.419; Saint-Pierre-des-Corps, 3.066 (Recensement de 1906). En 1834, Tours avait seulement 23.000 âmes. Elle en renfermait plus de 80.000 au seizième siècle. Un ancien maire de Tours, Benoist de la Grandière, qui écrivait un peu avant la Révolution une histoire municipale de la ville, porte même la population à 110.000 âmes en 1685, dont 40.000 protestants.

ment égal à celui de la Tours des Valois. Ce n'est point un mouvement factice; la situation de la noble ville est si belle, qu'on peut lui prédire 100.000 habitants avant un demi-siècle, accroissement inférieur pourtant à celui qui s'est produit depuis la création des chemins de fer.

Pour toute une vaste contrée, jusqu'aux abords de Poitiers, d'Angers, du Mans et d'Orléans, Tours est par excellence la grande ville, le centre d'attraction. Habitée par une population riche et policée, où les étrangers sont nombreux — avant l'essor de la Côte d'Azur, il y avait une colonie permanente de 2.000 Anglais — elle offre l'aspect d'une petite capitale. Même les vieux quartiers, jusqu'à la somptueuse église réédifiée sur le tombeau de saint Martin, sont, par leurs beaux magasins et leurs vieux hôtels, intéressants à parcourir.

La gare est en façade sur le boulevard Heurteloup, partie de la large artère ouverte dès les règnes de Henri IV et de Louis XIII sur l'emplacement des remparts. En face, sont les jardins de la préfecture, au fond desquels apparait la façade de l'hôtel départemental.

Pour pénétrer dans la ville primitive, il faut aller rejoindre la voie maitresse coupant en croix le boulevard, à peu de distance de la gare. Au

sud, cette grande artère se nomme avenue de Grammont, au nord rue Nationale. Au point d'intersection se dresse d'un côté la façade classique du palais de Justice, de l'autre le puissant et somptueux hôtel de ville dont la masse blanche et neuve a le grand défaut d'écraser, par le contraste, le décor jadis harmonieux de la place en hémicycle ornée de parterres d'eau et d'une statue d'Honoré de Balzac.

La rue Royale, devenue rue Nationale, fut, à l'époque où elle a été percée (1786), une des plus belles rues de France. Paris n'avait rien qui pût lui être comparé; seul, Bordeaux aurait pu opposer des voies plus longues, larges et majestueuses. Aujourd'hui encore, l'ancienne rue Royale serait digne d'une très grande ville par sa vie, la beauté de ses magasins et de ses cafés, si les constructions étaient monumentales et, surtout, si la largeur de la chaussée correspondait au mouvement des piétons et des véhicules.

Les autres rues sont étroites, souvent sinueuses, presque toujours tranquilles. A l'est, elles sont d'aspect presque monacal. Le lycée, la préfecture, la cathédrale Saint-Gatien aux deux tours ouvragées comme des objets d'orfèvrerie, s'encadrent de vieux et nobles logis. Un joli

square orné d'un monument en l'honneur de trois grands médecins tourangeaux : Bretonneau, Velpeau et Trousseau, avoisine l'église. Dans ce quartier encore, où l'on peut trouver d'antiques et pittoresques hôtels, le nouveau théâtre dresse sa haute et majestueuse façade, très ornée. Derrière la cathédrale, de précieux débris de l'enceinte gallo-romaine ont échappé à la ruine, mais le vaste amphithéâtre de la cité antique a disparu.

Moins élégante, plus vivante est la partie de Tours située à l'ouest. Dans ces rues enchevêtrées s'est installé le commerce, très considérable dans une ville qui alimente une vaste partie de la France centrale de produits alimentaires, de tissus, etc. Dans la rue des Halles, la basilique de Saint-Martin a été construite de nos jours sur l'emplacement occupé, jusqu'en 1802, par une des plus splendides églises de France. Elle fut détruite pour faire passer une rue !

Plus heureuse, l'église Notre-Dame-la-Riche, près de Saint-Martin, et Saint-Julien, vers l'extrémité de la rue Nationale, ont échappé à la ruine.

La rue Nationale, encadrée à cette issue par deux édifices monumentaux, bibliothèque et musée, aboutit au pont de la Loire que précèdent

deux petits jardins renfermant l'un une statue de Descartes, l'autre une effigie de Rabelais. Si les quais n'ont rien de monumental par les constructions qui les bordent, s'ils ont perdu l'animation qui leur valait jadis une flottille de chalands et de vapeurs, ils offrent une vue superbe sur le fleuve, ses îles traversées par des ponts suspendus: île Simon, simple banc de sable; île Aucard, couverte de verdure et remplie de jardinets entourant des chalets.

Sur le quai, en amont, apparaît le seul vestige d'un Tours féodal et guerrier, la tour de Guise, restes du château construit en 1180 par Henri II d'Angleterre ; elle doit son nom au duc de Joinville, fils du duc de Guise, auquel elle servit de prison après le meurtre de son père au château de Blois. Le vieil édifice ne peut être approché, il est enveloppé par les constructions d'une caserne.

L'impression ressentie pendant une visite rapide est celle d'une cité aimable, où les préoccupations de labeur ne sont pas au premier plan. En dépit de son admirable situation au cœur d'un réseau fort dense de voies ferrées, sur deux rivières partiellement navigables, Tours n'a pas retrouvé l'importance industrielle qu'elle eut sous les Valois et les premiers Bourbons, alors

que l'industrie de la soie et celle des draps enrichissaient sa bourgeoisie. Elle paraît plutôt désormais une ville de luxe, la capitale élégante de cette terre douce et délicieuse chantée par Dante :

Terra molle e dolce e dilettosa...

Peu de cheminées d'usines ; les établissements industriels les plus considérables sont les ateliers du chemin de fer. Les fabriques de soierie, malgré leur transformation, n'ont pas retrouvé leur prospérité ; de toutes les maisons qui produisaient les étoffes de grand luxe auxquelles Tours a dû sa richesse jusqu'à la révocation de l'Édit de Nantes, quatre ou cinq seulement subsistent aujourd'hui (1). Il m'a été difficile d'obtenir des renseignements précis sur la situation de l'industrie séricicole à Tours, mais, comme il fut répondu au questionnaire économique dressé vers 1890, Tours est dans une situation désavantageuse pour ses matières premières. Elle demande à Lyon les soies d'Italie et de l'Extrême-Orient, elle est tributaire de Lille pour les fils de lin, de Rouen et de Lille pour les filés de coton. En outre, les affaires en produits fabriqués ne se

(1) Avant la révocation de l'Édit de Nantes, on comptait à Tours 8.000 métiers d'ouvriers en soie, occupant un grand nombre de travailleurs, et 3.000 métiers de rubaniers.

font guère que par commission. L'Amérique du Nord, qui emploie les articles de Tours, les reçoit par l'intermédiaire de maisons américaines de Paris. L'Amérique du Sud s'adresse pour ses acquisitions à des commissionnaires parisiens. Enfin, les maisons anglaises ont des représentants à Paris et achètent sur ce marché les soieries tourangelles.

Jadis Tours avait un débouché assez considérable en Autriche et en Russie, mais, limité d'ailleurs par des droits presque prohibitifs; il est accaparé en partie par l'Allemagne et l'Italie, auxquelles le bon marché de la main-d'œuvre permet de livrer à des prix plus bas.

Malgré ces causes d'infériorité, le maintien de cette belle industrie en Touraine n'en est pas moins un fait d'autant plus digne d'intérêt que les vallées de la Loire et du Cher, ne possédant plus un seul mûrier, n'entrent pour rien dans l'alimentation des fabriques de Tours.

Toutefois, l'accroissement si considérable de la ville en ces dernières années ne s'est pas produit sans que des raisons économiques l'aient amené. L'importance de ses gares, des ateliers et des dépôts de la voie ferrée a été la principale cause de ce développement, puis des industries se sont développées et d'autres sont nées. Ainsi

l'imprimerie, depuis longtemps active, n'a pas cessé de prendre de l'essor.

Non loin du tombeau de saint Martin, une ravissante façade de la Renaissance attire l'attention. On pourrait se croire devant un palais construit par un grand seigneur ou un financier aux époques où la Touraine était le séjour favori des souverains. C'est pourtant un établissement industriel, le plus vaste de Tours, un de ceux qui sont la gloire d'une ville, l'imprimerie Mame, vieille de plus de cent ans, puisqu'elle a été fondée en 1796. Trois générations d'imprimeurs s'y sont succédé; leurs efforts ont abouti à créer une des plus « grandes fabriques de livres » de la France. Elle ne couvre pas moins de deux hectares de superficie. Les presses et la composition occupent 150 hommes, 60 enfants, plus de 20 jeunes filles; 260 hommes et 250 femmes et enfants travaillent à la reliure. La vente, l'expédition, la manutention des volumes dans les immenses magasins, où sept millions de livres peuvent trouver place, occupent 50 employés. En tout 800 personnes, se partageant plus de 850.000 francs de salaires (1).

(1) Ces chiffres ont été considérablement reduits depuis que la maison Mame a cessé la publication des livres de prix que distribuaient les écoles libres, aujourd'hui fermées.

Une des premières, la maison Mame a donné l'exemple des œuvres ouvrières : caisses de retraites, permettant d'assurer à soixante ans une pension variant de 300 à 600 francs, caisse de participation qui donne environ 8 % du salaire. Un tiers de cette somme est remis à l'ouvrier, les deux autres sont portés sur un carnet et, d'année en année, forment un capital qui, au bout de vingt ans, atteint — intérêts annuels compris — de 3.000 à 4.000 francs. En outre, cette grande usine de livres a créé une cité ouvrière où soixante-deux familles sont logées; les maisons, disposées en quadrilatère autour d'un petit square, ont toutes un jardin; le prix du loyer varie de 156 à 237 francs; en ville, un logement semblable coûterait de 500 à 600 francs.

Des écoles, une dotation pour les secours aux malades, deux sociétés de secours mutuels complètent les œuvres d'assistance de cet établissement, qui n'a pas cessé de présenter le spectacle, bien rare de nos jours, d'une entente absolue entre patrons et ouvriers.

Un second établissement, celui de MM. Arrault, occupe 200 ouvriers. Les maisons d'édition parisiennes lui confient une grande partie de leurs travaux.

Tours a d'autres industries d'art. Que d'églises, en ces dernières années, ont fait appel à M. Lobin pour les vitraux de leurs fenêtres ! Les ateliers de ce maître ont fourni des verrières à de grandes basiliques et à d'humbles églises.

Peut-être les Tourangeaux sont-ils moins fiers des beaux livres sortis de leurs imprimeries, des vitraux de leurs ateliers, des faïences de Sainte-Radegonde que des succulents produits de leur sol, vins blancs mousseux de Vouvray et de Saint-Avertin, rillettes et charcuterie dont la réputation s'est répandue au loin, et des pruneaux dits de Tours, bien qu'ils viennent de Candes et de Montsoreau (1). Ces produits gastronomiques tiennent une large place dans l'activité tourangelle, à côté de la fabrication des produits chimiques, de la taille des limes et des ateliers des chemins de fer.

Les deux fabriques de limes occupent 200 ouvriers ; les chaussures ont attiré une main-d'œuvre assez considérable. Au bord du Cher, une raffinerie de pétrole traite chaque année 6.000 tonnes d'huile minérale. La compagnie de Saint-Gobain a installé près de la gare de Saint-Pierre-des-Corps une usine où l'on obtient an-

(1) Voir le chapitre XI.

nuellement 45.000 tonnes d'engrais chimiques. Sur la rive droite de la Loire, l'usine du Portillon produit le minium, la litharge, la céruse et le blanc de zinc.

Les usines ne sont pas assez nombreuses pour donner à la ville un caractère industriel; au sud seulement, on voit fumer les fabriques et celles-ci ne laissent pas de souiller le paysage. Peut-être, lorsque la Loire aura repris son rôle de voie de navigation, des manufactures nouvelles se créeront-elles dans ces parages. Le Cher, plus sérieusement entretenu, le canal de jonction entre la rivière canalisée et le fleuve compléteraient le superbe croisement de voies qui font de Tours un de nos centres vitaux de communication. Actuellement, ces routes d'eau sont à peu près abandonnées. Le Cher semble avoir quelque vie, mais les transports se bornent au sable dragué dans son lit. En fait, la navigation dans sa vallée cesse à Saint-Aignan, où aboutit le canal latéral.

Le rôle de Tours n'en est pas moins considérable dans la vie économique de la vallée de la Loire, on en peut juger par le classement de sa succursale de la Banque de France, au 28e rang sur 128 en 1909. Elle vient avant celles de grands ports comme Dunkerque et Boulogne et

de villes de puissante industrie : ainsi Troyes et Saint-Quentin (1).

A l'ouest, entre les deux grands cours d'eau, la commune de la Riche, faubourg peuplé de maraîchers, a échappé aux fabriques; elle enveloppe de ses jardins les derniers vestiges de ce château du Plessis-lès-Tours rendu fameux par le séjour de Louis XI et les précautions extraordinaires du soupçonneux monarque pour assurer sa sûreté. On peut s'y rendre en visitant sur le chemin le beau jardin public des Prébendes-d'Oé — orné des bustes du savant général Meusnier et du poète Racan — et le jardin botanique. La seule partie du palais restée debout, joli corps de logis en briques, a d'ailleurs un caractère historique de premier ordre, c'était l'habitation même du Roi, enfermée dans l'enceinte de la forteresse. Quant aux fameux jardins qui méritèrent au site le nom de *jardin de la France*, abusivement étendu à la Touraine, ils ont été morcelés, sillonnés de chemins devenus les rues de la Riche; des champs horticoles, de petits parcs de villas n'évoquent en rien le souvenir des parterres dont la beauté a été vantée par les contemporains de Philippe de Comines.

(1) Le mouvement total des opérations en 1909 a atteint 115.066.100 francs.

La zone la plus belle de la banlieue de Tours est la rive droite de la Loire. Ces pentes couvertes de vergers, de vignes, de villas, de châteaux étalés en vue du grandiose paysage citadin, sont encore la ville, malgré leur attribution à des communes autonomes : Saint-Cyr, Saint-Symphorien, Sainte-Radegonde, rue parcourue par des tramways et qui se prolonge en réalité jusqu'à Rochecorbon et à Vouvray. C'est une des plus intéressantes promenades que l'on puisse faire au long du fleuve, cette route bordant le lit de la Loire en suivant l'étroite laisse d'alluvions sur laquelle tombent, abrupts, les coteaux couverts de belles demeures. Ce flanc de collines percé de grottes en partie habitées, revêtu de vignes et de parcs, est un des heureux paysages de Touraine. Les ruines de l'illustre abbaye de Marmoutier, celles du château de Rochecorbon et la singulière *lanterne* ou tour de guet qui surveillait la Loire, donnent un grand caractère au site. Dans les falaises s'ouvrent d'ombreux vallons. A l'issue d'un de ces ravins, au bord de la Cisse qui rejoint ici la Loire, est la petite ville de Vouvray, entourée de châteaux et de villas, enrichie par les vignobles qui recouvrent ses collines et produisent un vin mousseux que les Tourangeaux mettent patriotiquement au-des-

sus du vin de Champagne — vin exquis, d'ailleurs, dans les bonnes années.

Les ampélographes ne classent pas tout à fait les vins de Vouvray et de Rochecorbon parmi les grands crus français. Victor Rendu en dit : « C'est un vin au-dessus de l'ordinaire, mais qui ne saurait être élevé au rang de vin fin : il perd rapidement sa douceur. » Convert est moins dédaigneux : « Ils ont de la légèreté, de la finesse, ils se conservent indéfiniment, on ne les connaît trop souvent en France que par des imitations qui sont loin d'en avoir les mérites. »

Le vignoble de Vouvray, consacré surtout à la production du vin blanc, couvre environ 1.500 hectares. Deux cépages seulement sont cultivés : le *gros* et le *menu pinot blanc*, variétés qu'il ne faut pas confondre avec le pineau de Bourgogne.

Le vin de Vouvray peut être mis en tête des vins de la Loire; il le dispute à ceux de l'Anjou et vient avant le cru de Joué, autre cru des environs de Tours, vin rouge récolté sur les coteaux des bords du Cher et qui possède une clientèle fidèle, non seulement en Touraine, mais aussi à Paris et en Belgique.

VIII

DE METTRAY A LA BRENNE (1)

Coin de Touraine. — Mettray. — Un petit abandonné. — Organisation de la colonie. — Le livre d'or de Mettray. — Lettres de colons. — A la « maison paternelle ». — Notre-Dame d'Oë. — En Gâtine. — Monnaie. — Descente à la Brenne. — Villedomer et le château de la Vallière. — Reugny. — Les troglodytes de Chançay et de Vernou.

(*Carte de l'État-major :* feuille de Tours S.-E., S.-O.)

Vouvray. Juin.

L'étroit vallon de la Choizille, un des plus riants de la Touraine, prend, à la Membrolle, des allures de gorge avant de s'épanouir en vue du val de Loire, à Saint-Cyr. Le village borde les deux routes du Mans et de la Flèche ; très agreste

---

(1) La majeure partie de ce chapitre a été publiée dans les premières éditions de la 1re série. Elle retrouve place ici. De graves incidents sont survenus depuis lors à Mettray (1909 et 1910) et ont donné lieu à un procès en cour d'assises terminé par l'éclatant acquittement du colonel Lorenzo, directeur de la colonie. L'auteur n'y fait ici allusion que pour expliquer le caractère en quelque sorte rétrospectif de ces pages qui ont été écrites en 1890.

très doux d'aspect avec son humble flèche d'église. On a, jusqu'à Mettray, une sensation de solitude et de calme. Ce Mettray est celui où s'élève l'établissement célèbre — la colonie — créé par M. de Metz pour régénérer l'enfance.

Je reviens de la « colonie ». Mes sentiments, je l'avoue, sont fort confus. Sur la foi de lectures et de récits, je m'attendais à rencontrer une population enfantine enjouée; mon impression a été tout autre. Mettray est une de ces choses qu'il conviendrait de voir sans idées préconçues. On s'en fait d'avance une sorte d'Éden où les natures mauvaises se transforment rapidement, où tout pervers devient bon. Pendant que le gardien me conduisait à la direction, je cherchais sur le visage des enfants rencontrés quelque chose de ces sentiments de douceur et je voyais surtout des regards fuyants. Bien rarement, un œil franchement ouvert sur vous. C'est surtout frappant chez les plus grands. Les petits n'ont rien de ces allures : le vice n'a pas encore eu le temps de les marquer.

Les petits! C'est pour ceux-là surtout qu'on se sent pris de pitié et de tendresse. En quittant la colonie j'en ai vu un, âgé de quatre ans à peine. C'est un abandonné que l'on a envoyé à Mettray.

Trop petit pour l'école ou l'atelier, on le laisse vagabonder dans la buanderie. Une jeune sœur de charité, alerte et gaie, s'est prise d'affection maternelle pour lui. Le gamin le lui rend bien : partout où va la sœur, on entend derrière elle le bruit trottinant de deux petits sabots. L'enfant a vécu dans une telle misère que la colonie est pour lui un lieu de délices. Il a une faim insatiable : sans cesse il réclame du pain; les sœurs, pour lui, passent sur les règlements; ses yeux étonnés semblent demander pourquoi, au lieu de coups, il obtient tout ce qu'il désire.

Ces abandonnés, tous ceux qui ont été conduits à Mettray par la faute des parents plus que par des instincts foncièrement mauvais, se trouvent bien du séjour à l'asile. Ce sont autant de petites âmes sauvées : c'est par là que l'œuvre de M. de Metz est grande et mérite la reconnaissance de tous.

Je ne décrirai pas Mettray : cette maison est trop connue de ceux qui s'intéressent à l'enfance. La gravure a popularisé cette colonie, formée de maisonnettes entourant un vaste parterre carré, dominé par la flèche d'une chapelle. Sur cette flèche l'on hisse le drapeau signalant les évasions et qui détermine aussitôt chez les paysans du voisinage une chasse que la prime



TOURS ET METTRAY

offerte rend sérieuse. On a dépeint l'aspect de navire des chalets, où des hamacs servent de couche aux enfants. On a raconté l'ingénieuse distribution en *familles,* qui groupe sous un chef assisté de deux « frères », pris parmi les détenus, tous les habitants d'un étage. Les ateliers, le travail aux champs, ont été souvent décrits; ceux qui, ne connaissant pas Mettray, voudraient savoir par le détail le fonctionnement de l'institution, trouveront à la direction les brochures publiées sur M. de Metz et son œuvre.

Il y a dans le bureau du directeur un livre que j'ai parcouru avec un vif intérêt. C'est la copie de lettres adressées par des « colons » rentrés dans la vie civile après leur séjour à Mettray. Cette lecture fait mieux comprendre la grandeur de l'œuvre de moralisation. Si nombre de ces lettres mettent en défiance par l'expression outrée de la reconnaissance et font deviner plus d'hypocrisie que de sincérité, d'autres sont vraiment nobles et touchantes, dignes de l'épître de cet ancien colon, devenu zouave de la Garde impériale, décoré de la Légion d'honneur, et qui, venant de recevoir pour la première fois sa pension de légionnaire, l'envoyait à Mettray avec ces mots : « J'envoie les premiers 100 francs à la colonie, ma mère adoptive. »

La plupart de ces lettres sont coulées dans le même moule; le colon, se défiant de lui, a trop fréquemment demandé l'aide d'un écrivain, le plus souvent d'un prêtre, qui a exprimé d'une façon banale ce que l'envoyeur aurait mieux dit s'il s'était laissé aller à sa seule inspiration. Quelques-uns cependant, s'étant fait une situation honorable, ont écrit eux-mêmes. Ainsi M. P. disant :

Après vingt-trois ans de distance qui nous séparent depuis que j'ai quitté la colonie de Mettray, je croirais manquer à mon devoir d'ancien colon et d'honnête homme si je ne venais pas vous remercier en vous présentant mes vœux et remerciements les plus sincères pour les bons conseils et le relèvement moral qu'a donnés notre digne et honoré père, M. de Metz, à l'enfant abandonné qu'il a tiré de la maison cellulaire de la Roquette de Paris, où l'enfant, être inutile et repoussé de tous, n'aurait jamais connu que le malheur. Dieu a voulu que ce digne cœur transforme l'enfant abandonné. Il n'est pas de jour, cher bienfaiteur, que je ne pense à Mettray et à ses dignes employés, chefs de famille, chefs d'atelier, qui sacrifient une partie de leur existence pour nous régénérer, nous autres les petits parias que tout le monde repousse.

Heureux celui qui passe quelques années de sa jeunesse à Mettray et qui a su profiter des bons conseils et exemples qu'il y reçoit ; c'est quand on se trouve dans la société, dans la vie libre, que l'on regrette de ne pas savoir, mais il n'est plus temps.

Voilà dix ans, mon cher M. Blanchard, que je suis a

M..., mes trois magasins marchent bien et à cette fin d'année, j'aurai atteint le chiffre de 80.000 francs de vente.

Je ne cite que cette lettre, parce qu'elle est évidemment l'œuvre d'un homme de cœur. Combien, parvenus à une situation commerciale florissante, auraient oublié le passé et se garderaient, vingt-trois ans plus tard, de se louer d'avoir été élèves d'une maison de correction !

Plus curieuses sont les lettres des enfants et des jeunes gens enfermés à la maison paternelle. Ici, nous ne nous trouvons plus en présence d'enfants moralement abandonnés ou détenus en vertu de jugements. La maison paternelle est ouverte aux jeunes gens dont les parents sollicitent l'internement en vertu d'une décision du président du tribunal. C'est une maison où l'on n'est admis qu'en payant une pension assez élevée. Elle est pour les fils de famille ce que fut jadis la Bastille, mais une Bastille intelligente où l'enfant, soumis à un isolement salutaire, continue ses études et est l'objet d'une attention sans cesse en éveil.

Ces adolescents sont en cellule, des cellules claires et gaies. Ils ne voient personne, sinon les professeurs qui viennent leur donner des

leçons et les accompagnent chaque jour à la promenade. Les détenus ne voient jamais leurs compagnons d'internement; on cite même le cas de deux frères qui ont vécu côte à côte sans s'en douter. L'isolement a produit sur des natures rebelles des résultats merveilleux. Tous ne sont pas sortis guéris, mais la crainte d'une réclusion nouvelle a préservé ceux qui ne s'amendaient pas de fautes qui les auraient ramenés à Mettray. Beaucoup, parmi les 2.000 jeunes gens qui sont passés ici, ont dû à leur isolement et aux leçons des maîtres d'arriver plus tard à de hautes situations. Tel austère président de cour, tel ancien ministre a séjourné à Mettray.

Il y a quelques années, un officier qui venait de se marier menait sa jeune femme à Mettray, pour lui montrer la maison où il avait été enfermé et à laquelle il devait d'avoir rompu avec une jeunesse menaçante.

Un autre officier, également sorti de la maison paternelle, passant près de là pendant les manœuvres, y conduisait son colonel.

Là aussi il y a un registre, un *livre d'or* sur lequel on a copié les lettres des jeunes reclus. Ceux-ci sont naturellement d'esprit plus cultivé

que les petits colons, aussi saisit-on mieux sur le vif et plus personnels les sentiments des internés.

Voici une lettre adressée aux « parents barbares » qui avaient fait enfermer un enfant :

Je jure devant Dieu de ne jamais toucher à la plume comme élève, de ne jamais ouvrir un seul livre durant le temps de ma captivité, quelque durs que soient les tourments et le supplice qu'on pourra m'infliger pour me faire céder.

Sachez que j'ai une volonté invincible, que rien, entendez-vous, ne pourra me faire céder.

Six mois après, le même enfant écrivait au directeur, au moment de rentrer dans sa famille :

Je ne puis résister au désir de vous adresser quelques mots de reconnaissance... J'ai appris ce que malheureusement je ne savais pas auparavant, j'ai compris le côté sérieux de la vie et les devoirs qu'impose la vie sociale, etc.

Un autre écrit :

Malgré l'extrême rigueur de la punition que j'achève en ce moment, je ne saurais vous dire combien je suis heureux qu'on me l'ait infligée, car mon avenir était bien en péril quand vos soins tout paternels sont venus m'offrir une dernière chance de salut.

Voici encore une lettre :

Mon père a cru que la conduite que j'ai menée ici était une comédie, je me fais fort de le détromper. Je veux désormais appliquer mon entêtement au bien, comme je l'ai poussé au mal.... Vous croyez peut-etre que je ne parle pas sincèrement, que la crainte ou un autre motif me pousse? Non, la crainte me fait peu de chose, c'est par la douceur qu'il faut me prendre: vous l'avez fait, vous pouvez vous féliciter avec moi du succès. C'est une chose singulière qu'il faille forcer les gens à agir dans leur propre intérêt; mais, que voulez-vous, on est si sot quand on est jeune : on ne pense jamais aux suites d'une action, que dis-je, on ne pense même pas à l'action.

Cette forme de « pensées » donnée aux aveux, on la retrouve dans la plupart de ces lettres; l'isolement a évidemment produit ses fruits. Cependant, dans le livre d'or, il y a une sorte de journal bien curieux, c'est une lettre d'un jeune homme avouant ses défauts, mais les attribuant à la rêverie! L'isolement, sur celui-là, a produit un effet inattendu. « L'action, dit-il, vaut mieux que le rêve. La rêverie est une branche à couper; une fois morte, ses rejetons sont destinés indubitablement à périr. »

Cette transformation se perpétue-t-elle? Une fois dans leur famille, les jeunes gens sont-ils bien guéris? Certes, il y a des exceptions, mais

les lettres que j'ai sous les yeux prouvent que la guérison est complète dans la plupart des cas.

Si ma foi dans les miracles eût été ébranlée, écrit un père, elle se serait certes bien affermie en entendant mon fils proclamé bachelier.

Un officier de marine qui a dû faire enfermer son fils écrit pour exprimer son étonnement de la transformation qu'il a constatée.

Un autre, s'adressant au directeur :

Les résultats que vous avez obtenus à son égard font honneur à la méthode que vous avez employée pour vaincre la paresse et les défauts des enfants les plus difficiles à diriger.

On pourrait multiplier ces citations. Il y en aurait de bien curieuses à faire encore, en glanant parmi les lettres des jeunes gens qui demandent à rester à Mettray lorsqu'on les juge guéris. La crainte de retomber en a amené plus d'un à cette démarche. Il n'est pas rare de voir Mettray former des bacheliers avec des enfants qui ne pouvaient, chez eux, se livrer à l'étude. Un de ceux-ci écrivait :

Le bonheur que j'ai goûté m'oblige à vous demander de vouloir bien m'admettre à passer encore deux ou trois mois auprès de vous pour me préparer aux examens.

Et un autre, venant de passer avec succès ses examens, télégraphiait aussitôt à Mettray :

Enfin, je suis reçu ! En vous télégraphiant je ne fais qu'accomplir un devoir de reconnaissance.

Tels sont les résultats donnés par la « maison paternelle ». Voilà la question de régénération de l'enfance enfin résolue ! Malheureusement la maison paternelle ne peut être ouverte qu'aux privilégiés de la fortune. Les frais de cette éducation de luxe sont fort élevés, puisque l'on doit faire venir des professeurs du lycée de Tours. En outre, en admettant qu'on tente jamais d'appliquer ce système aux enfants abandonnés ou vicieux, il semble bien difficile de remplir leurs journées. Il faut une culture déjà grande pour pouvoir supporter l'internement et remplacer l'action par l'étude. Le gamin illettré, recueilli dans les grandes villes, ne pourrait supporter cette claustration. D'où nécessité de le maintenir dans une agglomération, au milieu de ses semblables. Il ne faut donc pas s'étonner si les guérisons sont moins complètes et proportionnellement moins nombreuses.

Mettray est cependant, de toutes les colonies de jeunes détenus, celle qui a donné les résultats les meilleurs. Les enfants y jouissent d'une li-

berté relative, et la création de M. de Metz fut à sa date un apostolat et non une fonction administrative, comme le sont les établissements officiels. On obtiendrait davantage encore si les ressources étaient plus grandes et si l'on pouvait combiner le système de la maison paternelle et l'apprentissage d'un métier. Problème d'un haut intérêt social à résoudre.

Je suis revenu à Tours par Châteaurenault. Le chemin de fer de Vendôme unit les deux villes que rattache encore une autre voie construite par l'État. De la Membrolle à la vallée de la Brenne le paysage est de médiocre intérêt. C'est la Gâtine avec ses vastes fermes, ses petits bois et, aux abords des villages, des parcs entourant les châteaux, parfois remarquables, de l'ancienne noblesse tourangelle. Une de ces habitations aristocratiques, Meslay, avoisine une grange dîmeresse qui donne une haute idée des richesses de l'abbaye de Marmoutier. C'est un véritable monument que cette nef où les vassaux de la célèbre abbaye amenaient les produits du sol attribués aux moines.

La route de Paris, qui passe devant Meslay, suit, depuis Tours, un tracé absolument rectiligne; elle ne s'infléchira un peu qu'après avoir

traversé le bourg de Monnaie, bâti dans une aimable situation à la naissance du principal courant parmi les nombreux ruisseaux qui portent le nom de Choizille. Au delà s'affirme plus nettement encore le caractère de la Gâtine. Un bois se nomme d'ailleurs le bois de Gâtine, un village assis au centre d'une vaste clairière est Saint-Laurent-de-Gâtine. Les massifs sylvains sont continus, mais une seule partie a le titre de forêt, la forêt de Beaumont prolongée au sud par les bois de Nouzilly qu'avoisine le beau château de l'Orfrasière.

La zone la plus monotone de la Gâtine est parcourue par le chemin de fer départemental de Port-Boulet à Châteaurenault, qui a côtoyé les deux lignes de Tours jusqu'à la gare de Châteaurenault, assise au bord de la Brenne.

Cette petite rivière, que viennent de souiller les déjections des tanneries de Châteaurenault, descend à la Loire par un vallon souvent gracieux. Les pentes qui la bordent près de la « capitale des tanneurs » sont couvertes de belles habitations, de parcs, de vignobles tenus avec soin, avec luxe même. Une de ces demeures, le château de la Boisnière, donne une grande allure au paysage.

La Brenne s'épure à mesure qu'elle s'éloigne

de Châteaurenault; coulant au sein de prairies, elle actionne des moulins et va frôler Villedomer, village bâti dans une situation charmante dont la beauté est accrue par les nobles lignes d'un viaduc du chemin de fer d'Orléans franchissant, à 27 mètres de hauteur, le vallon de Crotelles. Les arcades hardies sont un superbe fond de tableau. Le territoire de la commune renferme d'intéressants débris de l'abbaye de Gâtines.

La vallée s'élargit et devient plus banale, mais reste toujours gracieuse. A Reugny, elle s'embellit par les constructions en terrasse du château de la Vallière, corps de logis qui fit partie d'une demeure seigneuriale plus étendue où serait née Louise de la Baume-Leblanc, dont Louis XIV fit une duchesse de la Vallière. Cette terre fut d'abord érigée pour elle en duché, avant que le rang fût donné à la ville de Châteaux, aujourd'hui Château-la-Vallière.

La haute église de Reugny, plus loin la jolie façade du château de la Côte aux fenêtres mansardées, au pignon hérissé de pinacles, complètent le décor. Le paysage devient de nouveau pittoresque, les collines de tuffeau sont plus hardies, des habitations y sont creusées; près du monumental château de Valmer, bâti sur un éperon, est une chapelle ouverte dans la

roche. Le village de Chançay est peuplé de troglodytes. Les parois blanches du coteau sont percées de fenêtres; ces demeures alternent avec de gracieuses constructions en maçonnerie.

La vallée s'élargit encore en un fond d'amples prairies. Sur la rive gauche, les hauteurs sont tapissées de bois; à droite, elles sont recouvertes de vignes rattachées au vignoble de Vouvray. Les collines se rapprochent à Vernou en un pittoresque défilé. Les broussailles qui revêtent les parois sont trouées de taches blanches, pans de rochers dans lesquels des portes et des fenêtres sont découpées. Cela est fort curieux. Des maisons escaladent d'autres parties de collines et vont se confondre avec le bourg de Vernou, séparé de la Brenne par une forte digue. Au milieu des habitations subsistent de vénérables pans de murailles que les habitants appellent palais de Pépin-le-Bref, mais les archéologues y voient les débris d'une église carolingienne.

Sur la rive droite, les pentes deviennent plus raides et forment promontoire à l'entrée du Val de Loire. Des habitations d'une aimable sauvagerie entaillent le rocher où se suspendent des lambrequins de lierre. Jusqu'à Vouvray, le coteau est une cité de troglodytes-vignerons, dont les cultures alignent au-dessus des logis

leurs rangées de pampres non échalassés. Entre les ceps, on voit surgir les cheminées des logis-cavernes, la fumée bleuâtre et légère s'élève des foyers où brûlent les sarments.

La Brenne atteint la Cisse et en fait un cours d'eau assez abondant pour que de petits bateaux à vapeur aient pu remonter jusqu'à Vouvray, lorsque ce bourg n'avait pas encore de tramway. J'ai fait jadis cette charmante traversée en Loire et en Cisse. Quand verra-t-on de nouveau des aubes ou des hélices battre les eaux du fleuve?

IX

ENTRE CHER ET INDRE (LA CHAMPEIGNE)

Le cliché « Jardin de la France ». — Physionomie de la Touraine. — Les châteaux de la Loire. — La Champeigne. — Saint-Avertin. — Véretz et Paul-Louis Courier. — Bléré. — Les évolutions de cavalerie. — Le château de Chenonceaux. — Écueillé. — Montrésor et son château. — La vallée de l'Indrois. — Loches et Beaulieu. — La vallée de l'Indre. — Montbazon.

(*Carte de l'État-major* : feuilles de Tours S.-E.; Loches N.-E., S.-E.; Valençay N.-O., S.-E.; Blois S.-O.)

Le Ripault. Juin.

Parmi les truismes qui se sont imposés, il n'en est guère de plus singulier que l'épithète *Jardin de la France* accolée à la Touraine. Chaque fois que l'on parle de cette province, quelqu'un se croit obligé de préciser par cette louange. Aucune n'est moins justifiée; dans sa plus grande étendue, la Touraine est une terre ingrate. La Gâtine, le plateau de Sainte-Maure, les landes du Ruchard, la Champeigne, sont au contraire, à des degrés divers, des terres pauvres. Par contre, les petites vallées doivent à leurs collines,

à la végétation exubérante, à la douceur du climat, à la transparence délicate de l'atmosphère une réelle séduction. Pour nos aïeux qui ne cherchaient pas les grands horizons et les paysages tourmentés, les vallées et les pentes où ils construisaient leurs châteaux avaient un attrait que nous partageons littérairement, si l'on peut dire.

La foule, d'ailleurs, ne visite que les lieux consacrés par la tradition, les souvenirs historiques et les chefs-d'œuvre de l'architecture. Elle se presse de plus en plus dans ce large val de Loire, dans ceux de l'Indre et du Cher, partout où se sont conservés les palais des Valois et de leurs courtisans. La visite des châteaux de la Loire est une obligation pour ce que l'on appelait autrefois, l'honnête homme. A l'étranger, principalement en Angleterre, c'est, avec Paris et la Côte d'Azur, ce que l'on connaît le mieux de notre pays.

La Touraine tout entière tire gloire et renom de l'étroite zone où sont les châteaux. On l'identifie si volontiers avec la province elle-même, que l'on étonnerait beaucoup de gens en leur disant que Chambord, Blois et Chaumont sont de l'Orléanais et non de Touraine. L'erreur est muée en réalité; j'ai moi-même donné place à Blois

et à Chambord dans ce livre sur la Touraine et l'Anjou — sciemment il est vrai.

Je ne saurais cependant montrer une Touraine idéale, toute de grâce et de gaîté. J'ai déjà décrit une partie de la Gâtine, nous visiterons bientôt le reste. Aujourd'hui, voulant parler de Chenonceaux et de Loches, il me faut bien pénétrer en Champeigne, c'est-à-dire dans le morose pays enfermant de riants vallons entre le Cher, l'Indre et l'Indrois.

Le bord septentrional de ce pays de Champeigne est d'une parfaite régularité. Les collines finissent sur le Cher large, retenu par les barrages éclusés. L'autre rive est une bande de prairies, limitée par une bordure non moins régulière de hauteurs, portant la forêt d'Amboise et dont toutes les pentes sont forées par les habitations de troglodytes.

Entourée par les chemins de fer de Tours à Vierzon, de Tours à Châteauroux, de Loches à Écueillé et à Gièvres, la Champeigne n'est pénétrée que par le court tronçon de voie ferrée qui remonte l'Indrois entre Genillé et Montrésor. Le pays est donc malaisé à parcourir rapidement, il est d'ailleurs d'un médiocre intérêt, sinon sur le versant des grandes rivières et dans les courts et étroits vallons.

Le nom de Champeigne s'applique parfois jusqu'au confluent de l'Indre et de la Loire. Mais les caractères de cette région naturelle ne sont vraiment bien nets qu'à la hauteur de Véretz, sur le Cher, d'Esvres sur l'Indre; au contraire, le pays au sud de Tours, vers Saint-Avertin, est très riche. Les environs de Joué-lès-Tours et de Saint-Avertin sont un des plus plantureux vignobles du val de Loire. Saint-Avertin mire gracieusement dans le Cher ses habitations blanches, ses pentes vineuses peuplées de gais vide-bouteilles. Les chemins qui montent sur les coteaux courent longtemps entre les petits parcs et les vignes avant d'atteindre le plateau, parsemé de bois, encadrant de grandes fermes. Le plus vaste de ces massifs, appelé forêt de Larçay, a été le témoin d'un drame dont le mystère n'est pas encore éclairci. Paul-Louis Courier y fut assassiné par un de ses gardes-chasse, poussé au meurtre, a-t-on supposé, par la femme du grand et incisif écrivain.

Un monument de marbre blanc s'élève, dans la forêt, à l'endroit même où le pamphlétaire fut frappé; le village qu'il a illustré, d'où il a daté tant de lettres fameuses, Véretz, a plus tard érigé un autre monument à la gloire de son illustre fils. Le domaine de Paul-Louis, la Cha-

vonnière, est à deux ou trois kilomètres au sud du bourg, sur la colline couverte de vignes.

Véretz, qui dut son illustration à Courier, est un riant petit centre dont l'église est un charmant spécimen de l'art de la Renaissance. Le château, construit sous Charles VIII et qui appartint à Mazarin et au duc d'Aiguillon, a subi le sort de tant d'autres belles demeures de Touraine, notamment du château de la Bourdaisière, qui lui faisait face de l'autre côté du Cher et qui vit naître Gabriel d'Estrées. Le duc de Choiseul fit abattre ce dernier par animosité contre le propriétaire de Véretz, pour lui enlever une des beautés du paysage déroulé sous ses yeux.

Sauf Azay, pas de villages au long du Cher, en amont de Véretz; la population s'éparpille en petits hameaux. Sur le versant du nord, les centres de population, plus nombreux, sont, en grande partie, composés de grottes. On ne trouve d'agglomération un peu considérable qu'à Bléré, ville étroitement groupée sur la rive gauche du Cher franchi par un pont conduisant à la gare.

Tours et Amboise, villes les plus proches, sont encore assez éloignées de ces bords du Cher pour que la petite cité ait pu rester un centre de com-

merce pour de nombreuses communes, la Champeigne surtout. Aussi les maisons de négoce sont-elles nombreuses à Bléré. Le trafic en grains facilité par de nombreux moulins est important, de même celui des vins, produit par les collines riveraines. Une grande scierie mécanique et une fonderie représentent l'industrie.

A part son heureuse situation, au pied de collines couvertes d'arbres fruitiers, de pommiers principalement, la ville n'offre guère d'attrait pour le visiteur. L'église, cependant, est intéressante et la Renaissance a doté Bléré d'un gracieux édifice appelé chapelle de Seigne, du nom de la famille qui la fit ériger. Quelques vieux logis et, dans la campagne voisine, plusieurs anciens manoirs seraient cependant à signaler.

De nos jours, le nom de Bléré est fréquemment cité par les journaux. Le plateau de la Champeigne est devenu champ d'évolutions pour les masses de cavalerie. Les divisions de cette arme trouvent facilement à manœuvrer dans ces espaces immenses, où les moissons, enlevées de bonne heure, permettent les grandes chevauchées sans causer de dégâts sérieux à l'agriculture. Bléré devient alors le quartier général du grand chef, les manœuvres portent le nom de la ville. Mais, c'est au cœur du plateau vers

Cigogné, Sublaines ou Luzillé que les rencontres ont lieu.

Bléré, grâce à l'automobilisme, est souvent visité ou, plutôt, traversé. C'est un point de passage pour les touristes qui se rendent de Tours à Chenonceaux. Le fameux château de ce nom est à moins de deux lieues de Bléré et desservi par une station de la ligne de Vierzon.

La visite de Chenonceaux est un pèlerinage obligatoire pour les touristes. Ce palais de la Renaissance attire en foule les visiteurs. Il ne faudrait pas y chercher les merveilles de Chambord et de Blois, mais il l'emporte sur les autres « châteaux de la Loire » par l'originalité de sa situation. Une partie de l'édifice recouvre le Cher, c'est une longue galerie construite par Philibert Delorme sur le pont qui reliait le château au rivage. Le principal corps de logis, lui-même isolé par les eaux, fut construit sur l'emplacement du moulin fortifié, flanquant un château féodal, par Thomas Bohier, fermier général des finances de Normandie. Cet opulent personnage ne put achever la construction; il en avait le pressentiment, à en juger par cette devise encore visible sur un cartouche du donjon :

S'IL VIENT A POINT, ME SOUVIENDRA.

Que de vicissitudes a subies cet édifice dont les tourelles en encorbellement, l'élégante chapelle, les hautes fenêtres merveilleusement ornées font un palais des contes de fées ! Saisi par la Royauté, devenu successivement domaine de Diane de Poitiers, de Catherine de Médicis, de la reine Louise de Vaudémont, des familles de Vendôme et de Bourbon, il fit retour à la finance avec le fermier général Dupuis, ancêtre de George Sand. Le château reprit son lustre aux mains de ce nouveau possesseur, Dupin y attira tous les écrivains qui sont l'honneur du dix-huitième siècle. Voltaire et Rousseau y vinrent ; même, ce dernier devint précepteur du fils de Dupin, M. de Chenonceaux. Si la Révolution respecta le château, il a subi bien des vicissitudes avant de devenir propriété d'un riche Cubain, M. Téry, qui s'efforce de lui rendre toute sa splendeur.

J'avais compté pouvoir traverser à pied le plateau jusqu'à Loches, mais la pluie est venue, rendant impossible la course par la Champeigne où les villages, c'est-à-dire les refuges, sont rares. J'ai dû prendre, à Gièvres, le chemin de fer du Blanc, auquel se soude, à Écueillé, la ligne départementale d'Indre-et-Loire. J'ai revu au

passage la puissante silhouette du château de Valençay (1). La petite ville que domine l'historique demeure a perdu de son isolement, un chemin de fer la relie à Châteauroux et rejoint la ligne du Blanc, également récente.

Écueillé n'a pas moins bénéficié de ces voies de communication précieuses, bien que les rails soient à faible écartement. Le bourg berrichon, dont les foires sont nombreuses, a vu s'accroître les foules attirées par ces réunions. Rien ne retient dans ce centre commerçant, bâti au cœur d'une région purement agricole à laquelle le chemin de fer de Loches donne accès vers Tours, capitale naturelle de la contrée. A distance, Écueillé, disposé en amphithéâtre au-dessus d'une vieille petite église et dominé par quelques édifices, n'est pas sans allure.

La petite rivière de Tourmente offre sa vallée à la route et à la voie ferrée qui dessert Nouans, village assis à un croisement important de routes dont plusieurs desservent la Champeigne. Au centre de l'agglomération est l'église, œuvre curieuse du treizième siècle. La population de la commune, assez considérable, est pour la plus

(1) Voir 26e série du *Voyage en France*, BERRI ET POITOU ORIENTAL.

grande partie éparpillée sur un vaste territoire. Il en est de même dans toute la contrée: seul le bourg de Montrésor, chef-lieu d'un canton, a la presque totalité des habitants — 600 à peine — dans le centre communal. Un des villages, Villeloin, est un site charmant. L'Indrois y reflète un vaste logis flanqué de deux tours et d'une tourelle en encorbellement, restes d'une abbaye; des flèches d'église, un pont de bois franchissant la rivière bordée de peupliers et d'aulnes, la chute frémissante d'un moulin, des habitations creusées dans le roc, composent un tableau complet, d'une grâce extrême.

La roche parfois s'escarpe au flanc de la vallée; c'est un calcaire fissuré, disposé en minces strates ou feuillets permettant de recueillir facilement les matériaux de construction qui donnent un caractère particulier aux logis. Au point le plus accidenté de la vallée apparaît Montrésor; malgré le petit nombre des résidents, c'est presque une ville, née au pied d'un château flanqué de tours, dressé sur des rochers isolés qui rendaient la position plus forte. Cette forteresse, construite au treizième siècle, est d'aspect sinistre avec ses tours découronnées, ses murailles sombres revêtues de lierre. Les ruines flanquent et entourent à demi un châ-

teau de la Renaissance que son propriétaire actuel, le comte Branicki, a restauré et dont il a fait une sorte de musée consacré à la Pologne. De nombreux objets relatifs à l'histoire de ce pays y sont conservés.

Montrésor garde un autre précieux monument, l'église, œuvre de la Renaissance, où se trouve le tombeau de trois membres de la famille de Bastarnay, anciens seigneurs du lieu et fondateurs de l'édifice. Trois belles statues de marbre sont couchées sur une dalle de pierre, portée sur un piédestal entouré de statuettes représentant les douze apôtres.

Au-dessous de Montrésor, la vallée de l'Indrois est très accidentée. La petite rivière, roulant des eaux abondantes dans un lit rocheux où elle s'accroît de ruisseaux clairs, sous de raides pentes couvertes de genévriers, forme, par sa rive droite, la limite de la Champeigne, à laquelle appartient la plus grande partie du canton. Le chemin de fer la côtoie en desservant Chémillé et Genillé. Près de ce dernier village, qui possède un joli château dont le pignon et une tour sont drapés de lierre, il tourne brusquement au sud, pour traverser la forêt de Loches et se relier, dans la gare de Loches, à l'embranchement de Ligueil et à la ligne à voie

large de Tours à Montluçon. La forêt dans la partie parcourue offre de beaux sites, des étangs dorment entre les grands arbres, de larges allées s'ouvrent sous la ramure des chênes ou trouent les hauts taillis; une pyramide monumentale se dresse au milieu d'un carrefour, non loin des « caves du roi Charles VII ». Le chêne est pour les trois quarts dans le peuplement de cette belle sylve vaste de 3.566 hectares. Aux abords de Loches s'ouvre, entre les bois, le riant vallon de Ferrières.

De toutes les villes assises au bord de l'Indre, Loches est la plus séduisante et majestueuse à la fois. Il est peu de décors citadins comparables à celui de cette ancienne cité, qui paraît si menue près des restes gigantesques de son château. Le site frappe surtout lorsqu'on aborde Loches en venant des campagnes monotones du Berri par les bords de l'Indre.

L'Indre est entrée en Touraine, près du castel de Bridoré, où l'on pénètre par un donjon. Plus loin, voici Saint-Jean, au sommet d'un coteau, et Perrusson montrant une chapelle ogivale en ruine et une église romane fort exigüe, mais d'une antiquité vénérable; elle est bâtie en petit appareil, ce qui semble indiquer le neuvième

ou le dixième siècle pour époque de la construction (1).

A partir de ce point, la vallée s'est resserrée, les collines ont pris des formes plus nettes, des ravins et des vallons les découpent. Parfois, les pentes s'escarpent en blanches falaises où des habitations ont été creusées. Au delà de ce village de troglodytes, voici la fière apparition de Loches, le lourd donjon, l'église coiffée de flèches pyramidales, le château aux lignes élégantes et superbes; en face, l'admirable clocher de Beaulieu. Les collines sont étagées en terrasses fleuries; partout des jardins; les carrières abandonnées sont elles-mêmes devenues des parterres, il y a des rosiers sur les parois de rochers où s'ouvrent les habitations-cavernes.

En réalité, la ville entière est un monument. Les toits aigus, les fenêtres à meneaux, les pignons de poutrelles, les hautes cheminées des demeures particulières, font partie intégrante et nécessaire du tableau autant que les monuments eux-mêmes. Aucune imagination d'ar-

(1) Cette partie du texte, jusqu'à la fin du chapitre, est détachée de la 26e série du *Voyage en France* (BERRI ET POITOU ORIENTAL) où est décrite la vallée de l'Indre. Elle reprend sa place normale dans la description de la Touraine.

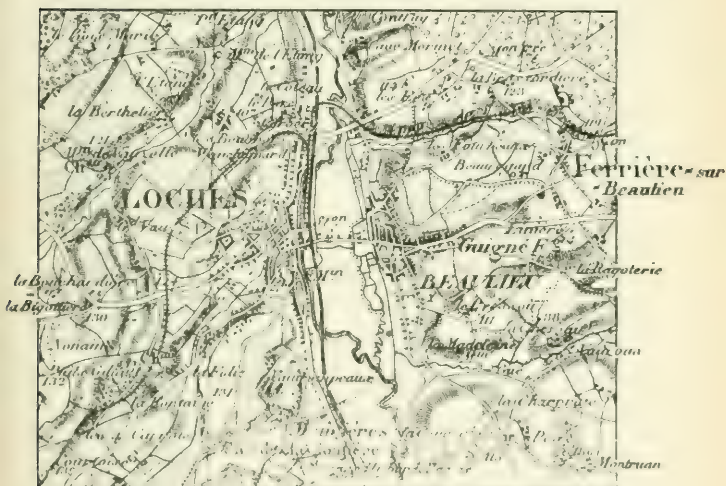
tiste ou de poète n'atteindrait à cette intensité d'effet dans le pittoresque. Tout concourt à la splendeur du tableau : la teinte des édifices, la verdure des jardins et les nuances délicates du ciel de Touraine.

Loches a l'inappréciable avantage de ne pas causer de désillusion au visiteur. Trop souvent l'intérieur d'une ville efface l'impression du panorama général. Ici, rien ne vient détruire le charme. Les abords de la gare ont échappé à la vulgarité habituelle ; de jolis mails bordent la rivière, devant laquelle se dresse la statue du noble poète Alfred de Vigny, le plus illustre des enfants de Loches. Si l'on vient par Beaulieu, il faut passer sous une porte à tourelles, entourée de mâchicoulis et couverte par un comble mansardé. Dans les rues, on trouve à chaque pas quelque ancien hôtel seigneurial. Là, c'est le beffroi, tour restée debout de l'église Saint-Antoine; plus loin, le charmant hôtel de ville dont la Renaissance dota la cité royale.

Des rues montueuses conduisent au sommet du rocher sur lequel s'étendent les restes de la forteresse célèbre où tant de prisonniers d'État furent enfermés. Ce ne sont plus que des ruines, mais fières encore. En apparence, tours, en-

ceintes, donjons, sont intacts. Les cours et l'emplacement des bâtiments détruits ont été plantés d'arbres, un quartier s'est établi dans une partie de l'énorme enceinte.

Le grand donjon frappe davantage par ses



proportions gigantesques; il a perdu les voûtes qui le divisaient en quatre étages. Par contre, la Tour-Ronde, élevée par Louis XI pour servir de prison plus sûre encore, a conservé toutes ses dispositions primitives. Les cachots gardent les inscriptions gravées par les malheureux qui

y furent enfermés. Dans un autre bâtiment, le Martelet, dont il ne reste que les cellules, le duc de Milan, Sforza — Ludovic le More — demeura neuf années; il en couvrit les murailles de peintures et de réflexions. Le temps et les hommes les ont respectées.

A l'extrémité du château, la collégiale Saint-Ours est une des églises les plus fameuses pour les artistes et les archéologues, par ses dispositions qui en font, selon Viollet-le-Duc, « un édifice unique au monde, un monument d'une sauvage et étrange beauté ». Elle domine l'ancienne habitation des souverains, le Palais-Royal, devenu sous-préfecture. Celui-ci, aménagé à l'intérieur pour les besoins modernes, a gardé son aspect extérieur d'autrefois. Il renferme le beau tombeau d'Agnès Sorel.

Ce « musée de monuments », comme on pourrait appeler la précieuse ville tourangelle, se complète par les édifices de la commune-faubourg de Beaulieu (1), sur l'autre rive de l'Indre. Les restes majestueux d'une église abbatiale, remontant aux premières années du neuvième siècle, les bâtiments de l'abbaye, l'église Saint-Laurent, une ancienne tour, le joli château de

(1) Loches, 5.115 habitants; Beaulieu, 1.562.

Sansac, font de Beaulieu une bourgade digne d'être visitée, même après Loches.

L'industrie ne s'est pas étendue dans les deux villes, à peine deux ou trois usines : minoterie, filature de laine, fabrique de chaussures. Il est probable que cet heureux coin de Touraine conservera intact l'aspect du Moyen Age et de la Renaissance, qui en fait le charme et lui vaut d'attirer une foule sans cesse croissante — 36.000 visiteurs sont venus à Loches en 1909. La seule note vraiment moderne est la culture des champignons et celle-ci s'exerce au fond des carrières.

Jusqu'au Ripault, déjà dans la banlieue de Tours, l'Indre continue de couler au sein de paysages tranquilles, où surgissent parfois des restes de forteresse, où des châteaux se montrent au milieu de parcs. Cormery mire dans la rivière l'énorme tour de son église. Le riant bourg de Montbazon aux maisons peintes ou blanches se blottit au pied d'une butte où se dressent les débris de tours et de remparts du château ducal, dont une héroïne de la Fronde porta le nom. Sur l'autre rive, le château de Couzières, autrefois résidence des ducs de Montbazon, est orné d'une inscription de marbre blanc rappelant une en-

trevue de Louis XIII et de sa mère, en vue d'une réconciliation. En aval, non loin de l'admirable viaduc aux lignes sobres sur lequel le chemin de fer de Bordeaux franchit l'Indre, est la poudrerie du Ripault, enfouie dans les grands arbres.

X

LE PLATEAU DE SAINTE-MAURE

Jeanne d'Arc et Sainte-Catherine-de-Fierbois. — L'épée de Charles Martel. — Sainte-Maure. — Les falunières. — Le plateau de Sainte-Maure. — Le vallon de la Manse. — Le confluent de la Vienne et de la Creuse. — La papeterie de la Haye-Descartes.

Sainte-Catherine-de-Fierbois. Avril.

Sauf à Orléans, où le culte pieux de Jeanne d'Arc est de siècle en siècle devenu plus fervent, le souvenir de l'héroïne sembla longtemps effacé, rien ne rappelait aux yeux sa courte, éblouissante et merveilleuse carrière. Même à Patay qui vit la première victoire de la bonne Lorraine, rien, sauf des noms de magasin, n'évoquait ces grands souvenirs. Mais soudain la gratitude nationale s'est affirmée profonde, et chaque étape de la vie de Jeanne, de Domremy à Rouen, est marquée par un monument. Dans le village d'où je date cette lettre, il n'y eut longtemps qu'une enseigne d'auberge pour rap-

peler l'un des faits les plus curieux de cette histoire sublime : la recherche de l'épée de Charles Martel dans l'église de Sainte-Catherine-de-Fierbois. Dans aucune partie de cette grande épopée, le côté merveilleux n'apparaît mieux. Jeanne ne devait guère connaître l'invasion sarrasine, l'existence de Charles Martel et le village de Sainte-Catherine; elle donna, cependant, sur l'épée enfouie sous une dalle, derrière l'autel, des détails d'une précision surprenante. Sur la garde de fer, annonçait-elle, étaient gravées cinq croix. On trouva l'épée et, sur celle-ci, les marques.

Après la mort de Jeanne, on voulut célébrer ce miracle en construisant un monument nouveau. Charles VII remplaça le vieil oratoire de Charles Martel par une église gothique, fort belle pour ce petit village et dont quelques détails font prévoir les merveilles de la chapelle d'Amboise. Mais on aimerait retrouver les pierres sous lesquelles reposa l'épée du grand maire du palais. La voûte romane aurait pour nous plus de prix et de mystère. Dans cette église nouvelle, rien ne rappelle Jeanne; pas une image, pas une inscription. Dans le croisillon droit, une longue notice gravée nous apprend que, en ce siècle, la muraille de cette partie du transept s'étant écroulée, quelques habitants, dont on donne les noms, la

firent réparer et qu'un châtelain du voisinage a fourni gratuitement la pierre. C'est se tailler à bon compte un brin d'immortalité dans la gloire des héros de la vieille France.

L'injustice a été réparée, une statue de bronze représentant Jeanne d'Arc a été érigée près de la « maison du Dauphin », œuvre de Louis XI. Effigie et église sont trop ignorées en dehors des fervents de Jeanne, les visiteurs des châteaux de la Loire ne sont pas incités à venir dans ce lieu qu'illustre un tel souvenir. A cette heure, où la dévotion de Jeanne d'Arc est devenue un culte national, il serait juste de réparer l'oubli dans lequel est laissé Sainte-Catherine-de-Fierbois.

Ce village, aujourd'hui ignoré après des siècles de gloire, se trouve dans l'un des pays les plus curieux de France. Sous le sol s'étendent les *falunières,* qui font du plateau d'entre Cher et Indre un lieu de pèlerinage pour les géologues, sous le nom de plateau de Sainte-Maure. Les falunières sont faciles à visiter; le petit réseau de chemin de fer à voie étroite les dessert. Une branche principale part d'Esvres, sur la ligne de Tours à Montluçon et aboutit au Grand-Pressigny, sur celle de Port-de-Pile au Blanc.

De Ligueil un embranchement se dirige sur Loches.

Esvres est un pittoresque village, bâti au bord de l'Indre entre Cormery et Montbazon, dans une des plus fraîches vallées de la France centrale, mais creusée entre des plateaux nus et tristes. Le petit chemin de fer du Grand-Pressigny s'élève sur la partie la plus aride, que des plantations tentent de transformer. Beaucoup de jeunes pinèdes, autour de Saint-Branchs, quelques vignes, des constructions grises et délabrées. A mesure que l'on s'élève, le paysage devient plus sauvage, des pins, des landes, des étangs, à demi desséchés. C'est une Sologne, mais autrement âpre et triste que la Sologne orléanaise. De gros villages apparaissent à de longs intervalles : le Louroux, à l'issue d'un vaste étang; Manthelan, déjà un peu ville, avec des campagnes mieux cultivées. Le pays est solitaire : ni voyageurs, ni marchandises dans les gares. Au delà, vers Ligueil et autour de cette petite ville commerçante, c'est une Champagne semblable à celle des environs de Cognac et de Barbezieux ; mêmes collines crayeuses, mêmes bords de vallée couverts de prairies, mêmes cours d'eau glauques et lents.

Vers Manthelan s'étendent des falunières.

Qu'on imagine un entassement de coquillages marins formant une couche de 5 à 25 mètres d'épaisseur, et cela sur une étendue de 25.000 hectares. Le Louroux, Louans, Sainte-Catherine, Bossée, la Chapelle-Blanche, Sainte-Maure, sont bâtis sur le prodigieux dépôt que recouvre une mince couche de terre végétale. Le falun s'extrait par des excavations où les eaux forment des mares profondes; aussi ne peut-on guère juger de cette accumulation de débris calcaires; mais par les tas amoncelés près des falunières, par les faluns répandus sur les champs, on voit l'infinie variété de coquillages amassés pendant des siècles. Ce sont les mêmes que la vague roule encore aujourd'hui sur nos plages, mêlés à des variétés qu'on rencontre seulement dans les mers tropicales. Des polypiers, des branches de corail, de petites algues mélangées à la masse des coquilles et, comme elles, devenues de la chaux presque pure, ont conservé leurs délicats ornements. Quelques propriétaires de falunières ont des collections fort belles; tout le monde peut s'en faire de semblables.

Les falunières n'ont pas seulement l'utilité spéculative de servir de preuves aux théories

actuelles de la science géologique; elles sont d'une importance économique considérable pour les sols privés de calcaire de la Champeigne et des régions voisines : le falun agit comme la marne et la chaux en Sologne et dans les terres granitiques du plateau central. C'est un amendement énergique qui, s'il était exploité par des moyens plus économiques, pourrait être envoyé en Sologne et en Limousin.

Toute cette zone des falunières a conservé l'aspect des terres océaniques; horizons fuyants et indécis, arbres rares et bas donnent la sensation d'îlots perdus dans le lointain. Le sol est gras, peu de chemins ferrés, mais des pistes larges où des ornières pleines d'eau, creusées dans une boue tenace, s'allongent entre des haies d'ajonc. Malheur au piéton qui s'y hasarde après la pluie ! Il n'achèvera sa route qu'après avoir pataugé dans un sol gluant, dur obstacle à la marche.

Lorsqu'on a passé une après-midi à parcourir cette région ingrate, on trouve avec joie les ravines verdoyantes de Sainte-Catherine-de-Fierbois et la grande route de Bordeaux, large et droite; d'où l'on découvre, vers le sud, les lointaines vallées de la Vienne et de la Creuse, couvertes de grands arbres.

Le plateau se creuse profondément en un val au fond duquel coule la Manse. Des ravins indentent les hauteurs riveraines. L'un d'eux dessine, par sa jonction avec la vallée principale, un promontoire sur lequel la petite ville de Sainte-Maure est groupée autour d'un antique château, œuvre du grand bâtisseur Foulque Nerra, renfermant dans son enceinte une église avec crypte. La chapelle souterraine conserve les tombeaux de plusieurs membres de la princière famille des Rohan-Guémené.

Au-dessous de Sainte-Maure, le val est plus profond et étroit encore. Le chemin de fer qui le franchit à trois kilomètres de la ville (1) lui donne un grand caractère. Tous les voyageurs qui vont à Bordeaux connaissent ce paysage, un des plus pittoresques de la ligne, dominée par le château de Brou, que construisit le maréchal de Bourmont.

Ce beau site n'est qu'une apparition, aussitôt après le viaduc on retrouve le plateau, cependant plus vert, plus accidenté, parfois riant avec ses fermes entourées d'arbres et quelques parcs; l'un d'eux, près de Maillé, encadre le

(1) Un embranchement doit bientôt relier Sainte-Maure à la gare.

château d'Argenson, qui a donné son nom à une famille illustre. Le château contemple la vallée de la Vienne, au milieu de laquelle la rivière, large et rapide, déploie ses grandes boucles.

Elle vient de recevoir la Creuse dont le flot abondant l'a fortement accrue. A une demilieue en amont du confluent, à Port-de-Piles, deux chemins de fer rejoignent la grande ligne de Bordeaux. L'un vient de Chinon, l'autre du Blanc. Cette dernière ligne a desservi la Haye-Descartes, petite ville devenue de nos jours un centre vivant.

La papeterie a fait de la Haye-Descartes une véritable ville industrielle. La Haye n'était guère destinée à ce rôle : bourgade morne, au bord d'une rivière navigable seulement *sur le papier,* elle serait profondément ignorée si Descartes — auquel la ville a élevé une statue — n'y était né, et si une chute formée par la Creuse n'avait permis de fonder une papeterie devenue, sous la direction d'un membre de la grande famille Montgolfier, un des établissements les plus importants qui soient consacrés à cette industrie.

L'usine est aux portes de la Haye, dans la

commune de Balesmes (1). La Creuse, soutenue sur ce point par un puissant barrage, forme un bassin ravissant, où l'eau, d'un vert sombre, s'étale entre des saules, remplie d'îles jusqu'au port de la Haye. Une écluse, dont la construction a été imposée aux usiniers, permettrait aux bateaux de gagner la rivière en amont, si l'on avait eu la précaution de draguer le lit en aval; mais les hauts-fonds interdisent la navigation, et une dépense de 200.000 francs est restée sans effet, parce que l'on n'a pu mettre en état les trois lieues de chenal qui séparent la Haye de l'embouchure de la Creuse dans la Vienne.

La Creuse ne rend donc aucun service à l'usine de la Haye-Descartes en dehors de la force motrice. Le fait est d'autant plus déplorable que la papeterie emploie chaque année 4.000 tonnes de houille et reçoit d'immenses quantités de bois de pin pour la fabrication de la pâte; des trains spéciaux le conduisent à la Haye par 500 tonnes à la fois (2). Malgré le prix élevé du fret et du trans-

(1) La Haye-Descartes, 1.638 habitants; Balesmes, 1.714.

(2) Chiffres de la première édition de la 2e série. D'après l'enquête faite par M. Lafitte pour le comité de la Loire navigable, l'usine occupe actuellement 400 ouvriers et utilise 1.200 chevaux de force. Elle produit 6.000 à 7.000 tonnes de papier et tire une partie des pâtes de la fabrique de cellulose de la Roche-Posay.

port par voie ferrée, les bois de Suède arrivent cependant à meilleur compte que ne pourraient le faire ceux de Sologne. Les chemins de fer demandent de 7 à 8 francs par stère pour le transport des bois qui ne valent pas plus de 5 francs en forêt. Ces prix sont trop élevés pour permettre aux sylviculteurs solognots de trouver un débouché. Il faudrait un tarif amenant le bois à l'usine au prix de 10 francs. Il importerait surtout que le canal de la Sauldre, au lieu de finir en impasse à Lamotte-Beuvron, fût prolongé au Cher et à la Loire, afin de conduire le bois dans les usines susceptibles de l'employer. On oublie trop, quand on reproche à nos industriels de s'approvisionner à l'étranger, que la défectuosité de nos moyens de transport rend souvent cela nécessaire.

En ce cas particulier de la papeterie et de la culture du pin, n'est-il pas pitoyable que la Sologne, terre productrice du bois, trouve la concurrence victorieuse des produits forestiers scandinaves, de même que sa régénération agricole est entravée par l'impossibilité d'employer la Sauldre et ses autres rivières au transport des amendements et des produits du sol (1)?

---

(1) Sur la Sologne, voir la 1re série du *Voyage en France*.

C'est pourquoi notre papeterie, malgré tous ses efforts, est tributaire de l'étranger; la pâte de bois, d'un usage si général, ne peut être obtenue à prix suffisamment bas en Sologne et dans les Landes, où les chutes d'eau sont rares et de peu d'importance, où les charbons n'arrivent que grevés de frais de transport excessifs.

Ces faits expliquent comment notre pays ne peut fabriquer avec le bois de ses pinèdes des pâtes pouvant disputer le marché aux pâtes de Suède et de Norvège. Dans la presqu'île scandinave, le pin et le sapin arrivent par les canaux et les rivières jusqu'aux grandes chutes où la force motrice est énorme, où la pâte est préparée à des prix très bas. Les navires la prennent et viennent aux ports qui avoisinent nos groupes de papeteries, à Dunkerque et Calais, pour la vallée de l'Aa, à Honfleur et au Havre pour la région de l'Eure, à Rochefort, Tonnay-Charente et Bordeaux pour l'Angoumois et le Limousin, à Marseille pour le Vivarais et le Dauphiné, à Rouen pour la puissante usine d'Essonnes, près de Corbeil. Dans ces conditions, il est bien malaisé à nos bois de pins de lutter avec égalité contre leurs concurrents du Nord.

Cependant, l'avantage de fabriquer soi-même la pâte et d'échapper ainsi aux fluctuations du

marché est tel, que les manufacturiers de la Haye-Descartes n'ont pas hésité à fabriquer leur pâte de bois, de même que d'autres industriels ont créé à Chantenay, faubourg de Nantes, une fabrique uniquement consacrée à cette production. L'installation de la Haye est superbe. Les bûches sont réduites en poussière par de puissantes machines ; celle-ci, blanchie, débarrassée des parties résineuses, est amenée à l'état de pâte.

Je n'ai pas l'intention de suivre ici cette fabrication; c'est au point de vue social que je voudrais montrer l'établissement de la Haye-Descartes.

Certes, l'usine est merveilleusement outillée et tenue sans cesse au courant des progrès réalisés dans cette industrie; les puissantes machines qui servent à calandrer méritent même d'être signalées, car, chose rare en papeterie, elles sont de fabrication française, sortant des ateliers de Vienne, en Dauphiné; il est très curieux aussi de voir fonctionner les machines utilisées pour le réglage des papiers écoliers et d'administration, si perfectionnées que le prix de revient atteint à peine 20 centimes pour 500 feuilles; mais, ce qui est particulièrement intéressant à la Haye, c'est l'organisation ouvrière, le soin pris pour assurer le bien-être des ouvriers.

Balesmes et même la Haye-Descartes n'auraient pu fournir le logement des ouvriers de cette grande usine. On a donc été amené à construire une cité ouvrière qui est un véritable modèle du genre. Cette cité, « la Papeterie », peuplée de 450 habitants comprend deux parties : l'une, la moins étendue, est consacrée aux employés; chacun de ceux-ci occupe un logement dans des maisons d'un étage divisé en cinq appartements. Au rez-de-chaussée, vestibule et deux pièces, deux pièces au premier, grenier au-dessus, caves voûtées. Derrière, un jardin de 19 mètres 50 de longueur sur 5 mètres 60 de largeur. Les maisons, gratuitement fournies aux employés, coûtent environ 5.000 francs par logement couvert, soit 87 francs le mètre.

Ces efforts ont porté leurs fruits; la population ouvrière de la Haye-Descartes paraît heureuse; il n'y a là ni agitation ni grève.

La cité ouvrière proprement dite comprend 160 maisons. Elles n'ont qu'un rez-de-chaussée et un grenier. Le jardin est de dimensions à peu près semblables à ceux des employés. Chaque logement comprend une vaste pièce sur la rue et deux chambres sur le jardin; ces habitations sont revenues à 2.078 francs l'une, soit 41 francs 50 le mètre couvert.

M. de Montgolfier (1) ne s'est pas borné à donner le logement à ses employés et ouvriers, il a voulu faire de la cité un véritable village doté de tous ses services. Une buanderie permet de faire la lessive en commun, un puits artésien alimente le lavoir. Les ouvriers reçoivent gratuitement les soins d'un médecin attaché à l'établissement. Enfin, des écoles organisées par l'usine et dont les maîtres sont payés par elle donnent l'instruction aux enfants, qui tous reçoivent, gratuitement aussi, les fournitures scolaires.

Cette Touraine, qui paraît si étrangère au mouvement de rénovation industrielle, lorsqu'on la voit seulement par ses heureuses et molles cités de la Loire, du Cher et de l'Indre, présente ainsi, à Châteaurenault, à la Haye-Descartes, à Paviers, à Amboise, de remarquables exemples de prospérité manufacturière, à l'abri des grandes secousses sociales, comme elle offre, à la Briche, une image frappante de ce que peut être la grande propriété sous une impulsion énergique et l'esprit de progrès.

Une autre papeterie est actionnée par la Creuse, à la Guerche, dans une partie de la val-

---

(1) Cet homme de cœur n'est plus, l'usine est passée entre les mains d'autres industriels qui tiennent à honneur de continuer l'œuvre.

lée assez solitaire et que le chemin de fer a négligée pour aller remonter la vallée de la Claise, plus populeuse avec ses curieuses petites villes de Grand-Pressigny et de Preuilly — décrites dans un autre volume consacré aux parties berrichonnes de la vallée de la Creuse (1).

Au Grand-Pressigny aboutit le chemin de fer départemental venu d'Esvres à travers le plateau de Sainte-Maure. En quittant la Creuse, il va traverser le val du Brignon et desservir le gros bourg de Ligueil, d'où se détache un embranchement vers Loches. Ligueil, grâce à cette jonction de voies ferrées, est devenue un centre pour toute la région des falunières. Elle possède des foires et des marchés très fréquentés par les habitants du plateau.

(1) 26e série du *Voyage en France.*

XI

RICHELIEU, CHINON ET LE CHINONAIS

La Vienne et ses carrières. — La chaux hydraulique. — L'Ile-Bouchard. — Les chênes truffiers. — Une grande ville avortée : Richelieu. — Restes de la cité cardinale. — Le commerce des conserves. — La sainte chapelle de Champigny et ses vitraux. — Rivière et son église. — Apparition de Chinon. — La ville de Chinon. — Le château. — Jeanne d'Arc. — Rabelais guide en Touraine. — Les vergers de Chinon. — Le pays de Véron. — Les pruneaux de Tours et les poires tapées.

(*Carte de l'État-major:* feuilles de Loches S.-O., N.-O.; Saumur N.-E., N.-O.)

Chinon. Avril.

Après avoir reçu la Creuse, la Vienne, devenue plus ample, descend, par de molles courbes, entre de belles collines revêtues de vergers et de vignes. Le fond de la vallée, large et régulier, est couvert de cultures entre lesquelles, sur la rive gauche, errent des ruisseaux venus des collines poitevines. Ce riche pays, de formation calcaire, est le siège d'une industrie active, celle de la chaux hydraulique et du ciment. De chaque côté

de la grande rivière, les coteaux sont entaillés par les carriers. La fumée des fours, la poussière des usines où l'on broie et blute la chaux, souillent çà et là l'harmonieux paysage. Depuis le hameau de Falaise, aux limites du département de la Vienne, jusqu'aux approches de l'Ile-Bouchard, sur plus de 20 kilomètres, neuf usines se suivent : à Falaise, Antogny, Ports, Marcilly, Parçay, Trogues et Paviers. Ce dernier hameau a même parfois donné son nom aux produits du bassin, grâce à l'excellence de ses chaux. Paviers a annexé à l'industrie primitive celle des ciments. La force hydraulique ou les machines à vapeur donnent une puissance dépassant 400 chevaux à ces établissements, qui produisent chaque jour 100 tonnes de ciment et de chaux. La production serait autrement considérable si la Vienne était améliorée, si la Loire redevenait navigable. Les charbons parviendraient de Nantes à peu de frais et la chaux trouverait des facilités d'exportation dans les ports de la Loire maritime.

Ces usines, dotées d'un remarquable outillage de broyeurs et de séchoirs, sont assises sur le banc calcaire même, dans lequel s'ouvrent les galeries d'extraction.

Paviers est à l'extrémité du bassin, près de

Crouzilles, village intéressant par son église et possédant un des plus grands dolmens de cette région particulièrement riche en monuments mégalithiques, non loin du débouché de la Manse, qui vient de couler, depuis Sainte-Maure, dans une vallée rocheuse et pittoresque, dominée au nord par le grand plateau des landes du Ruchard.

A l'embouchure de la Manse, la mignonne petite ville de l'Ile-Bouchard est le centre commercial de cette partie de la vallée. L'île, qui a pris le nom de ses seigneurs, fut occupée vers l'an 900 par un château aujourd'hui disparu. De chaque côté de la rivière, un bourg se créa pour profiter de la protection féodale : Saint-Gilles au nord, Saint-Maurice au sud. L'ensemble de cette agglomération, divisée par la Vienne, est devenu la commune de l'Ile-Bouchard, peuplée de moins de 1.500 habitants, mais ceux-ci étant tous groupés dans les deux quartiers, la ville a vraiment allure citadine.

La riante petite cité possède d'intéressants monuments. A Saint-Gilles, où débouche la Manse, c'est l'église du quinzième siècle, dont le chevet fut malheureusement reconstruit dans le goût du jour, au seizième siècle ; à Saint-Maurice, une église du quatorzième siècle a subi le

même sort. L'édifice est remarquable par son clocher surmonté d'une haute flèche. L'Ile-Bouchard possédait une autre église, Saint-Léonard, œuvre superbe du onzième siècle, détruite par les protestants, avec le prieuré dont elle faisait partie. Il en reste d'admirabes ruines, notamment le chevet, dont les arcades et les piliers à chapiteaux du style roman sont parmi les restes les plus précieux et les plus purs de cette époque. Une quatrième église, qui appartenait à un couvent des Cordeliers, ne sert plus au culte. Le nombre et l'importance de ces monuments permettent de supposer que Saint-Gilles et Saint-Maurice étaient plus peuplés avant la prise du château par les protestants et le pillage auquel ils se livrèrent en 1562.

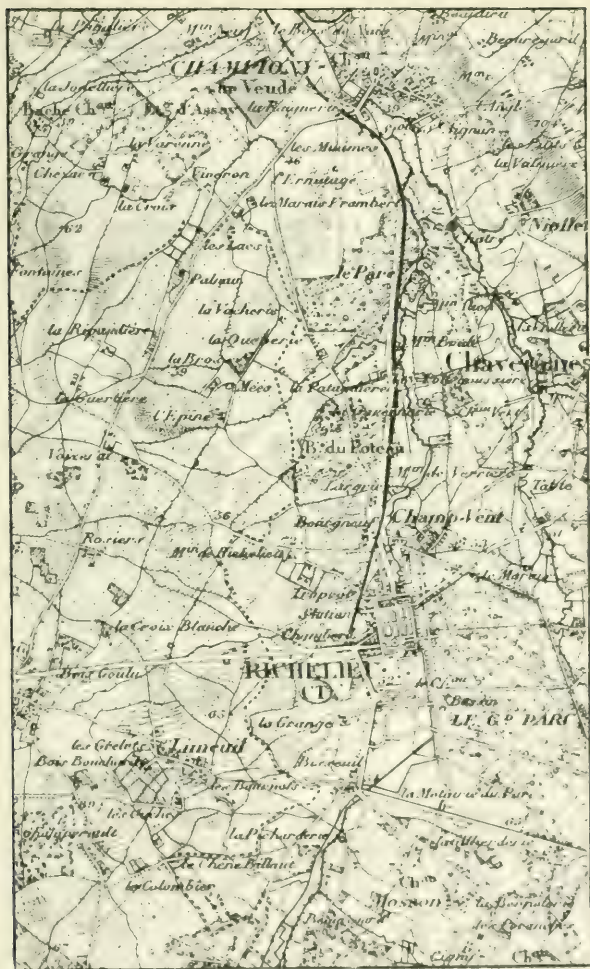
Une route accidentée, tracée sur le plateau compris entre les deux vallées de la Bourouse et de la Veude, relie l'Ile-Bouchard à Richelieu. Pays assez solitaire. Pas de village, mais des fermes et de petits hameaux, pendant ce trajet de 14 kilomètres. Des chênaies couvrent une partie du plateau. Elles sont fertiles en truffes, que les fabricants de pâtés de Richelieu font entrer dans leurs préparations. Même beaucoup de bois de chênes ont été plantés dans le seul but d'obtenir des truffes. Cette industrie syl-

vaine est particulièrement importante entre Richelieu et Loudun.

La route descend aux flancs de jolies pentes dans la vallée de la Veude, franchit cette humble rivière et atteint bientôt Richelieu, curieuse petite ville que l'on pourrait appeler le Versailles du Chinonais, si elle n'avait été poitevine avant de devenir chef-lieu de canton de l'arrondissement de Chinon. Un Versailles antérieur à celui de l'Ile-de-France, mais conçu, comme lui, sur un plan solennel et, plus que lui, endormi.

Richelieu est une création du grand cardinal, qui voulut une ville digne de son rang, au lieu de l'humble village poitevin dont il reçut le nom. Les guides s'extasient sur la ville, « régulière, vaste, luxueuse ». L'admiration porte à faux. Certes, régulière, Richelieu l'est; mais « vaste et luxueuse » est de trop.

Une seule voie a été achevée : la rue principale; elle a exactement 450 mètres de longueur. Le plan entier de la ville comporte 600 mètres sur 400. C'est modeste. Le cardinal n'a jamais songé à faire plus grand, puisque les fossés et les portes, encore debout, montrent les limites dans lesquelles il voulait circonscrire la ville digne de porter son nom. Comme Sully à Henrichemont, le ministre de Louis XIII, tout



Veude
les Minimes
l'Ermitage
les Lacs
le Parc
la Vacherie
B. du Poteau
Champ-Vent
Station
RICHELIEU
(CT)
la Croix Blanche
Bois Goulu
la Grange
Bassin
le Colombier

puissant qu'il fût, n'a pu déplacer la vie d'une province. Même son plan n'a pas été entièrement réalisé. La rue, bordée de lourds hôtels, hauts et solennels, aurait grand air si la vie étriquée et mesquine des humbles citadins qui ont succédé aux courtisans du cardinal n'avait amené à rapetisser l'aspect des logis. Ces grandes portes, ces vastes baies n'étaient pas en harmonie avec les habitudes des petits bourgeois et des boutiquiers qui sont venus s'installer ici. On a aveuglé des ouvertures, rétréci les autres; parfois l'impossibilité de trouver des locataires a amené l'abandon : des maisons inoccupées en partie sont lamentablement lézardées. Quelques hôtels ont échappé à ce sort. Habités par des familles aisées, soigneusement entretenus, ils ont réellement un air majestueux et donnent idée de ce qu'aurait pu être une ville telle que la comprenait l'esprit ordonné du grand cardinal.

Richelieu disparu, son œuvre s'est atrophiée. Au lieu de recevoir des hôtels, les rues secondaires se sont bordées de maisons sans caractère, laides et basses. Le plan d'une cité seigneuriale se prêtait peu aux besoins d'une ville de labeur : alors les constructeurs se sont jetés sur les remparts. Ceux-ci ont été creusés de maisons; d'au-

tres bâtisses se sont élevées contre ou sur la muraille. Ces habitations parasites, s'élevant au milieu des broussailles qui couronnent les remparts, regardant le fond des douves devenues de petits jardinets, sont le pittoresque de Richelieu; elles rachètent le majestueux ennui de la grand'rue et la morne placidité des rues latérales. Une de celles-ci possède encore une enseigne devant remonter aux premiers âges de la ville : celle de l'auberge de la Galère. Elle représente un combat naval et porte en exergue : « Victoire sur les ennemis ».

Des monuments dont Richelieu voulait orner sa ville, il ne reste qu'une curieuse halle et l'église, type du plus pur style jésuite; celle-ci ne manque pas d'harmonie et de grandeur. Quant au château, on n'en voit plus qu'une aile, surmontée d'un dôme, et l'entrée monumentale. L'édifice a été détruit par la bande noire, subissant ainsi le sort de la belle demeure voisine, Champigny, que fit raser le cardinal.

Malgré son abandon et la diminution énorme de sa population, qui avait atteint 8.000 âmes (1), Richelieu est assez prospère. La ville le doit moins au cardinal qu'aux « harnois de gueule »

(1) Population actuelle (1906) 2.365 habitants.

chers à Rabelais. La petite cité poitevine a imité les habitants de Vaucluse en plantant des bois de chênes truffiers; ils lui rapportent pour plus de deux millions de truffes chaque année. A leur tour, les truffes ont amené le commerce des conserves alimentaires : on fait des pâtés et des jambons. Par cette industrie de victuailles, Richelieu est devenue tourangelle, bien plus : chinonaise et rabelaisienne.

Richelieu est relié à Chinon par un chemin de fer qui suit la vallée de la Mable, puis celle de la Veude. Des prés, des bois, dont les allées disent l'ancien rôle de parcs, couvrent cette large dépression. Toute la contrée fut, en effet, domaine princier. Au nord de Richelieu, Champigny-sur-Veude possédait ce château, dont l'opulence et la prépondérance excitèrent la jalousie du cardinal; il acquit et fit détruire l'admirable résidence due à Louis Ier et Louis II de Bourbon. Seuls, les écuries et le logement des pages — qui prend aujourd'hui titre de château — échappèrent au marteau des démolisseurs, avec la Sainte-Chapelle. Pour dire la splendeur du palais évanoui, les chroniqueurs évaluent à 500.000 livres le prix des matériaux.

Le vandalisme du cardinal a du moins épargné un bijou architectural, la Sainte-Chapelle,

que fit édifier Louis Ier de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon, élégant édifice alourdi par un péristyle classique. La Révolution a saccagé les monuments funéraires et mutilé les ornements qui faisaient du précieux édifice une sorte de châsse ciselée. Comme par miracle, les onze verrières ont échappé à la dévastation ; elles constituent l'ensemble le plus complet de peintures sur verre que nous ait laissé la Renaissance, bien que leur valeur d'art soit dépassée par les vitraux d'autres chapelles ou églises contemporaines, comme celles d'Écouen et de Montmorency.

Au temps des Bourbons, la Sainte-Chapelle de Champigny était confiée à un chapitre de cinq dignitaires et de onze chanoines, chargés de veiller sur les reliques acquises par les princes. Il y avait, entre autres, une épine de la couronne du Christ, et « un des trente deniers que reçut Judas pour prix de sa trahison »!

Au-dessous de Champigny, la vallée de la Veude, rétrécie en un couloir dont le fond est tapissé de prairies, va s'ouvrir sur la large vallée de la Vienne, où le chemin de fer de Richelieu se rattache à celui de Chinon, dans la gare de Ligré-Rivière. La Veude rejoint la

Vienne en amont de Rivière, village allongé sur le bord du grand cours d'eau. L'église, du onzième siècle, est une des plus remarquables de ce pays si riche en beaux édifices; le chœur est fort élevé au-dessus de la nef; on y accède en gravissant quinze degrés; sous ce beau vaisseau est une crypte à trois nefs.

Au loin, apparaît Chinon, superbement couronnée par les immenses ruines du château. Tours, donjons, courtines, se dressent au-dessus des toits bleuâtres et des flèches de la petite ville.

A mesure que l'apparition se précise, elle se fait plus belle et plus évocatrice. Certes, Chinon n'a pas un aspect aussi saisissant que Loudun, mais elle éveille des souvenirs plus doux. Là-haut, Jeanne d'Arc vint trouver celui qui n'était que le roi de Bourges, pour le conduire à la conquête de la France sur les Anglais. Si le palais a perdu les toits aigus qui le hérissaient, si les remparts découronnés laissent aujourd'hui apparaître la végétation croissant dans les ruines, l'ensemble, cependant, garde assez fidèlement les lignes du tableau qui dut frapper Jeanne quand elle vint des confins de Lorraine.

Ce n'est pas seulement le souvenir de la sainte de la Patrie qu'évoque Chinon, c'est encore,

avec plus de force peut-être, celui de Rabelais et de son œuvre.

Si l'on peut parcourir la Palestine la Bible à la main, en guise de *Bædecker,* on pourrait se servir de Rabelais comme guide dans l'aimable pays de Chinon, où il a placé l'action de son



docte Pantagruel, bien que le chemin de fer ait détruit l'ordonnance du voyage en obligeant à compter avec l'itinéraire officiel. On éprouve un singulier sentiment en voyant transformer en gares et la Roche-Clermault, et Mirebeau-en-Mirebalais, et Chinon !

— Chinon, dix minutes d'arrêt! buffet! Voilà ce que n'a pas prévu la sibylle de Panzoust.

Même si Rabelais n'avait rendu populaires ses riantes bourgades, le Chinonais serait encore à visiter. Les voies ferrées qui s'y croisent en tous sens en font une des régions de la Loire les plus accessibles.

Chinon, malgré ses transformations modernes, son quai ombreux et sa gare, est demeurée une des plus curieuses parmi les vieilles cités de France. Les nouvelles percées n'ont pas réussi à lui enlever le ravissant caractère que lui donnent ses maisons de la Renaissance. Ses habitants, d'ailleurs, ont un patriotisme local très vif : ils conservent, avec un soin jaloux, les demeures seigneuriales construites sur les flancs du coteau. Près de l'église Saint-Maurice, il y a toute une rue bordée d'édifices charmants, entretenus avec un goût bien rare. L'un de ces logis est orné d'une enseigne en fer forgé, rappelant que là était la boutique d'un tailleur qui *rapetassa* le pourpoint de Charles VII pour tant de sols et de deniers!

Sur le quai, non loin de cette rue de la Lamproie où le père de Rabelais tenait une hôtellerie réputée, est la statue du puissant écrivain, belle œuvre d'Émile Hébert. Jeanne d'Arc a

son effigie au delà, sur un vaste champ de foire. L'héroïne a été représentée par le statuaire Roulleau dans une pose un peu théâtrale. Sur un cheval lancé au galop, elle se tient debout sur ses étriers, ayant à la main gauche sa bannière, à la main droite l'épée de Charles-Martel. Le monument, de vastes proportions, produit grand effet.

Chinon a conservé ses églises : Saint-Étienne, dont la façade est timbrée des armoiries de Philippe de Comines, qui fit terminer l'édifice alors qu'il était gouverneur de la ville; Saint-Maurice, œuvre intéressante du style Plantagenet; Saint-Exme, enlevée au culte, mais gardant intactes ses parties romanes. Même, si elle n'avait son château, Chinon mériterait une visite pour ces restes du passé et le charme de ses vieilles rues.

Le château n'est plus qu'un squelette, murailles et tours enveloppant le rocher sous lequel la ville est blottie. Rien ne reste des logis royaux. De la salle où Jeanne d'Arc sut reconnaître le roi, dissimulé, pauvrement vêtu, au milieu des courtisans, il ne subsiste qu'un pan de mur avec une cheminée. Mais la tour dans laquelle on lui donna gîte demeure debout.

Le château comprenait trois parties, trois

forteresses distinctes, séparées par de profondes coupures dans le roc. Les logements, les habitations de la garnison, tout a disparu. Des arbres, des arbustes, des parterres occupent leur emplacement.

Le château de Saint-Georges, le plus près de la ville, n'a laissé que des linéaments de son enceinte. Un fossé le séparait du château du milieu, résidence du Roi, construit sur les substructions du castrum romain de *Caïno,* d'où est venu le nom de Chinon. Un autre fossé, entaillé dans le rocher, sépare le château du Milieu du château du Coudray, partie la plus belle des ruines, la mieux conservée aussi. Le donjon du Moulin, entre les deux forteresses, est la tour où Jeanne d'Arc fut logée.

Le château du Coudray est intact en bien des parties : les tours, notamment la tour du Moulin, conservent toute la netteté de leurs lignes. Du promontoire qui couvre la forteresse, la vue est superbe sur la Vienne large, calme, transparente, enserrant des îles vertes, sur les campagnes du petit pays de Véron et, au nord, les premières futaies de la forêt de Chinon, qui ne couvre pas moins de 5.235 hectares. La roche apparaît sur bien des points, blanche, souvent creusée d'habitations et dans laquelle s'ouvrent les carrières

profondes des Valains, qui ont fourni les matériaux pour la construction de la ville, des églises et des forteresses.

Chinon est restée ville bourgeoise et commerçante. L'industrie ne s'y est pas implantée. L'activité se porte surtout sur les récoltes spéciales à cette heureuse contrée, la vigne et les fruits. La ville doit à ses vignobles et à ses vergers le charme particulier de ses campagnes. Rien n'est riant comme les petites collines traversées par le chemin de fer de Port-Boulet, avec leurs vergers de pêchers et de pruniers, les chemins bordés de maisons qui unissent les villages. Ce terroir porte le nom particulier de Véron. Par contre, la partie basse, la Varenne, est, en dépit de son opulence, quelque peu monotone. Sans le large ruban de la Loire, qui fuit entre les peupliers, le paysage serait triste.

Le Véron a donné lieu à des légendes ou à des traditions qui tendent à s'effacer. Ses habitants étaient appelés Bédouins, les Bédouins du Véron. Ils descendraient de Maures réfugiés entre l'Indre, la Loire et la forêt de Chinon, après l'écrasement de l'armée musulmane par Charles-Martel, à Poitiers. On retrouverait encore le type sarrasin parmi les Véronais, reconnaissables à leur visage brun et leur barbe noire.

Les collines de ce petit pays sont délicieuses. Les vignes alternent avec les luzernières; les pêchers mettent une neige rose au flanc des vallons. Au sommet des coteaux, tournent gaiement des moulins à vent, bizarrement campés sur des pyramides. Ce paysage m'a rappelé, avec je ne sais quoi de plus vivant, la presqu'île d'Arvers, aux bords de la Seudre (1).

Les fruits recueillis sur ces coteaux fortunés sont conservés par séchage. Les pommes deviennent poires tapées, les prunes fournissent les pruneaux de Tours.

Cette industrie périclite un peu. On s'est endormi, dans le val. Tandis que les cultivateurs de Lot-et-Garonne amélioraient leurs cultures et leurs procédés, en Touraine on restait inactif. Les arbres morts n'ont pas été remplacés; on ne replante guère. Le centre de cette industrie, Candes, où se font les plus grosses affaires, est bâti dans une situation fort pittoresque, au confluent de la Vienne et de la Loire, comme l'indique son nom de *Condate,* à peine défiguré et que tant de *Condé* assis à la jonction de cours d'eau portent encore. La Vienne, qui vient de couler au pied de belles collines boisées, le dis-

(1) Voir *Voyage en France,* 3e série.

pute au grand fleuve par la largeur et la masse de ses eaux. Candes est comme collé à la colline abrupte. Une admirable église, bâtie sur l'emplacement même de la cellule où mourut saint Martin, se dresse au milieu du village. Plus haut est un ancien château royal. Au fond, Montsoreau et son château de la Renaissance, qui devient une bâtisse lamentable, continue la perspective. C'est un des plus beaux sites de la Loire (1).

Candes et Montsoreau ont des cuiseurs qui vont dans toute la campagne voisine, en Touraine et en Anjou, chercher les prunes, les poires et les pommes destinées à être séchées. Il y a quarante ans encore, les cultivateurs eux-mêmes préparaient tous les fruits. L'industrie s'est transformée : à peine une moitié est-elle séchée sur place; les producteurs livrent l'autre aux cuiseurs. Les prunes sont simplement séchées au four, sur des claies; mais les fruits à couteau sont pelés, puis *tapés* après une cuisson incomplète et, enfin, séchés entièrement. Ce sont les plus beaux pruneaux, ceux que recherchent les marchés de Londres et de Bruxelles. Les petits fruits sont simplement séchés et expédiés dans le Nord et l'Ouest pour la fabrication des cidres.

---

(1) Voir le chapitre XXVI.

La Touraine alimentait jadis l'Europe entière ; aujourd'hui, sauf pour les produits de première qualité, Candes rencontre la concurrence de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de la Suisse et de l'Amérique. Jusqu'en 1878, le Chinonais exportait plus de 500.000 kilos de pommes et de poires tapées en caisses et en paniers et une quantité égale de pommes à cidre sèches. Ces chiffres ont fort diminué. L'Allemagne produit aujourd'hui près de 60 millions de kilos. Le Havre reçoit, chaque année, 500.000 kilos de pommes sèches. En Amérique, dans certaines régions, la culture du pommier tend à remplacer les autres ; l'abondance y est telle, que le prix des fruits n'est pas assez élevé pour payer la cueillette et le transport à l'usine. En 1888, on n'a pas ramassé tous les produits. La diminution de prix a atteint 25 %. Le Havre a reçu 4.356 tonnes de pommes à boisson, dites amiral, et 200.000 kilos de pommes à dessert, dites évaporées (1).

Dans leur réponse au questionnaire du conseil supérieur du commerce, en 1889, les industriels de Candes et de Chinon demandaient naturelle-

---

(1) En 1908, les arrivages de pommes et poires se sont élevés à 4.955 tonnes au Havre.

ment la protection contre cette invasion. Mais on trouvait la réfutation dans les doléances mêmes. Les producteurs avouent que les pruneaux de choix de leur pays ont continué à avoir la prépondérance sur les marchés étrangers. S'il en est ainsi, pourquoi ne pas transformer les cultures et abandonner la fabrication des produits communs? En admettant qu'on ferme la frontière, Allemands et Américains n'en prendront pas moins les marchés étrangers; nous ne pouvons les en empêcher. Dès lors, ne serait-il pas plus sage de chercher à les supplanter pour les articles supérieurs, ceux que nos concurrents ne peuvent obtenir, parce qu'ils n'ont ni le sol ni le doux climat de la Touraine et de l'Anjou, grâce auxquels les fruits obtiennent une qualité et une saveur qu'on ne saurait rencontrer ailleurs?

XII

LE PAYS DE RABELAIS

La Roche-Clermault et Rabelais. — Panzoult et sa sibylle. — La guerre entre Picrochole et Grandgousier. — La ferme de la Devinière. — Principes militaires de Rabelais. — Rabelais professeur de tactique. — Le passage du Négron. — Le camp du Ruchard. — Les landes du Ruchard.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Loches N.-O., S.-O.; Saumur N.-E., S.-E.)

Camp du Ruchard. Avril.

Le chemin de fer de Loudun à Chinon gagne les bords de la Vienne à travers un pays assez maigre et banal, sans horizon. De grands noyers sur les routes, de maigres taillis, des champs argileux où six grands bœufs ont peine à traîner la charrue, précèdent la fraîche vallée de la Roche-Clermault; là Rabelais fit heurter les armées de Picrochole et de Pantagruel.

Partout on retrouve l'empreinte, ou si l'on aime mieux, les traces de Rabelais. On montre à Chinon la maison où les habitants voient le lieu de naissance de leur grand homme — lequel

serait né à la Devinière, près de Seuilly, ou même à Saint-Germain-sur-Vienne. Parmi les paysans, le souvenir du narquois et profond conteur reste vivant. J'en eus la preuve en descendant des landes du Ruchard, au flanc d'un des ravins boisés qui contrastent par leur fraîcheur et leur grâce avec la tristesse du plateau. Le hasard de la course m'avait conduit à Panzoult, en vue de la riante vallée de la Vienne. Panzoult, ne serait-ce pas le Panzoust où Rabelais envoie le bon Panurge consulter la sibylle? Un paysan, me voyant errer à l'issue du vallon, m'a éclairé :

« Vous venez voir la grotte de Rabelais? » m'a-t-il demandé.

Il y a en effet, une grotte, ou plutôt une de ces excavations creusées dans le roc pour servir d'habitations, dont on rencontre un nombre si considérable dans toute la Touraine, encore occupées par des populations nombreuses. La grotte de Rabelais conserve des traces de peintures grotesques et, naturellement, le paysan chinonais, qui s'esbaudit toujours des grasses plaisanteries de *Pantagruel*, dont il n'a su comprendre le sens, a attribué au joyeux conteur la découverte de cette retraite. En réalité, Rabelais, s'il la connut, n'y abrita point sa sibylle.

car il nous représente le gîte de la sorcière comme une « case chaulmine, mal bastie ».

Mais tout le pays n'en est pas moins le théâtre où se déroulent en partie les scènes du *Gargantua* et du *Pantagruel*. Puisque la malechance me fait visiter le camp du Ruchard au moment où la vie militaire est absente, au moins vais-je pouvoir étudier sur place les idées stratégiques et tactiques de Rabelais. Ce prodigieux esprit ne se borna pas à posséder toutes les connaissances littéraires et scientifiques de son temps; dans le récit des combats livrés entre les armées de Picrochole et de Grandgousier, on rencontre, avec surprise, un Rabelais militaire dont les conceptions pour la lutte en rase campagne, l'attaque et la défense des places, méritent l'attention. C'est même une part importante du *Gargantua*, et l'on a pu faire un petit volume en reproduisant tous les passages relatifs à cette guerre qui a tant exercé la sagacité des commentateurs.

Le théâtre des opérations, c'est le doux pays du Chinonais, cette vallée heureuse où la Vienne baigne de vertes prairies et frôle des coteaux couverts de vignes, portant en amphithéâtre les petites villes, les bourgs et les forteresses féodales. Rabelais y était né; il avait vécu dans

ces paysages tranquilles où la vie est plantureuse et facile, le vin généreux et clair. La maison où l'on place avec le plus de vraisemblance son lieu de naissance est encore debout, c'est la ferme de la Devinière, assise à l'orée de la forêt de Fontevrault, entre Lerné, qu'il fit la capitale du roi Picrochole et la Roche-Clermault, dont il fait une des citadelles de Grandgousier. Entre les deux est Seuilly, ce Sevillé où Rabelais fit ses études, dans l'abbaye, désormais fameuse, par les prouesses de frère Jean des Entommeures chassant les envahisseurs. Plus au nord, le rivage de la Loire fut choisi pour site de l'abbaye de Thélème.

La guerre dont Rabelais fait un récit pittoresquement animé se déroule dans le vallon du Négron, très petite rivière aux rives fort marécageuses, venue des environs de Loudun. Certaines parties sont de vastes champs de joncs et de roseaux présentant un obstacle considérable, même aujourd'hui où des chaussées permettent de franchir les fondrières.

Au temps de Rabelais, il ne devait y avoir qu'un point de passage : le gué de Vède, oublié aujourd'hui, un pont franchissant le ruisseau. Sur la rive droite, couvrant un coteau aux pentes raides, un château maîtrisait le passage ;

les remparts, maintenant arasés en terrasses, sont bien reconnaissables encore. C'est la Roche-Clermault, dont le siège est raconté avec tant de précision par Rabelais. Le village est riant ; chaque année, le jour de l'Ascension, il sort de son calme pour sa grande assemblée destinée à l'*accueillage,* c'est-à-dire à la louée des domestiques; une réunion semblable a lieu le dimanche qui précède la Saint-Michel. On peut retrouver alors les types de paysans parmi lesquels Rabelais recruta les armées de ses héros.

On sait comment la guerre s'engage au chapitre XXV de *Gargantua.* Les fouaciers de Lerné, c'est-à-dire les marchands de gâteaux allant vendre leur friandise à Chinon, se prirent de querelle avec les bergers du pays de Grandgousier qui surveillaient les vignes et voulaient leur acheter des fouaces. Les gens de Lerné étaient les agresseurs, mais ils allèrent se plaindre à leur roi Picrochole ; celui-ci entra en fureur et, sans enquête, sans demander d'explications au roi son voisin, convoqua le ban et l'arrière-ban de ses forces. Le tableau de la mobilisation de l'armée picrocholine est singulièrement plein de vie et serait encore exact aujourd'hui, appliqué à nos méthodes. Le souverain fait battre le

tambour, mettre l'artillerie sur affûts, charger les munitions et les vivres. Il délivre les commissions, c'est-à-dire les lettres de service, charge de l'artillerie Toucquedillon, son grand écuyer, donne l'arrière-garde à un autre général et dé-



cide que lui-même marchera avec la « bataille », l'armée de choc. Pendant ce temps, il fait monter à cheval ses éclaireurs — ses troupes de couverture — et les envoie fouiller le pays ennemi. Sur leur rapport que tout est tranquille, il met son armée en route ; celle-ci, ne trouvant aucune résistance, se met à piller le pays.

détruisant tout sur son passage. Sevillé (Seuilly) est détroussé; l'abbaye, un moment envahie, est sauvée par frère Jean des Entommeures qui assomme treize mille six cent vingt-deux Picrocholins à l'aide d'un bâton de croix, aidé par les moinetons qui « égorgetaient » les blessés avec de petits couteaux.

Picrochole, pendant ce temps, franchit le gué de Vède avec le gros de l'armée. Chez Grandgousier, souverain bénévole, on ne s'attendait pas à une guerre. Et la Roche-Clermault, mal gardée, fut envahie à la tombée de la nuit; le château et les abords étaient peu ou pas armés, un assaut tenté au matin fit succomber la place. Aussitôt Picrochole, chef avisé, la met en état; elle était déjà forte « et par art et par nature, à cause de la situation et assiette ». La Roche-Clermault, bien pourvue de munitions, devenait une précieuse tête de pont, soit pour continuer la campagne, soit pour protéger la retraite.

Grandgousier, averti de cette incursion sur son territoire, envoie demander des explications à l'envahisseur; pour éviter une guerre, il offre de rembourser au delà les fouaces achetées de force par ses bergers et de donner une indemnité au fouacier Marquet, blessé dans la bagarre. Mais

Picrochole, grisé par sa conquête de la Roche-Clermault, excité par ses généraux, repousse toutes les avances; le mince succès de la première affaire lui fait croire que le monde entier va tomber entre ses mains. Le plan de campagne élaboré dans le conseil de guerre nous semble œuvre de fous, mais si l'on fait un retour sur le siècle présent, combien de souverains furent des Picrocholes, que d'hommes d'État et de généraux semblent s'être inspirés du conseil de guerre de la Roche-Clermault!

Le succès paraissait tellement évident à toute l'armée picrocholine, chefs et soldats, que nul ne se gardait. « Espars et mal en ordre », ils s'en allaient par le pays, pillant et détroussant. Gargantua, rappelé en hâte de Paris par son père, envoie son écuyer Gymnaste reconnaître les choses. Gymnaste, au retour, montre les envahisseurs « maraulx, pilleurs et brigands, ignorant de toute discipline militaire », faciles dès lors à assommer comme bêtes.

On assiste maintenant aux rencontres de cavalerie. Les troupes de Picrochole, rendues inquiètes par leurs succès mêmes, sont prises de panique à la première résistance. Si Rabelais fait la part belle à son héros Gargantua, sa stature formidable lui permettant d'assommer les enne-

mis avec un arbre en guise de bâton, on n'en revient pas moins à des proportions humaines dans le reste de l'aventure. Et il faut voir alors la sagesse des mesures et l'audace des opérations! Une reconnaissance de nuit, par vingt-cinq partisans ayant chacun en croupe un arquebusier, rencontre un fort parti ennemi, et l'on discute s'il ne convient pas de se replier :

« Estimez-vous les hommes par le nombre et non par la vertu? » dit à Gargantua Jean des Entommeures. Et il fonce sur l'ennemi que cette attaque trouble et met en débandade. Excellente leçon à l'adresse des cavaliers.

Pendant ces escarmouches qui suffisaient à maintenir Picrochole autour de la Roche-Cermault, sa seule conquête, Grandgousier couvert par sa cavalerie, soutenu par les pays voisins qu'effrayait l'ambition de Picrochole, préparait son armée. Sous la plume de Rabelais, chaque village ou château du Chinonais, sur la Vienne, l'Indre et la Loire devient une république comme l'étaient les petits États italiens ou les cantons suisses. Et pour qui visite la contrée, il est très amusant de voir ces menus bourgs ou villages offrir pour secours « six vingts quatorze millions, deux escus, et demy d'or »; 15.000 hommes d'armes, 32.000 chevau-légers, 89.000 arquebu-

siers, 140.000 aventuriers, 11.200 canons, doubles canons, basilics et spirolles, plus 47.000 pionniers pour les travaux de campagne. Le tout soldé et ravitaillé pour six mois. Mais Grandgousier, toujours prudent, refuse, sans doute par crainte des revendications futures de ses alliés. Il préfère compter sur ses propres forces, sur ses troupes permanentes casernées dans ses châteaux et places fortes de la Devinière — la ferme où naquit Rabelais, — Chavigny, Granot et Quinquenais.

Cette armée, sans cesse prête à la lutte, représente l'idéal d'une force permanente sur le pied de guerre. Le tableau tracé par Rabelais devançait l'époque, car il faudra à la France bien des années pour obtenir une organisation aussi sage et savante :

Montant en nombre de deux mille cinq cens hommes d'armes, soixante et six mille hommes de pied, vingt et six mille harquebousiers, deux cens grosses pièces d'artillerie, vingt et deux mille pionniers, et six mille cheuaulx legiers, tous par bandes, tant bien assorties de leurs thesauriers, de viuandiers, de mareschaux, d'armuriers et aultres gens nécessaires au trac de bataille, tant bien instruictz en art militaire, tant bien armez, tant bien recongnoissans et suyuans leurs enseignes, tant soubdains à entendre et obeir à leurs capitaines, tant expediez à courir, tant forts à chocquer, tant prudens à l'aduenture, que mieulx ressembloyent une

harmonie d'orgues et concordance d'horloge qu'une armée ou gendarmerie.

La mobilisation achevée, l'armée pourvue de tout ce qui lui est nécessaire, on décide de reprendre la Roche-Clermault afin de rejeter l'ennemi sur son territoire. Le Négron est un obstacle; on le franchit au moyen de bateaux et de ponts « légièrement faictz ». La place se gardait; bien mise en état, elle était capable de soutenir un siège. Dans la nuit, Gargantua, mis à la tête des troupes, réunit un conseil de guerre. Gymnaste, d'un mot, fait décider une attaque immédiate. :

Telle est la nature et complexion des Françoys qu'ilz ne valent qu'a la première poincte. Lors ilz sont pires que diables. Mais s'ils seiournent, ilz sont moins que femmes. Je suis d'aduis qu'à l'heure presente, après que vos gens auront quelque peu respiré et repeu, faciez donner l'assault.

Paroles profondes et vraiment françaises qu'il faudrait faire inscrire sur tous les murs de nos écoles militaires, jusques et y compris l'École supérieure de guerre. Oubliant cette « nature et complexion des Françoys », nos généraux de la Défense nationale n'ont poursuivi aucun succès; aujourd'hui, toutes les tendances des états-majors, tous les enseignements des écoles sont en

vue de la défensive sur des positions choisies, au lieu d'avoir pour principe la marche immédiate en avant sur le territoire ennemi.

Le préoccupation de Gargantua et de ses officiers de profiter de l'élan des soldats ne va pas sans des mesures tactiques remarquables. Pendant qu'une puissante attaque directe d'artillerie est faite contre la ville, Jean des Entommeures franchit le marais dans une partie si difficile que Picrochole n'a pas cru devoir la surveiller. La lutte directe se poursuit avec des alternatives de succès et d'échecs. Picrochole, voyant son adversaire contenu par les canons de la place, fait une sortie et, pour cela, dégage les remparts du côté de la campagne. Jean des Entommeures s'en aperçoit, enlève une porte mal gardée, entre dans la Roche-Clermault, fait prisonniers les défenseurs, les désarme et les enferme dans les églises. Sortant alors par une autre porte, il prend à revers Picrochole occupé à batailler contre Gargantua et cause ainsi la déroute de toute l'armée picrocholine.

Ainsi la prise de la Roche-Clermault, où le pauvre Picrochole avait eu le tort d'enfermer son armée comme Bazaine s'enferma dans Metz, mit fin à la guerre que l'envahisseur avait commencée avec des apparences de triomphe.

On pourrait suivre longtemps Rabelais à travers son livre si touffu et trouver à chaque page des principes d'organisation militaire. On pourrait dire que le curé de Meudon a tout prévu, si l'on ne pouvait tirer de *Gargantua* et de *Pantagruel* cette conclusion que les idées rendues si lumineuses par un puissant esprit sont de tous les temps. Au fond, la tactique et la stratégie ne se sont guère modifiées, sinon par le développement énorme des masses à faire mouvoir et des théâtres d'opérations.

La guerre imaginaire entre Grandgousier et Picrochole reste donc un modèle et un excellent sujet d'étude. Si les élèves de Saint-Maixent et de Saumur viennent parfois au camp du Ruchard, on pourrait leur donner sur place, au moyen de *Gargantua* et de *Pantagruel,* des leçons de haute portée. Gageons qu'ils y prendraient plus de plaisir et trouveraient plus de profit qu'à l'étude de tel énorme et indigeste bouquin!

Cette façon amusante de faire de la tactique et de la stratégie aurait certainement d'autant plus d'attrait que le séjour au Ruchard est assez morose. Le camp est établi à l'est de vastes landes couvrant le plateau entre la Vienne et la forêt de Chinon. Ces landes, dont le sol est une

argile à silex infertile, s'étendent de l'est à l'ouest sur 14 kilomètres. Une étroite bande boisée, le bois des Jarries, qui se rattache à la forêt de Chinon, les divise en deux parties. La route de Tours à Richelieu, qui les traverse, sert de limite au champ de tir; celui-ci s'étend de cette chaussée à la forêt de Crissay, derrière laquelle commence le plateau de Sainte-Maure.

En ce moment, le camp, où je suis monté par Panzoult et Avon, est désert encore. Par sa proximité de Tours, de Saumur et d'Angers, par la vaste étendue qu'offre ce désert de bruyères étalé au milieu des belles campagnes tourangelles, il eut un moment d'animation. On y envoyait les élèves de Saint-Maixent, comme on envoie ceux de Saint-Cyr au camp de Châlons; on y avait créé une école de tir dont les installations ont été abandonnées lorsque l'on concentra l'enseignement du tir à la seule école normale du camp de Châlons. Après cette suppression, le camp du Ruchard avait perdu de sa vie; mais la réouverture de l'école l'a ranimé. Même il reçoit chaque année une des promotions de Saint-Cyr, l'autre allant à l'école de tir de la Valbonne, près de Lyon (1).

---

(1) Voir la carte page 231.

Le séjour du Ruchard est d'autant plus triste que le camp est éloigné des voies ferrées et même des villages. Le plus proche, Villaines, à trois quarts de lieue, n'offre guère de ressources; il est peuplé par une colonie de vanniers que je viendrai visiter pendant mon excursion dans la vallée de l'Indre.

XIII

DE L'INDRE AUX VARENNES

La poudrerie du Ripault. — Un volcan idyllique. — En descendant l'Indre. — Le val du *Lys dans la vallée*. — Une page de Balzac. — Encore les landes du Ruchard. — Le vallon de Villaines. — Une colonie de vanniers. — Azay-le-Rideau et son château. — L'industrie dans le val de Loire. — Une petite Mésopotamie. — La culture du chanvre. — Mœurs et coutumes rurales.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Loches N.-E., N.-O, Tours S.-O.)

Rivarennes, Juin.

Dans une des plus heureuses vallées de Touraine, où l'Indre, venant d'arroser les pittoresques villes de Loches et de Montbazon, passe sous le viaduc superbe du chemin de fer de Bordeaux, au bord de la rivière claire, dans une île, naturelle ou artificiellement formée par des canaux rectilignes aux berges fleuries, sous de grands arbres que jamais la cognée n'étêta ou ne meurtrit, peupliers, saules, tilleuls, trembles, marronniers, platanes et sapins, s'égrènent de

petites huttes fermées de trois côtés, largement ouvertes de l'autre, séparées par un monticule de gazon ponctué de myosotis, de renoncules, de boutons d'or et de primevères. Habitations légères, que l'on prendrait pour de frêles constructions japonaises, sans la couleur grise ou noire des murs minces. Dans chaque maisonnette, des machines d'aspect simple, comme on dut en avoir avant la vapeur et l'électricité, marchent automatiquement sous les yeux de deux ou trois hommes. Parfois une poulie tourne pour faire agir ces engins; le mouvement lui est transmis par de longs câbles d'acier dissimulés dans les ramures.

Le calme est profond sous la voûte épaisse et verte de ces grands arbres, réflétée sur l'onde tranquille où se jouent des bandes d'ablettes. Un lointain murmure d'eaux frémissantes s'épand sur le site, bruit de la rivière tombant en cascade sur un barrage de retenue.

Ce village idyllique, où le travail humain a tant de douceur et évoque l'idée d'un phalanstère triomphant des obstacles opposés à la réalisation du rêve des philantrophes, est cependant un de ceux où se préparent les luttes tragiques. Ces maisonnettes sont les ateliers où l'on fabrique la poudre à canon; l'ensemble constitue un des

puissants établissements nationaux dépendant du ministère de la guerre.

Jamais contraste plus frappant n'exista entre l'œuvre et le but poursuivi. Tous ceux qui ont pu parcourir une fabrique de poudre en ont emporté le même souvenir plein de charme (1). Il ne faudrait pas croire qu'on ait voulu masquer le caractère terrifiant de ces manufactures où se combine le formidable engin de mort. Ces arbres, ces pelouses, ces talus fleuris ne sont pas là pour l'ornement : ils répondent à une nécessité industrielle. Chacun des petits ateliers si heureusement enfoui est une mine toujours prête à sauter à la moindre imprudence. La commotion pourrait s'étendre aux ateliers voisins et causer ainsi une épouvantable conflagration, capable de détruire à la ronde les villages et les êtres animés. Les talus émaillés de pâquerettes, de primevères et de boutons d'or servent d'écran, les arbres majestueux divisent par leurs rameaux et leurs feuillages les ondes d'ébranlement et circonscrivent le champ d'action de la bâtisse où une explosion peut se produire; les chenaux détournés de la rivière, celle-ci elle-

(1) Voir, pages 101 à 105 de la 15e série du *Voyage en France*, la description de la poudrerie d'Angoulême.

même, sont autant d'obstacles à la propagation du cataclysme artificiel préparé par la main des hommes.

En somme, les risques sont moindres que dans la plupart des industries, moindres surtout que dans les établissements de pyrotechnie où l'on confectionne les cartouches et les gargousses, où l'on charge les obus et les torpilles. Même la fabrication de la poudre sans fumée, meurtrière au début, est aujourd'hui si exempte de dangers, grâce à la précieuse découverte d'un ingénieur, que l'on peut y employer le premier venu, tandis que, pour la poudre noire, on ne saurait confier certaines parties du travail qu'à des ouvriers d'une prudence éprouvée.

Dans la plupart des poudreries, le travail est demeuré patriarcal. Il n'y a pas de cités industrielles; l'ouvrier habite en pleine campagne, au milieu des hameaux entourés de cultures et de bois, au bord de rivières claires. Comme on a choisi des sites isolés pour installer l'usine, les poudriers doivent aller chercher des logements assez loin; ils ont donc créé aux environs de petits groupes d'habitations formés de maisonnettes avec un jardin aux abords; parfois un champ, une vache, viennent accroître le bien-être.

Au matin, par tous les chemins, on voit descendre vers la vallée les groupes de poudriers se rendant au travail. Quelques-uns ont un soupçon d'uniforme représenté par une casquette avec le mot *poudrerie*, mais la plupart ne revêtiront que dans l'établissement même le costume classique du métier : pantalon, blouse, casquette en lasting noir qui a la réputation d'être incombustible. Ces vêtements, très propres, restent toujours à la poudrerie, où ils sont lavés et raccommodés.

Grâce à l'éloignement des villes, à l'isolement pendant le travail, à l'éparpillement des habitations sur un vaste territoire, au jardin qui occupe le chef de famille, à la rivière qui donne la distraction de la pêche, les poudriers n'ont pas été mêlés à l'agitation ouvrière, tentée au milieu des grandes agglomérations de travailleurs. Il est à craindre que la fabrication plus industrielle des explosifs ne transforme les mœurs. Déjà autour de quelques établissements, ceux où se fait un des nouveaux produits, la population a vu son aspect physique se modifier; elle rappelle certains grands centres de fabrique. Tout le monde a les mains et la figure d'un jaune-citron. Le passant qui jugerait superficiellement les choses pourrait croire que dans ces pays la jau-

nisse est endémique. Ce n'est pas le cas en Touraine où les ouvriers du Ripault ont le teint frais et clair.

Au-dessous du Ripault, l'Indre, étroite, profonde, tranquille, sauf sur les barrages des moulins où tombent ses eaux frémissantes, descend par son val de prairies bordé de collines revêtues de vergers, riant pays où Balzac a placé les scènes de son *Lys dans la vallée.* « ... vallée qui commence à Montbazon, finit à la Loire et semble bondir sous les châteaux posés sur ces doubles collines; une magnifique coupe d'émeraude au fond de laquelle l'Indre se roule par des mouvements de serpent ».

Les villages, au bord de l'adorable rivière, sont d'une grâce indicible. Monts, Artannes, Pont-de-Ruan, se suivent, alternant de rive en rive. Balzac a décrit ce dernier village en une page que l'on ne saurait oublier :

Figurez-vous trois moulins posés parmi les îles gracieusement découpées, couronnées de quelques bouquets d'arbres au milieu d'une prairie d'eau; quel autre nom donner à ces végétations aquatiques, si vivaces, si bien colorées qui tapissent la rivière, surgissent au-dessus, ondulent avec elles, se laissent aller à ses caprices et se plient aux tempêtes de la rivière fouettée par la roue des moulins! Çà et là s'élèvent des masses

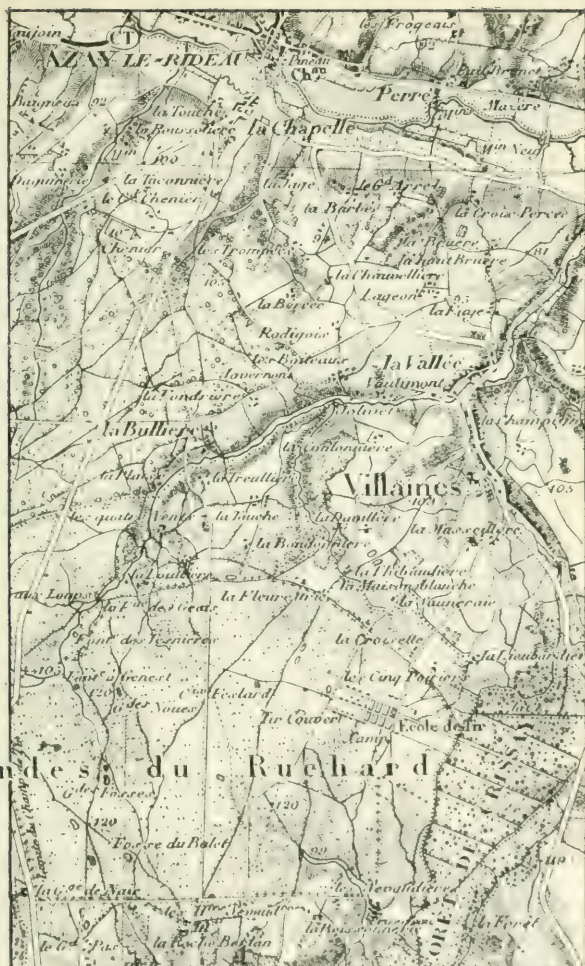
de gravier sur lesquelles l'eau se brise en y formant des franges où reluit le soleil. Les amaryllis, le nénufar, le lys d'eau, les joncs, les phlox, décorent les rives de leurs magnifiques tapisseries. Un pont tremblant composé de poutrelles pourries, dont les piles sont couvertes de fleurs, dont les garde-fous plantés d'herbes vivaces et de mousses veloutées se penchent sur la rivière et ne tombent point; des barques usées, des filets de pêcheurs, le chant monotone d'un berger, les canards qui voguaient entre les îles ou s'épluchaient sur le jard, nom du gros sable que charrie la Loire; des garçons meuniers, le bonnet sur l'oreille, occupés à charger leurs mulets; chacun de ces détails rendait cette scène d'une naïveté surprenante. Imaginez, au delà du pont, deux ou trois fermes, un colombier, des tourterelles, une trentaine de masures séparées par des jardins, par des haies de chèvrefeuilles, de jasmins et de clématites; puis du fumier fleuri devant toutes les portes, des poules et des coqs par les chemins? Voilà le village de Pont-de-Ruan, joli village surmonté d'une vieille église pleine de caractère, une église du temps des croisades, et comme les peintres en cherchent pour leurs tableaux. Encadrez le tout de noyers antiques, de jeunes peupliers aux feuilles d'or pâle. mettez de gracieuses fabriques au milieu des longues prairies où l'œil se perd sous un ciel chaud et vaporeux, vous aurez une idée d'un des mille points de vue de ce beau pays.

Plus bas, c'est Saché, où Balzac a placé de nombreuses scènes de son livre, et, bientôt, un étroit vallon où murmurent les eaux d'un ruisseau descendu du Ruchard où il borde des parties

de landes en pleine voie de transformation. Le terrain inutile à l'armée a été cédé à de petits cultivateurs et, aussitôt, on a vu la division du sol produire ses merveilles. Par les amendements calcaires, par les engrais, la lande, autrefois tapissée de maigres bruyères, s'est couverte de récoltes. La partie orientale, vers Villaines, Neuil-sous-Crissay et Avon, est aujourd'hui conquise.

La tristesse de la lande contraste avec la fraîcheur des vallons qui s'y creusent. Celui où j'ai remonté, en quittant Saché, est ravissant, avec ses falaises percées de grottes habitées, ses ruisseaux et ses sources, son fond étroit planté d'osiers, ses petites mares, où l'osier coupé baigne pour conserver sa souplesse. Les chemins qui courent entre le ruisseau et les maisons s'appellent des *coulées*, les ponts sont l'*arche*, les grottes habitées sont des *caves*. Dans toutes ces caves, dans toutes les maisons, sur les chemins, sur les talus, on ne voit qu'osier : femmes qui fendent et pèlent les vertes brindilles, hommes et enfants ploient sous leurs doigts agiles les baguettes blanches. Le village tout entier est peuplé de vanniers ; on ne vit que par la vannerie.

A Villaines, tout le monde est vannier, et tous les vanniers font partie d'une association coopé-



AZAY-LE-RIDEAU ET LES LANDES DU RUCHARD

rative. Il n'y a pas de patrons, les produits sont centralisés dans des magasins et vendus au profit de l'association.

De tout temps Villaines fit de la vannerie, l'osier du vallon étant de qualité excellente. Mais les produits ne trouvaient guère de débouchés que dans la région, chez les marchands forains venant s'approvisionner sur place. En 1845, un vieux curé, l'abbé Chicoyne, dont le nom est resté populaire, eut l'idée de créer une société de production; aidé de M. le comte de Villermois, il groupa les ouvriers et prépara les statuts d'une société. Ces statuts sont encore en pleine vigueur aujourd'hui.

Il y a 154 chefs de famille, ou jeunes hommes ayant plus de vingt et un ans, dans l'association. Celle-ci possède un conseil d'administration de neuf membres, avec un président, un vice-président et un secrétaire-trésorier ne faisant pas partie du conseil. Ce dernier, chargé de toute la partie commerciale, est la véritable cheville ouvrière. Tous les ans a lieu une assemblée générale dans laquelle les comptes sont lus. Les conseillers sont rééligibles par tiers chaque année; le président est nommé par l'assemblée générale.

En 1910, l'association a été renouvelée pour trente ans. Tous les articles des statuts ont été maintenus; cependant, quelques-uns sont sévères; ainsi aucun des membres ne peut quitter la société avant vingt années, à moins qu'il n'aille se fixer à plus de 24 kilomètres de Villaines : encore perd-il ses droits sur l'avoir social.

Les produits fabriqués sont remis tous les quinze jours à des messagers qui les répartissent dans les magasins de la société. Les participants n'ont pas la faculté de livrer une seule pièce aux marchands; il leur est interdit de faire la vente en gros aux particuliers. On considère comme vente en gros la livraison de douze pièces. Cette interdiction porte sur toute la fabrication de chaque famille.

Le tarif de chaque article est fixé à l'avance. Sur le prix, la société conserve, pour être versés à son avoir social, de 10 à 20 %; les statuts interdisent aux administrateurs de prélever plus d'un cinquième, mais l'assemblée générale peut fixer la retenue à 35 %. Le paiement a lieu, au choix de l'ouvrier, soit à la livraison, soit plus tard. Les vanniers sont tenus de fournir l'osier; ils le cultivent en faible partie et achètent le reste aux bords de la Vienne, vers l'Isle-Bou-

chard, Chinon, Crousilles, Trogues et même plus loin, vers la Loire, près de Langeais. Fatigué par une culture excessive, l'osier de Villaines dépérit peu à peu.

Les ouvriers gagnent de 2 à 4 francs par jour, les femmes de 1 à 2 francs; les enfants de quinze à seize ans se font autant que les hommes. D'ailleurs, presque toutes les familles ont un peu de bien au soleil, terre ou vigne. Aucun n'est riche, mais tous sont à leur aise. En 1890, une catastrophe financière a englouti les économies. Une banque d'Azay-le-Rideau sombra; la société y avait son avoir social, 23.000 francs; des ouvriers lui avaient confié jusqu'à 2.000 et 3.000 francs : tout a été englouti. Cet accident n'a pas affaibli l'entrain de ces braves gens. La société développe chaque jour ses affaires : de 105.000 francs, le chiffre est monté l'année dernière à 135.000 francs (1).

Ce n'est point la vannerie fine qu'on fabrique à Villaines, mais des produits communs; la spécialité principale est la fourniture de bannes ou bannetons pour la boulangerie, des vans, des hottes, des paniers à pruneaux, des paniers à

(1) Ces chiffres sont ceux que nous avons donnés dans la première édition de la 1re série (1892).

bois. En dehors du marché de Paris, le plus important, la société fait des affaires dans un rayon de vingt lieues; elle approvisionne tout le commerce local de la région.

Une société de secours mutuels dont, longtemps, le curé fut à la fois le trésorier et le secrétaire, complète cette organisation sociale qui a fait de ce coin de terre de Villaines un des plus heureux de France.

Je ne pouvais m'empêcher de songer, en constatant ces merveilleux résultats de l'association, aux malheureux vanniers de la Thiérache. Ceux-ci, au nombre de plusieurs milliers, vivent avec des salaires dérisoires, parfois à peine six sous par jour. On se souvient de l'espèce de jacquerie née dans la vallée de l'Oise, de ces scènes de pillage dont Origny-en-Thiérache (1) fut le théâtre. S'il s'était trouvé dans ce pays un philanthrope comme le curé Chicoyne, tous ces ouvriers seraient groupés en société de production et la misère aurait été fort atténuée.

Villaines est à une lieue et demie d'Azay-le-Rideau, aimable petite ville assise dans une des

(1) Voir la 17e série du *Voyage en France*.

plus riantes parties de la Touraine et célèbre par son château devenu, depuis quelques années, propriété de l'État.

La ville doit toute sa renommée à ce bel édifice, œuvre d'un de ces riches financiers de la royauté qui, seuls, pouvaient rivaliser avec les rois et les très grands seigneurs dans la création de leurs résidences aux champs. Celui-ci, nommé Gilles Berthelot, fut trésorier général des finances. L'œuvre qu'il a laissée est digne du règne de François Ier, son maître. S'il n'est pas de première grandeur, le château est d'une élégance parfaite. Les deux grosses tours crénelées reliées par un corps de logis et la façade principale, d'une ornementation somptueuse, et originale au-dessus des deux portes jumelles de l'entrée, jusqu'aux combles — sont parmi les plus beaux morceaux d'architecture que nous ait laissés la Renaissance. Le parc, remarquablement entretenu, borde l'Indre, dont la vallée se déroule dans toute sa grâce tranquille.

En dehors du château, Azay-le-Rideau n'a d'autre monument que son église, intéressante seulement par les détails de sa façade. La ville fait un commerce assez considérable de vins récoltés sur des hauteurs formant large presqu'île entre l'Indre et l'ancien lit du Cher, dont

les bras divagants se mêlent à ceux de l'Indre en un lacis de chenaux. L'Indre, ainsi accrue des eaux surabondantes de l'autre grande rivière berrichonne, va refléter les tours à mâchicoulis du joli château de l'Islette d'un blanc fauve, et coule longtemps parallèlement à la Loire avant de se perdre dans le fleuve.

Les collines, au débouché de la vallée de l'Indre, sont couvertes d'arbres fruitiers. Cheillé et Rivarennes sont parmi les plus actifs producteurs de poires tapées. Toute la population, vouée à la culture des fruits, est aimable et gaie. Mais, dans les terres basses ou errent le Vieux Cher et l'Indre, protégées par des levées contre les crues de la Loire et qu'on appelle la Varenne, une race toute particulière s'est créée. La culture du chanvre, qui fait la richesse de la contrée, a transformé le tempérament des habitants. Dans ces terres humides, la fièvre règne souvent, surtout au moment du rouissage. Aussi ne trouve-t-on pas la gaieté heureuse des vignerons des coteaux.

Les habitants des Varennes, ceux de Bréhémont surtout et des villages voisins : Lignières, la Chapelle-aux-Naux, etc., sont, pour leurs voisins du vignoble, un sujet de plaisanteries inépuisable. Quand on veut parler d'un sot, on

dit : « Il est de Bréhémont. » Ou encore : « A Bréhémont, on laisse le cheval à l'écurie, la *vireuse* (charrue) sous l'*angar* et l'on travaille à la bêche. »

La bêche est l'instrument indispensable de l'habitant des Varennes. Avec elle sont retournées les fertiles alluvions où croissent les meilleurs chanvres de France. Ce n'est point que la culture soit plus profitable : l'extrême morcellement du sol ne permet pas la charrue. L'amour de la terre est tel à Bréhémont, commune possédant plus de 50.000 francs de revenu, que les héritages se partagent en parcelles infinitésimales. Comme dans les îles de Ré et d'Oleron, chaque héritier veut sa part du plus mince lopin. On m'a signalé un bout de terre de six ares partagé entre neuf ! On le conçoit, de tels *champs* ne sauraient être labourés à la charrue : la *vireuse* ne saurait y virer. Il faut la bêche. On s'est ingénié à rendre cet ustensile plus expéditif. Chaque cultivateur a dans sa poche un morceau de suif destiné à frotter les mains pendant le travail, afin d'atténuer les callosités. La bêche est très large; au-dessus de la pelle, sur le côté droit, existe une équerre en fer destinée à permettre d'enfoncer l'instrument plus avant. Le manche, fort long, sert de levier. Un gros sabot, qui reçoit plusieurs

lits de planchettes en guise de semelle, complète l'armement. Le fer de la bêche creuse bientôt une rainure dans ce sabot; on l'enduit de suif pour faciliter le glissement.

Le sabot n'est porté qu'aux champs. C'est pourquoi l'on voit le paysan aller au travail ayant, sur l'épaule, sa lourde bêche et un trident aux dents duquel est attachée la chaussure de bois. D'autres sabots, plus légers, sont la chaussure ordinaire; encore, pour ne pas les user, les tient-on à la main et marche-t-on nu-pieds. Le sable fin du sol rend cette marche fort agréable.

Les femmes ne sont pas moins âpres au travail. Elles se tuent à force de travailler, me disait-on. Elles bêchent, s'en vont *queri* au loin et portent sur leur dos toute la nourriture de leurs vaches, fourrages ou racines. Au point du jour, on les voit partir, en jupe courte, sur le dos une hotte, à la main un lourd bâton qui joue un rôle considérable. Sans ce bâton, la paysanne des Varennes ne serait pas complète. C'est son aide indispensable. Quand la hotte est chargée d'herbes fraîches, de navets et de choux, il ne serait pas facile de se lever. La paysanne saisit alors son bâton, s'appuyant dessus à la façon des primates, et, s'agenouillant, parvient à se relever grâce à cet appui. La hotte a survécu.

alors que les autres traditions disparaissaient. Seules, les femmes d'un certain âge ont conservé l'ample manteau à capuchon, rabattu sur les yeux, jadis d'un usage si général. Cependant les jeunes filles ont encore l'habitude de se voiler la face avec du tulle noir, les jours de communion. Elles ont gardé aussi leur coquette coiffure, véritable monument composé d'un serre-tête, d'une bande de dentelle de prix et d'une coiffe.

Cette bande de dentelle est le seul luxe du pays bas. On se nourrit mal. Alors que le paysan des « hauts », c'est-à-dire des collines vignobles, préfère à la viande médiocre des boucheries locales les légumes, le gibier et le poulet, celui des Varennes ne vit guère que de pommes de terre et ne connaît la viande que le mardi gras. Ce jour-là, par exemple, « mange qui mange », dit-on. On achètera quarante livres de viande de bœuf pour dix personnes, avec beaucoup de graisse. Et tout y passe.

Sous leur apparence fruste, ces paysans des Varennes n'en sont pas moins fort malins. Dans leurs conversations s'échappent plus d'un trait comique, de la sève à Rabelais. Ainsi, pour parler d'un homme qui entreprend une trop grosse tâche, on dit : « Il s'efforce comme une fourmi qui pond. »

Très sensibles à la flatterie, par exemple, mais peu croyants. A la suite de dissentiments avec leur curé, les habitants de Bréhémont n'ont-ils pas menacé de se faire protestants ! Si on les avait écoutés, il y aurait prêche quotidien dans leur commune.

En dépit de leurs défauts, qui sont, en somme, une originalité bien rare aujourd'hui, les habitants des Varennes n'en sont pas moins des travailleurs ardents. Ils ont su faire de leur coin de val une des terres les plus riches de France; leurs champs sont les plus beaux que l'on connaisse et entrent pour une large part dans l'alimentation des usines du Mans et d'Angers. Ils sont aussi les fournisseurs des fours à pruneaux de Candes, centre principal de l'industrie des pruneaux de Tours.

Enfin ils sont entrés dans la voie féconde de l'association des producteurs. Une beurrerie coopérative s'est créée à la Chapelle-aux-Naux.

XIV

LA LOIRE DE TOURS A SAUMUR

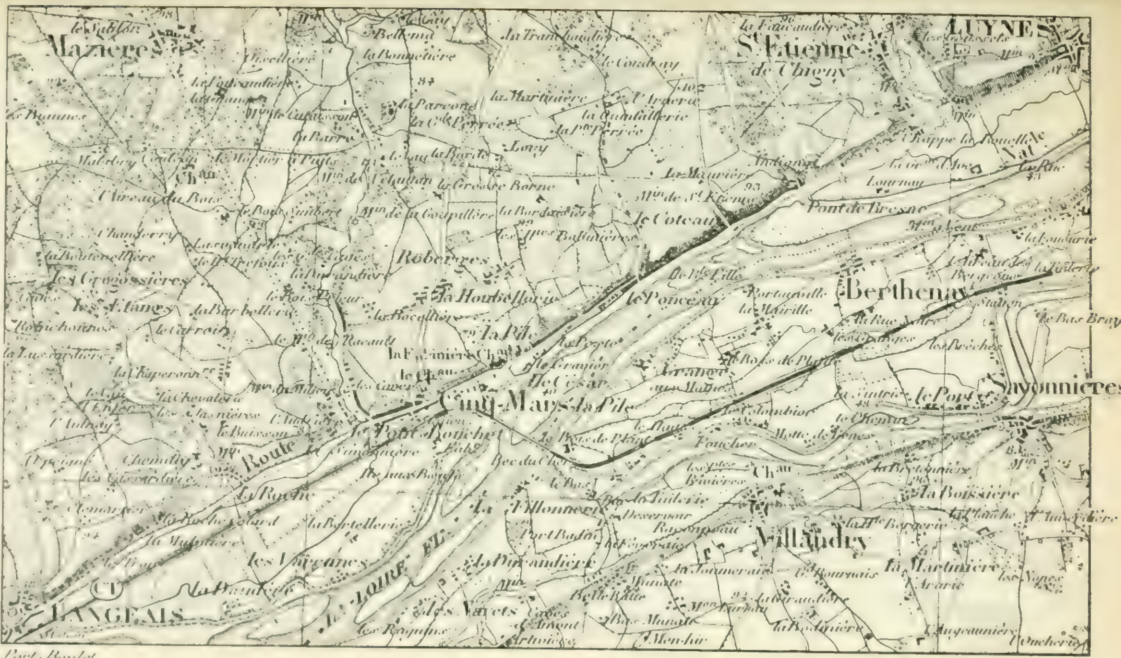
Luynes et son château. — L'aqueduc romain. — Le château de Villandry. — La paix de Colombiers. — Cinq-Mars, ses ruines et sa *pile*. — Le confluent de la Loire et du Cher. — La navigation de la Loire. — Le vignoble. — Les meules de moulins de Cinq-Mars. — Langeais, son château, son industrie. — Saint-Patrice et le château de Rochecotte. — Souvenirs de Talleyrand. — Le château d'Ussé.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Tours S.-O.; Loches N.-O.)

Bourgueil. Juin.

Le chemin de fer de Tours à Nantes, en empruntant jusqu'au confluent du Cher les campagnes de la rive gauche du fleuve, a rendu bien solitaire la base des collines de la rive droite, jadis animée par les diligences et les charrois, les voyageurs passent loin du curieux tableau des hameaux de troglodytes, dont les cavernes, entourées de verdure et de fleurs, ouvrent leurs fenêtres sur les larges eaux.

Les hameaux ne sont pas seuls excavés dans la roche, une ville, Luynes, est elle-même cité de



LUYNES
St Etienne de Chigny
Mazières
Berthenay
Savonnières
Cinq-Mars-la-Pile
Villandry
Langeais
Route
Loire
le Coteau
Roberges
les Etangs
les Gragossières
la Houbellerie
le Ponceau
la Martinière
la Boissière
les Varennes
Pont de Bresme
Port-Boulet

troglodytes; son rocher est creusé de grottes, moins curieuses, il est vrai, que Trôo ou les roches de Montoire (1). D'ailleurs, tout l'intérêt de ce coin de Touraine est dans le château historique dont les sombres murailles dominent le fleuve. La population est gaie. Aujourd'hui dimanche, garçons et filles s'en vont ensemble à quelque assemblée d'un village voisin. C'est pour les grands-pères de cette jeunesse que Paul-Louis Courier, né à Luynes, fit la fameuse *Pétition pour les villageois qu'on empêche de danser.*

Luynes est une de ces villes que la fantaisie de grands seigneurs a rebaptisées pour leur imposer le nom d'un nouveau maître, comme Noailles, Arpajon, Broglie et tant d'autres. Elle s'appelait Maillé et était siège d'un comté lorsqu'elle fut acquise par Charles d'Albert de Luynes, petit seigneur provençal (2), en faveur duquel Louis XIII, dont il était le favori, l'érigea en duché-pairie.

Le connétable et duc de Luynes n'eut pas à construire de château, Maillé était déjà dominé par la haute et pittoresque forteresse encore debout maintenant, flanquée de tours puissantes

(1) Voir pages 75 et suivantes.

(2) Sur le Luynes de Provence, voir la 12e série du *Voyage en France.*

sur la façade qui regarde la Loire. Derrière ce front belliqueux, s'étendent des corps de logis dont un, fort élégant, œuvre de la Renaissance. Le château, toujours habité, appartient au duc de Luynes actuel.

La ville, au pied de la forteresse, est composée de demeures souterraines et d'un noyau formé de vieilles maisons pour la plupart dues à la Renaissance, ainsi que l'hôpital. L'église, plus ancienne, garde une porte romane. Un monument autrement curieux consiste en une rangée d'arcades ruinées, restes de l'aqueduc gallo-romain qui amenait à Tours les eaux de source de la Pie-Noire.

Luynes est aujourd'hui reliée à la grande ville voisine par un tramway à vapeur (1), aussi utilise-t-elle peu, désormais, le bac qui traverse la Loire et permet d'accéder à la station de Savonnières, située sur les bords du Cher, trajet que doivent suivre les promeneurs qui veulent, de Luynes, visiter le château et le parc de Villandry, une des plus nobles résidences de cette Touraine peuplée de beaux châteaux. Aucun n'a été aussi profondément transformé que ce vaste palais dont la seule partie vraiment ori-

(1) Destiné à devenir électrique.

ginale est la haute tour carrée, du quatorzième siècle, qui domine l'ensemble. Le corps de logis central et les ailes, qui durent avoir toute la grâce et l'élégance du seizième siècle, puisqu'ils furent terminés à la belle époque, en 1540, sont dénaturés par les additions et les suppressions subies à la fin du dix-huitième siècle. Terrasses, balcons à balustres, grands vases sur pilastres, ont complètement changé la physionomie de Villandry. Ce château a lui-même modifié son nom — comme Maillé — depuis 1619. Avant cette date il s'appelait Colombiers. Sous ce nom il était illustre, car il remplaçait la forteresse où Philippe-Auguste et Henri Plantagenet conclurent la paix, en 1189.

Villandry occupe de belles pentes que couvrent des jardins et le parc, au-dessus du Cher qui se rétrécit en approchant de la Loire, en vue d'un admirable paysage dont la Loire, les châteaux de Luynes, de Langeais et de Cinq-Mars sont les détails saillants.

Cinq-Mars est sur la rive droite du fleuve, en face du *bec du Cher,* bouche artificielle ouverte à la fin du dix-huitième siècle, pour gagner à la culture les varennes à travers lesquelles divaguaient les eaux de la rivière. C'est un gros bourg évoquant, comme Luynes, la mémoire d'un

favori de Louis XIII, Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, mais les souvenirs sont plus tragiques. Luynes est encore habitée, Cinq-Mars n'offre que des ruines, deux tours crénelées irrégulièrement percées de fenêtres à meneaux; des remparts formidables enceignent la forteresse. Richelieu ne se contenta pas de faire tomber la tête d'Henri de Cinq-Mars, il fit démanteler le château en signe d'infamie.

Ces débris attirent moins les visiteurs à Cinq-Mars que la « Pile », tour pleine située en face de l'embouchure du Cher, dominant l'île César, et sur laquelle discutent les archéologues. Quelle était la destination de cet édifice singulier? Sa situation isolée permettrait de supposer que c'était un signal destiné à faire connaître aux mariniers le confluent des deux fleuves. Ceux-ci n'ayant pas les levées qui les contiennent aujourd'hui, bordés, dans leur cours supérieur, de forêts qui retenaient les eaux et les versaient aux rivières sous forme de fontaines, au lieu des crues formidables de nos jours, devaient être des chemins commodes pour les conquérants. Il est permis de croire que l'activité de la navigation avait rendu nécessaire une balise signalant le point de jonction de la Loire et du Cher. Dans cette hypothèse, celui-ci aurait déjà possédé ici

son embouchure, portée ensuite plus bas, puis rétablie au dix-huitième siècle. L'opinion que j'émets a pour elle la simplicité, mais elle est combattue par les archéologues, lesquels, d'ailleurs, n'ont pas résolu le problème.

Aujourd'hui, la pile de Cinq-Mars, si étrange avec son fût mince et ses pyramidions d'angle, sur laquelle le bon goût moderne a juché un drapeau-girouette (!), n'est plus qu'un ornement pour le paysage. Elle ne voit guère passer de gabare sur la Loire. Quant au Cher, on ne compterait pas chaque année trois bateaux chargés doublant le bec pour atteindre le cours supérieur de la rivière.

L'état de ce beau fleuve de Loire est véritablement une honte (1). Un tel cours d'eau, coupant en écharpe un pays comme la France, aurait dû être maintenu navigable à tout prix. Les raisons tirées du peu de fixité du courant et des bancs obstruant le lit sont certainement très graves, mais on ne peut s'empêcher de constater que, jusqu'à nos jours, c'est-à-dire jusqu'à la construction des voies ferrées, la Loire fut un grand chemin. Toutes les vieilles vues panora-

(1) Ce passage de l'ancienne 1re série, écrit en 1890, a été souvent cité par les promoteurs de la restauration de la Loire en tant que fleuve navigable.

miques des villes de la Loire, Orléans, Blois, Tours, nous montrent le fleuve couvert de bateaux. On serait en droit de se méfier, en se rappelant les formules du paysage selon Poussin et Claude Lorrain avec les vides remplis par des navires et des « fabriques », si nous n'avions à ce sujet les constatations d'un témoin impartial, Arthur Young. Le voyageur anglais ne manque pas de signaler les bancs de sable, le peu de fixité du lit, le triste aspect de la Loire en été; mais il la représente comme animée par la navigation. « On voit amarrés aux quais, dit-il à propos d'Orléans, beaucoup de barges et de bateaux construits sur la rivière, dans le Bourbonnais, etc., chargés de bois, d'eau-de-vie, de vins et d'autres marchandises; ils sont démembrés à leur arrivée à Nantes et vendus avec la cargaison. Le plus grand nombre sont en sapin. Entre Nantes et Orléans il y a un service de bateaux partant quand il se trouve six voyageurs à un louis d'or par tête. On couche à terre; le trajet dure quatre jours et demi. »

Aujourd'hui, on fait le trajet en chemin de fer pour moins de vingt francs, en moins de quatre heures. Le progrès est immense, mais on ne trouverait pas un bateau circulant entre Orléans et Tours, ce qui est déplorable. Il ne serait pas

impossible, cependant, de donner au fleuve un lit suffisamment fixe et profond pour des bateaux d'un faible tirant d'eau. Il y avait récemment encore entre Tours et Vouvray un service de bateaux à vapeur omnibus; je l'ai vu fonctionner pendant un an sans interruption, bien que cette partie du fleuve soit en amont des grands affluents qui en augmentent le débit. Du reste, la Loire, à Tours, présente un certain mouvement. Même, il y a peu d'années, les négociants se sont syndiqués pour amener à Tours, par eau, les sucres de Nantes et résister au chemin de fer qui avait élevé ses tarifs. Mais c'est seulement au delà de Saumur, à partir de l'embouchure de la Maine, que la Loire est vraiment fréquentée, au moins pendant les eaux moyennes.

Si la France n'a pas conservé les industries qui faisaient jadis du val de Loire et des régions voisines un foyer d'activité, il faut l'attribuer à cet abandon du fleuve. Les canaux finissent à Combleux. A partir de là, soit le fleuve, entretenu par les dragages et des enrochements, soit les rivières latérales, faciles à canaliser, comme le Dhuy, l'Ardoux, le Loiret, le Cosson, la Cisse, le Cher, l'Authion, auraient offert une excellente ligne de navigation. Les charbons de Saône-et-

Loire, de l'Allier et de la Nièvre auraient pu venir à bas prix, tandis qu'il faut s'approvisionner de charbons anglais venus par Saint-Nazaire ou la Rochelle.

Les vignobles eux-mêmes, richesse du val de Loire, ont beaucoup à souffrir de cette absence de voies de navigation. Jadis, avant que les chemins de fer eussent tué la batellerie, Nevers, Pouilly, Sancerre, fournissaient à Nantes un fret considérable. Aujourd'hui, Saumur, dont la fabrication de vins champagnisés s'accroît sans cesse, emploierait une bien plus grande quantité de vins récoltés en amont si la navigation pouvait les lui porter.

Cinq-Mars est un centre de commerce et d'industrie assez important. Les vignobles des deux rives de la Loire sont fort étendus et déterminent un grand mouvement d'affaires. Commissionnaires et négociants en vins, pépiniéristes pour vignes américaines, tonneliers, sont nombreux. Quant à l'industrie, celle des meules de moulins, elle persiste malgré la concurrence des cylindres pour la meunerie. Si la préparation des farines a abandonné en grande partie ces meules de silex, elles ont trouvé un débouché nouveau dans l'industrie des engrais, pour servir au broyage des phosphates. Deux maisons

continuent à fabriquer les meules. Sans avoir l'importance des centres de la Ferté-sous-Jouarre et d'Épernon (1), celui de Cinq-Mars n'en est pas moins intéressant. Il continue à alimenter de ses énormes disques pesant 1.500 à 2.000 kilos le Bas-Maine et la Bretagne, où l'on reste fidèle à la vieille mécanique. Tous les moulins de l'Ouest qui n'ont pas encore abandonné la meule de pierre s'approvisionnent encore à Cinq-Mars. D'ailleurs, beaucoup de produits industriels n'ont aucun avantage à recourir aux cylindres : outre les phosphates, on peut citer les ciments, le plâtre, les roches à porcelaine, feldspath et kaolin, écorces, etc.

La pierre mise en œuvre n'est pas toute extraite dans les carrières de Cinq-Mars, simple îlot dans ces collines de tuffeau tendre creusées de caves, d'habitations, même d'écuries et d'étables, les ateliers s'adressent au Périgord, près de Bergerac, pour une partie des éléments de leurs meules. Les pierres taillées mais non appareillées donnent lieu à un commerce d'exportation assez considérable. Là viennent s'approvisionner en partie les fabriques de meules

---

(1) Sur la Ferté-sous-Jouarre, voir la 43e série du *Voyage en France ;* sur Épernon, la 47e série.

d'Allemagne, notamment celles de Stettin et de Dresde. Des expéditions ont lieu jusqu'en Pologne. Quant aux meules assemblées et « dressées », elles trouvent en Angleterre un certain débouché. D'après l'enquête faite par le comité de la Loire navigable, ce pays demande chaque année 200 meules d'un modèle spécial, destinées à la mouture du maïs et du froment.

L'industrie minérale est encore représentée à Cinq-Mars par des fours à chaux et d'importantes fabriques de produits réfractaires. Les galeries abandonnées des carrières sont consacrées à la culture des champignons. La petite ville constitue donc un des centres d'activité les plus intéressants de Touraine, comme sa voisine Langeais, chef-lieu du canton dont elle fait partie.

Celle-ci doit surtout son importance économique à la fabrication des briques réfractaires. Il y a plus de dix maisons qui fournissent ces matériaux pour les usines à gaz, les fours de boulanger, les hauts fourneaux, etc. D'autres articles ont été abordés par quelques maisons, ainsi les carreaux fins et mosaïques et la faïence d'art. On évalue à 22.000 tonnes la production totale du groupe Cinq-Mars et Langeais. Les briques réfractaires donnent un aliment aux ports de Nantes et de Saint-Nazaire.

Langeais, ville gracieuse, attire les visiteurs par son château, devenu propriété de l'Institut de France, auquel M. Siegfried en a fait don. L'édifice, situé au cœur même de l'agglomération, lui imprime un caractère des plus pittoresques. La porte d'entrée, dans l'axe d'une rue, s'ouvre entre deux belles tours aux toitures aiguës supportées par des galeries à mâchicoulis. D'autres tours, les hautes cheminées, les combles couverts d'ardoise donnent grande allure à ce monument reconstruit au milieu du seizième siècle par Jean Bourré, sur les assises d'un château édifié par Pierre de La Brosse, ce favori de Philippe le Hardi qui mourut pendu à cause de ses malversations et surtout des jalousies que sa scandaleuse fortune avait soulevées. Jean Bourré respecta le plan de la forteresse dans l'adaptation aux goûts de la Renaissance et cela donne au monument une réelle originalité; la restauration, due à M. Jacques Siegfried, s'est, au contraire, efforcée de rendre, à l'intérieur, la physionomie moyenâgeuse du temps de Pierre de La Brosse.

Le château est dominé par les ruines d'une forteresse plus ancienne, donjon rectangulaire flanqué de contreforts où l'on croit reconnaître le plus ancien ouvrage de ce genre qui nous soit

parvenu. Deux enceintes flanquaient ce réduit ; elles pourraient être attribuées aux Gallo-Romains, à en juger par la construction en petit appareil. Mais donjon et remparts sont l'œuvre du « Faucon Noir », ce Foulques Nerra qui fut le plus grand constructeur féodal de forteresses. On attribue au vénérable monument la date de 992.

Ces ruines ornent le parc du château de Langeais, devenu, comme celui-ci, domaine national par son attribution à l'Institut. Des allées qui l'entourent, on jouit d'une vue superbe sur la ville blottie autour du château de Jean Bourré et de l'église construite aux onzième et douzième siècles, mais dont le beau clocher, à flèche de pierre, est attribué aux Anglais, qui l'auraient édifié pendant l'occupation à laquelle mit fin l'intervention de Jeanne d'Arc.

L'Institut, en héritant du château, a hérité aussi du mobilier d'art, en partie historique, réuni par M. Siegfried et les propriétaires qui l'avaient précédé. Les salles prennent jour sur une belle cour intérieure avec jardin à la française. Une d'elles porte le nom d'Anne de Bretagne, parce que le mariage de l'héritière du duché armoricain et de Charles VIII y fut célébré.

La ville, qui a gardé quelques maisons contem-

poraines du château, a d'autres industries que la céramique. C'est un des centres pour la construction des instruments agricoles, surtout des charrues et machines employées dans la culture de la vigne. Des ateliers fabriquent des pulvérisateurs contre le mildiou et autres maladies cryptogamiques; l'un d'eux se livre à la préparation des appareils de laiterie. Une intéressante industrie, celle des boutons de corrozo ou noix de coco, a fait naître une usine curieuse par sa situation loin du centre de cette production — Paris et l'Oise. — Elle occupe soixante ouvriers.

Le commerce des vins complète les éléments de vie de l'aimable cité. Le vignoble s'étend assez loin au-dessus des collines riveraines jusqu'aux bois par lesquels se manifeste la Gâtine. Un pont sur la Loire fait de Langeais un centre d'attraction pour les Varennes. Les produits de cette riche zone, tels les chanvres et les fruits, donnent lieu à un mouvement d'affaires considérable.

Les collines, jusqu'à Saint-Patrice, ne sont séparées du fleuve que par une mince bande d'alluvions fertiles; on y cultive des melons, réputés depuis longtemps sans doute, puisque Langeais a pour armes trois melons.

En face de Rupuanne, où la première bouche de l'Indre atteint la Loire, les collines s'écartent de la rive droite et font place à une plaine de plus en plus étendue qui deviendra le riche terrain de Bourgueil et de la Vallée d'Anjou. L'entrée de cette zone, d'une incomparable opulence rustique, est marquée par le château de Rochecotte, assis sur un coteau dominant le village de Saint-Patrice. C'est une belle demeure que l'on ne saurait cependant comparer aux châteaux de la Renaissance. Son intérêt réside dans la riche collection d'objets et de documents ayant appartenu à Talleyrand. Rochecotte fut acquis par sa nièce, la duchesse de Dino, qui y réunit les décorations, les cadeaux de souverains, les documents diplomatiques que l'illustre homme d'État avait possédés. La famille de Castellane, héritière de la duchesse de Dino, est aujourd'hui propriétaire du château et du parc, dont une dépendance est célèbre par une épine noire qui fleurit en décembre. D'après la légende, cet arbuste serait contemporain de saint Patrice, apôtre de l'Irlande; le thaumaturge passa à Rochecotte et fit fleurir l'arbuste en plein hiver. Depuis lors, le miracle continue. Un pèlerinage aurait fait naître le bourg.

Jusqu'à Bourgueil, la route du pied des col-

lines n'est qu'un village continu peuplé de vignerons. De même la levée de la Loire protège, de Saint-Patrice à Port-Boulet, une rangée ininterrompue de hameaux communiquant à l'aide de bacs avec les varennes parcourues par l'Indre. Un de ces passages d'eau permet d'atteindre Rigny et le château d'Ussé, le dernier des grands châteaux de la Loire. Désormais on ne trouvera aucun domaine princier comparable.

Une belle avenue de peupliers ouverte en face de l'île Sainte-Barbe conduit à cette demeure, le plus étonnant et le plus saisissant ensemble de tours, de tourelles, de pavillons, de logis, de toits aigus, de mansardes à pinacles que l'on puisse rencontrer. En vain les propriétaires successifs d'Ussé ont-ils apporté les « embellissements » inspirés par le goût de leur époque, le palais n'en reste pas moins féerique par le caprice et l'imprévu des détails. Sa chapelle est une merveille. Un des pavillons et les terrasses au-dessus de l'Indre, sont l'œuvre de Vauban, dont la fille aînée avait épousé M. de Valentinay, seigneur d'Ussé. Louis XIV fit don au maréchal de quatre canons qui armèrent longtemps un bastion d'Ussé.

L'intérieur du château a de belles parties, notamment le grand escalier; mais le principal

intérêt de l'édifice est son aspect extérieur, le capricieux et cependant harmonieux décor de ses tours profilant, sur un fond de verdure, leurs toits surmontés de girouettes ou de ferronnerie ouvragée.

La colline à laquelle est adossé Ussé est couverte d'un splendide manteau d'arbres fruitiers, jusqu'à la lisière de la forêt de Chinon. Il est peu de plus riches et riants paysages que ces campagnes de Rigny et d'Huismes, finissant avec l'Indre dans le vignoble du pays de Véron, que le chemin de fer de Chinon à Port-Boulet parcourt pour aller franchir la Loire et se relier à la grande ligne de Nantes, au bord de la plaine de Bourgueil.

XV

DE LA VALLÉE D'ANJOU EN GATINE

De Port-Boulet à Bourgueil. — Bourgueil. — Culture des graines et de la réglisse. — Le vignoble de Bourgueil. — Saint-Nicolas et ses vins. — En Gâtine. — Une grande exploitation : le domaine de la Briche. — Le syndicat agricole d'Hommes. — Le domaine de M. Moisant. — Entre Fondettes et Rillé-Hommes. — Ambillou et Cléré. — Château-la-Vallière. — L'ancien duché.

(*Carte d'État-major :* feuilles d'Angers S.-E.; Tours N.-O., S.-O.)

Neuillé-Pont-Pierre. Juin.

Après Langeais, dès que l'on a quitté les collines riveraines de la Loire sur la rive droite et pénétré dans la plaine, on est en Anjou ; les deux cantons de Bourgueil et de Château-la-Vallière ont été détachés de cette province pour faire partie d'Indre-et-Loire avec la Touraine. De même la vallée du Loir, au-dessous de Château-du-Loir, vers la Suze et la Flèche, celle de la Sarthe à partir de Sablé, furent dévolues au département de la Sarthe. De même encore, l'ar-

rondissement de Château-Gontier (1) attribué à la Mayenne.

La plaine par laquelle on pénètre en Anjou porte d'ailleurs un nom qui en indique bien la situation. C'est la Vallée d'Anjou, une des plus fertiles et riches contrées de France, longue de 70 kilomètres, large de 14 au point où la Loire s'éloigne le plus des collines. Pays admirable par ses productions, mais d'un intérêt assez médiocre, sauf ses deux villes principales : Bourgueil et Beaufort-en-Vallée.

Bourgueil est à une lieue de la Loire, près de laquelle la station de Port-Boulet avait été créée pour la desservir, à côté du pittoresque castel des Réaux qui fut le séjour de Tallemant des Réaux et prit ce nom des Réaux lorsque l'écrivain en fit l'acquisition; jusqu'alors c'était le *Plessis-Rideau.*

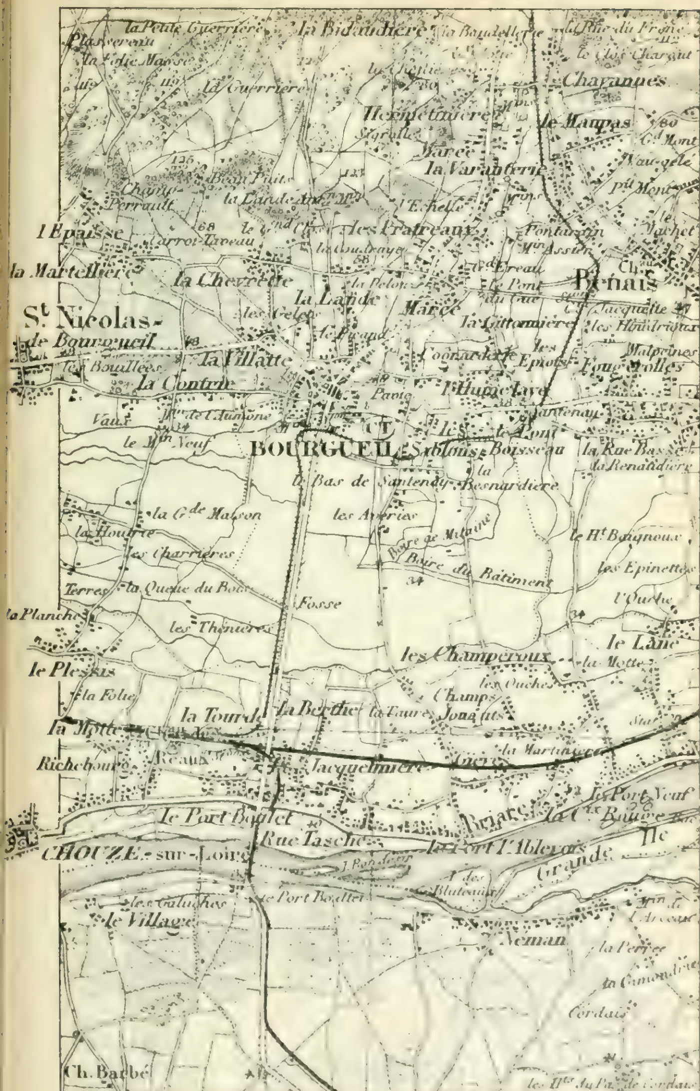
Une ligne départementale relie Bourgueil cette importante gare et se poursuit à travers la Gâtine vers Château-la-Vallière et Château-renault, en détachant un embranchement sur Fondettes et Tours. Le tronçon de Port-Boulet

(1) Sauf cet arrondissement de Château-Gontier décrit dans la 2e série du *Voyage en France* avec le reste du département de la Mayenne, toutes ces parties détachées de l'Anjou figurent dans le présent volume.

à la ville est exploité comme un tramway par de nombreux trains correspondant avec ceux de la grande ligne.

L'Authion, rivière dont le bassin constitue la Vallée d'Anjou, naît près de Bourgueil et arrose un admirable terroir. Rien ne saurait rendre l'aspect de richesse et de fécondité de ces terres grasses et profondes, divisées en une infinité de petits enclos. Là, comme dans les Varennes, la propriété est fort morcelée. On en juge en voyant les cultivateurs procéder au hersage au moyen de râteaux à main. Pas de grandes agglomérations, mais des hameaux qui bordent les chemins. De Saumur à Bourgueil, toute la plaine ressemble — avec une végétation plus puissante et un ciel plus pur et chaud — à la campagne flamande, tant le sol est admirablement travaillé, tant les chemins sont bordés de maisons, d'une commune à l'autre.

Il y a un grand vide dans cette plaine populeuse. Entre Bourgueil et Port-Poulet, d'immenses prairies s'étendent, parcourues par des ruisseaux à l'eau immobile, appelés *boires*. A Bourgueil recommence la campagne jardinée, les petits chemins bordés d'incessantes files de maisons. Le sol s'élève peu à peu, jusqu'à une centaine de mètres au-dessus de la plaine, for-


la Bidaudière
Chavannes
le Maupas
Hermétinière
la Varanterie
Marcé
les Pratreaux
l'Epaisse
la Martellière
la Chevrette
la Lande
St Nicolas-de Bourgueil
la Villatte
la Contrie
Benais
la Gittonnière
Fougerolles
l'Humelaye
BOURGUEIL
Sablons
le Pont Boisseau
la Rue Basse
la Renaudière
le Bas de Santenay
la Besnardière
la Gde Maison
les Avenies
les Charrières
Boire du Batiment
Fosse
les Thenières
le Plessis
les Champeroux
la Folie
la Tour de
la Berdie
Champs Jouants
la Motte
Richebourg
Reaux
Jacquelinière
le Port Boulet
Rue Tasche
Briare
le Port Neuf
CHOUZÉ-sur-Loire
le Port l'Ablevois
Grande Ile
le Port Boulet
le Village
Neman
la Perrée
Cordais
Ch. Barbé
vers Tours

mant des pentes douces couvertes de vignobles. Là ont été plantés jadis des sarments venus du Bordelais, le *cabernet franc* que l'on appelle ici *breton*. Ces vignes ont été l'origine du plus fameux vin rouge de la Loire, qu'un vigneron me dit jadis provenir d'un cépage bourguignon de Chambertin. La vigne n'est qu'un élément de second ordre dans la richesse du pays : Bourgueil est, avant tout, un producteur de graines potagères. Tous ces petits jardins, plantés au bas du coteau, se livrent à la culture des légumes pour en obtenir la graine. Des commissionnaires entreprennent par contrat la production de graines fourragères ou potagères, telles que carottes, salsifis et oignons. Un chiffre donnera une idée de ce commerce : la graine d'oignon, à elle seule, fournit au commerce 25.000 à 40.000 kilos chaque année. Un village blotti au pied de la Levée de la Loire, la Chapelle-sur-Loire, expédie les oignons par wagons complets.

Bourgueil doit une grande prospérité à ces riches cultures. La ville est petite, car à peine la moitié des habitants de la commune y résident (1), aussi ne faut-il pas y rechercher de nombreux monuments. On peut cependant citer

---

(1) 2.989, dont 1.555 agglomérés au centre.

l'église pour sa façade romane et son chœur de style Plantagenet et les restes majestueux d'une abbaye de bénédictins.

L'aspect d'aisance de la ville tient à l'abondance et à la variété des produits dans ses campagnes. Une des cultures, celle de la réglisse, est originale, car on ne la trouve nulle part ailleurs en France. Elle se fait presque exclusivement sur les territoires de Benais et de Restigné, communes situées à l'est de Bourgueil. Un ruisseau clair y arrose un étroit vallon dont les terres, à la fois légères et profondes, conviennent particulièrement à la réglisse, la plante tirant toute sa valeur du développement de ses racines.

C'est un bien curieux phénomène agricole que la culture, confinée dans un petit coin de pays, d'une plante d'origine aussi lointaine. La réglisse est fille des chaudes contrées du Midi. Elle croît naturellement en Provence, en Espagne, dans le Levant, mais nulle part elle n'est l'objet d'une culture raisonnée. C'est pourquoi l'on est très surpris de retrouver ce bel arbuste, semblable à un jeune taillis d'acacias, dans un habitat aussi différent de l'habitat naturel.

Comment la réglisse est-elle venue dans ce pays de Bourgueil? Voilà ce que nul ne peut dire là-bas. « De tout temps, assurent les vieilles

gens, cette culture s'est faite chez nous. » Peut-être, comme pour le safran du Gâtinais, faut-il voir dans les croisades l'origine de cette acclimatation. Quelque croisé de Bourgueil, séduit par le goût de la racine, aura importé des graines.

Quoi qu'il en soit, la réglisse a trouvé dans ces alluvions meubles et fécondes un sol éminemment favorable, puisque des siècles de culture n'ont pu l'épuiser, bien qu'elle croisse sans cesse sur le même terrain. Bien mieux, elle a produit ici des racines de qualité supérieure. La Turquie donne une réglisse âcre au goût; en Espagne, Saragosse et Murcie, en Sicile Catane, produisent également en abondance une réglisse sauvage, plus sucrée que celle de Touraine, mais fermentant facilement; pour utiliser cette racine des régions chaudes, on a été conduit à fabriquer le sirop de réglisse, dit sirop de Calabre, industrie considérable près du littoral méditerranéen. La réglisse de Bourgueil, au contraire, se conserve fort bien; pour l'avoir fraîche, *verte*, disent les commerçants, on la garde dans du sable. Dans toutes les préparations où l'on veut obtenir un goût pur et éviter la fermentation, la réglisse de Bourgueil est préférée. Ainsi la droguerie et la pharmacie emploient de grandes quantités de réglisse en poudre, destinée à enro-

ber ou isoler des pilules, etc.; la réglisse de Bourgueil seule est employée à cet usage. Expédiée fraîche du centre de production, elle subit à Paris des opérations de dessiccation et de raclage avant d'être broyée.

Si Bourgueil est arrivé à donner des racines d'une longueur et d'une grosseur peu ordinaires, cela tient uniquement au sol et à la culture. Culture fatigante entre toutes. Elle consiste d'abord à prendre au collet de la racine, pendant l'arrachage, une sorte de rhizome jaunâtre, à le planter par quatre ou cinq brins à la fois dans de larges sillons que l'on recouvre de fumier et de terre. La première année, on sème des haricots entre chaque sillon afin d'obtenir une récolte dérobée, mais l'année suivante, le travail se borne à bêcher le champ et, en décembre, à couper les tiges de l'année, car la racine seule est vivace.

Jadis, au bout de trois ans, on procédait à l'arrachage, mais les plants sans cesse renouvelés par leurs racines ont dû perdre de leur vigueur; aujourd'hui, il faut de quatre à cinq ans pour obtenir des produits marchands. L'arrachage est la partie pénible de ce travail; il faut creuser entre chaque rang une fosse de plus de 50 centimètres de profondeur, de façon à mettre

à nu jusqu'aux moindres fibrilles de la racine. Alors le cultivateur, tenant la plante à pleines mains, la tire lentement du sol. Dur labeur : j'ai vu extraire à Fougerolles, hameau de Benais, des racines ayant près de deux mètres de longueur et plus grosses que le pouce. La fatigue est telle que la plupart des vieux cultivateurs de réglisse sont courbés; on les reconnaît facilement au milieu de la foule de Bourgueil, les jours de marché. La racine est apportée à Bourgueil chez les commissionnaires en réglisse et livrée souvent à un prix élevé; on l'a vue atteindre 80 francs les 100 kilos; le prix moyen est de 45 francs. Un hectare de terre peut donner de 9.000 à 10.000 kilos. Au prix de 45 francs, c'est donc un revenu annuel de 900 francs à l'hectare en ne faisant qu'une récolte tous les cinq ans.

A mon premier passage, on me donna comme étendue des cultures le chiffre de 1.000 hectares, évidemment fort exagéré, puisque la statistique décennale évalue seulement à 29 hectares la surface occupée par les plantes médicinales dans tout le département d'Indre-et-Loire. Jusqu'à ces dernières années, il y a eu décadence; on a fait parfois 500.000 kilos chaque année; à peine en obtient-on en ce moment 250.000. La fatigue de l'arrachage, les revenus plus faciles de la

vigne et des autres cultures avaient détourné les cultivateurs. La maladie du vignoble et la crise agricole ont ramené l'attention vers la réglisse. Les causes qui ont fait abandonner puis reprendre la culture du safran aux environs de Pithiviers se rencontrent donc à Bourgueil pour la réglisse.

Il serait à souhaiter que cette source de richesse pût se développer; ainsi l'on devrait encourager la reconstitution par semis; de la sorte, on pourrait sans doute rendre à la réglisse toute sa force de végétation et ramener de trois en trois années la période d'arrachage. Les deux années perdues, comparativement à la périodicité d'autrefois, ne représentant pas moins de 1.600 à 1.800 francs par hectare.

A Bourgueil la vigne joue un rôle plus considérable que la réglisse, si sa culture est moins curieuse. La préparation du terrain est particulière à ce pays dont Saint-Nicolas-de-Bourgueil possède les meilleurs crus. Au milieu d'avril, la terre est *relevée en planches;* elle reste en cet état jusqu'à la floraison, alors les planches sont *refendues* et l'on *dresse la terre en mottes ;* quand le raisin va prendre couleur, on déplace les mottes. Enfin, peu avant la vendange, on ni-

velle et sarcle le terrain. La récolte ne commence guère que le 20 octobre. Ces méthodes n'ont pas varié depuis le temps où Victor Rendu disait (1857) :

« Le vin rouge de Bourgueil passe avec raison pour un ordinaire recherché. Quand il est arrivé à sa maturité, à dix ans par exemple, il est bouqueté au point de rappeler les vins bourgeois de Bordeaux ; il en a la sève, mais non le moelleux ; il se distingue par un goût de framboise bien prononcé et par la propriété de se conserver très longtemps. »

Comme contraste avec ces vignes et ce « jardinage » qui donnent à la vallée de la Loire, de Tours à Ancenis, un aspect opulent, il y a, non loin de Bourgueil, une des plus grandes exploitations agricoles de France, celle qui offre le caractère le plus industriel de tous les domaines que j'ai visités jusqu'ici : la ferme de la Briche, fondée par M. Cail, le grand constructeur parisien.

Conquise entièrement sur un sol aride et ingrat dans les parties hautes ; sur des argiles profondes, anciens lits d'étangs, dans les parties basses, elle est un des exemples les plus frappants de ce que peut la volonté humaine.

On a vu que c'est presque une Sologne, cette

Gâtine de l'Anjou et de la Touraine. Des bois maigres, des bruyères, des ajoncs, des étangs, des terres d'une culture primitive, tout produit une impression pénible sur qui la traverse après avoir parcouru les admirables terroirs du Val de Loire. Or, à une lieue de la station de Continvoir, sur le chemin de fer de Port-Boulet à Châteaurenault, les bois et les landes disparaissent, une immense plaine se développe, sans arbres; une dizaine de fermes de même architecture, de même orientation, se montrent sur des chemins bien entretenus. De grands bœufs de Salers tirent avec effort la charrue dans un sol gras et profond. C'est le domaine de la Briche.

A la gare d'Hommes, une locomotive routière attend dans la cour. Deux lourds chariots y sont attelés. Aussitôt le train parti et la barrière ouverte, elle se met en route et va, par une large chaussée, jusqu'à un vaste bâtiment dominé par de hautes cheminées de briques, près d'un château de noble façade. Cette locomotive et ces chars font le service de la ferme de M. Cail.

Ce n'est pas fantaisie d'industriel. Sur ce domaine de 1.700 hectares, 1.200 hectares sont soumis à une culture intensive, 325 hectares sont, chaque année, consacrés à la betterave nécessaire à une distillerie installée à la ferme

centrale, et produisent de 250.000 à 300.000 kilos (1). La récolte annuelle en céréales atteint 8.000 hectolitres, les prés artificiels donnent de 8.000 à 10.000 kilos par hectare de fourrages. Ces fourrages et les pulpes de betteraves, mises dans des fosses qui en contiennent 3.600 mètres cubes, font vivre 600 brebis, de 1.500 à 2.000 moutons, 200 bœufs, dont un tiers à l'engrais. La bergerie n'a pas moins de 200 mètres de longueur.

La propriété est divisée en dix fermes, ayant chacune un chef de culture marié, chargé de la direction d'une partie du domaine. Ces fermes sont d'une propreté exquise; les cours en sont sablées comme la cour d'un château. Pas un crottin, pas un fétu de paille. Il y a plus de mérite à avoir obtenu cela du paysan qu'à la création des 30 kilomètres de routes empierrées que renferme la Briche! Pas un arbre dans la partie cultivée du domaine. Rien ne gêne la vue. C'est une mer de moissons et de prairies, sur laquelle se détachent, blanches, les dix fermes. On a la sensation de quelque chose de lointain, d'un pays nouveau. Et c'est bien une chose nouvelle

(1) Au moment où le comité de la Loire navigable faisait effectuer son enquête, la distillerie de la Briche allait cesser le travail à cause de l'abaissement du prix de l'alcool et de la cherté des transports.

que cette tentative d'industrialisation de la terre — qu'on me passe le néologisme !

Ces 1.200 hectares soumis à une culture intensive donnent plus de trafic au chemin de fer à voie étroite que tout le reste de la section de Port-Boulet à Château-la-Vallière, longue cependant de 42 kilomètres. Le domaine de la Briche procure à la gare d'Hommes un trafic de 1.500 à 2.000 tonnes de marchandises, dont 600 tonnes de charbon, autant d'engrais, de 400 à 600 tonnes de blé, de 3.000 à 4.000 hectolitres d'alcool. Ce serait plus considérable encore, me disait-on, si, sur ce chemin de fer à voie étroite, les wagons n'étaient trop petits pour le transport des bœufs et n'obligeaient à un transbordement pour les moutons (1).

Pendant longtemps le domaine de la Briche n'inspira guère d'émulation, bien qu'il fût pour les cultivateurs voisins une leçon et un exemple. Les grands propriétaires ne songent qu'à la

(1) Ces chiffres m'ont été fournis à la Briche, il y a vingt ans, par le directeur du domaine. Je n'ai pas cherché à les rajeunir par ceux de 1910. L'intérêt est non dans les modifications qui ont pu être apportées, mais dans le fait lui-même, c'est-à-dire la transformation profonde et admirable d'un terroir considéré comme infertile en sol arable de grande production.

chasse; les fermiers, peu encouragés et conseillés, se gardaient de suivre le mouvement. L'emploi des engrais chimiques rencontra bien des obstacles, malgré l'ingéniosité du commerce pour attirer l'attention. J'ai vu, à Château-la-Vallière, aux devantures de magasins, des coupes de cristal présentant les engrais sous des apparences flatteuses, comme on expose le charbon dans certains magasins de Paris. Les paysans admiraient; des ingrédients ainsi présentés devaient leur paraître précieux. Enfin l'heure est venue : la commune d'Hommes, près de la Briche, a pris la tête du mouvement; elle possède un syndicat de 800 membres qui achète *bon an mal an* 2.500 tonnes d'engrais; le chiffre est énorme et dit bien haut que la cause de la culture intensive est maintenant gagnée en Gâtine. A Hommes encore s'est créée, près de la gare, une laiterie coopérative.

Ce résultat est d'autant plus remarquable que les modèles furent rares en Touraine et en Anjou. Quand je fis mon premier voyage (1890), je n'eus à signaler aucun grand effort, en dehors de la Briche, d'une grande exploitation des environs de Loches que je n'ai pu visiter, et des fermes de M. Moisant, le constructeur du dôme central à l'Exposition de 1889.

M. Moisant a apporté la culture intensive dans une région très maltraitée, entre Neuillé-Pont-Pierre et Neuvy-le-Roi. Ces pays étaient jadis des vignobles fort riches. Les maladies ont ruiné les petits vignerons qui n'ont pas su tirer parti de leurs terres. C'est au milieu d'eux, au cœur d'une population fort arriérée en matière agricole, que M. Moisant a créé un beau domaine dans lequel il a obtenu des rendements, énormes pour le pays, de 30 à 35 hectolitres à l'hectare. L'élevage du mouton a été également entrepris ; 750 brebis, 250 agneaux remplissaient les bergeries lorsque je suis passé à la Donneterie; dans les deux fermes, il y avait 60 vaches. Pour ce pays, où tout l'élevage se bornait alors aux chevaux, c'était une innovation extraordinaire.

Le chemin de fer départemental, je l'ai dit plus haut, projette, de la station de Rillé-Hommes, un embranchement dans la direction de Tours, à Fondettes, où il se relie aux tramways à vapeur de la banlieue. Cette ligne traverse une portion de Gâtine où les progrès ne sont pas moins remarquables. A vingt ans de distance, on reconnaît à peine le pays, bien que le contraste soit grand toujours entre le val exubé-

rant de richesse, couvert de vignes, de jardins et de vergers, et le plateau imperméable. La grosse commune de Fondettes est à la limite des deux zones. Dès qu'on a dépassé le bourg, d'aspect opulent, c'est la Gâtine. La pluie de ces jours derniers a rempli le creux des sillons, même les vignes offrent l'aspect de ruisseaux parallèles.

Je parcours la contrée la carte à la main; il me semble que les bois ont perdu beaucoup de terrain. Nous devrions traverser une forêt, et les cultures et les prés sont nombreux et vastes, jusqu'à Pernay qui groupe étroitement autour d'une flèche aiguë ses maisons à hautes toitures. Le village est assis dans un pli verdoyant où coule la Bresme. Les versants, cultivés en hauts billons, révèlent la compacité du sol. Dans ces campagnes, les fermes sont multitude, chacune avoisinée par une plantation de vigne.

A partir d'Ambillou, le sol est moins conquis, des bois marécageux encadrent d'étroites clairières cultivées. Cléré occupe un vaste espace mis en valeur, mais presque de toutes parts on aperçoit les bois. Le petit bourg est un centre d'exploitation sylvaine, les charbonniers en ont fait leur principal marché et entrepôt. A l'ouest seulement le rideau s'écarte ; des campagnes

couvertes de prairies et de cultures bien entretenues s'étendent vers Savigné-sur-Lathan et Hommes. Le sous-sol rappelle celui du plateau de Sainte-Maure par des gisements de faluns. Parfois les coquillages fossiles sont conglomérés en roche appelée *crouas*, exploitée sur plusieurs points pour la construction.

Le centre principal de la contrée, Château-la-Vallière, est un humble bourg assis au revers d'un coteau sous lequel coule la riviérette de la Fare, débouchant d'un étang étroit mais long et pittoresque, dans lequel se reflètent les futaies d'une belle forêt. Comme tant d'autres petites villes, elle a dû son nom à son érection en duché-pairie en faveur d'un seigneur lui imposant son nom patronymique. Ce fut, ici, Mademoiselle de la Vallière, Louise de la Baume-Leblanc. Auparavant elle s'appelait Châteaux-en-Anjou ; ce bourg et le village de Vaujours, à la tête de l'étang, formèrent le domaine de la favorite, devenue duchesse de la Vallière. Malgré ce rang de chef-lieu de duché, le bourg est resté médiocre. Le souvenir de la duchesse est conservé par l'hôpital qu'elle fonda, on y garde son portrait en carmélite. La maison ducale, siège de la seigneurie, subsiste encore au milieu d'un beau parc.

L'église, seul monument remarquable, possède un portail du onzième siècle. Vaujours, hameau dépendant de la commune, a de belles ruines d'un château et un menhir haut de près de quatre mètres. De là jusqu'à Neuillé-Pont-Pierre s'étend un intéressant pays dépendant de deux communes, Souvigné et Sonzay, qui possèdent de remarquables églises, surtout Sonzay.

Cette partie de la Gâtine a été aidée dans sa transformation par les voies ferrées qui se croisent à Château-la-Vallière; elle est parcourue par la ligne maîtresse de l'ancien réseau de l'État, reliant Paris à Saumur et à Bordeaux.

XVI

LES VAUX DU LOIR ET LA FLÈCHE

De Tours au Loir. — Semblançay et ses ruines. — La Roche-Racan. — Saint-Paterne et Saint-Christophe. — Le château de Courcillon. - Château-du-Loir. — En descendant le Loir. — Le Lude. — La foire du Raillon. — Le commerce des cuirs. — La féculerie. — La Flèche. — Le Prytanée. — Un Fléchois en 1870. - L'industrie de la Flèche. - L'élevage des volailles de la race de la Flèche. — Du Guesclin à Pontvallain. — L'aristocratie au bord du Loir.

(*Carte de l'État-major :* feuilles du Mans S.-O; Tours N.-O; Angers N.-E; la Flèche S.-E.)

Pontvallain. Juin.

Je remonte en Anjou par la ligne de Tours au Mans où les trains, assez fréquents, permettent les arrêts et la visite des curiosités de la route. Celles-ci d'ailleurs sont assez rares. J'ai parlé en d'autres chapitres de Mettray et de la Gâtine, il ne me reste guère à signaler que Semblançay où l'on accède par la gare de Saint-Antoine-du-Rocher. Ce nom, qui rappelle l'impitoyable et injuste exécution de François de

Beaune, baron de Semblançay, est celui d'un gros village, pittoresquement situé au pied des belles ruines du château qui appartint au malheureux surintendant des finances de François Ier. Un étang entoure les ruines étagées autour du donjon. Ce château, comme l'église, remonte au douzième siècle.

Le pays, au delà, est peu peuplé, Neuillé-Pont-Pierre, unique centre de cette partie de la Gâtine, est loin de la voie. L'aspect des campagnes est monotone, mais lorsqu'on a dépassé la ligne de faîte entre Loire et Loir et descendu dans le vallon de l'Escotais, le paysage devient plus riant. Le rocher se montre : voici un vieux château, plus loin un dolmen proche de la voie ; au flanc d'un coteau de la rive droite, une belle habitation de la Renaissance, le château de la Roche-Racan. C'était le siège du marquisat de Racan ; un des titulaires fut Honorat de Bueil, cet élève de Malherbe dont Richelieu fit un des quarante de l'Académie qu'il venait de fonder. Racan naquit à Aubigné, près de Château-du-Loir, mais c'est à la Roche-Racan qu'il se retira lorsqu'il eut quitté l'armée.

L'Escotais longe le parc du château et descend vers Saint-Paterne et Saint-Christophe, deux gros bourgs peuplés de tanneurs. Nous sommes

ici dans le voisinage de Châteaurenault, au milieu d'une contrée où les écorces abondent ; l'industrie des cuirs s'exerce dans la plupart des centres. Saint-Paterne garde dans son église un beau groupe en terre cuite, l'*Adoration des Mages,* provenant de l'abbaye de la Clarté-Dieu, dont les ruines gisent, à peu de distance, dans un vallon solitaire. Saint-Christophe est encore dominé par les ruines d'un château couvrant le sommet du rocher sur lequel le village est bâti.

L'Escotais arrose des prairies par une étroite et fraîche vallée et va recevoir les eaux du Long à Dissay-sous-Courcillon (1). Le promontoire entre les deux riviérettes est percé de carrières et couronné par les ruines du château de Courcillon. Ce manoir a vu naître Philippe de Dangeau, marquis de Courcillon, auteur des curieux *Mémoires sur la cour de Louis XIV,* auquel Boileau a dédié une de ses épîtres.

Dissay est à l'entrée d'une plaine large, verte, luxuriante, encadrée de collines produisant d'excellents vins. Nous sommes dans les Vaux du Loir du département de la Sarthe ; la gare animée à laquelle on parvient après avoir tra-

---

(1) La carte d'État-major écrit *Dissais.*

versé le Loir, profond et calme, est celle de Château-du-Loir.

Sauf le Mans, aucune ville sarthoise ne s'est autant accrue que Château-du-Loir. Sa population s'est augmentée de 1.500 âmes depuis qu'elle est devenue une jonction de voies ferrées. La route, jadis solitaire et longue de plus d'un kilomètre, qui la relie à la gare, est transformée en boulevard bordé de maisons. La cité est coquette, d'aspect très prospère par ses boutiques nombreuses et élégantes. La rue principale, formée par la route de Tours au Mans, donne l'illusion de la grande ville. Mais les monuments sont rares. Du passé il reste la curieuse église Saint-Guingalois, qui dépendit d'un prieuré dont Ronsard eut le bénéfice, et un ancien hôtel noble, devenu magasin, possédant un superbe escalier de la Renaissance. L'hôtel de ville, moderne, est un joli édifice. Dans les vieilles rues montueuses, quelques logis gardent l'allure des anciennes demeures bourgeoises.

Malgré son nom, Château-du-Loir est loin de la rivière sur laquelle elle possède le hameau de Coëmont, où le Loir commence à être navigable; une fabrique d'ouate utilise la force motrice du premier barrage. La ville a cependant son cours d'eau, l'Ire, descendu de la forêt de

Bersé et souillé par les déjections d'une tannerie et des égouts. Il atteint la rivière maîtresse près de la gare.

Le Loir, désormais large et profond cours d'eau, grâce aux barrages, descend par une vallée plus ample, moins pittoresque que dans la partie parcourue de Vendôme à Château-du-Loir, mais fort belle encore et, parfois, d'une réelle majesté. Bien que cette partie de son cours, jusqu'à la Flèche, soit toujours considérée comme appartenant aux Vaux du Loir, c'est un pays nouveau par l'aspect.

La rivière, qui avait abandonné les collines au pont de Coëmont, vient de nouveau les frôler près du joli hameau de Montabon, signalé de loin par sa flèche grêle émergeant des arbres au sommet des pentes rocheuses. Le coteau est percé de carrières fort vastes, d'où l'on tire la belle pierre blanche, le *tuffeau*, à laquelle tous les centres de la contrée doivent leur coquetterie; elle se taille facilement et les ouvriers sont habitués, par atavisme, à en tirer d'heureux effets de moulure et de sculpture.

Les collines où s'ouvrent les carrières sont couvertes de vignes alternant avec les pommiers; elles vont mourir en pentes douces au-dessus du bourg de Vaas largement étalé dans

les prairies, au bord d'un coude du Loir. Le lieu doit son origine à une abbaye autour de laquelle se forma une petite ville défendue par un château et des remparts. Duguesclin, dans sa belle campagne du Maine, l'enleva aux Anglais. Il reste quelques débris des murailles qui subirent l'assaut des troupes du connétable. Quant à l'abbaye, qui appartint aux Prémontrés, elle est devenue une belle demeure; l'église, maintenant paroissiale, œuvre du treizième siècle, possède un clocher d'un grand effet décoratif.

Le Loir est utilisé par une fabrique d'ouate, à laquelle il donne la force motrice. Au-dessus de l'usine, un pont conduit à Chenu, village dont les vins rouges sont estimés, et à la Bruère qui conserve précieusement les vitraux de son église (seizième siècle), auxquels leur perfection a valu d'être classés parmi les monuments historiques.

La vallée est ici large plaine que traverse le chemin de fer de la Flèche, détaché à Aubigné de la ligne du Mans à Tours. Le Loir erre avec lenteur dans les prairies, va frôler au sud des collines boisées, se tord de nouveau entre les pelouses, longe un instant les hauteurs de la rive droite. Des ruisseaux lui viennent de vallons, le gonflent et lui donnent bientôt un caractère

de grandeur. C'est un large flot qui vient border les quais de la petite ville du Lude.

Celle-ci est, aujourd'hui, d'un calme profond, bien saisissant pour qui l'a vue en d'autres jours, pendant ces foires qui attirent les populations du Maine, de l'Anjou, de la Touraine et du Blésois. Les belles avenues plantées d'arbres, les rues étroites, bordées de maisons de pierre sculptée, semblent dormir. Au pied de la ville, le Loir, presque immobile, développe harmonieusement de grands méandres et baigne les murs des terrasses qui supportent les parterres du parc du Lude.

Ce parc est le plus beau de l'Ouest. Même Bonnétable, malgré sa forêt, ses pelouses, ses pièces d'eau, ses chasses seigneuriales, ne saurait être comparé au domaine enchâssé au milieu de cette vallée du Loir, dont les lignes sont d'une grâce et d'une élégance si françaises.

Le château serait une lourde masse féodale sans la Renaissance, venue pour greffer sur les tours des ornements qui ont ôté à l'édifice ses allures de forteresse. Des fenêtres à hauts meneaux ont été percées dans les murailles et surmontées de bustes de rois. Les douves font place à des jardins gazonnés aboutissant à la terrasse, d'une magnificence royale, au pied

de laquelle coule la rivière. Des statues et de grands vases ornent les pelouses. Les jours de foire au Lude, le parc est envahi par la foule. Lors du « Raillon » surtout, une des curiosités de cette grande journée est la visite du domaine.

Le Raillon est le nom de la principale foire du Lude. C'est, toutes proportions gardées, la foire de Beaucaire de l'Ouest; le marché le plus considérable de toute cette partie de la France pour le commerce des cuirs. Au milieu du champ de foire, entre les troupeaux, les baraques de saltimbanques, les cirques et les carrousels, on a réservé une étroite pelouse sur laquelle les commissionnaires en cuir du Havre, de Bordeaux, de Saint-Nazaire, les tanneurs de Châteaurenault, de Saint-Paterne, de Tours, de Rennes, du Mans, de Normandie et de Bretagne font leurs marchés. Des millions d'affaires se traitent sur ces quelques mètres carrés d'herbe jaunie.

C'est que le Raillon primitif, tirant son nom d'un petit village voisin où il se tenait, était uniquement une foire aux cuirs. Malgré les chemins de fer, le télégraphe et les bourses de commerce, tanneurs et vendeurs ont continué de

se rendre au Lude comme ils se rendent à Guibray (1).

La redingote des grands industriels réunis au Raillon produit un effet singulier au milieu des blouses de la foule, des élégants bonnets de paysannes, aux ailes empesées sur les côtés et coquettement aplaties en bandeau sur le front. On fait un vide respectueux autour de ces notables. La fortune de tout un vaste pays se prépare dans ce petit cercle, au milieu des forains.

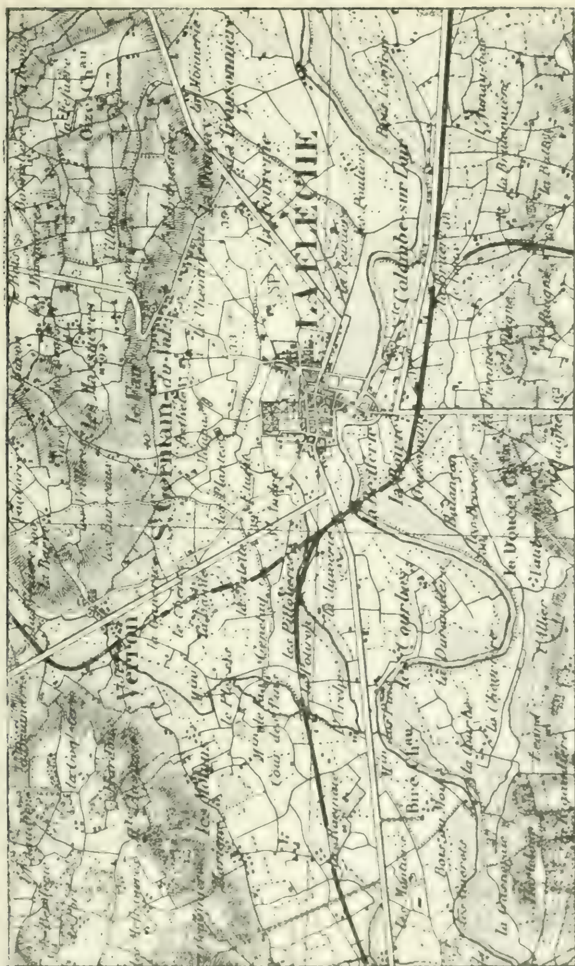
Le Raillon s'est naturellement accru. La présence des bouchers, qui viennent vendre les peaux vertes, a amené les marchands de bétail et les paysans voisins. De toutes les routes débouchent des chars à bancs chargés de porcs, de moutons et de veaux. Les marchés se font à grands cris et à grands gestes; les poignées de mains qui les scellent sont suivies d'une visite au cabaret, où l'on boit du vin de Mayet, mêlé de limonade.

Le Lude doit toute son importance commerciale à ces foires; l'industrie est faible, représentée surtout par des tanneries et, dans les

(1) Sur la foire de Guibray, voir 6e série du *Voyage en France*.

environs, une papeterie. Quand la féculerie apparut dans la Sarthe, deux usines se créèrent au Lude ; elles ont disparu lorsque les facilités d'expédition des pommes de terre eurent fait élever le prix de ces tubercules que les cultivateurs ont plus d'avantages à exporter. La région, d'ailleurs, est médiocrement active, on peut en juger par le mouvement de la navigation sur le Loir : il n'atteint pas 7.000 tonnes pour l'ensemble du département. La rivière, il est vrai, est aménagée d'une façon rudimentaire; il n'y a pas d'écluses aux barrages, mais simplement des portes *marinières*, partout où le courant est rapide. Le Loir, s'il avait été doté d'écluses et rendu navigable jusqu'en Beauce, aurait pu jouer un rôle considérable dans l'économie générale du pays, car il offrirait, prolongé vers Paris par un canal, la voie la plus facile et la plus courte de Nantes et d'Angers à la Seine.

Ainsi privée d'activité industrielle, la vallée du Loir, entre le Lude et la Flèche, demeure surtout un pays de parcs et de châteaux. Chaque colline montre quelque beau domaine sur ses pentes. La noblesse angevine a une prédilection pour cette large vallée aux riants horizons.


LA FLECHE
St Germain-du-Val
Ste Colombe-sur-Loir
Verron

La Flèche elle-même, la ville principale de tout ce pays, est restée une toute petite cité mi-bourgeoise, mi-aristocratique, à laquelle une colonie d'anciens officiers donne un caractère particulier. La belle promenade, plantée de grands arbres, qui borde le Loir, évoque le souvenir des petites villes lorraines dont parlent Erckmann-Chatrian, avec leur mail ombreux, où les militaires retraités devisent des anciennes guerres. Autour du Prytanée, toutefois, il y a, à certains moments, une invasion subite. C'est l'heure où les professeurs arrivent ou s'en vont, puis le quartier retombe dans sa somnolence.

Le Prytanée est le collège ouvert surtout aux fils d'officiers et dont l'origine remonte à une donation faite aux jésuites, en 1603, par Henri IV. Le collège devait recevoir un certain nombre de fils de gentilshommes pauvres, élevés aux frais du Roi, à la condition de choisir comme carrière l'armée ou l'église. Les élèves qui faisaient choix de l'état militaire sortaient de l'établissement avec le titre d'officiers. Jusqu'en 1762, les jésuites restèrent directeurs et donnèrent à l'instruction une élévation remarquable. Parmi leurs élèves furent Descartes, les maréchaux de

Guébriant et de Berwick, le prince Eugène et nombre de personnages illustres dans l'armée, le clergé et la magistrature. L'époque la plus brillante fut de 1607 à 1722.

Après la dispersion des jésuites, le collège passa sous la direction de prêtres séculiers; il constituait une école préparatoire à l'école militaire de Paris. 250 jeunes gentilshommes y étaient élevés aux frais du souverain. Parmi ces élèves furent La Tour d'Auvergne, Dupetit-Thouars, Borda, le maréchal Clarke, etc.

La Révolution supprima le collège, mais, en 1808, Napoléon le rétablit en installant à la Flèche le Prytanée, d'abord organisé à Saint-Cyr. Tout en subissant les fluctuations des changements de régime, il est demeuré un établissement spécial pour les fils d'officiers. Si beaucoup d'élèves ne sont pas entrés dans l'armée, plus de la moitié — environ 3.000 sur 5.500 — sont devenus officiers. Et parmi eux beaucoup de généraux dont quelques-uns celèbres. Ainsi Pélissier, Bedeau, Bourbaki, d'Aurelle de Paladines, Renault « l'arrière-garde ».

Le Prytanée mérite une visite. Sa bibliothèque, dont le fonds provient du collège primitif des Pères, est fort riche en incunables et en éditions précieuses. La chapelle, une des plus

curieuses que les jésuites nous aient laissées, est le triomphe du mauvais goût. On a dépensé un talent prodigieux pour obtenir un édifice du plus détestable aspect. Le maître-autel somptueux, aux colonnes de marbre rouge, la chaire, les caissons des voûtes, sont sculptés avec un art infini. Mais l'ensemble est lourd, froid et factice.

La Flèche a été le dernier point atteint par l'invasion allemande en 1871. Une plaque, apposée sur une maison de la route de Malicorne, raconte la mort d'un élève du Prytanée : Richard, engagé pendant la guerre, devenu sous-lieutenant, s'en vint de Baugé, le 24 janvier, à la tête de quelques camarades, enfants comme lui, pour attaquer l'ennemi, occupant alors les hauteurs de Saint-Germain-du-Val. Aux premiers coups de feu, il tomba avec un de ses compagnons, le sous-officier Adam, et les Allemands arrivèrent. Ils eurent le bon esprit de ne pas voir dans cette échauffourée une résistance de la ville. Le général ennemi dit au maire : « Quelle inutile boucherie ! »

Cependant, la Flèche a voulu conserver par une plaque commémorative le souvenir de cet enfant héroïque qui mourut glorieusement près

de l'école où il se préparait pour l'armée. Idée généreuse, bien faite pour entretenir l'esprit de sacrifice au cœur des jeunes Fléchois.

La Flèche n'est pas seulement une cité élégante, c'est aussi un centre industriel assez vivant. Depuis 1840, les eaux du Loir sont utilisées par des papeteries installées sur les barrages aux environs de la ville; celle-ci possède des ateliers pour la transformation et le façonnage des papiers produits au Lude. Ces papiers, fabriqués uniquement avec des chiffons, sont employés pour les registres et autres usages commerciaux. Le façonnage occupe de très nombreux ouvriers. Les usines de Mme Gaudineau-Tonnelier sont très connues dans les milieux manufacturiers par leurs œuvres sociales : participation aux bénéfices, logements avec jardins, écoles près des cités ouvrières, etc.

La fabrication des galoches est également fort active. Le premier établissement a été créé en 1850; depuis lors, deux autres ont été fondés. Ils constituent avec les ateliers du Mans et d'autres à Fresnay-sur-Sarthe, le Lude et Bonnétable, un groupe de travail intéressant, dont la production peut être évaluée — pour le département — à 3.000 paires par jour. Par contre, la féculerie est en décroissance, bien que trois

fabriques subsistent sur le territoire de la Flèche où l'on en compta cinq.

Si le nom de la ville a été donné à la belle race de volailles qui produit les poulardes du Mans, la Flèche n'a pas un commerce comparable à celui du chef-lieu, mais c'est le centre de l'élevage; un établissement d'aviculture livre des sujets de choix aux amateurs. Quant à la fourniture commerciale des poulardes, elle est moins le fait de la ville que de sa banlieue. La contrée où s'exerce principalement cette industrie est comprise entre la Flèche et Malicorne, sur le chemin de fer de la Suze. Les centres les plus réputés sont Verron, Villaines et Malicorne, stations de cette ligne, Boussé à l'est, Arthezé et le Bailleul à l'ouest. J'ai dit à propos du Mans (1) quelle était l'importance des transactions en volailles grasses; proportionnellement plus grande est la valeur des reproducteurs recherchés par les éleveurs, notamment anglais et américains. Un coq se vend en moyenne 15 francs et la poule 10 francs, mais bien des lots d'un coq et trois poules trouvent preneurs à 100 francs.

Ces belles bêtes d'un plumage noir, brillant,

---

(1) 2e série du *Voyage en France*, 3e édition.

aux reflets verts et violacés, aux barbillons d'un rouge vif, sont une des gloires de l'aviculture française; peut-être n'est-il pas de race supérieure en beauté. Aucune ne donne aussi rapidement des pièces grasses si volumineuses.

La ville a élevé une statue à Henri IV, fondateur du collège; l'œuvre est médiocre, une erreur d'Étex. Mais on n'a rien fait encore pour la mémoire de du Guesclin. A quelques lieues d'ici, le héros breton défit les Anglais. Les landes où la sanglante bataille eut lieu ne sont pas encore entièrement défrichées. Dans ce pays, qui s'étend vers Mayet et Pontvallain, région de vignes, de pinèdes, de bruyères et de prairies mêlant harmonieusement leurs teintes, du Guesclin, accompagné par Olivier de Clisson, fit marcher ses troupes toute la nuit pour atteindre les Anglais au point du jour. Puis, la bataille finie, avant d'aller à Vaas chasser l'ennemi de la place, il s'arrêta afin d'élever des abris pour ses blessés, sous un ormeau, près de Coulongé. Non loin, il fit inhumer ses morts et planter une croix appelée Croix-Brette — la croix des Bretons. Cette croix fut pieusement renouvelée par les habitants. En 1828, on eut l'idée de supprimer ce monument pour le remplacer par un obélisque. Une inscrip-

tion que les événements ont rendue douloureuse, puisque l'ennemi est passé là en 1871, rappelle la bataille :

ICI
APRÈS LE COMBAT DE PONTVALLAIN
EN NOVEMBRE 1370
BERTRAND DU GUESCLIN
DE
GLORIEUSE MÉMOIRE
FIT REPOSER
SES FIDÈLES BRETONS

UN ORMEAU VOISIN
SOUS LEQUEL ON ÉLEVA UNE CABANE
POUR LES BLESSÉS
UNE CROIX
PLANTÉE SUR LES MORTS
ONT DONNÉ
A CE LIEU
LE NOM D'ORMEAU
DE LA CROIX-BRETTE

FRANÇAIS !
QUE LES DISSENSIONS INTESTINES
QUE LES INVASIONS ÉTRANGÈRES
NE SOUILLENT PLUS DÉSORMAIS
LE SOL
DE NOTRE BELLE FRANCE

Cette réprobation des dissensions intestines était une sorte d'expiation. La chouannerie eut dans ce pays en partie angevin un caractère

particulièrement odieux. Tous les bourgs, toutes les villes étaient dévoués à la Révolution. Le doux climat du Loir, en permettant de cultiver la vigne, donnait à la contrée une aisance inconnue aux régions à demi sauvages du Maine; aussi les chouans se ruaient-ils sur ces bourgades sans défense. Il n'est pas une commune qui n'ait des souvenirs sanglants. La Terreur blanche ne fut pas moins atroce. En 1816, des paysans répandirent le bruit que l'Empereur allait revenir. On en arrêta vingt-cinq sur de basses dénonciations; une cour prévôtale fut réunie au Lude, elle fit exécuter quatre de ces pauvres diables et envoya le reste au bagne ou en prison. Le souvenir de cette répression est resté vivant dans le pays et a inspiré une rancune tenace. Aussi Mayet, Pontvallain, le Lude, toute la vallée du Loir, sont-ils profondément républicains. Tandis que les circonscriptions du nord restaient favorables aux idées monarchiques, cette région de vignes donnait, durant plusieurs années, au conseil général de la Sarthe presque tous ses représentants libéraux et élisait les deux seuls députés républicains. Fait d'autant plus digne de remarque que le parti royaliste avait dans la contrée ses membres les plus éminents. De grands noms de l'armorial figurent parmi les

propriétaires des nombreux châteaux dont on voit les tours couronner les collines. Les descendants de Chamillard, notamment, portent pour titres le nom de quelques petites villes du pays; ils ont de somptueuses demeures, héritage du ministre de Louis XIV, créé marquis de la Suze. Princes, ducs, marquis, sont nombreux; la plus grande partie du sol leur appartient. Malgré ce voisinage, la population reste fidèle aux idées de 1789. Quelle différence avec les régions au nord du Mans, où le châtelain est encore « not' maît' » !

XVII

SABLÉ ET SOLESMES

La Sarthe en Champagne mancelle. — La Suze. — Malicorne. — Les méandres de la Sarthe. — Noyen, le château de Pécheseul et Juigné. — La genèse d'une grande industrie. — Carrière de Port-Étroit. — Solesmes. — Un village de bénédictins. — Les beaux-arts pour les gendarmes. — La scierie des marbres. — Industrie familiale. — Essai de socialisme chrétien. — Les marbres de Bouère. — Carrières modèles. — Les anthracites de l'Ouest. — Californie noire. — Les marbres belges et les ateliers de Cousolre.

(*Carte de l'État-major :* feuille de la Flèche.)

Du Mans jusqu'à la Suze, la Sarthe parcourt le pays sablonneux, landes imparfaitement gagnées par la culture, au milieu duquel, sur la rive gauche, le Belinois (1) est comme une oasis. Sol maigre, humide dans les creux, parsemé de pins dans les parties les plus sèches. Région bien à part, entre la Champagne, où le roc affleure, et les campagnes grasses où la Sarthe erre au-dessus du Mans. L'Orne champenoise la sépare

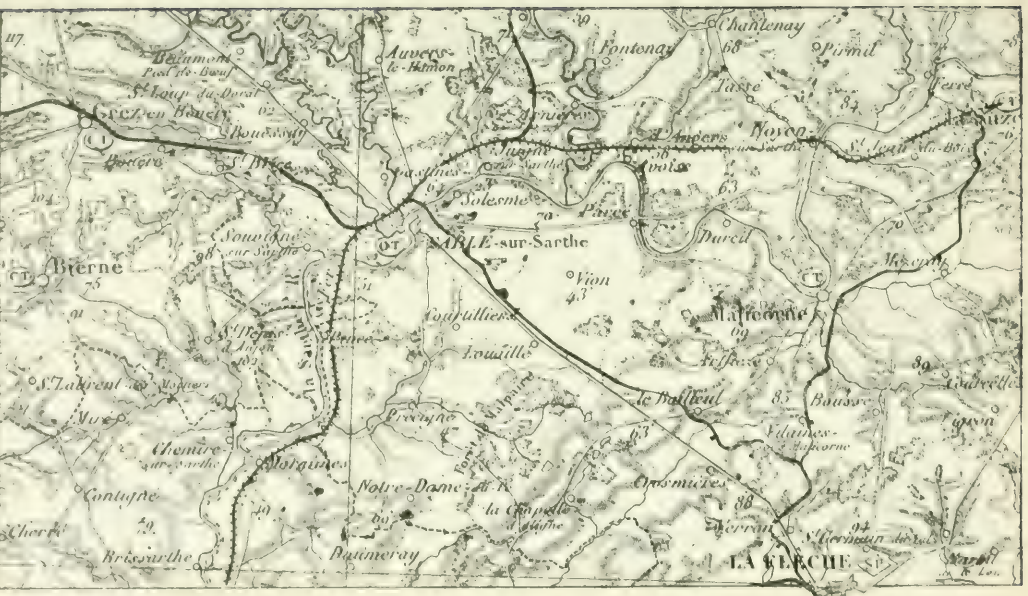
(1) Voir 2e série du *Voyage en France*, 3e édition.

nettement de la Champagne, encore les pinèdes se montrent-elles au delà de cette riviérette.

En faisant la conquête de ces landes, le cultivateur leur a donné l'aspect des autres campagnes du Maine, des talus couverts d'arbres enclosent les champs ; ils sont si nombreux, que le pays, vu de points dominants, laisse l'impression d'une forêt de chênes parsemée de bouquets de pins. Les parties les plus pauvres sont aux abords mêmes de la Sarthe. On pourrait se croire dans les landes de Gascogne lorsqu'on atteint la Suze : la petite ville est complètement entourée de pineraies.

Mais elle est bien riante, vue au passage, la Suze, au bord de sa large rivière, frémissante sur les barrages, bordée de grands arbres, ourlée de prairies. La Sarthe est franchie par un pont antique que l'on a fort défiguré de nos jours en l'élargissant, comme si l'on n'eut pû respecter ses lignes archaïques ! Un moulin, la tour de l'église, le misérable débris d'un château qui fut superbe, constituent un beau décor. Mais c'est un de ces tableaux qu'il faut voir à distance ; à le contempler de près, on est vite déçu. Rien n'arrête l'attention dans ce gros bourg où se tiennent d'importants marchés.

La gare de la Suze est assez animée. C'est le



Chantenay
Pirmil
Fontenay
Auvers-le-Hamon
Tassé
Noyen
St Jean du Bois
Juigné
Avoise
Solesme
Parcé
Dureil
SABLÉ-sur-Sarthe
Vion
Souvigné sur Sarthe
Bierne
Courtillier
Louailles
Malicorne
le Bailleul
Précigné
Morannes
Notre-Dame
la Chapelle
Bousse
Villaines
Chemiré sur Sarthe
Contigné
Brissarthe
Daumeray
LA FLÈCHE

point de transbordement le plus fréquenté par les voyageurs entre la Flèche et Paris. L'embranchement de la Flèche parcourt un pays assez monotone. Des bois de pins parsemés de marais, quelques châtaigniers se dressant entre les résineux. Puis, au delà de cette véritable forêt, qui se poursuit jusqu'à la vallée du Loir par la forêt de Courcelles et d'autres bois, on retrouve les champs enclos de haies. Le ruisseau de la Vezanne parcourt un large vallon et frôle Mézeray.

La Sarthe vient de décrire une grande courbe autour des bois de la Suze et dessine un méandre plus brusque qui la ramènera vers l'ouest. En face de ce coude, enfermant une longue et étroite presqu'île boisée, le bourg de Malicorne borde la rivière, dans un beau site. Le château où habita Mme de Sévigné, où Louis XIII et Marie de Médicis avaient été reçus, se mire dans les eaux; un parc superbe occupe le vallon. Ce château n'est plus qu'une partie de la noble demeure. Le bourg, qui emplit le vallon de la Vezanne, possède une importante usine céramique. La poterie est une industrie assez vivante dans cette région, surtout au hameau de Foulletourte, situé plus à l'est, sur la route de la Flèche au Mans.

A Malicorne commence la région d'élevage des volailles de la Flèche, c'est-à-dire des célèbres poulardes et chapons du Mans. Elles sont produites dans ces métairies encloses de coudriers et de chênes que l'on devine à peine à travers ce rideau. Arthezé, Villaines, sont prospères, grâce à cette industrie.

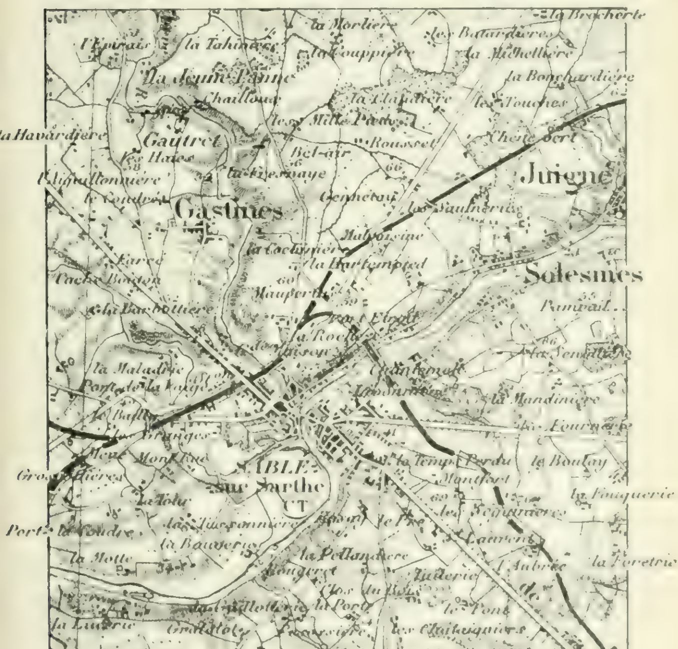
Au-dessous de la Suze, la Sarthe, retenue par les barrages éclusés, coule avec lenteur en décrivant ses courbes amples au sein de campagnes tranquilles, où les centres de populations sont rares : le plus considérable, Noyen, couvre une pente très douce. La rivière, très élargie par la retenue d'un barrage, fait mouvoir les roues d'un moulin assis sur la digue même; un pont, une dérivation navigable, la haute tour de l'église, donnent à Noyen une beauté à laquelle ne répond pas l'intérieur de cette petite ville, chef-lieu d'une populeuse commune. Noyen est à la marge de la Champagne mancelle, ici fort accidentée, découpée par de nombreux vallons dont le plus important est parcouru par la riviérette de Gée. Les bords de la Sarthe sont la partie riante du pays, mais route et voie ferrée ne suivent pas la rivière, trop sinueuse, formant ici limite entre le Maine et l'Anjou. La grande route,

cependant, domine un instant la Sarthe dans le beau site de Dureil; elle passe près du château de Pécheseul, véritable palais de la Renaissance italienne construit sur l'emplacement d'un manoir évoquant de tragiques souvenirs. On raconte que Charles IX et Catherine de Médicis y restèrent quinze jours pour témoigner leur estime au seigneur du lieu, Jean de Champagne, qui avait fait *boire à son grand godet,* c'est-à-dire jeter dans la Sarthe ou dans les fossés du château, tous les protestants capturés par lui. Au Roi qui lui demandait combien de huguenots avaient été noyés ainsi, le rude catholique répondait :

« Si vous croyez que j'ai chargé ma mémoire du nombre de cette canaille ! »

Le château de Pécheseul a pour parc de grands bois à demi entourés par la Sarthe et traversés par la route franchissant la rivière au village de Parcé. La belle demeure, riche en objets d'art, dépend d'une autre commune, Avoise, dont le chef-lieu couvre un promontoire escarpé entre la rivière et un vallon verdoyant. Jusqu'à Sablé, la Sarthe offre une suite de jolis paysages : le site de Juigné avec son bourg couvrant une berge escarpée, son château, son église romane, ses ravins emplis de verdure, est un des plus heureux parmi ces tableaux.

Si la nouvelle organisation territoriale de la France n'a pas fait de Sablé un centre administratif considérable, puisqu'elle est simple chef-



lieu de canton, cette petite ville n'en a pas moins gardé une prépondérance réelle sur la vallée inférieure de la Sarthe. C'est un centre de croisement de voies ferrées, le point où la

ligne directe de Paris à Saint-Nazaire se détache de la ligne de Paris à Angers; une autre va rejoindre à Sillé-le-Guillaume la voie maîtresse de Brest; une quatrième se dirige vers la Flèche et se prolonge près de Château-du-Loir. C'est un marché important; de beaux édifices particuliers bordent ses rues, de vastes magasins étalent des devantures luxueuses. Tout paraît un peu trop battant neuf peut-être. Le château seigneurial de la duchesse de Chevreuse, sur la colline, est lui-même d'une blancheur éblouissante.

La Sarthe, l'Erve, la Vaige, se mêlent au sein de la ville en un dédale de canaux et de bras dans lesquels se mirent les maisons et les collines. Ce riant aspect de Sablé contraste avec son industrie minérale. Autour de la ville des mines d'anthracite, en partie inexploitées, avoisinent de magnifiques carrières de marbre noir.

A Londres et à Amsterdam, les marbres de Sablé sont en possession du marché. Londres préfère à tous les autres ces marbres noirs, veinés de blanc par des fossiles métamorphiques. Amsterdam, cependant à proximité des marbres belges, montre également pour les produits du Maine une préférence d'ailleurs bien justifiée.

Peu d'industries se sont développées plus régulièrement. Depuis 1745, la famille Landeau exploite les carrières dont la première a été ouverte en 1685. En 1745, Pierre Landeau, maître carrier-marbrier, commença les recherches qui ont fait connaître les principaux gisements. Mais, pendant longtemps, malgré la beauté des marbres de cette région, les débouchés furent restreints, non seulement parce que les moyens de communication étaient rares, mais surtout à cause des procédés primitifs d'exploitation. Le sciage des marbres avait lieu au moyen de scies à bras. Vers 1820, on appliqua la force hydraulique à des scies de quatre-vingts lames; vingt ans après, il fallait créer une nouvelle usine, installée sur le barrage de Solesmes.

Jusque-là, on se bornait à débiter en tranches et à vendre les marbres bruts. Vers 1840, une révolution profonde se fit dans l'industrie marbrière : la Belgique avait installé des ateliers de sculpture et de polissage près de ses carrières et inondait le marché. Les fabricants de marbrerie de nos grandes villes, ne pouvant plus lutter, renvoyèrent leurs ouvriers et se firent simplement intermédiaires entre le consommateur et les industriels des carrières belges. Les exploitations françaises, qui se bornaient à l'ex-

traction et au sciage, subirent donc une crise terrible. A Sablé on n'hésita pas un instant, on improvisa une population ouvrière, on créa des écoles de marbrerie et de polissage, on s'efforça de spécialiser chaque partie du travail. Il y a soixante ans, cette industrie était absolument inconnue à Sablé; en 1890, elle occupait près de quatre cents ouvriers, sans compter les carriers.

La première carrière ouverte, Port-Étroit, est encore en pleine exploitation. Même pour qui a vu les ardoisières d'Angers (1), le spectacle vaut une visite. La carrière est à un quart de lieue de Sablé. On s'y rend en traversant un parc légué à la ville par un banquier. Promenade admirable avec ses belles allées de chênes verts et de chênes rouvres, ses pelouses, ses massifs, ses kiosques, ses statues couvrant les flancs de la colline. Le viaduc du chemin de fer de la Flèche traverse la rivière à une grande hauteur; à travers ses arches grêles on voit fuir au loin, entre les collines de Juigné et la masse majestueuse de l'abbaye de Solesmes, la nappe étincelante des eaux. Près du viaduc, au-dessous des mines d'anthracite, s'ouvre la carrière.

C'est un vaste cirque de roches noires, taillées

---

(1) Voir le chapitre XXI.

à pic d'un côté, de l'autre présentant une gigantesque table de marbre disposée en pente selon un angle de 45°; la hauteur totale de la couche en exploitation atteint 25 mètres, dont 18 de hauteur utile. L'aspect de la dalle inclinée est étrange; la roche est d'un noir mat, traversé par des veines étroites d'un calcaire blanc ou rose; cette déclivité est d'autant plus précieuse que le calcaire cristallin est disposé par couches ou strates d'un mètre d'épaisseur au plus. On coupe la roche au niveau du sol, à l'épaisseur de la couche rencontrée, puis, à l'aide de coins, la dalle est fendue du haut en bas, en une sorte de bande gigantesque, divisée ensuite, par le même procédé, en blocs ayant parfois plusieurs mètres cubes; ces blocs sont attachés à un câble mis en mouvement par un cabestan et, peu à peu, détachés de la couche inférieure. Le mouvement est d'abord très lent, puis l'énorme masse, enfin descellée, glisse avec un bruit de tonnerre, et vient s'échouer sur le sol de la carrière, où elle est débitée en blocs de dimensions moindres, pouvant être transportés à la scierie.

Dans une telle opération les déchets sont naturellement considérables, mais l'existence des mines d'anthracite permit longtemps d'utiliser tous les débris pour la fabrication de la chaux.

Un énorme four est établi à l'entrée de la carrière; le charbon, venu d'une fosse située au-dessus de la colline, était précipité au fond de la carrière, où des wagonnets venaient le chercher. Les calcaires grossiers de la surface et les débris de l'exploitation étaient ainsi jetés au four et transformés en chaux que le voisinage de la rivière permettait de transporter à bas prix dans l'Anjou et le Maine. Je parle au passé; depuis 1890, date de mes premières visites, les mines de houille ont arrêté leur production (1) et la fabrication de la chaux à Sablé est une industrie abandonnée peut-être pour longtemps. Mais le calcaire trouve encore un débouché dans les fours à chaux de Maine-et-Loire.

La carrière de Port-Étroit, dont une partie, composée de calcaire de qualité inférieure, ne peut servir qu'à cette fabrication de la chaux, occupe une quarantaine d'ouvriers. Elle est séparée de la Sarthe par la route; les blocs peuvent donc être transportés par eau jusqu'aux usines voisines, à Sablé et à Solesmes.

L'usine de Solesmes occupe une des plus belles

(1) Il y a cependant une reprise; en 1908, on tenta une nouvelle exploitation au Bois-aux-Moines, 2.650 tonnes furent extraites, mais la couche fut épuisée; aux Saulneries, on a obtenu 1.500 tonnes. Un autre puits, l'Alma, fut remis en état.

situations de la vallée, au pied même d'une abbaye fameuse, en face de Juigné. Bien que le village soit tout proche, les ouvriers ne l'habitent guère; ils résident soit à Sablé, soit sur l'autre rive, à Juigné. Le village, très gai, très coquet, avec sa large rue aux maisons tapissées de plantes grimpantes, avait d'ailleurs jadis peu d'habitants laïques. C'était un village de bénédictins. Il y a quelques années, toutes les maisons étaient habitées par des moines; on les voyait aller et venir, se visitant les uns les autres, se rendant à l'église paroissiale pour assister aux offices, mais l'abbaye et son admirable chapelle leur étaient interdites (1).

« On se souvient, écrivais-je dans la première édition de ce livre, des incidents qui marquèrent à Solesmes l'exécution des décrets. Les bénédictins, appuyés par une partie des châtelains du voisinage, refusèrent d'obéir; une grande dame — M[me] de Chevreuse — frappa un gendarme au visage; cependant force resta à la loi. Depuis lors le couvent est fermé, des gendarmes recrutés à tour de rôle dans toutes les

(1) Tout ce passage, mis au passé, a perdu de sa réalité depuis la séparation des Églises et de l'État.

brigades de l'arrondissement empêchent l'accès de l'édifice. C'est une déception pour le touriste, car l'église de l'abbaye est une merveille; les *saints de Solesmes,* ces belles sculptures sans rivale, ne peuvent être contemplés aujourd'hui que par la gendarmerie. Même le sous-préfet s'est vu refuser l'entrée de l'édifice. Impossible aussi de visiter cette *Mise au sépulcre,* ce *Calvaire,* ce *Massacre des Innocents* qui ont porté si haut la célébrité de Solesmes. Les bénédictins sont censés dispersés, légalement leur association est dissoute, leur couvent, leur église, sont sous séquestre. Et cependant pas un ne manque, tous sont là autour du vieil édifice. Si leur autel est interdit, ils ont toujours leur existence monastique. Le pouvoir se donne toute l'apparence de la persécution sans avoir l'avantage de se faire obéir et respecter.

« Les bénédictins se sont faits à cette vie nouvelle. Chacun a sa maison. L'un d'eux habite au bord de la rivière une vieille demeure d'un goût italien, d'où l'on jouit d'une vue charmante. Tout à l'heure je le voyais arpentant la terrasse. Son profil sombre se détachait vigoureusement sur le mur. Aux fenêtres des maisons voisines, d'autres moines semblaient perdus dans leur contemplation. La cloche de Solesmes ou celle du

vaste couvent de bénédictins sonnait, et toutes ces figures d'ascètes disparaissaient, appelées pour un acte de vie monastique. »

Des fenêtres de l'abbaye on domine les scieries de marbre, élevées près des barrages de la Sarthe. Ces usines se bornent à débiter en tranches, au moyen de châssis armés de lames, le marbre extrait de Port-Étroit ou des carrières plus importantes de Bouère. Les tranches, ensuite aplanies et polies, sont envoyées aux magasins de Sablé, où elles seront livrées aux ouvriers.

Ici nous nous trouvons en présence d'une organisation industrielle très intéressante.

Les dessinateurs attachés à l'usine préparent les dessins. Des machines ingénieuses permettent de faire les moulures les plus simples. La sculpture est exécutée dans les ateliers par des ouvriers spéciaux ayant reçu, dès l'adolescence, une instruction technique par les soins des manufacturiers. Mais le marbre sorti des machines ou du ciseau est terne, il faut lui donner le poli miroitant qui fait la beauté des roches marmoréennes. Ce travail a lieu à domicile dans des ateliers appelés ateliers de famille par les créateurs, imbus de l'esprit de socialisme chrétien. Le père, la mère, les enfants y travaillent en-

semble. Chaque famille doit posséder une petite charrette pouvant supporter un chargement de 300 kilos, destinée au transport des marbres à travailler. Chacune de ces charrettes vaut environ 60 francs, le prix en est avancé par les usiniers. Ceux qui ne veulent pas faire cette acquisition viennent à l'atelier avec des civières sur lesquelles les tranches de marbre sont placées. Chaque matin, à heure fixe, les ouvriers conduisent à l'usine leurs charrettes et leurs civières, remettent les marbres polis et rapportent les marbres bruts.

Le travail consiste à *adoucir* le marbre avec du grès et de l'eau, à le *polir* à la pierre ponce, à le frotter avec un tampon imprégné d'émeri, à le *lustrer* à l'aide d'une encaustique à base d'essence de térébenthine et de cire.

Dans ce travail, la famille entière trouve à s'occuper, au grand avantage de la moralité. Il se fait sous la surveillance des patrons et des contremaîtres. La seule chose exigée des ouvriers est l'observation rigoureuse du repos du dimanche. En cas d'infraction, les ouvriers sont punis par un ralentissement dans la remise des objets à préparer.

Grâce à cette méthode de labeur à domicile, les ouvriers de Sablé jouissent d'une aisance

réelle; beaucoup d'entre eux sont possesseurs de la maison et du jardin qu'ils habitent.

Les marbres noirs de Sablé ne sont pas seuls utilisés dans l'usine; on tire de Belgique, des Pyrénées et d'Italie certains marbres demandés par le commerce, on y met en œuvre surtout les belles roches découvertes dans la Mayenne, non loin de Sablé, près du petit village de Bouère. Les exploitations de chaufourniers ont fait reconnaître sur ce point des marbres d'une rare beauté, dont quelques-uns servent à la confection d'objets d'art. On y trouve des marbres noirs à fond gris, des marbres gris rayés de rouge et des marbres jaspés de rouge vif, de rose et de teintes intermédiaires. Ce sont les marbres connus dans le commerce sous les noms de *gris*, *bois-jourdan* et *rose-enjugeraie*.

Dans ces carrières, le marbre n'est pas disposé en couches inclinées comme à Port-Étroit. Il a fallu employer d'autres procédés d'extraction. Ici on a mis à profit les plus récentes découvertes industrielles. La carrière est une véritable usine à vapeur. La roche, déblayée des marbres de qualité inférieure, fournit à l'ouvrier les matériaux de choix; elle est débitée d'une façon régulière au moyen d'un fil de fer sans fin, creusé d'une rainure hélicoïdale. Par ce fil on a pu

couper, avec une régularité extraordinaire, un banc de 25 mètres de longueur, sur une hauteur de 10 mètres. C'est la muraille même de la carrière. Un autre procédé d'abatage est l'emploi d'un trépan, courant sur des rails, creusant une profonde et large rainure dans la dalle marmoréenne; un filet d'eau entraîne sans cesse les poussières produites par la formidable machine.

Les carrières de Bouère sont plus riches que celles de Juigné. La roche y a des teintes splendides, cristallines et dorées. Un chemin de fer funiculaire va chercher les blocs et les ramène au niveau du sol; là ils sont régularisés de façon à éviter un transport inutile, chargés sur des voitures et conduits aux usines de Sablé et de Solesmes. Les déchets sont également employés à la fabrication de la chaux. Chaque carrière possède son four, construction énorme. Plusieurs de ces fours sont aujourd'hui abandonnés, soit par manque de débouchés, soit à la suite de l'acquisition de presque tous les fours à chaux de cette partie de l'Anjou par un syndicat. On avait imaginé de grouper en un seul faisceau d'intérêts les carrières de pierre à chaux et les mines d'anthracite. Pendant la grande vogue du chaulage, à l'époque de la mise en valeur des landes, la chaux trouvait des débouchés énormes, grâce

aux rivières navigables. En outre, les anthracites de Sablé n'ayant pas de concurrence, puisque, les chemins de fer n'existant pas, on ne pouvait recevoir les houilles anglaises, les mines de charbon connurent une grande prospérité. Les mines de Fercé donnèrent jusqu'à 7.000 francs de revenu pour un capital de 12.000 francs. La prospérité et la décadence de ce petit bassin houiller de Sarthe et Mayenne mériteraient d'être étudiées.

Les autres fours à chaux de la Sarthe, un peu éloignés des mines d'anthracite et n'ayant aucun rapport d'intérêt avec celles-ci, ne leur ont jamais demandé de combustible; ils emploient de préférence les charbons anglais, venus par Saint-Malo, Caen ou Nantes, malgré le prix considérable du transport.

Sablé a fort à lutter avec la marbrerie du Nord et de Belgique. Les carrières belges jouissent de faveurs douanières dues à leur situation topographique. Si les droits de douane sont imposés aux produits fabriqués, on a pu tourner cette difficulté par la création d'usines sur le territoire français; Cousolre, non loin de Maubeuge, à la frontière même, est devenu un centre industriel considérable peuplé uniquement de marbriers. On y fabrique plus spécialement le

bibelot : pendules, presse-papier, etc. Dans la même région, à Jeumont, à l'entrée du chemin de fer sur le territoire français, existe une grande usine; un peu plus loin, à Pont-sur-Sambre, un autre établissement de même genre a été créé. Ces usines, outre leur proximité des grands centres de population du Nord et de l'Est, ont la Sambre canalisée qui leur permet de conduire leurs produits à Paris, par les canaux, à des prix que la marbrerie de Sablé ne saurait atteindre ou atteint à grand'peine par la perfection de son outillage. Cependant Sablé ne demande pas la protection, ses industriels font avec l'Angleterre, les Pays-Bas et l'Amérique un commerce considérable; ils se bornent à réclamer la réciprocité (1).

---

(1) Sur les marbreries du Nord, voir la 19e série du *Voyage en France* (« La Vallée de la Solre »); sur la marbrerie dans les Pyrénées, la 40e série.

XVIII

NAVIGATION SUR LA MAYENNE

Le réseau navigable de la Maine. — Valeur prépondérante de la Mayenne sur les autres rivières — En bateau à vapeur de Château-Gontier à Angers. — Le Ménil. — Daon. — La Jaille-Yvon et ses mines. — Le moulin de Chenillé. — Notre-Dame du Haut-Rocher. — Le château de l'île Briant. — Embouchure de l'Oudon. — Le couloir de Pont-Albert. — Montreuil-Belfroi. — Épinard. — Séparation de la petite Maine. — L'île Saint-Aubin. — La Mésopotamie angevine.

(*Carte de l'État-major :* feuilles d'Angers N.-O., Ancenis N.-E. Château-Gontier S.-E., la Flèche S.-O.)

A bord de l'*Hirondelle*. Août.

De tout le système de voies navigables qui viennent former la Maine pour aboutir à la Loire, c'est-à-dire en impasse pendant la plus grande partie de l'année, la Mayenne est la rivière la plus fréquentée. Seule, elle possède un service rapide par vapeur pour les voyageurs. L'attraction d'Angers explique cette exception. Les riverains de la Sarthe sont plutôt attirés par le Mans, et le Loir avec sa canalisation rudi-

mentaire, ne se prêterait pas à la circulation de bateaux à vapeur.

Le maintien d'un service de ce genre entre Château-Gontier et Angers n'en est pas moins un phénomène économique. Il n'y a pas de centre populeux entre les deux villes, les industries y sont rares et de médiocre importance. Mais les deux cités de l'ancien Anjou ne sont pas reliées directement par voie ferrée. Le grand détour de Segré avec changement de train s'impose. Les villages, si nombreux sur chaque rive, sont d'ailleurs fort éloignés des gares, la voie d'eau leur offre donc une précieuse ressource pour les communications avec les deux importants marchés.

En amont de Château-Gontier, le chemin de fer, conduisant directement à Laval et à Mayenne, a rendu inutile l'organisation d'un tel service; d'ailleurs, il n'y a pas, de ce côté, de centre comparable à Angers, véritablement grande ville par son influence économique sur une vaste région.

Chaque jour, en été, un bateau à vapeur monte d'Angers à Château-Gontier, d'où il repart à une heure de l'après-midi. L'hiver, la courte durée de la lumière oblige à ne faire qu'un service biquotidien. Les voyageurs sont

Loigné
Fromentières
Longuefuye
Gennes
Grez-en-Bouère
Bouère
Bazouges
CHÂTEAU-GONTIER
Bierné
Chatelain
St Fort
Forêt de Valles
Chemazé
Coudray
Argenton
Menil
St Michel-de-Feins
St Laurent-des-Mortiers
Sauveur-de-Flée
Daon
Mayenne R.
Miré
Chemiré-sur-Sarthe
Montguillon
Saeurdres
Contigné
Marigné
la Jaille-Yvon
Aviré
St Martin-du-Bois
Cherré
Chenillé-Changé
Brissarthe
Louvaines
Chambellay
Châteauneuf-sur-Sarthe
Querré
Chanteussé
Champigné
Andigné
Oudon R.
Montreuil-sur-Maine
Juvardeil
Étriché
Feneu
Sarthe R.
LE LION-d'Angers
Sceaux
Écuillé
Cheffes
Tiercé
Grez-Neuville
Brain-sur-Longuenée
Soulaire
Forêt de Longuenée
Pruillé
Loir R.
Briollay
la Membrolle
Villevêque
le Plessis-Macé
Juigné-Béné
Montreuil-Belfroi
Cantenay-Épinard
Écouflant
Pellouailles
St Clément-de-la-Place
la Meignanne
St Sylvain
Avrillé
Maine R.
le Plessis-Grammoire
St Lambert-la-Potherie
ANGERS
Beaucouzé
St Barthélemy



assez nombreux, mais bien peu accomplissent en entier la course, cependant intéressante et pittoresque. Il y a là, pendant 70 kilomètres, une série de sites heureux, parfois grandioses, ignorés des touristes.

Je fais la navigation à la descente, c'est-à-dire au départ de Château-Gontier. Le bateau est vite occupé par les passagers, pour la plupart de seconde classe; les paniers, les caisses, les ballots s'empilent devant eux. A l'avant, quatre ou cinq voyageurs à peine, le pont est libre, nous pouvons contempler sans obstacle le charmant tableau offert par la ville, avec ses vieux murs revêtus de vigne et de lierre, les belles habitations du quai, l'amphithéâtre des toits, ses flèches, ses campaniles, ses jardins bien tenus (1).

Ce décor se reflète dans l'eau sombre de la Mayenne; la rivière est bordée, à droite, par le chemin de halage, à gauche, par des prairies qu'un étroit ruban d'aulnes sépare du flot. Le port a quelques gabares chargeant surtout des pierres, du bois, des céréales. C'est le plus important de toute la ligne, parfois après celui de

---

(1) Sur Château-Gontier et son arrondissement, voir la 2e série (3e édition) du *Voyage en France*.

la Fosse consacré uniquement à l'embarquement des produits des carrières à macadam de la Terrerie. Le grès dur tiré de ce gîte donne lieu à une exploitation intermittente. En 1907, le port de la Fosse avait embarqué 18.217 tonnes de matériaux. En 1908, il ne figure plus parmi les ports ayant eu un mouvement dépassant 10.000 tonnes, tandis que Château-Gontier, accuse 19.638 tonnes et Laval 10.485.

Après un dernier appel, l'*Hirondelle* quitte le bord et rapidement fend le flot sombre. La rivière décrit une belle courbe, jusqu'au viaduc de trois arches qui porte le chemin de fer de Saint-Nazaire. En amont du viaduc, le barrage écluse de Pendu retient les eaux, la chute actionne une grande minoterie. Le passage du sas est assez bref, éclusiers et patron du bateau ont rapidement fermé la vanne derrière nous, vidé l'écluse et ouvert les autres portes. Nous repartons aussitôt pour aller longer le gracieux village d'Azé, entouré de verdure et d'où jaillit, très haut, la flèche du clocher. Le cadre est exquis : belles pentes revêtues de prairies, châteaux environnés de parcs. Un de ces châteaux, assis au sommet d'escarpements schisteux, contemple de grands paysages. La rivière s'élargit en pénétrant dans une sorte de couloir formé

par de raides collines revêtues de grands arbres et tapissées de délicieuses prairies. Celles-ci revêtent surtout la rive gauche, la rive droite, plus abrupte, est couverte de taillis, acacias et chênes, de groupes de châtaigniers et de sapins. Ce manteau sylvestre est le parc d'une villa invisible d'ici. Parmi les prés paissent des troupeaux d'oies blanches.

L'écluse de la Bavouze, en ce cadre verdoyant, doit son nom à quelques maisons formant hameau disséminé. La Petite-Bavouze, jolie habitation entourée de verdure, se mire dans la rivière, calme comme un lac. Nous quittons un instant la Mayenne pour une dérivation. Le canal, long d'un kilomètre environ, s'aligne entre des berges très vertes; sur les bords, de grandes plantes au port triomphal s'élancent au-dessus des eaux : reines des prés, menthes, roseaux, iris. On en sort par une écluse entre le château de la Porte à gauche, et le village du Ménil sur la rive droite. Site remarquable, constituant un tableau complet. Près du bord se dresse la lourde église du Ménil, qui renferme un autel monumental.

Une colline aux raides pentes revêtues de taillis de châtaignier oblige la Mayenne à décrire un méandre dont la partie concave est

bordée de prairies encadrées d'aulnes. Deux étroits vallons s'ouvrent au sein des hauteurs. En amont des confluents, sur la rive droite, est l'ancien manoir de Braye, devenu ferme. Plus loin, la rive opposée, très abrupte, aux roches fauves, porte le château de Brayon.

Retenue par le barrage de Fourmusson, la Mayenne s'élargit un moment; comme à toutes ses écluses, un moulin utilise la force motrice. Les escarpements, maintenant, occupent la rive droite; ils ont grande allure jusqu'à Daon, petit bourg éparpillant gaiement ses maisons sur une pente très déclive; les toits d'ardoise à faîte aigu, la haute flèche de l'église, un pont de cinq arches sous lequel un petit quai forme port, constituent un des jolis sites de la vallée. Un bateau à laver est amarré à la rive; on y fait bouillir la lessive dans de grandes cuves en terre, analogues à celles que produit le village charentais de Benest, sous le nom de *ponnes*, et dont j'ai dit l'origine gallo-romaine (1).

Au-dessous de Daon, le paysage devient plus sévère; la rive gauche s'escarpe, tapissée de taillis. Le rocher se dresse en assises superbes. Ce défilé marque l'entrée de Maine-et-Loire.

(1) Voir 15e série du *Voyage en France*, chapitre XIII.

Le château de Pont-Jourdain appartient déjà à ce département. Cette noble et ancienne demeure, très restaurée, a conservé sa chapelle ogivale. Le parc, splendide, reflète ses ombrages dans le large plan d'eaux qui descend entre les collines vertes.

Au fond du paysage, vers le sud, la haute colline de la Jaille-Yvon, couronnée par son village, semble barrer l'horizon. Des carrières sont une blessure au flanc des hauteurs. La Mayenne, régulière comme un canal, va heurter ces parois dont les assises, surgissant de la verdure, portent un élégant castel moderne. Les rocs, formant une série d'arêtes parallèles, sont très beaux. Ici des parties en falaises lisses et nues, plus loin des feuillets de schiste. L'église de la Jaille-Yvon couronne ces escarpements.

Les collines renferment un important gisement de fer, une concession de 2.400 hectares commence à être exploitée, le minerai est envoyé à Angers par bateau (1). Si les voies ferrées prolongeaient leurs rails sur les quais d'Angers en attendant l'achèvement de l'amélioration de la Loire, l'extraction deviendrait sans doute considérable.

(1) En 1908, la concession, exploitée par 20 ouvriers, a produit 2.038 tonnes de minerai.

Le défilé garde sa grandeur jusqu'à Chevillé, minuscule village faisant face au barrage et à l'écluse. La rivière dut être de bonne heure fermée par une digue, car le moulin paraît ancien, construction massive avec une terrasse crénelée; on croirait voir une forteresse. Sur la rive droite, une île, formée par la dérivation éclusée, renferme un sombre logis construit en dalles d'ardoises. Contrastant avec la construction sévère, le musoir de l'écluse est couvert de rosiers fleuris.

En aval, le bief est large et régulier; une escale à Chambellay, où la Mayenne est franchie par un pont et bientôt l'écluse de la Roche apparaît; puis, sur la rive droite, voici le petit castel d'Hollière, flanqué d'une chapelle et ayant pour parc une prairie ombragée d'arbres superbes. La rivière s'élargit encore, entoure des îles, frôle, sur sa rive droite, des rochers dans lesquels une grotte a été creusée pour recevoir un autel et une statue de Notre-Dame de Lourdes. A l'extérieur une chaire à prêcher révèle que le lieu — le Haut-Rocher — doit être l'objet d'un pèlerinage.

Cet oratoire dépend de Montreuil-sur-Maine, dont le nom prouve que Maine et Mayenne ont été jadis considérées comme la même rivière. De

nos jours, on appelle Maine le tronc commun, abondant mais court, formé par la Mayenne et la Sarthe que vient de grossir le Loir. Le village couvre une berge dominant la vallée plus ample où la Mayenne s'étale entre des rives boisées.

Au-dessous de l'écluse, la rivière se resserre, puis s'épanouit de nouveau pour entourer des îles jusqu'au pont de l'Aubinière, qui, sur chaque bord, semble gardé par de vieux logis. Celui de la rive gauche offre encore des allures de manoir. Le pont conduit au Lion-d'Angers; la petite ville est à une demi-lieue à peine, masquée par des coteaux revêtus de bois. Elle possède, à l'Aubinière, son port de la Mayenne, mais, dans ses murs mêmes, elle a un port sur l'Oudon.

La Mayenne descend à la rencontre de cet affluent; elle l'atteindra après avoir passé en vue du beau château de l'Ile-Briant, dont la noble façade armoriée se reflète dans le miroir tranquille d'un bassin, face à un moulin abandonné, fort pittoresque et archaïque, assis sur un tronçon de chaussée que l'aménagement de la voie navigable a mutilée.

L'Oudon débouche de sa vallée et atteint la Mayenne après avoir passé sous un pont de fer. La petite rivière est étroite, immobile. La navi-

gation l'utilise toujours; le port de Segré accroît son activité avec l'exploitation des minerais. Mais le service de bateau à vapeur qui, jadis, reliait Segré à Angers a cessé de fonctionner; l'Oudon n'est plus fréquenté que par les chalands.

Accrue du faible tribut de son affluent, la Mayenne va passer entre les deux villages de Grez et de Neuville. Le premier, sur la rive gauche, est signalé par une haute flèche de pierre. En face, Neuville possède une grêle flèche d'ardoise. Au delà, les rives s'escarpent, le rocher, revêtu de châtaigniers et de taillis, semble s'élancer d'un jet. Cette partie du cours est une des plus belles, le flot calme reflète le ciel bleu; les heureux tableaux se suivent jusqu'à Pruillé, assis sur le coteau entaillé par les carriers.

A la Roussière, un vaste moulin sis près de l'écluse doit sa vague physionomie de château fort à une tour à demi engagée. L'usine est importante; elle a, sur le quai, des magasins considérables; une chaîne sans fin puise le grain dans les bateaux amarrés aux constructions.

Les collines perdent de leur caractère hardi et s'abaissent en pentes plus douces. La Mayenne s'égare en bras enserrant des îles. Le chenal

va frôler la berge qui porte le château de Sautré, entouré d'amples prairies ourlées de frênes.

L'*Hirondelle* fait escale en aval, au port Albert, qui dessert Feneu et de vastes campagnes étendues jusqu'à la Sarthe. Et la vallée devient de nouveau solitaire. Sur la rive gauche, c'est une colline accore, rocheuse, tapissée de taillis, plongeant sa base dans l'eau sombre. A droite, de grandes prairies s'étendent jusqu'au pont de Juigné-Béné. Le bief parcouru est splendide par sa largeur, sa solitude, la fraîcheur des rives et le rideau des collines de Montreuil-Belfroi qui le barre au sud.

On croirait le bassin fermé, mais la Mayenne s'en évade par une courbe harmonieuse. Sur une colline jaillit le clocher de Juigné; des petits prés sur les pentes douces, des taillis sur les pentes raides, un fouillis de grands arbres sous le logis Renaissance qui, seul, apparaît avec l'église et un pin parasol, constituent un décor d'une grâce parfaite.

A l'extrémité de la courbe, se montre Montreuil-Belfroi, couronnant un coteau abrupt. Là commence un petit archipel; îles et îlots sont reliés par des barrages faisant refluer les eaux dans un bras unique. Sur le principal ouvrage où s'appuie l'écluse, est établie une tréfilerie et

pointerie, dont l'existence est une surprise dans ce pays, car l'industrie métallurgique n'y existe guère. La force motrice et les facilités de transport expliquent cette installation.

Sur une berge rocheuse de la rive gauche, dans une jolie situation, Épinard prolonge sa longue rue. Ici, nous prenons de nombreux voyageurs: cette affluence, les barques amarrées à la rive, les guinguettes, révèlent l'approche d'Angers. Épinard, centre principal de la commune de Cantenay-Épinard, est, en effet, un lieu de rendez-vous pour les promeneurs de la grande cité voisine, des bateaux à vapeur les amènent parfois en foule.

Un pont de cinq hautes arches irrégulières, aux courbures bizarres, franchit la Mayenne qui, plus loin, se divise en deux bras. L'un d'eux, la vieille Maine, se dirige à la rencontre de la Sarthe, à l'est; il atteint cette rivière au bourg d'Écouflant. Désormais les deux cours d'eau réunis sont la Maine. L'autre bras, dans lequel on a dirigé la principale masse des eaux, est le chenal navigable; toujours sous le nom de Mayenne il descend, en frôlant les collines de la rive droite, jusqu'aux abords d'Angers. Entre ces deux bras et la Sarthe s'étend une île très vaste, l'île Saint-Aubin, immense prairie d'une

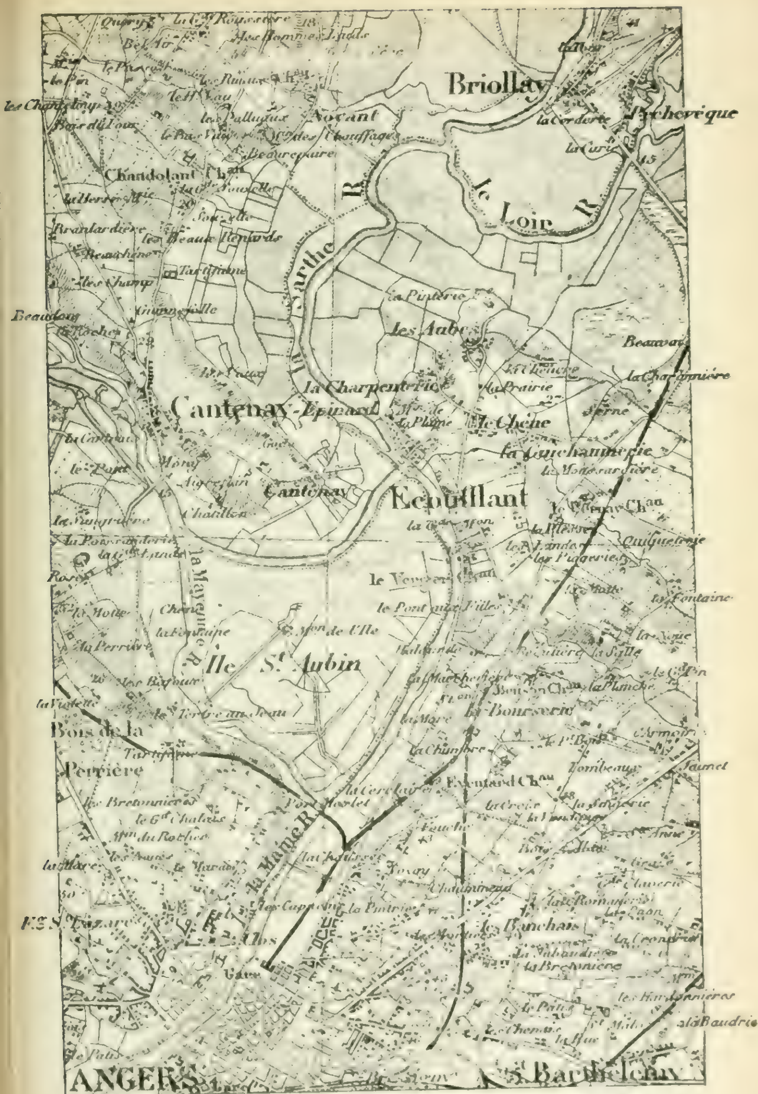
herbe rêche mêlée de roseaux. Au cœur, sur un monticule évidemment artificiel, est la « Maison de l'Ile ».

La réunion des deux grandes rivières du Maine et de l'Anjou constitue un site grandiose par l'ampleur des horizons, site mélancolique aussi. Cette sorte de Mésopotamie angevine commence plus au nord, à Briollay, où le Loir débouche de sa vallée pour aller à la rencontre de la Sarthe.

Les deux cours d'eau sont à moins d'un kilomètre l'un de l'autre, mais le Loir, au lieu de longer la colline pour atteindre la Sarthe, décrit un vaste méandre autour de la colline de Briollay avant de se mêler à sa voisine. Les deux rivières réunies coulent avec lenteur dans des prairies d'une immense étendue, tel un lac de verdure, à la rencontre de la petite Maine.

Par les journées de grande lumière, le paysage où se confondent les trois rivières est superbe. Le tapis sans fin des prairies, d'une horizontalité imprévue, donne la sensation de la mer. Peu d'arbres, pas de maisons. Les collines, sur la marge de ces vertes surfaces, se dressent avec des formes gracieuses ; quelques-unes s'avancent en promontoire dans la plaine verdoyante.

A peine le dernier bras de la Mayenne a-t-il



Briollay
le Loir R.
Sarthe R.
Chandolant Ch.au
Noyant
Beaurepaire
les Aubes
la Charpenterie
Cantenay-Epinard
Cantenay
Ecouflant
le Chêne
la Pinterie
la Prairie
la Mayenne R.
Ile St. Aubin
Bois de la Perrière
la Marne R.
la Bourserie
les Banchais
la Baumette
Beauvais
la Charmière
Quinquetterie
la Fontaine
Jaunet
les Hardonnières
la Baudrie
ANGERS
St. Barthélemy
la Cerclaie
Port Morlet
la Pinterie
Gare
Epinard Ch.au

rejoint le tronc commun, et la Maine arrive sous les ponts d'Angers. On voit grandir les quartiers étagés ; les vastes constructions des casernes, les échafaudages lointains des ardoisières, les tours et les flèches d'église forment rideau sur l'horizon. La Maine est de médiocre largeur, mais profonde; barques et bateaux l'animent jusqu'au port, où les chalands se pressent, où nous allons bientôt accoster.

XIX

LE PAYS SEGRÉEN

En remontant l'Oudon. — Le Lion-d'Angers. — La vallée de l'Argos. — Candé. — Le Louroux-Beconnais. — Segré. — M. de Falloux et Mme Swetchine. — Les mines de fer en Maine-et-Loir. — La vallée de la Verzée. — Combrée, sa forêt, ses ardoisières. — Pouancé, son étang, ses ruines féodales.

(*Carte de l'État-major :* feuilles d'Angers N.-O., Ancenis N.-E.; Château-Gontier S.-O., S.-E.)

Pouancé, Juillet.

Je délaisse Angers pour aller visiter la vallée de l'Oudon et celle de la Verzee constituant ce qu'on appelle, en Anjou, le Segréen. Les chemins de fer tracés à travers le pays ont été complétés par un nouvel embranchement des chemins de fer de l'Anjou qui ouvre désormais aux visiteurs le canton du Louroux-Béconnais, jusqu'alors à l'écart de la grande circulation. Cette ligne à voie étroite relie directement Angers à Candé, où l'on parvenait jadis en faisant un détour par Segré. Mon excursion m'a fait suivre ces deux voies.

D'Angers à Segré, le chemin de fer remonte les vallées de la Mayenne et de l'Oudon. Les eaux hivernales ne sont pas retirées encore, la plaine où la Mayenne et la Sarthe se réunissent est, jusqu'aux premiers quartiers d'Angers, un lac immense d'où émergent les balises indiquant le chenal navigable, quelques têtes d'arbres et la pelouse verte dominant l'île Sainte-Aubin.

Route et voie ferrée s'écartent de la rivière pour s'élever sur des petites collines couvertes de cultures et d'où l'on jouit d'une vue superbe sur les vallées peuplées de villages, de châteaux, de métairies. Voici Avrillé couronné par un singulier moulin à vent : cage carrée où sont fixées les ailes et juchée sur un toit conique; en face, Épinard, mollement allongé sur une pente; au sommet de la berge qui borde une courbe de la Mayenne, c'est Montreuil-Belfroi que signale une jolie flèche d'église.

La contrée semble un bocage épais par les haies composées de chênes têtards et de châtaigniers. Ces lignes de verdure permettent à peine d'apercevoir un instant le château de Plessis-Macé, qui fut une des grandes forteresses de l'Anjou. Longtemps réduit à l'état de puissantes ruines, le château a été complètement restauré. L'opulente demeure domine le pli dans lequel

se blottit le village de la Membrolle, masse de toits sombres encadrant une vaste église blanche.

La campagne est peuplée de chevaux, de brebis, de porcs de la race de Craon. Au point le plus élevé, s'étend l'étroite forêt de Longuenée. Des prairies, de grands châtaigniers bordent la Mayenne dont on voit les eaux étinceler entre les arbres.

L'Oudon atteint la rivière maîtresse à l'extrémité d'une longue presqu'île boisée : le bec d'Oudon. La rivière de Segré et de Craon est fort animée par la navigation dans la partie inférieure de son cours, où la petite ville du Lion-d'Angers entretient des relations suivies avec la capitale angevine.

Le Lion est un des rendez-vous dominicaux des Angevins, attirés par la grâce de ses campagnes. La ville n'a d'autre attrait que sa situation. Très ancienne, elle possède une des plus vénérables églises de l'Ouest : quelques parties remontent au dixième siècle.

En amont, l'Oudon, très rétréci, n'est qu'un canal où la navigation est assurée à l'aide de barrages; encore, pendant les grosses chaleurs, la hauteur d'eau est-elle parfois insuffisante. Le val est aimable, des châteaux, des fermes, les

villages d'Andigné et de la Chapelle-sur-Oudon couvrent la rive droite, le versant opposé étant plus solitaire. Sur la rive droite aussi courent parallèlement la route et le chemin de fer.

La Verzée, qui atteint l'Oudon à Segré et lui assure un débit régulier, lui apporte le tribut de l'Argos qu'elle vient de recevoir. Ce gros ruisseau, dont le nom grec sonne si étrangement en terroir angevin, offre longtemps sa vallée au chemin de fer de Segré à Nantes. Le pays est toujours très couvert. A beaucoup d'indices on reconnaît un climat plus doux. Les jardins ont des touffes énormes de lauriers-tins; même, aux côtés d'une maison de garde-barrière, j'ai vu un superbe camélia en pleine terre, couvert de fleurs roses.

L'Argos roule des eaux paresseuses au sein d'un val placide et plantureux où les villages sont rares. Près de Chazé-sur-Argos, la haute toiture du vieux château de Raguin pointe dans les arbres. D'autres demeures de plaisance, manoirs anciens ou villas modernes, animent ces campagnes, entre les métairies entourées de grandes haies. Près des sources de l'Argos, à la Potherie, bien loin du chemin de fer, est un des plus beaux châteaux de l'Anjou, construit au dix-neuvième siècle dans le style des palais de

la Renaissance. Avec son donjon surmonté de hautes lucarnes et de tourelles, ses tours aiguës, ses belles mansardes, ce splendide logis évoque les châteaux construits par les Valois au bord de la Loire; l'œuvre fait grand honneur à Hodé, son architecte.

Les routes et le chemin de fer rayonnent vers Candé, petite ville ou plutôt grand bourg bâti au bord de l'Erdre qui vient de naître dans les campagnes sans relief du Louroux-Béconnais. La plupart de ses maisons, construites en sombres feuillets de schiste et non crépies, donnent aux rues un aspect morose. Un ou deux logis ayant conservé des piliers supportant le premier étage relèvent seuls l'aspect banal de ce centre.

A Candé aboutit le chemin de fer de l'Anjou, conduisant directement à Angers. La voie ferrée, qui double la grande route, n'offre guère de paysages intéressants; elle traverse un pays où l'on ne trouve d'autres bourgs que le Louroux-Béconnais et Bécon, celui-ci plus important que le Louroux, chef-lieu du canton.

Ce dernier couvre une intumescence dont la partie supérieure porte une grande église à haute flèche, signalant au loin le village. Bécon est dans la même situation, lui aussi dominé

par la masse de l'église, mais les habitations s'étendent dans la plaine où sont creusées de grandes carrières, aux installations fort vastes : grues et charpentes, entourées d'abris en paille, « tue-vent » sous lesquels les tailleurs de pierre débitent un beau granit de teinte rosée.

La population s'éparpille en fermes assez éloignées les unes des autres; des châteaux se montrent autour des deux centres. Nulle part le paysan n'est davantage éloigné d'un village que dans ces campagnes semblables à un véritable bocage, tant sont nombreux les arbres autour des champs. On pourrait, en certains endroits, se croire en Bretagne en voyant les talus de clôture plantés d'ajonc. Çà et là quelque moulin à vent tourne avec lenteur sur une butte. Le sol, peu perméable, garde dans les creux l'eau des dernières pluies; pour assécher les champs. de larges billons sont dressés par la charrue. Vers le sud moutonnent les forêts de Bécon et de Linières.

Les habitations sont humbles, voici cependant, près du menu village de Saint-Jean-de-Linières, un singulier manoir formé de cinq pavillons accolés, coiffés chacun d'un haut toit d'ardoise. Peu à peu cela s'accidente, des collines se dessinent, les maisons sont plus nom-

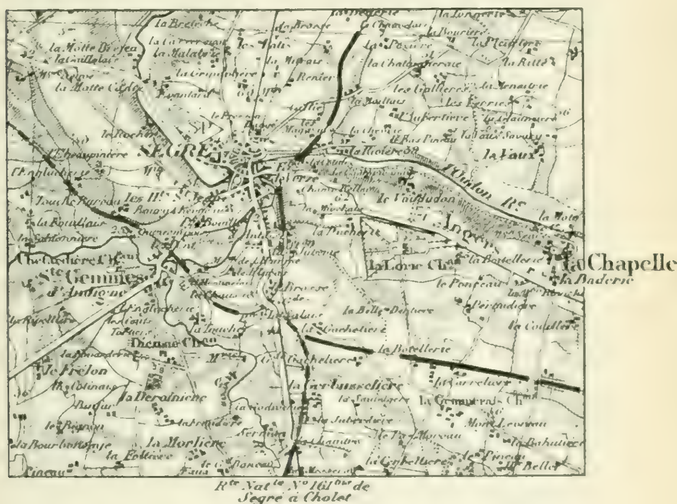
breuses et coquettes, les tours, les flèches, l'amphithéâtre des toits d'Angers se dégagent. Voici la Maine large, tranquille, sur laquelle voguent lentement les gabares à voile. Le plateau finit en pente rocheuse et rapide, tapissée de vignes qui vont se relier aux vignobles de Savennières et de Serrant qui donnent les plus illustres vins d'Anjou.

De retour à Angers, je n'ai fait que traverser la ville pour retourner à Segré, où je n'avais pu m'arrêter hier.

La petite ville doit la principale activité de sa gare à la ligne détachée à Sablé de la grande voie de Paris à Angers par le Mans et que parcourent des express, constituant la route la plus courte, sinon la plus commode, entre Paris et Saint-Nazaire. La vitesse de ces trains est médiocre, à cause du raide profil de ce chemin de fer dont on ne prévoyait pas l'emploi par de longs convois. Cette ligne, à une seule voie, pénètre dans le département de Maine-et-Loire, en une région de conquête agricole relativement récente ; beaucoup de petites landes existent encore. Peu de gros villages, mais des métairies sans nombre ; quelques-unes, anciennes maisons nobles, gardent aristocratique allure. Beaucoup

de châteaux aussi, aucune province n'en eut autant que l'Anjou. L'Oudon, rivière sinueuse, encaissée au fond d'une vallée qui est souvent une gorge, draine toutes les eaux de la contrée, amenées par des ruisseaux indigents, au cours lent. Ces tributs accroissent assez le flot de l'Oudon pour que la navigation commence à l'aide de barrages dans la petite ville de Segré. Le site est curieux. L'Oudon débouche d'une gorge étroite, aux berges noires, car nous sommes en plein pays ardoisier; les rues de la haute ville sont taillées à même la roche schisteuse; plusieurs, inaccessibles aux voitures, n'ont pas d'autre pavé. Ces coins de ville montueuse, d'aspect monastique, s'harmonisent avec les lignes du paysage d'une austérité douce, avec le vieux pont aux pierres disjointes qui sert de passage aux piétons à côté d'un pont plus moderne. La vie se porte sur l'avenue conduisant à la gare et qui se borde sans cesse de jolies habitations en pierre blanche: des amorces de rues s'avancent dans le vallon latéral de la Verzée, riviérette qui atteint l'Oudon à l'issue de la ville. Les constructions neuves montrent que celle-ci progresse, bien qu'elle n'ait aucune industrie, sinon ses mines de fer dont on reprend l'exploitation après un long abandon. Des gisements sont

aux abords de la ville; il en est à la Jaille-Yvon, près du Lion-d'Angers, et Saint-Barthélemy, faubourg d'Angers, tous en voie de reprise; d'autres, notamment à la Ferrière, où les dépôts de scories sont énormes, viennent d'être



aménagés pour une exploitation nouvelle (1). Sur divers points, des recherches ont lieu pour découvrir de nouveaux gîtes. Les forges de la basse Loire s'alimentent ici de minerai, des

(1) Les mines de fer de l'Oudon ont livré, en 1908, 14.600 tonnes de minerai.

wagons spéciaux sont affectés au transport entre Segré et Treignac.

Segré évoque le souvenir de M. de Falloux. Il habitait près de là, au Bourg-d'Iré, dans la vallée de la Verzée, le château de la Maboulière, où il sut créer une des plus belles exploitations agricoles de la contrée. Dans la ville même de Segré, au sommet de la colline qui borde la rive gauche de l'Oudon, un hospice avec terrasse dominant de charmants horizons porte le nom de Mme Swetchine, l'héroïne mystique dont il a édité les œuvres et écrit l'histoire. Avec le produit des quatre volumes consacrés à cette élève de Joseph de Maistre, il a pu mener l'œuvre à bonne fin. Elle lui valut même l'excommunication. L'académicien prétendait être en possession d'un chemin longeant l'hospice. Mgr Freppel, au nom de la fabrique paroissiale, la revendiquait aussi. Comme M. de Falloux tenait bon, le prélat lança ses foudres sur lui. L'aventure est piquante pour nous qui voyons les choses d'un peu loin. A Segré, elle fut comme un orage.

Entre l'Oudon sinueux et les deux longs ruisseaux encaissés de la Verzée et de Misengrain s'étend un étroit plateau ondulé que la route et

le chemin de fer de Nantes traversent dans toute sa longueur. Zone peu variée, avec laquelle contrastent les vallons accidentés où se suivent des paysages heureux, gentiment sauvages. Le val de Misengrain surtout mérite d'être parcouru, son petit cours d'eau retenu par un barrage reflue en longs étangs entre des berges rocheuses. Plus au nord, l'Araise se creuse profondément un étroit sillon dans les schistes, tortueux défilé où deux villages seulement se sont installés : Bouillé-Ménard et Nyoiseau.

La Verzée offre également de jolis sites. Aux approches mêmes de Segré, les rives de la petite rivière semblent un parc. Le village de Sainte-Gemme-d'Andigné, aux maisons grises dominées par une fort belle église moderne, sourit au milieu des prés entourés d'arbres.

Le plateau, s'il n'a pas la grâce des fonds, offre de grandes vues. Ainsi, des abords de Noyant-la-Gravoyère, village groupé autour d'un humble clocher d'ardoises, on découvre le beau pli de la Verzée et, au delà, de vastes campagnes verdoyantes. Le parc de la Roche, des prairies peuplées de chevaux, entourent le village. A mesure que l'on avance, le tableau grandit, les collines aux pentes douces de la rive droite de la Verzée, couvertes d'arbres de clô-

ture, semblent une immense forêt. Cependant il n'y a pas de bois, le seul peuplement continu d'arbres est sur le plateau même où la forêt d'Ombrée, dans laquelle prend naissance le ruisseau de Misengrain, couvre 1.200 hectares. Ces bois, exploités surtout en taillis, ont sur leur lisière les exploitations d'ardoises dites de Combrée.

Une des carrières, Bel-Air, occupe les bords de la grande route, près du chemin de fer; l'autre, appelée la Forêt, domine le val de Misengrain. Les ardoisières de Combrée emploient plus de trois cents ouvriers; leurs produits sont expédiés par la gare de Combrée, qui a été dotée de grands quais pour le dépôt des ardoises. Quant au village dont elles ont pris le nom, il occupe plus au sud une belle situation au-dessus de la Verzée. Le tableau offert par ce sillon de l'Anjou est vraiment superbe; immense bocage rempli de métairies dont les toits d'ardoises scintillent au soleil. Jusqu'à Pouancé, on jouit de ces larges horizons, alors on descend dans le bassin où la Verzée et ses affluents forment des étangs comparables à des lacs par leurs rives découpées, hérissées de rochers. Il y a là, aux marches de l'Anjou et de la Bretagne, quelques-uns des plus beaux sites de l'Ouest. Les eaux,

des ruines, des rochers, la petite ville, constituent un saisissant décor.

Pouancé couvre un mamelon sur lequel l'ancienne cité forte était étroitement serrée entre de puissantes murailles. Celles-ci ont disparu,



laissant çà et là des douves bien marquées, quelques débris de remparts et une porte d'enceinte servant aujourd'hui de tour d'horloge. La ville moderne s'est bâtie au dehors de ce noyau exigu, sur le bord des belles routes qui rayonnent vers toutes les directions.

Mais, si les fortifications de Pouancé ont disparu, le château est imposant encore, bien qu'il en reste seulement l'enceinte, d'apparence formidable, flanquée de onze tours, puissantes, drapées de lierre, étrangement coiffées d'arbustes. A l'intérieur, les bâtiments d'habitation ont disparu, sur leur emplacement sont des jardins, des chantiers, tout un hameau appuyé contre le rempart. Les petites maisons basses semblent écrasées par les courtines sombres où elles sont comme incrustées. On pénètre dans ce curieux enclos par la porte à ogive où passèrent les hauts personnages auxquels appartint successivement la baronnie de Pouancé. Celle-ci fut le domaine des ducs d'Alençon, des princes italiens de Montferrat et de Mantoue, des ducs de Brissac et de Villeroi.

Les ruines sont belles surtout du côté de l'étang de Saint-Aubin. On parvient à cette vaste nappe d'eau en descendant le large faubourg formé par la route déclive de Châteaubriant jusqu'au pittoresque quartier des Bourbiers, qui borde le rivage. Une route large et bien entretenue monte au pied des ruines. La construction de cette chaussée, en séparant tours et murailles de leur base, a enlevé un peu de la fierté au site; elles ne s'élancent plus de l'eau

sombre. Mais si énormes sont les courtines, si massives sont les tours, que l'ensemble reste grandiose : ce serait farouche si la nappe de l'étang ne s'étendait avec tant de grâce entre les rives frangées de baies minuscules où descendent des pelouses ombragées de grands arbres. Un viaduc du chemin de fer franchit le bassin au point le plus rétréci; en amont, l'étang s'élargit, reflétant le hameau de Saint-Aubin.

Sortie de l'étang de Saint-Aubin en se creusant une gorge dans la vallée de Pouancé, la Verzée va remplir l'étang de Tressé, dans lequel se mire un beau château moderne. Au sud, les étangs plus vastes du Fourneau et de la Blisière sont alimentés par le ruisseau de la Prévière, où s'écoule une partie des eaux de la forêt de Juigné, presque entièrement bretonne. Nappes étincelantes, étroits vallons aux flancs rocheux, grands bois, métairies enfouies sous les arbres, gentils villages de la Prévière et d'Armaillé, font de ces environs de Pouancé une fort aimable chose.

Pouancé fut longtemps le siège d'une importante industrie métallurgique. Les minerais des environs étaient traités dans deux hauts fourneaux et deux forges construits en 1651. Les bois de la forêt de Juigné fournissaient le char-

bon, les étangs donnaient la force motrice. Comme partout, ces établissements n'ont pu résister à la concurrence des feux à la houille. Les eaux souterraines qui ont traversé le gisement se sont saturées de sels de fer au point qu'une des sources qui en coulent était utilisée pour donner le mordant à la teinture. Elle porte le nom de fontaine de teinture « F ».

Malgré la perte de son industrie, Pouancé est resté un centre assez populeux (1), grâce à sa situation au point de jonction des chemins de fer rayonnant vers Laval, Segré et Châteaubriant. La ville partage avec celle de Craon le rôle de marché pour de grandes campagnes à demi industrielles par l'exploitation des ardoisières, importantes surtout à Renazé (2).

(1) 3.198 habitants, dont 1.818 agglomérés.

(2) 2e série (nouvelle) du *Voyage en France* (chap. XXIII).

XX

ANGERS

La transformation d'Angers. — L'ancienne ville noire. — Une métropole. — Les monuments. — Rôle économique d'Angers. — Les pépinières. — Les primeurs. — Champs de roses, allées de camélias. — Les Roscovites et les choux-fleurs.

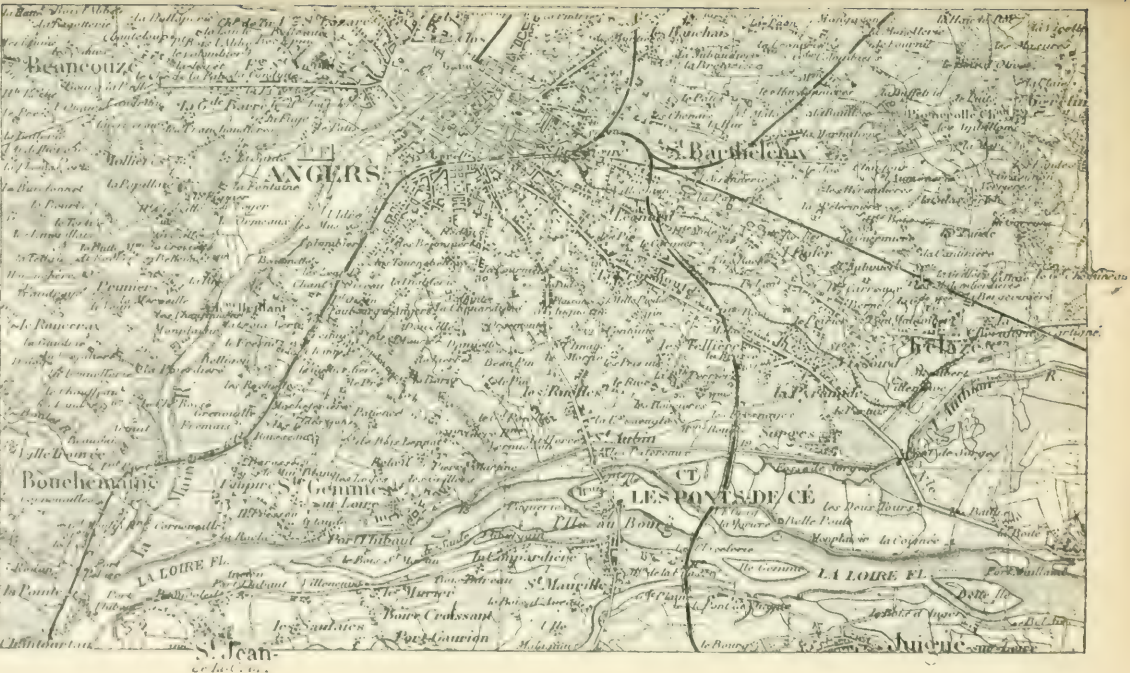
(*Carte de l'État-major* : feuilles de Château-Gontier S.-E.; la Flèche S.-O.; Angers N.-E., S.-E. et Environs d'Angers.)

Angers. Août.

On s'émerveille souvent de la transformation subie depuis moins d'un demi-siècle par Paris. Les percées de boulevards et de rues, le remplacement de vieux quartiers par d'autres remplis de palais, qui ont fait de la capitale la plus belle ville du monde, nous paraissent une œuvre sans rivale. La province n'a cependant rien à envier à Paris; la transformation de ses villes n'a pas été moins profonde. Et ce ne sont pas seulement les très grandes cités comme Lyon, Marseille ou Lille, qui ont éventré leurs vieilles rues pour créer des voies monumentales, la plupart des

cités de deuxième ou troisième ordre se sont transformées avec plus ou moins de bonheur et de goût.

Aucune n'a subi des modifications aussi profondes qu'Angers. La capitale angevine passait pour la plus sombre et la plus maussade des villes de province. On l'appelait la Ville Noire. Les maisons étaient bâties en ardoise, ses rues elles-mêmes se creusaient dans la roche noire. De hautes murailles l'entouraient et les maisons sombres baignaient leurs pieds dans la Maine. Les remparts sont tombés, de larges boulevards les ont remplacés, plantés d'arbres, bordés de maisons élégantes en pierre blanche. L'intérieur de la ville a été éventré par des rues larges et droites, bordées de maisons monumentales, les rives de la Maine ont été dotées de quais. Au delà de l'ancienne enceinte, des quartiers neufs se sont élevés, gagnant sans cesse sur les admirables jardins qui font une verte ceinture à la cité. Aujourd'hui, Angers partage avec Nantes, la rôle de métropole de l'Ouest. La ville se prolonge par d'interminables faubourgs appartenant en partie aux communes voisines; Trélazé, notamment, n'est qu'un prolongement de la capitale de l'Anjou, c'est son quartier industriel. Angers et Trélazé ont ensemble plus


ANGERS
St Barthélemy
Beaucouzé
Bouchemaine
LES PONTS DE CÉ
LA LOIRE FL.
St Gemmes sur Loire
St Aubin
Sorges
St Jean-
Port Thibault
l'Ile au Bourg
Trélazé
la Pyramide
Juigné

de 90.000 âmes (1); si l'on ajoute à ce chiffre la population répartie jusqu'à la Loire et au Louet dans ces campagnes que des routes bordées de maisons sillonnent en tous sens, on trouverait bien près de 100.000 habitants pour l'agglomération angevine.

Angers n'est pas seulement une des cités les plus populeuses et les plus vivantes de France, c'est encore une des plus monumentales par ses édifices du passé et aussi par les constructions modernes. Aucune ne s'est mieux embellie d'églises faisant excellente figure auprès de celles d'autrefois. Il n'y a pas, il est vrai, de cathédrale de tout premier ordre, Saint-Maurice ne saurait même être mise en parallèle avec Saint-Julien du Mans; la hauteur des tours, comparée à la largeur de la façade, donne à l'édifice un aspect assez grêle. Malgré ce défaut, l'œuvre est remarquable par son unité et l'harmonie de ses proportions. Le palais épiscopal, contigu à la cathédrale, est d'un grand intérêt, car ses parties anciennes offrent un spécimen bien rare d'habitation princière à l'époque romane. Ces précieux restes sont enrobés dans de vastes

(1) Angers, 82.935 habitants; Trélazé, 6.259 (Recensement de 1906).

constructions modernes de même style, dont l'aspect ne manque pas de majesté.

L'église de Saint-Serge conserve un transept et un chœur de ce beau style propre à l'Anjou, auquel on applique le nom de Plantagenet, celui des souverains anglais de la province au Moyen Age. La Trinité, sur la rive droite, possède un beau clocher contigu aux débris d'une autre église, Ronceray, dépendant jadis d'une abbaye dont les constructions abritent aujourd'hui l'école des arts et métiers. Les autres églises sont ou modernes ou restaurées si complètement, qu'elles ne gardent presque rien de l'époque primitive. Ces monuments et les chapelles d'établissements religieux, pour la plupart fermés aujourd'hui (1), donnent à Angers un caractère grandiose par le nombre des flèches et des tours qui surgissent au-dessus du vaste amphithéâtre des toits.

L'ancienne abbaye de Saint-Aubin est occupée par la préfecture. Les bâtiments monastiques ont été élevés au dix-huitième siècle, comme la plupart des grandes maisons religieuses, à la place du couvent primitif. Cette mise au goût du jour a fait perdre bien des merveilles à l'art français.

(1) 1910.

Cependant, à Angers, on a conservé une splendide galerie romane dont les arcades sont dignes des cloîtres les plus fameux. Ce passage, destiné à abriter les moines allant à la salle du chapitre, est singulièrement recouvert d'une autre galerie se poursuivant autour de la cour d'honneur.

Angers n'a pas seulement conservé son château et ses monuments religieux. Si elle ne possède aucun de ces édifices civils : palais de justice, hôtel de ville, dont les cités anciennes aimaient à se parer, quelques hôtels aristocratiques subsistent encore. Les percées modernes ont notamment respecté le charmant hôtel de Pincé. Mais la ville est trop profondément transformée pour que l'on puisse bien juger de ce qu'elle fut jadis. Un dédale de petites rues sombres a été remplacé par la belle place du Ralliement, entourée de constructions somptueuses, cœur vivant de la cité. De là rayonnent des voies nouvelles allant à la Maine ou aux boulevards de ceinture qui ont remplacé les murailles fortifiées.

Ces boulevards, à l'est surtout : boulevard de la Mairie, boulevard de Saumur, sont parmi les plus belles voies de nos villes de province; de riches habitations, une animation élégante, les jardins du Mail donnent à la cité l'aspect d'une capitale.

La ville ne possède pas d'université de l'État, mais elle est le siège de facultés catholiques florissantes. Elle renferme des collections d'art intéressantes; son musée, un des plus riches de province, mériterait une visite uniquement pour les salles consacrées au plus glorieux enfant d'Angers, le statuaire David. Quelques originaux et des copies ou moulages de presque toutes les œuvres du grand artiste s'y trouvent réunis : près de huit cents statues, bustes, statuettes, bas-reliefs, médaillons, etc. Les galeries de peinture, fort remarquables, prennent jour sur les belles ruines de l'église de Toussaint. Un musée archéologique et les collections Turpin de Crissé complètent les richesses d'art de la noble cité.

Le rôle économique est considérable. Si Angers n'est pas une ville industrielle au sens propre du mot, les ardoisières ouvertes dans ses faubourgs et une grande fabrique de cordages occupent une nombreuse population ouvrière. Les nombreux chemins de fer qui rayonnent sur tout l'Ouest, la navigation sur la Loire, la Maine, la Mayenne, l'Oudon, la Sarthe et le Loir donnent lieu à une grande activité.

Du haut des mottes de déblais, noires et lugubres, qui couvrent le terrain des ardoisières, on voit, par delà les autres monticules où se fend

l'ardoise, une campagne verdoyante, s'élevant en pentes douces jusqu'à une ligne de hauteurs terminée en un plateau dont le bord est comme un retranchement gigantesque. On l'appelle le camp de César ; elle remplit la presqu'île formée par la Loire et la Maine. Cette étroite plaine et ces pentes sont peut-être le pays agricole le plus riche de France, plus riche même que la belle région de Bourgueil.

Les pépinières et les cultures maraîchères font la fortune de ce coin de l'Anjou. Angers est la terre classique des pépiniéristes pour les plantes d'appartement et de pleine terre, comme Orléans pour les arbres forestiers et d'ornement.

Les pépinières d'Angers ne paraissent pas avoir une origine aussi reculée que celles d'Orléans (1). Les grandes maisons de la place, dans leurs historiques, ne font guère remonter leur création à plus de cent ans. Encore est-ce seulement depuis le milieu du dix-neuvième siècle que les petits établissements d'horticulture se sont changés en grandes exploitations. Deux causes ont amené ces progrès : la création des chemins de fer, qui a permis d'envoyer au loin les plantes vivantes,

(1) Voir la 1re série du *Voyage en France*.

et l'acclimatation d'espèces nouvelles. En 1848, un agent de la maison André Leroy, M. Baptiste Desportes, était envoyé en Amérique pour y créer des débouchés et y chercher les plantes pouvant être cultivées sous notre climat. Il réussit au delà des espérances. L'exemple fut suivi; Angers, mis en possession d'un marché énorme et doté de plantes ornementales, ne cessa de se développer. Les pépinières s'étendent aujourd'hui sur des centaines d'hectares.

Le sol et le climat sont très propices à ces cultures. Le voisinage de l'Océan, parcouru par le gulf-stream, donne à l'Anjou une humidité tiède et une température d'un remarquable caractère d'égalité.

Les habitudes des cultivateurs, l'espèce de jardinage auquel ils se livrent dans le Val de Loire, avaient préparé la population à ces travaux quelque peu minutieux. En outre, dès les premiers succès, les horticulteurs comprirent le côté scientifique de leur tâche; leurs enfants furent élevés avec soin dans les écoles spéciales, ils devinrent à la fois des botanistes distingués et des hommes d'affaires habiles. M. André Leroy, fils d'un simple jardinier, fut le chef d'une maison dont les pépinières couvrent 200 hectares; il écrivit un dictionnaire de pomologie qui ne

compte pas moins de six volumes. Un homonyme, M. Louis Leroy, conseiller général, également fils de petit horticulteur, est le porte-parole autorisé de l'horticulture française dans les grands congrès. Et combien d'autres que l'on pourrait citer !

A côté des grandes maisons, il y a une multitude de maisons secondaires se livrant généralement à une culture particulière. L'une ne fait que des œillets, d'autres se bornent aux renoncules, celle-ci a des collections de diclytras remarquables ; ailleurs, ce ne sont que des tulipes, plus loin, des jacinthes. Au printemps, ces vastes enclos fleuris sont d'une inexprimable splendeur.

L'accroissement continuel de la ville d'Angers morcelle malheureusement les grands domaines de l'horticulture. Vers le sud se prolonge sans cesse la cité ; ses rues, ses boulevards s'étendent chaque année au détriment des pépinières. Celles-ci ont été percées d'avenues peu à peu bordées de maisons. Les établissements horticoles s'en vont donc au loin ; pour quelques-uns d'entre eux, la visite est une excursion de longue haleine.

Mais on est bien payé de sa peine. Ces jardins sont merveilleux. Des étendues de plusieurs hectares sont consacrées à des plantes qui, sous le

climat de Paris, ne sauraient résister aux hivers. Elles sont là en pleine végétation. Des champs de camélias, d'azalées, de rhododendrons, de gardénias, de ficus, de dracénas, plantes de parterre ou d'appartement, se succèdent.

Au moment de la floraison des camélias, certaines pépinières sont des merveilles.

Avant le terrible hiver de 1879-1880, les pépinières d'Angers offraient de magnifiques allées de magnolias qui ont été entièrement détruites; aujourd'hui, de nouvelles plantations ont été faites; déjà les allées reconstituées donnent de l'ombre et étalent, en juin, leurs énormes fleurs odorantes, d'un blanc satiné. Même en ville des avenues sont ombragées par cette essence somptueuse.

C'est à Angers que l'on prépare ces pieds de lilas rouges dont les horticulteurs parisiens font un si grand usage pour faire..... des lilas blancs. Les pieds de lilas obtenus dans la plaine angevine — comme ceux de Vitry-sur-Seine — sont plantés à Paris, dans des caves obscures, tenues à une température douce; la végétation se produit rapidement; les bourgeons privés d'air et de lumière donnent naissance à des tiges étiolées d'un blanc verdatre et maladif; la fleur devient d'un blanc de neige.

La douceur du climat permet d'obtenir un grand nombre de plantes des pays chauds. Ainsi le palmier de Chine, aux larges feuilles étalées, fructifie en plein air; ses graines sont bonnes pour la reproduction. Mais la merveille des plantations d'Angers, c'est la culture des azalées. En avril et mai, les champs couverts de ces fleurs sont éblouissants.

Aux expositions où les froids sont à craindre pour les jeunes plants peu résistants, des tuyas, taillés en forme de paravent, abritent les cultures; ce n'est pas le côté le moins curieux des établissements horticoles que ces interminables murailles vertes au pied desquelles croissent de délicates fleurettes.

Si Orléans produit surtout le rosier franc de pied, Angers ne lui cède guère pour le rosier à haute tige. Dans la ville même, au faubourg Bressigny, tout au bord du chemin de fer de Paris, un champ de rosiers couvre cinq hectares. Pendant la floraison, c'est une orgie de fleurs et de parfums, on y trouve ces rosiers dont parle Banville, « si bien étouffés sous les feuilles, chargés, accablés, noyés et dérobés sous les fleurs, qu'ils ressemblent à ces méchants rosiers d'opéra-comique, brossés par des vitriers ivres de roses ». A l'autre extrémité de la ville, au

Grand-Jardin, s'étend un champ de rosiers non moins vaste.

Plus considérable encore est la culture des jeunes arbres fruitiers, forestiers et d'alignement, mais elle frappe moins les yeux, car on n'a plus ici la splendeur florale. C'est cependant une des richesses de la banlieue d'Angers. Les pépinières ont dépassé de beaucoup les limites immédiates de la ville pour s'installer au loin, partout où le sol se prête à cette culture. Près de Brissac, aux Alleuds, j'ai parcouru une plantation de 50 hectares, couverte de plants d'arbres fruitiers. La variété est grande : un catalogue donne le nom de près de 400 espèces de poiriers, indépendamment de 600 variétés non énumérées, 600 variétés de pommiers, 1.500 de rosiers, 150 de pruniers, 475 de vigne, 219 de rhododendrons. Camélias et azalées remplissent des colonnes du catalogue.

Ce commerce est considérable. Les petits pépiniéristes ne font pas leurs affaires au dehors, des marchands venus de Paris, de Lyon, des grandes villes de l'étranger, effectuent les achats sur place ; ils viennent chaque année visiter les pépinières et faire leurs commandes.

Les grandes maisons ont des agents à l'étran-

ger: l'une d'elles possède une succursale à New-York. Celles-là vendent dans le monde entier. D'après des renseignements que j'ai pu me procurer, la valeur des exportations atteint 200.000 francs, celle du commerce intérieur de 600.000 à 700.000 francs. Mais bien des chiffres restent inconnus, notamment celui des achats sur place faits par les commerçants du dehors.

Une autre culture intéressante est celle des primeurs. Dans la banlieue d'Angers, partout où l'on ne trouve pas de pépinière, on rencontre des cultures d'artichauts ou de choux-fleurs, produits pour le marché de Paris. Les maraîchers ne vendent pas directement leurs produits; ils les envoient par l'intermédiaire des marchands de Roscoff et d'autres centres du Léonais. On sait que les cultivateurs de la petite ville bretonne approvisionnent Paris pendant l'hiver; mais on ignore que, sitôt la culture terminée à Roscoff, ils viennent à Angers; leurs femmes restent à Paris pour la vente. Eux parcourent les jardins angevins, achètent sur place, chargent sur leurs charrettes et transportent à la gare. Pendant les mois de mai et de juin, on expédie chaque jour jusqu'à cinquante wagons. Quand les choux-fleurs, les petits pois et autres légumes sont expédiés, le commerce des arti-

chauts commence. Une fois la campagne finie, les gens de Roscoff rappellent les femmes et rentrent dans leur pays pour commencer les cultures.

La gare d'Angers est fort animée pendant le mois de mai. Les voitures de choux-fleurs arrivent sans relâche dans la cour des messageries, le long des voies. Des femmes reçoivent les choux et les empilent dans les wagons avec des soins minutieux, car il importe que les beaux légumes ne perdent rien de leur fraicheur. C'est une activité incessante. Chaque jour part un train emportant aux halles parisiennes les produits de l'horticulture angevine.

Là ne se borne pas l'activité de ces belles campagnes de la banlieue d'Angers. La plupart des industries de la ville sont filles du sol : les grandes filatures et corderies, les fabriques des vins mousseux d'Angers, obtiennent leurs matières premières grâce à ce doux climat et à ces terres fertiles; mais c'est surtout la grande industrie des liqueurs et des fruits confits qui doit sa prospérité à la fertilité du terroir. Sans l'admirable végétation des arbres à fruits sur les rives de la Loire et de la Maine, qui donc connaitrait ce

guignolet dont les Angevins sont si fiers et qui est pour leur ville un titre de gloire, comme les madeleines pour Commercy, les pâtés d'alouettes pour Pithiviers et le nougat de Montélimar (1)?

---

(1) Sur la culture des fleurs et la culture maraîchère, on pourra consulter dans le *Voyage en France :* 5e série (édition primitive) et 52e série (îles de Siec et de Batz [Roscoff]); 7e série (Vienne et le pays des cerises); 12e série (Saint-Remy de Provence, les parfums de Grasse); 13e et 55e séries (les câpriers de Roquevaire; les cerisiers de Solliès-Pont; Hyères; Ollioules; Cannes et Antibes; Nice). — Sur les pépinières, voir dans la 6e série le chapitre sur la foire de Guibray, et la 1re série (Orléans).

XXI

LES ARDOISIÈRES D'ANGERS

Les ardoisières de l'Anjou. — Ouvriers d'à-haut. — Ouvriers d'à-bas. — Sous les tue-vent. — Le droit de hottée. — L'apprentissage d'ardoisier. — La commission des ardoisières. — Droit de forestage. — Dividende en nature. — Le bassin ardoisier de l'Anjou.

(*Carte de l'État-major :* feuilles d'Angers N.-O., S.-O. ou Environs d'Angers.)

Trélazé. Août.

De tous les produits d'Angers, l'ardoise est certainement le plus célèbre : jusqu'au delà de Paris, dans tout l'Ouest, dans le Centre, tous les toits d'ardoise que l'on aperçoit ont reçu leur couverture des carrières de l'Anjou. D'ailleurs, il n'y a guère d'autres régions de la France où le schiste fissile soit exploité en grand : sinon les rives de la Meuse, au-dessous de Mézières, si l'on considère comme faisant partie du bassin d'Angers les gisements du haut bassin de la Mayenne et de la Sarthe. Les exploitations que l'on rencontre dans la Bretagne, le Limousin, le

Dauphiné, la Savoie et les Pyrénées sont, comparativement, de faible importance (1).

L'ardoise ne se rencontre que dans les terrains de transition. Elle a été constituée par d'importants dépôts argileux qui ont subi une puissante action métamorphique ; c'est à cette action qu'on attribue la fissilité, c'est-à-dire la propriété de la roche d'ardoise de se séparer en minces feuillets.

Le banc argileux transformé en schiste ardoisier couvre dans l'Ouest une immense étendue, mais en Anjou seulement il a fait naître de très grandes exploitations. Malgré sa puissance, le gisement angevin n'a été connu qu'au Moyen Age.

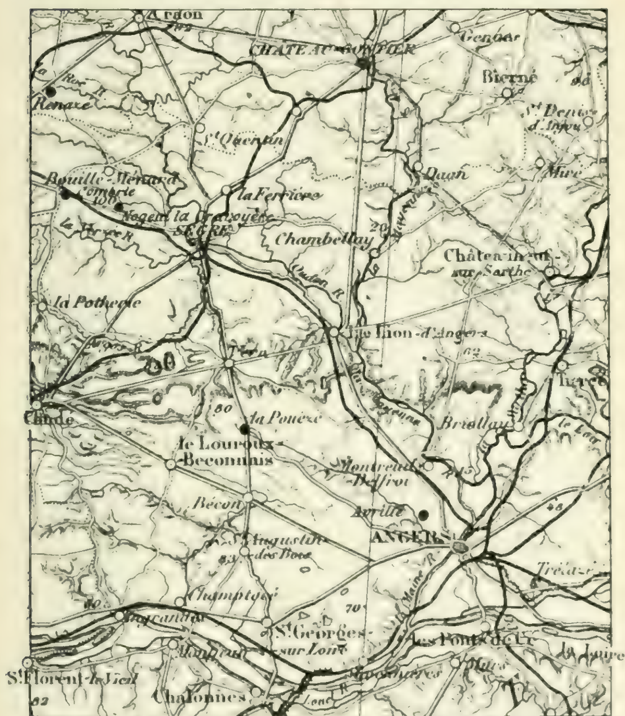
Au voisinage de l'air, le schiste ardoisier se décompose, s'effrite, se transforme en une masse sans consistance qui se brise au premier choc. Les ouvriers d'Angers appellent *cosse* toute cette partie de la carrière, épaisse parfois de 18 mètres. C'est au-dessous de la cosse qu'il faut aller chercher la roche exploitable.

On s'explique alors les énormes monticules de

---

(1) Sur ces exploitations, voir les séries suivantes du *Voyage en France* : 20e (ardoisières des Ardennes) ; 8e (Maurienne) ; 40e (Bigorre) ; 5e série nouvelle (Haute-Bretagne) : 53e série (Basse-Bretagne). Maine-et-Loire a produit en 1907 pour 11.068.664 francs d'ardoises et la France entière 21.222.773 francs.

déblai et les immenses excavations des environs



LES ARDOISIÈRES DE L'ANJOU

● *Communes centres ardoisiers*

d'Angers. Le voyageur abordant la ville en venant de Tours par le chemin de fer est stupéfait

à l'aspect de ces collines noires faites de débris de roches et de morceaux d'ardoises qui, à partir de Trélazé, bordent la voie sur plus d'une lieue.

L'impression ressentie à la vue d'une grande ardoisière à découvert, comme celles qui avoisinent la gare de Trélazé, tient du vertige. On arrive soudain, par des monticules de déblai, sur une terrasse bordée en certains points d'un frêle parapet; ailleurs, s'arrêtant net au bord de l'abîme, immense amphithéâtre de plus de 100 mètres de diamètre et 40 de profondeur. Au fond apparaît la roche noire, l'ardoise, sur laquelle les ouvriers qui travaillent à la détacher semblent si petits, qu'ils évoquent l'idée d'une fourmilière. A cette profondeur, le jour atteint à peine; c'est dans une pénombre rendue lugubre par la teinte noire de la roche que s'agitent les carriers. On entend monter en rumeur indéfinissable la voix des hommes, le bruit des outils attaquant le rocher, celui des blocs qui tombent, puis, à de longs intervalles, l'explosion des mines. Mais un bruit domine tous les autres, produit par le *bassicot*, caisse roulant au-dessous d'un câble et hissée à l'orifice au moyen d'un treuil à vapeur. La vue de cette caisse courant dans le vide produit une

sensation de vertige dont beaucoup ne peuvent se rendre maîtres.

La roche abattue des parois, extraite de l'abîme, ou amenée du fond de galeries creusées comme celles des mines de houille, est montée au jour et aussitôt livrée aux ouvriers fendeurs, les ouvriers d'*à-haut*, comme on dit à Angers pour les distinguer des extracteurs ou ouvriers d'*à-bas*.

L'*à-haut* est la partie la plus curieuse de la mine. Le fond, l'*à-bas*, ressemble à beaucoup d'autres carrières, mais, au jour, on a une vie plus active. Sur les débris courent des gamins, des apprentis lancés à la poursuite des visiteurs pour leur offrir des morceaux de schiste sur lesquels se montrent en relief des traces de pyrite de fer, aux vifs reflets métalliques. Ces enfants servent de guide. Avec eux l'on peut descendre dans l'abîme, au moyen des cages accrochées aux parois et de branlantes échelles.

Sur toutes les buttes se dressent des claies en paille, soutenues par de légers poteaux. Ce sont des *tue-vent* semblables à ceux dont se servent les casseurs de pierre sur les routes. A l'abri de ces claies sont installés les ateliers des fendeurs.

La fente doit se faire sur place, l'ardoise ne possédant toute sa fissilité qu'au moment où

elle vient d'être extraite de la carrière. Si l'on tarde quelque temps à refendre le bloc, il a perdu *son eau,* comme disent les fendeurs dans leur expressif langage. Jadis le bloc avait des dimensions restreintes, celles d'un fardeau qu'un homme peut monter sur son dos, d'où le nom de *hottée* qu'il porte encore. Mais l'extraction mécanique a permis d'atteindre des dimensions plus grandes. Le bloc est donc chargé sur un chariot et conduit jusqu'au fendeur. Là, au moyen d'un ciseau et d'un maillet, il est fendu d'abord en feuilles épaisses, celles-ci sont alors *repartonnées*, opération qui consiste à diviser la dalle en fragments épais, mais de la surface d'une ardoise. Pour se livrer à ce travail sans se blesser, le fendeur a d'énormes sabots massifs, pouvant supporter le poids de la pierre. Autour de ses jambes, il enroule des chiffons qu'il lie avec une corde. Ainsi prémuni contre les accidents, il peut commencer le fendage. Il place le fragment de schiste entre ses jambes, puis, armé de ciseaux très minces et d'un maillet, il le frappe sur la tranche ; le schiste se fend et l'on voit un feuillet, un *fendis,* se détacher.

Il faut maintenant donner à l'ardoise sa forme et ses dimensions. Un autre ouvrier se sert pour cela d'un *dolleau,* couteau en fer très lourd, dont

l'extrémité est passée à un anneau et qui se rabat contre le rebord d'un billot. L'appareil fait une section très nette; dès que cette section est obtenue, on place la tranche contre une tringle qui détermine la dimension définitive de l'ardoise; un nouveau coup de dolleau abat les parties qui débordent.

Ces opérations se font avec une rapidité extrême. Les ouvriers ont d'ailleurs intérêt à aller vite, car ils sont payés à la tâche. La moyenne paraît être de 4 francs le mille. Le prix varie naturellement; pour les grandes dimensions, il peut dépasser 6 francs le mille et descendre à 1 franc 50 pour les petites.

D'après les tarifs actuels, qui sont de 15 % plus bas que ceux d'il y a cinq ou six ans, par suite de la diminution des affaires (1), les ardoisiers d'*à-haut* peuvent gagner de 2 francs 75 à 3 francs 50 par jour et ceux d'*à-bas* arriver à 3 ou 4 francs. Sur ces salaires est faite une retenue de un centime par franc pour les soins donnés par les médecins de la compagnie en cas de blessures, le traitement de 1 franc 10 qui leur est donné en cas de maladie, et enfin la retraite

(1) Cette partie du volume est tirée de la 1re serie primitive, les chiffres sont donc ceux de 1890.

de 156 francs par an à laquelle ils parviennent après trente années consécutives de travail.

En outre, les ouvriers d'*à-haut* ont droit, même en cas de maladie, à 70 centimes, 1 franc, 1 franc 50 ou 2 francs par semaine à titre de *hottée*.

La hottée, seul vestige des coutumes curieuses des ardoisières, remonte aux temps primitifs de l'exploitation, quand la pierre était portée aux fendeurs à dos d'homme, au moyen d'une *hotte* dite hotte-à-cartiers. Comme la pierre était impatiemment attendue par les fendeurs, ils avaient été amenés, pour empêcher les tours de faveur, à organiser des distributions régulières, ce qu'ils appelaient *droit d'ouvrier de l'état*. Les distributions se faisaient par quatre hottées à la fois, quantité que contenait le bassicot remontant de la carrière. Mais par un de ces privilèges bizarres, comme on en trouve tant dans les corps de métiers au Moyen Age, tout ouvrier père d'enfants mâles avait droit, sous prétexte d'apprentissage des garçons, à des hottées supplémentaires. Ainsi, un ouvrier ayant un enfant de neuf ans, recevait en plus trois hottées; un enfant de six ans rapportait deux hottées. Mais les filles, quel qu'en fût le nombre, ne donnaient pas droit à la moindre part.

Il se produisait alors ceci, c'est que l'ouvrier doté de ces nombreuses hottées ne pouvait les refendre toutes, il affermait donc celles qu'il ne pouvait fendre, moyennant 2 francs par semaine environ pour chaque hottée. C'était, pour les pères de famille, une ressource d'autant plus précieuse que les malades et les infirmes conservaient leurs droits à ces hottées.

Comme toujours en ces matières, l'abus se produisit. On vit le droit de hottée s'attacher aux enfants, alors même qu'ils n'apprenaient pas le métier de fendeur; tout ouvrier qui avait un intérêt quelconque dans une carrière prétendit au droit de hottée. M. Blavier, aujourd'hui sénateur, écrivant, en 1863, une curieuse monographie des ardoisières, relevait ce fait qu'en 1817, à la carrière des Fresnais, sur quatre-vingts ouvriers, quinze, non fendeurs, s'arrogeaient deux hottées de faveur pour des enfants étrangers à l'exploitation. On signalait des fils de fendeurs, devenus orfèvres, huissiers ou marchands et continuant à recevoir la hottée. Il fallut un règlement d'administration publique, rendu en 1823, pour faire cesser ces privilèges et ramener la hottée aux limites modestes qu'elle comporte aujourd'hui.

A-bas il y avait des privilèges non moins bi-

zarres, aujourd'hui disparus. Pour être admis à travailler dans cette partie de la carrière, il fallait, nous apprend encore M. Blavier, être d'une famille d'*ouvriers de foncée*, de *bout de barre*. Un maître était chargé de dresser l'apprenti. Vers quinze ans, celui-ci étant devenu assez habile, on l'admettait au *guêtrage* moyennant une somme de 15 francs.

C'était une véritable cérémonie. Tous les ouvriers d'à-bas y assistaient en sabots de travail, tête nue. Toute infraction était punie d'une amende d'un pot de vin blanc.

Le parrain guêtrait la jambe droite, la marraine la jambe gauche, au moyen de morceaux de feutre en croix attachés par une ficelle. Il y avait des rites pour l'opération. En cas d'erreur, parrain et marraine donnaient un pot de vin de deux litres, peine qui atteignait aussi celui qui parlait pendant qu'on sacrait le chevalier de l'ardoise.

Ce dernier devait alors aller à la cantine chercher du tabac de trois qualités pour les ouvriers; on buvait les 15 francs du néophyte, les amendes et 15 litres de vin blanc par homme guêtré, que devaient fournir les exploitants.

Là ne se bornaient pas les frais d'initiation. M. Blavier énumère les diverses taxes à payer

par le guêtré jusqu'à ce qu'il fût élevé au rang d'ancien. Lorsqu'il était initié au travail d'*emmanchure* des pointes, il devait un pot de vin; 6 francs quand il savait porter la hotte; 6 francs « quand il savait convenablement remuer les pieds dans le travail du rangement des écots », consistant à rendre nette sur la carrière la trace de la cassure d'un bloc abattu; 6 francs quand il était admis à entrer dans une bande d'ouvriers; 8 francs lorsque, après le guêtrage, il commençait sa première foncée, c'est-à-dire l'ouverture d'un banc d'ardoise; 4 francs à la deuxième foncée; 4 francs pour la première cuve, ou réservoir creusé dans la carrière pour recueillir des eaux que les pompes enlèveront; 2 francs pour la deuxième; 1 franc pour la troisième; 60 centimes ou un pot de vin pour le premier pingeot ou petite cuve; 60 centimes à la première « barbe » du guêtré; enfin, 1 franc 55 au jour de son mariage.

Ce n'était pas tout : le guêtré subissait des retenues considérables sur son salaire à certaines époques; de telle sorte que l'apprenti rapportait à l'équipe dont il faisait partie 188 francs 75 qui passaient en vin blanc. Le *bon temps*, disent encore les ouvriers.

Ce bon temps n'est plus. Des mesures admi-

nistratives, dont la plus importante remonte au 26 fructidor an II, ont supprimé le guêtrage.

Le commerce des ardoises, sans offrir de telles singularités, n'en est pas moins intéressant par son organisation.

On a souvent présenté comme une tentative peu compréhensible pour nous autres Français l'association des brodeurs de Saint-Gall, en Suisse, créée dans le but de fédérer les intérêts des fabricants et des commerçants, de régler les heures de travail, les diverses catégories de salaires, en un mot l'organisation entière de leur industrie, de la production à la vente. Cependant, les brodeurs de Saint-Gall n'ont fait que reprendre une idée française; les chaufourniers de la Sarthe et de la Mayenne l'avaient un moment mise à exécution; depuis 1827, elle préside au commerce des ardoises à Angers.

A Angers seulement, car les exploitations de Chattemoue dans la Mayenne et de Combrée sont restées indépendantes, tandis que Renazé, entre Pouancé et Château-Gontier, qui occupe quinze cents ouvriers (1), fait encore partie de la commission. A Angers même, deux *fonds*, ceux

(1) 2e série du *Voyage en France* (3e édition).

de la Grande-Maison et de Pont-Malembert, travaillent à part. Mais les six fonds principaux : la Paperie, les Fresnais, les Grands-Carreaux, les Petits-Carreaux, l'Ermitage et Montibert, se sont groupés en une *commission des ardoisières* qui a donné à l'industrie un remarquable essor.

L'exploitation et la vente étaient jadis entravées par la bizarre organisation des carrières. Si les ouvriers avaient leurs règlements monstrueux, les exploitants en subissaient de non moins abusifs, basés surtout sur le *forestage*, c'est-à-dire les redevances en nature données soit au propriétaire du sol, soit aux divers commanditaires de l'entreprise. Le sol où sont creusées les ardoisières appartenait, en très grande partie, à des congrégations religieuses. Celles-ci purent donc facilement imposer un *forestage* excessif. M. Blavier signale le cas où le propriétaire du sol avait droit, sans avoir consacré un sou aux travaux, de la huitième à la quinzième partie des ardoises fabriquées. A mesure que l'exploitation devenait plus difficile, le droit de forestage était plus lourd. Aussi, vers 1740, obtint-on du Roi un arrêté abolissant le forestage et le remplaçant par une véritable expropriation à des prix fixés d'avance. Ce système, qui, d'ailleurs, ne produisit pas tout ce qu'on en atten-

dait, persista jusqu'à la Révolution; la loi sur les mines vint faire rentrer les ardoisières dans le droit commun.

Le plus grand mal, pour les ardoisières, était dans l'organisation même du travail. Les sociétés d'exploitation ne répartissaient pas leurs bénéfices, mais livraient à chaque membre de la société — ce que nous appellerions des commanditaires — les produits en nature. Chacun vendait ses ardoises sans se préoccuper du voisin, les uns à vil prix, les autres plus cher. Le bénéfice était au plus habile et surtout au moins besogneux. De là, entre les associés, une concurrence effrénée et des querelles qui avaient pour résultat la ruine des sociétés. On s'explique facilement que certains statuts aient dû prévoir le cas où les assemblées seraient troublées par des querelles et menacer les délinquants de pénalités.

On a été amené, depuis le commencement du dix-neuvième siècle, à créer des sociétés plus en rapport avec nos mœurs commerciales. Il ne reste guère du passé que le titre de *clerc*, donné au commis chargé des écritures de la carrière. Les ventes se sont faites en commun et les bénéfices ont été répartis au prorata des apports de chaque participant.

Mais, si la concurrence entre porteurs de part

avait cessé, elle existait, non moins forte, entre les divers fonds. Les marchands d'ardoises en profitaient pour édifier leur fortune sur les ruines des exploitations.

De 1792 à 1837, on ne comptait pas moins de vingt carrières ruinées, ayant englouti près de deux millions. De cette situation est né le remède : la commission des ardoisières. Dès 1820, quatre carrières se groupaient ; en 1825, nouveau groupement de quatre carrières et un autre de trois. Enfin, en 1827, le 1er janvier, commença la marche de la commission actuelle.

Désormais, l'industrie ardoisière était à l'abri des intermédiaires, commissionnaires et marchands; elle pouvait dicter les conditions, au lieu d'être à la merci d'une clientèle de première main qui prélevait la plus grosse part des bénéfices. Assurées de l'avenir, les sociétés purent développer leur production. En 1828, la fabrication atteignait 38 millions d'ardoises seulement ; en 1860, elle s'élevait à 200 millions, à 215 millions en 1884. Le nombre des ouvriers d'*à-haut* atteint, suivant les saisons, de 1.000 à 1.500, celui des ouvriers d'*à-bas* de 600 à 800. En 1888, on a compté 2.537 ouvriers sur les chantiers ; on a donné en salaires 23.561.161 francs. Mais le nombre des ardoises a diminué;

il n'avait atteint que 179.862.000. La crise de la construction y fut sans doute pour quelque chose, mais il faut y voir aussi le contre-coup du progrès de l'industrie des tuiles mécaniques. Celle-ci est arrivée à donner à bas prix des produits d'une grande légèreté et s'attachant facilement.

Cependant Angers possède encore des débouchés très considérables. Si mauvais que soit le régime de la Loire, elle n'en est pas moins, à la descente, d'un précieux secours pendant les eaux moyennes. Un grand nombre de villes importantes sont mises en communication par eau avec les ports de la Maine. Laval, Mayenne, Sablé, la Flèche, le Mans, Saumur, Tours, Nantes, Saint-Nazaire, n'emploient guère que l'ardoise d'Angers comme couverture. Par le cabotage, toute la côte de Bretagne et de Normandie peut également se procurer les ardoises à bon marché. Enfin, Paris en reçoit une énorme quantité par chemin de fer.

La *commission* des ardoisières, à laquelle on doit ces résultats, n'intervient pas dans l'exploitation, mais elle a créé deux établissements intéressants : une scierie mécanique pour le travail des grandes plaques d'ardoises servant à faire des tables, des cheminées, etc., et une tréfilerie

et câblerie de fil de fer destinées à fabriquer des câbles de toute sécurité pour l'exploitation des carrières. J'aurais voulu visiter ces établissements, mais la commission veille avec un soin jaloux sur ce qu'elle croit être des indiscrétions. Je n'ai obtenu aucun renseignement sur son fonctionnement. Il m'a fallu frapper à d'autres portes, et surtout mettre largement à profit la notice de M. Blavier pour étudier cette belle et curieuse industrie.

1910.

Depuis que j'écrivais les pages que l'on vient de lire, la situation des ardoisières ne s'est guère modifiée. En 1908, on comptait 11 exploitations en Maine-et-Loire, dont 6 dans la seule commune de Trélazé. Elles occupaient ensemble 4.415 ouvriers ou employés contre 4.517 en 1907 et 5.043 en 1906. Cette diminution considérable avait pour principale cause la reprise du travail dans les ardoisières anglaises du pays de Galles, qui avait enlevé à l'Anjou une partie de ses débouchés.

Sur ces 4.415 ouvriers, on comptait 132 *clercs*

et contremaîtres, 929 ouvriers du fond, 839 au jour pour l'exploitation et 2.515 fendeurs.

L'industrie ardoisière n'en est pas moins la plus importante de l'Anjou, elle a une part prépondérante dans le mouvement d'affaires qui donne à Angers une si belle place dans le classement des succursales de la Banque de France. En 1909, la ville était au dixième rang avec un montant d'opérations s'élevant à 153.740.100 francs. Elle venait avant des villes bien plus populeuses ou plus manufacturières, comme Reims, Rouen, Toulouse, Nice et Saint-Étienne.

XXII

DU LOIR A LA VALLÉE D'ANJOU

Les landes d'Anjou. — Arthur Young à Turbilly. — Le Loir entre la Flèche et la Sarthe. — Durtal et son château. — Le château du Verger. — La Vallée d'Anjou. — Au bord de l'Authion. — Mazé. — Beaufort-en-Vallée. — La colline de Brion. — Longué. — Notre-Dame de la Légion d'honneur. — Le château de Landifer. — Baugé. — Retour au bois de Turbilly.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de la Flèche S.-E. et S.-O., Angers N.-O., N.-E., S.-E., S.-O.)

Vieil-Baugé. Mai.

A Sablé, la vallée de la Sarthe devient tout à coup plus méridionale. Au flanc des collines croissent des chênes verts ; la vallée est aussi plus ouverte, plus lumineuse. On retrouve la clarté douce et les gais horizons des rives du Loir. La rivière est large, la navigation active ; les pommiers disparaissent pour faire place à la vigne. Le pays est charmant dans cette partie de l'Anjou ; mais combien il le parait plus encore au voyageur venu par les tristes campagnes qui

s'étendent entre la Flèche et Baugé ! Il y a là de mornes landes, en partie couvertes de bois de pins. Elles ont pourtant reculé depuis le temps où Arthur Young venait en pèlerinage dans ces déserts, pour y rendre hommage à l'un des précurseurs de la science agricole, le marquis de Turbilly. On connaît ce passage touchant du récit du grand agronome anglais : il avait lu un mémoire du marquis racontant les transformations que celui-ci avait fait subir à un domaine couvert de landes. Il savait vaguement que Turbilly était en Anjou, mais personne à Angers n'avait pu le renseigner : le marquis était mort, et l'on ne savait où ses terres étaient situées. Enfin, au moment où Young quittait l'Anjou, on lui dit, à la Flèche, qu'il y avait, non loin de là, un château de Turbilly, qu'un marquis de ce nom l'avait habité, y avait écrit des livres et était mort ruiné par ses expériences. Navré, Young entreprit cependant le pèlerinage, traversant entre la Flèche et le château trois lieues de landes. « Elles paraissent sans bornes », dit-il en parlant de ce plateau, aujourd'hui couvert de bois de pins. Il visita la propriété avec une « curiosité inquiète » : « Pas une haie, un arbre, un buisson qui n'eût pour moi de l'intérêt. » Le marquis de Galway, le nouveau propriétaire

du domaine, l'accueillit à merveille. Young était rempli d'angoisse en apprenant que le marquis de Turbilly s'était ruiné; il croyait que l'auteur du *Mémoire sur les défrichements*, si populaire en Angleterre, avait sacrifié sa fortune dans ses travaux agricoles, il se sentit soulagé : le grand novateur avait perdu ses biens pour avoir voulu faire de la porcelaine et du savon. Young visita le domaine avec la ferveur d'un pèlerin. Parlant des peupliers plantés par feu le marquis de Turbilly, il s'écrie : « Que n'étaient-ce des chênes, pour garder aux fermiers voyageurs du siècle à venir le bonheur que j'éprouve en contemplant ces peupliers plus périssables ! » M. de Turbilly avait même planté des mûriers; les pauvres gens du pays avaient fait jusqu'à 25 livres de soie. Déjà cette culture était abandonnée quand Young passa.

Ayant relu ce passage, un des plus émouvants que l'on rencontre dans le *Voyage en France* du grand agronome, j'ai voulu parcourir les lieux où Young est venu. J'ai accompli la course par un long détour pour pouvoir visiter les rives de l'Authion, dont la fertilité fait un si parfait contraste avec la région des landes fléchoises.

De la Flèche à Angers, on suit le Loir jusqu'à son confluent avec la Sarthe, puis celle-ci jus-

qu'à sa jonction avec la Mayenne. Vallée aux horizons amples et doux, où rien ne saisit l'attention, mais qui laisse cependant un souvenir heureux. Il y a dans les lignes molles des collines, dans l'aspect des logis, dans la transparence atténuée de l'atmosphère, une grâce dont on est imprégné. Et l'on s'étonne d'être séduit par des paysages qui, sous un autre ciel, retiendraient à peine le regard. Cela, c'est la « douceur angevine » du bon Joachim du Bellay.

Aux environs immédiats de la Flèche, le Loir se déploie en grands méandres dans une campagne bien cultivée. Les collines, dont parfois la rivière se rapproche, sont tapissées de vignes qui produisent le « petit vin assez potable » chanté par Gresset. A l'extrémité d'un des méandres, Bazouges possède le vignoble le plus réputé. Dans le Loir se mire un château du seizième siècle, presque entièrement revêtu de lierre, sauf les grosses tours à mâchicoulis. Cet édifice et le clocher de style ogival primitif font de Bazouges un des beaux décors de la vallée.

Plus imposant encore est le site de Durtal. La petite ville, assise sur les deux rives du Loir, est aimable, mais ne retiendrait guère le visiteur si elle ne possédait le majestueux château qu'habitèrent les Schomberg, ces Allemands qui

servirent glorieusement la France et dont deux reçurent le bâton de maréchal. Le premier maréchal de Schomberg fut comte de Durtal. Leur palais — car l'édifice mérite ce nom par sa majesté et son ampleur — a subi bien des mutilations, mais il reste superbe sur la haute berge verdoyante d'où ses puissantes tours dominent la ville. Celle-ci, toute menue (1), possède deux églises, l'une, ancienne, remontant à l'époque romane, l'autre ne conservant de ces mêmes temps qu'un remarquable clocher. Durtal n'a guère d'industries, mais l'importante papeterie de Gouis est sur son territoire. Cette usine, située en amont, a fait naître une gare spéciale pour les marchandises.

Les campagnes sont très couvertes de bois et de haies. Au sud de Durtal, les bois occupent plus d'espace que les cultures, même en dehors de la forêt de Chambiers qui s'étend fort loin sur la rive gauche du Loir. Les champs sont encadrés de chênes étêtés; sur la rive droite, bien exposée au soleil, beaucoup de vignes.

Le Loir décrit une de ses plus grandes boucles au pied de la colline qui porte Baracé. La pres-

(1) 1.404 habitants dans l'agglomeration, 3.174 dans la commune

qu'île entourée par la belle rivière renferme une forêt qui dépendait du château du Verger, demeure illustre par ses possesseurs et les hôtes qu'elle reçut. Ce château appartint aux Du Guesclin et aux Rohan. Henri IV y vint avec Gabrielle d'Estrées et reçut l'hospitalité de Pierre de Rohan ; le Béarnais y accueillit la soumission du duc de Mercœur ; là fut décidé le mariage de la fille de Mercœur avec le fils naturel du Roi, César de Vendôme. Le parc dans lequel cet événement eut lieu est conservé, des murailles l'enclosent en entier.

En aval du Verger, la fin du grand contour du Loir est marquée par un coteau qui recouvre le hameau de Mateflon ; à l'écart se dresse une chapelle gothique, haute et blanche. La ride de Mateflon va finir au bord d'un vallon dont le bourg de Seiches couvre les pentes. Un pont franchit le Loir et marque la limite de la zone inondable où refluent, pendant l'hiver, les eaux de l'immense lac temporaire formé par le confluent des trois grandes rivières dont se forme la Maine. Très souvent, en avril encore, la plaine, fort élargie, n'est qu'une nappe traversée par des chaussées et d'où émergent des peupliers et des saules. Pendant l'été, c'est un tapis sans fin de prairies animées par le bétail.

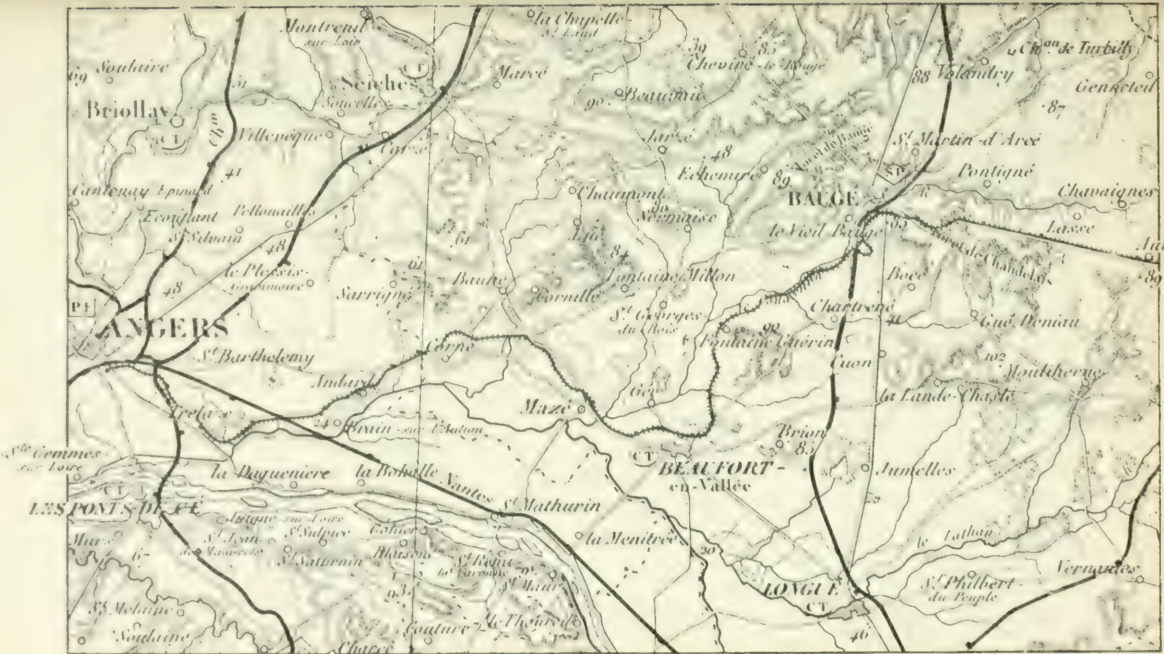
Les terres hautes à l'abri des eaux hivernales constituent un admirable verger. Corzé et Villevêque sont entourés de cerisiers, Pellouailles et le Plessis-Grammoire entremêlent de belles vignes à ces plantations fruitières. Jusqu'aux abords d'Angers s'accentue ce caractère de richesse. Vergers et jardins vont butter, vers Saint-Barthélemy, aux gigantesques talus de déblais des ardoisières de Trélazé.

Un chemin courant à travers ces cultures horticoles, en vue des monticules sombres, m'a conduit à Trélazé d'où j'ai gagné Brain-sur-l'Authion, dans l'opulente partie de l'Anjou que l'on appelle la Vallée.

La Vallée d'Anjou, ce sont les deux rives de l'Authion, cette singulière rivière, parallèle à la Loire pendant 15 lieues et parcourant toute la plaine et les collines du pays de Baugé, plaine de prairies, de vastes cultures où le maïs et le chanvre croissent à merveille, où les céréales donnent de superbes rendements. Ce pays manque de pittoresque, mais sa richesse agreste en fait, l'été, une fort belle chose. L'hiver, les parties basses disparaissent sous les eaux, les routes communiquant avec la rive gauche de la Loire ont dû être établies sur de hautes levées.

Brain-sur-l'Authion est ainsi relié à la gare de la Bohalle. Ce village simple, et propret, doit son élégance à l'emploi de la pierre blanche dans les constructions. Des jardins très fleuris où le magnolia étend sa ramure, où le mimosa croît à l'abri des murailles, égaient ce petit centre sous lequel l'Authion coule avec lenteur. A travers des champs si bien cultivés que l'on pourrait les dire jardinés, un chemin conduit à Andard, où il rejoint la route principale de la Vallée, bordé de tant de hameaux, de villages, bourgs ou petites villes que l'on pourrait le comparer à une rue sans fin. Andard, un des moins considérables des centres qui jalonnent le chemin, a conservé les constructions d'un prieuré auquel on accède par un portail couronné d'une balustrade en pierre et flanqué d'une tour.

La route, que double à distance une des lignes des chemins de fer de l'Anjou, parcourt des campagnes très tranquilles, parsemées d'une multitude d'habitations blanches entourées de cultures très variées alternant avec la vigne. Des champs entiers sont consacrés à la production de la graine de poireau. L'éparpillement des habitations nuit à l'importance des centres communaux. Ces derniers sont à peine des bourgs situés à grande distance l'un de l'autre et n'offrant


ANGERS
Briollay
Seiches
BAUGÉ
BEAUFORT-
en-Vallée
LONGUÉ
LES PONTS DE CÉ
Montreuil
sur Loir
Soulaire
Villevêque
Corzé
Marcé
la Chapelle-
St Laud
Cheviré-le-Rouge
Beauvau
Jarzé
Échemiré
St Martin-d'Arcé
Pontigné
Chavaignes
Volandry
Genneteil
le Vieil Baugé
Lasse
Chaumont
Seiches
Écouflant
Pellouailles
St Sylvain
le Plessis-
Grammoire
Sarrigné
Bauné
Cornillé
Fontaine-Milon
St Georges-
du Bois
Fontaine Guérin
Chartrené
Cuon
Bocé
Moulihernе
la Lande-Chasle
Brion
Jumelles
St Barthelemy
Andard
Corné
Mazé
Trelazé
Brain-sur-l'Authion
la Daguenière
la Bohalle
St Mathurin
la Ménitrée
St Jean-
de Mauvrets
St Saturnin
Blaison
Gohier
St Sulpice
Juigné sur Loire
St Melaine
Soulaine
Coutures
le Thoureil
Chacé
Ste Gemmes-
sur Loire
St Philbert-
du Peuple
Vernantes
Echelle au 1/320,000e.

guère de curiosités aux visiteurs. Corné, allongé au pied d'un coteau, possède cependant une église romane ; la grosse commune de Mazé, peuplée de plus de 3.000 âmes, dont moins de 700 dans le centre, renferme sur son territoire le beau château de Montgeffray, construit à la fin du dix-huitième siècle par le maréchal de Contades. La chapelle, éclairée par de beaux vitraux et dont le pignon porte une élégante lanterne, est plus ancienne; elle dépendait d'un château dont il reste deux tours à mâchicoulis. Le maréchal repose sous les voûtes de l'élégant édifice. Quant au bourg de Mazé, il est étendu dans la Vallée, non loin du confluent du Couasnon et de l'Authion, qui arrosent des champs fertiles en chanvre. Le Couasnon est utilisé pour le rouissage, ses rives sont encombrées de dalles d'ardoise destinées à maintenir dans l'eau les bottes de textile.

Vers l'ouest apparaît le joli décor citadin de la petite ville de Beaufort-en-Vallée : des vestiges de tours féodales, une église à clocher sculpté, des toits couvrant une pente de monticule. Beaufort est en quelque sorte la capitale de la région. C'est le point de croisement de nombreuses routes, le chemin de fer de l'Anjou décrit un grand détour pour la desservir. Une

route, longue de deux lieues, traversant toute la Vallée, la relie à la gare de la Ménitré, sur la grande ligne de Nantes. Ces facilités de communication font de Beaufort un centre d'attraction. Cependant la commune a beaucoup décru en population, pour des raisons que je dirai tout à l'heure. Elle avait 6.000 habitants vers 1830, on en comptait encore 5.300 vers 1870, on n'en recense plus que 4.104 en 1906, dont un peu plus de 2.000 dans l'agglomération. Aussi, la ville semble-t-elle trop grande pour sa population. Elle n'en est pas moins aimable, fort jolie et intéressante par ses monuments; même les édifices modernes, hôtel de ville, écoles, échappent à la banalité ordinaire; construits en briques et pierre blanche, ils donnent une note pimpante. La caisse d'épargne est d'architecture luxueuse. De même un musée construit et aménagé par un Beaufortais, M. Joseph Denais. Au cœur de la cité est l'église, fort belle œuvre de la Renaissance, dont la façade et le chœur ont été habilement rétablis de nos jours avec beaucoup d'art et de goût. De délicates chapelles aux voûtes à nervures entourent l'abside; le transept est ouvragé avec un luxe peut-être excessif.

Derrière l'église, une vaste place s'orne d'une

colonne portant la statue de Jeanne de Laval, femme du roi René, bienfaitrice de Beaufort. L'inscription fait mourir cette princesse dans la petite ville, en réalité elle aurait fini ses jours à Saumur, mais elle habita le château dont les ruines couvrent encore le sommet de la butte; il n'en reste que des pans de murailles percées de portes et de fenêtres d'un beau galbe. Au pied des remparts est le collège.

Aucune ville de si faible importance ne possède autant d'édifices publics et privés d'un caractère monumental. On est surpris de les rencontrer dans un simple chef-lieu de canton sans industrie. La richesse extrême du terroir expliquerait cet aspect si l'on ne savait que Beaufort eut jadis plus de vie économique. Mais la grande fabrique de toile, qui occupait deux cents métiers, a disparu; les campagnes ont perdu presque tous les tisserands qui les animaient. La création du chemin de fer, suivant de près celle de la grande route établie sur la levée de la Loire, a détourné au profit de la Ménitré le mouvement des voyageurs et des marchandises. Enfin, le commerce des blés s'exerce de préférence sur échantillons, tandis qu'il s'opérait jadis effectivement dans les halles.

Du sommet du coteau de Beaufort on décou-

vre une grande partie de la Vallée d'Anjou et les hauteurs boisées qui confinent à la Touraine. Une de ces collines, complètement isolée, attire le regard par la raideur de ses pentes et les tours de moulins à vent qui la couvrent; à la base, le village de Brion borde de ses maisons blanches le talus verdoyant. Au lieu de suivre la grande route qui conduit à Longué, je suis allé passer au pied de cette hauteur d'un si grand effet dans le paysage. La rue par laquelle on sort de Beaufort est curieuse, ses maisons basses, exiguës, pleines d'archaïsme, évoquent le temps où les artisans de la toile animaient ce faubourg. Au delà s'étend une campagne riche mais monotone qui semble surveiller la colline de Brion. Le village se compose d'une seule rue au-dessus de laquelle se dresse une belle église; le clocher est percé de hautes fenêtres ogivales séparées par des colonnettes. Cet édifice, intéressant spécimen des églises fortifiées, est entouré de vieux logis flanqués de tourelles, éclairés par des fenêtres à meneaux. Brion, à en juger par ces vestiges du passé, dut être une petite ville riche et prospère. Mais si quelque forteresse couvrit sa colline, il n'en reste pas trace. C'était cependant une merveilleuse position militaire d'où l'on pouvait surveiller un immense pays couvert de

bois entre lesquels des campagnes florissantes sont peuplées d'une multitude d'habitations. Vers le sud, c'est la grasse Vallée d'Anjou, étendue jusqu'à la Loire que bordent, sur la rive gauche, les jolies collines du Saumurois.

La colline de Brion commande, à l'est, la région des bois. Au premier plan, une de ces petites forêts encadre le vaste étang et le parc du château des Hayes. De là, jusqu'à Longué, le pays est très couvert; les champs, entourés d'arbres, sont séparés par des boqueteaux de chênes et de pins révélant que la lande régnait ici en maîtresse. En approchant de la ville, il y a plus de fraîcheur, beaucoup de prairies; la vigne dirigée sur de hauts tuteurs donne au paysage un caractère particulier.

Longué est une petite cité aimable et simple, formée de deux longues rues disposées en croix et d'autres voies s'élevant sur un coteau isolé, moins saillant que celui de Brion. Le passé n'a guère laissé de trace, mais notre époque a doté Longué d'une église gothique aux proportions de cathédrale. C'est Notre-Dame de la Légion d'honneur. Ce nom singulier est dû à ce que les fonds pour les verrières proviennent de souscriptions recueillies auprès des légionnaires. L'aspect de grandeur de ce vaste monument à trois

nefs est accru par un perron ouvrant sur une place en pente douce transformée en jardin public. Avec sa belle tour flanquée de clochetons, son triple porche, sa rose, ses contreforts hérissés de pinacles, les grandes fenêtres du transept et du chœur, l'église est une des plus complètes que l'on ait construites de nos jours. Sa présence dans cette bourgade ignorée cause une vive surprise.

Longué doit à la pierre blanche de ses constructions modernes, élevées avec goût et luxe, un aspect très citadin. Elle conserve un beau logis des quinzième et seizième siècles, la Grande-Maison, dont le haut comble et la tourelle ont de belles fenêtres mansardées.

Le chemin de fer de Saumur à la Flèche, qui dessert Longué, permet de parcourir rapidement un pays assez monotone où les archéologues trouvent cependant des édifices intéressants, comme l'église de Cuon et, surtout, le château de Landifer, une des habitations de la Renaissance les plus ornées. Cette noble demeure, flanquée de quatre tours, percée de fenêtres à meneaux, couronnée de belles mansardes ouvragées, couvre une ride au-dessus du Couasnon, non loin du village de Vieil-Baugé, où le souvenir d'une victoire remportée sur les Anglais

est rappelé par un fruste et curieux monument : Deux grosses pierres sur lesquelles sont fixés des fers à cheval signalent le lieu où, en 1421, le maréchal Gilbert de Lafayette mit l'ennemi en fuite et tua de son épée le duc de Clarence. Ce combat débarrassa l'Anjou des Anglais.

Vieil-Baugé est un bien petit village près duquel a grandi le nouveau Baugé, dont le grand bâtisseur qu'était Foulque Nerra jeta les fondations en l'an mille. Les souverains de l'Anjou s'y plurent, ce fut une des résidences favorites du bon roi René, resté non moins populaire au pays angevin que dans le pays d'Arles ; le château qu'il fit construire est toujours debout, fort pittoresque avec ses pignons, les hauts combles de ses lucarnes, sa tourelle à pans coupés renfermant un escalier admirable couvert par une voûte à nervures. L'antique édifice, complètement dégagé et devant lequel s'étend un mail ombreux, est aujourd'hui occupé par les services municipaux et la gendarmerie. A côté, s'étend la classique et sévère façade du palais de Justice.

La ville n'est pas sans intérêt. Sa large rue centrale, les rues montueuses qui y aboutissent, bordées de vieux logis et d'antiques fontaines, constituent un ensemble pittoresque. Bien que

la commune soit moins peuplée que celles de Beaufort et de Longué (1), l'agglomération est plus considérable. Le rang de chef-lieu de l'arrondissement explique cette importance relative. La ville n'est d'ailleurs pas plus industrielle que ses voisines, mais c'est un marché pour les campagnes trop éloignées de la Flèche et de Saumur, centres principaux de la contrée. Le chemin de fer de l'Anjou qui la relie d'un côté à Angers, de l'autre à Noyant-Méon sur la grande ligne de Paris à Bordeaux par l'État, a accru son importance comme rendez-vous commercial.

De vastes bois entourent à distance la petite ville : forêt de Baugé, forêt de Chandelais, moins vastes que les bois étendus au nord jusqu'à la Flèche et qui n'ont point obtenu ce titre de forêt. Ce sont les landes que vint visiter Arthur Young et que l'on a de nos jours gagnées par des pinèdes. La campagne qui les sépare de la ville est elle-même conquise sur la lande. La roche calcaire du sous-sol se montre au flanc des vallons. Des bouquets de bois, des taillis de chênes, des clairières ombragées de noyers, des fermes basses et grises sous de grands toits d'ardoise ou de tuile fauve.

(1) 3.199 habitants, dont 2.952 agglomérés; Longué, 4.065, dont 1.913 agglomérés.

L'élevage est la principale ressource du cultivateur, à en juger par le nombre et l'étendue des champs de choux du Poitou.

La conquête est loin d'être achevée, le sol sablonneux conserve bien des points couverts de bruyère et de grandes pinèdes au sous-bois de chênes et de bouleaux. On défriche beaucoup en ce moment autour de Volandry, dont dépend le château de Turbilly qui attira Young, et plus encore autour de Clefs, village où la plupart des maisons gardent leurs toits de grises tuiles-gouttières et se groupent autour d'un lourd clocher surmonté d'une flèche aiguë.

Arthur Young, s'il revenait, serait surpris : Clefs possède une laiterie modèle et une distillerie de pommes de terre et de grain, établissements qui ont amené les défrichements et la mise en culture. Tout n'est pas gagné cependant, on traverse bien des pinèdes, avant d'atteindre la lumineuse vallée du Loir, en vue de la Flèche.

XXIII

LE LOUET ET LE LAYON

La Roche-de-Murs. — Les Ponts-de-Cé. — Drames de la Vendée. — Guignes et guignolet. — Culture du cassis. — Le vignoble angevin. — La Loire et le Louet. — Paysage d'Anjou. — La vallée du Layon. — Thouarcé — Les eaux minérales de Jouannet. — Le Pont-Barré. — Les houillères de Saint-Georges. — Doué-la-Fontaine. — Montreuil-Bellay. — Brézé.

(*Carte de l'État-major :* feuilles d'Angers N.-O. et S.-O., Ancenis N.-E. et S.-E.)

Brézé. Juillet.

J'écris ces lignes assis au pied d'une pyramide qui rappelle un des grands drames de la guerre de Vendée. Le monument se dresse au bord de la Roche-de-Murs, haute falaise dominant un des bras de la Loire, le Louet. Au delà, une île immense, couverte de villages et de hameaux, puis d'autres îles entourées par les grands bras de la Loire. En face, sur la rive droite du fleuve, Sainte-Gemmes en amphithéâtre sur les pentes du camp de César; plus loin, les noires tours du château d'Angers, les flèches de la ville

surgissant des toits noirs, puis, entre les collines, s'ouvrant largement, l'immense plaine où se confondent les grandes rivières qui formeront la Maine. Au couchant, le village de la Pointe, baignant ses maisons blanches dans la nappe étincelante des eaux : là se réunissent la grande rivière et le grand fleuve.

Mais l'étrange cité des Ponts-de-Cé attire surtout le regard, ville ni terrestre, ni lacustre, allongée sur une interminable chaussée traversant le fleuve et les îles pendant trois quarts de lieue. Les Ponts-de-Cé ont perdu beaucoup de leur caractère depuis que l'on a remplacé par sept ponts de fer ou de pierre d'un caractère quelconque les arches antiques portées sur des piles aux éperons saillants. Il ne reste des monuments de la vieille cité que ses églises et le château dressant sur l'Ile-Forte, étroit îlot, un donjon octogonal dont le toit d'ardoises est supporté par une galerie à mâchicoulis. Dans la première île, entre l'Authion et la Loire, est Saint-Aubin, le premier quartier de la ville ; le quartier central est au delà de l'Ile-Forte, dans une île que traverse le chemin de fer de Poitiers ; enfin, après le grand bras de la Loire, dans l'île principale, est Saint-Maurille. Entre les deux


LES PONTS-DE-CÉ
L'Ile au Bourg
St. Aubin
les Ruettes
St. Gemmes sur Loire
Port Thibaut
LA LOIRE FL.
La Maine
Bouchemaine
Savennières
St. Jean-de-la-Croix
les Sablaces
Boire Croissant
Port Gaurion
St. Maurille
le Murier
Chalonnes
Murs
Louet
l'Araud
le Louet
les Roches
Rabaut
la Fontenelle
la Tremblaye
le Rouceray
la Pointe
Empiré
Epiré
Chantourteau
Port Bibaut
le Bois de Loup
la Croix

quartiers, sur le parapet du pont, se dresse la statue de Dumnacus, assez informe grossissement de la belle statuette du chef gaulois que David d'Angers a placée sur le monument du roi René à Angers. Grâce à cette statue, le souvenir du héros de l'indépendance gauloise qui tenta d'enlever l'Ouest aux Romains est devenu populaire.

Que de batailles sur cette immense chaussée des Ponts-de-Cé, dès les origines de l'histoire ! Cette route, sans grande importance depuis que les chemins de fer traversent le fleuve et que des ponts ont été jetés sur un si grand nombre de points, fut, jusqu'aux premières années du dix-neuvième siècle, d'un grand intérêt stratégique. Sur l'étroite chaussée des anciens ponts, toutes nos luttes intestines ont eu leur contrecoup. La Ligue, la Fronde, la Vendée, en ont fait des champs de bataille. Les bataillons d'Angers y furent écrasés en 1793.

Ici, à la Roche-de-Murs, eut lieu le plus dramatique incident de cette ardente guerre. Un bataillon laissé en grand'garde sur le rocher fut entouré par les Vendéens. Sommés de se rendre, les *Bleus* s'y refusèrent et se jetèrent dans le Louet, aux cris de *Vive la République!* Parmi ces héros se trouvait la femme d'un offi-

cier. Les Vendéens lui offrirent la vie, elle préféra se précipiter à l'abîme avec son enfant.

Sauf le monument, rien ne permet de songer à ces tristes scènes de la guerre civile. Le tableau étalé sous les yeux est d'une incomparable richesse. Les collines qui bordent la Loire, le Louet et l'Aubance sont couvertes de vignes et d'arbres fruitiers. Les villages se pressent presque sans interruption, tant sont nombreux et étendus les hameaux qui les relient. Ce tableau atteint toute sa beauté en amont des Ponts-de-Cé, où les bourgs sont enfouis sous les arbres, les cerisiers surtout, dont l'exploitation joue un rôle considérable dans la vie économique du pays. La vaste île étendue au-dessous des rochers de Murs, entre le Louet et la Loire, est un immense jardin, couvert en grande partie de cerisiers à guigne, portant ces cerises noires et aigres qui servent à fabriquer le guignolet d'Angers. La légende fait remonter très haut l'origine de cette liqueur. Elle aurait été inventée, au Moyen Age, disent les Angevins, par les religieuses d'un couvent de bénédictines. Quoi qu'il en soit, depuis que des négociants habiles ont su exploiter la légende, la fabrication du guignolet a pris des développements extraordinaires et apporté dans la culture des

arbres des progrès considérables. On en pourra juger par ce fait que l'on évalue à 500.000 kilos par année la quantité de cerises récoltées en Maine-et-Loire. Un seul liquoriste, M. Cointreau, en reçoit 200.000 kilos et vend à la pharmacie 1.200 kilos de queues de cerises.

Toutes les guignes ne sont pas employées sur place. Les Anglais, grands amateurs de fruits aigres, viennent s'approvisionner sur le marché d'Angers; leurs acheteurs parcourent la campagne à la recherche de ces fruits. Le prix variant entre 40 et 45 francs par 100 kilos, on peut évaluer à plus de 200.000 francs le produit des « guigners » cultivés dans la partie de l'Anjou qui borde la Loire (1).

Encore les guignes angevines ne suffisent-elles plus, l'Angoumois et les environs de Bordeaux sont mis à contribution et envoient à Angers une grande quantité de fruits.

En faisant naître l'industrie du guignolet, la guigne a naturellement amené le développement du commerce des liqueurs. Ainsi le cassis est une des branches de l'industrie. La culture de l'arbuste à cassis est devenue aussitôt très im-

(1) Sur la culture du cerisier, voir 7e série du *Voyage en France*, « Le Pays des cerises »; 11e série, « La Genève du Vivarais »; 13e série, « Les Cerisaies de Solliès-Pont ».

portante : toute la vallée de la Loire à l'est d'Angers, entre l'Authion et le fleuve, est couverte de plantations. La culture produit aujourd'hui 300.000 kilos vendus à 60 francs les 100 kilos. Les Anglais sont encore venus; ils emploient pour leurs confitures d'immenses quantités de cassis verts, qu'ils font acheter à Angers; les fruits sont emballés dans de petits paniers.

Les achats pour Londres se font avec tant d'ardeur que les liquoristes se sont vus menacés de ne plus avoir de fruits; ils ont essayé alors de faire la culture en grand, mais ces essais n'ont pas donné les résultats attendus, les journaliers ne mettent jamais le même soin que les propriétaires à surveiller les plantations. On a donc transformé la méthode en passant des traités avec les cultivateurs en vertu desquels ceux-ci s'engagent à livrer leurs produits pendant plusieurs années. Le prix est invariablement fixé pour toute la durée du contrat, 40 francs les 100 kilos, quelle que soit la quantité fournie. On m'a signalé un propriétaire consacrant à lui seul 15 hectares au cassis.

Les fruits à l'eau-de-vie sont une autre branche du commerce angevin. Chaque année la confiserie emploie 500.000 kilos de prunes; mais ce fruit n'est pas toujours sans tavelures en Anjou.

aussi Agen est-il devenu un grand pourvoyeur pour Angers; par contre, la prune-abricot, employée verte, donne d'abondants produits, ainsi que l'abricot.

Ce n'est pas seulement Angers qui se livre à cette fabrication de liqueurs et de fruits à l'eau-de-vie. Saumur et Chalonnes possèdent aussi des maisons importantes.

La vigne complète ces cultures délicates. On sait la réputation des vins d'Anjou; malheureusement le phylloxéra est venu, une grande partie des vignobles a été menacée; les admirables coteaux de la Loire et du Layon furent dévastés. La reconstitution s'achève. Si le climat doux, mais de température souvent trop modérée, ne permet guère de compter sur des vins fins qu'une année sur dix ou douze, au moins ces vins atteignent-ils des prix assez élevés pour rémunérer largement le vigneron.

Lors des invasions du phylloxéra et du mildiou, ce fut pitié de voir s'en aller une des richesses du sol. Ce doux pays d'Anjou est si aimable, avec ses belles cultures, les molles ondulations de ses collines, ses grandes îles boisées remplies de hameaux enfouis sous la verdure; les pentes plantées de vignes contrastent si heureusement avec les fonds de vallées remplies d'ar-

bres fruitiers, que la disparition d'un seul des éléments du paysage détruit l'harmonie. Les collines rocheuses, où le schiste noir se dresse au milieu de la nappe verdoyante des vignes, seraient lugubres si le manteau disparaissait. Hors la vigne, rien ne saurait y croître.

De la levée qui borde la rive gauche de la Loire on découvre presque en entier ce que l'on pourrait appeler le vignoble d'Angers. La digue que j'ai suivie aboutit près de Chalonnes, où l'on retrouve le Louet. Ce bras de la Loire, calme et tranquille comme une rivière de l'Ile-de-France, est un des charmes de la campagne angevine. Alors que le fleuve traîne ses eaux dans un large lit semé de bancs de sable, le Louet, enfermé entre deux rives bordées d'arbres, coule au milieu de vertes campagnes remplies de beaux villages. La route qui rejoint Murs par le pied des collines court entre la nappe verte des prés et les pentes couvertes de vignobles. Ici les vins blancs rivalisent avec ceux de la rive droite. Rochefort-sur-Loire, gros bourg pittoresquement bâti en amphithéâtre au bord du Louet, entouré de châteaux en ruine, a des crus non moins réputés que ceux de Savennières qui lui fait face. Le château de Mantelon et Denée ont aussi des vignobles fameux.

Les îles entre le Louet et la Loire sont de grasses plaines où les hameaux bâtis sur des chaussées élevées se succèdent; leurs maisons blanches sont à demi masquées par les arbres. Ces terres alluviales produisent des chanvres d'une grande valeur qui entrent pour une large part dans l'approvisionnement des usines d'Angers.

A Murs surtout, le paysage est charmant; la colline resserrée entre le Louet et l'Aubance constitue un admirable belvédère. Devant la grandeur des horizons et le charme un peu langoureux de ce coin de terre, on comprend que les Angevins en aient fait leur promenade favorite. En ce moment, les eaux de la Loire sont hautes, le fleuve coule à pleins bords, les bancs de sable ont disparu. Les maîtres bras apparaissent avec la netteté d'un plan géométrique, enserrant les îles aux formes bizarres : ici larges et trapues, remplies de maisons et de vergers; là, étroites langues de terre que couvrent les peupliers et les saules. Les lourdes barques aux grandes voiles carrées passent lentement, rares sur la Loire, mais pressées à l'entrée de la Maine.

Il manque à l'Anjou la limpidité et la transparence de l'atmosphère. Même dans les belles journées de printemps, une légère vapeur em-

pâte toujours les lignes et restreint les horizons. Est-ce parce que le vent tiède de la mer apporte avec lui un peu des brumes de la côte bretonne, est-ce que de cet immense lacis de rivières, Loire, Mayenne, Maine, Sarthe, Loir, Authion, Louet, Aubance et Layon, qui entoure Angers, les vapeurs montent sans cesse? Je n'ai pas encore trouvé ici les clairs et limpides horizons du Val de Loire dans le Blaisois et la Touraine. Mais ce rétrécissement des horizons n'est pas sans charme. On se prend à désirer une de ces maisonnettes tapies dans les vignes au flanc des coteaux, ou la ferme des îles, abritée du vent par des lignes de saules.

En arrière de la Roche-de-Murs, tout le plateau est un immense vignoble, produisant des vins fort recherchés par les distillateurs de Cognac et les fabricants de vins mousseux de Saumur.

Ces vignobles enveloppent Brissac, si fièrement campé sur sa colline, en face du majestueux château des ducs de ce nom, reconstruit par le maréchal de Cossé; c'est un des plus remarquables de l'Anjou; les tours du quatorzième siècle flanquent le solennel mais assez lourd bâtiment de style Louis XIII, dû au maréchal. Le souvenir des Cossé-Brissac n'est pas

évoqué seulement par leur demeure familiale, une verrière de l'église représente le maréchal. Au sommet d'un coteau, dans le parc, est le mausolée où reposent nombre d'entre eux.

La petite rivière d'Aubance sépare le château de la ville. Sa vallée étroite, profonde et sinueuse, est une des plus pittoresques de l'Anjou.

Dans cette région, d'ailleurs fort accidentée, un coin particulièrement intéressant est la vallée du Layon, entre Thouarcé et Chalonnes, où cette rivière rejoint la Loire. La visite en est facilitée par un chemin de fer détaché, à Perray-Jouannet, de la ligne de Poitiers à Angers. Le Layon, qui vient de parcourir un val extrêmèment sinueux, frôle Thouarcé et entoure à demi cette petite ville dotée d'une station sur chacune des deux lignes.

Les collines sont revêtues de vignobles produisant des vins réputés; un des plus beaux, voisin de la gare d'embranchement de Perray-Jouannet, est l'œuvre d'un évêque d'Évreux, Mgr Grolleau. Il a transformé en vignes d'anciennes carrières où, dans son adolescence, il travaillait comme manœuvre; c'est là que le curé de Chavagnes vint le chercher pour l'envoyer au séminaire. Le prélat avait gardé pour

son village natal une affection profonde; il venait d'achever une maison au milieu de ses vignes en plein rapport, lorsqu'il mourut.

Ce petit pays est riant ; si la mode songeait à lui, peut-être deviendrait-il un lieu de rendez-vous pour l'Ouest. Martigné-Briand, près de la gare de Perray-Jouannet, et Thouarcé possèdent des sources minérales que l'on dit excellentes, mais elles ne sont guère fréquentées.

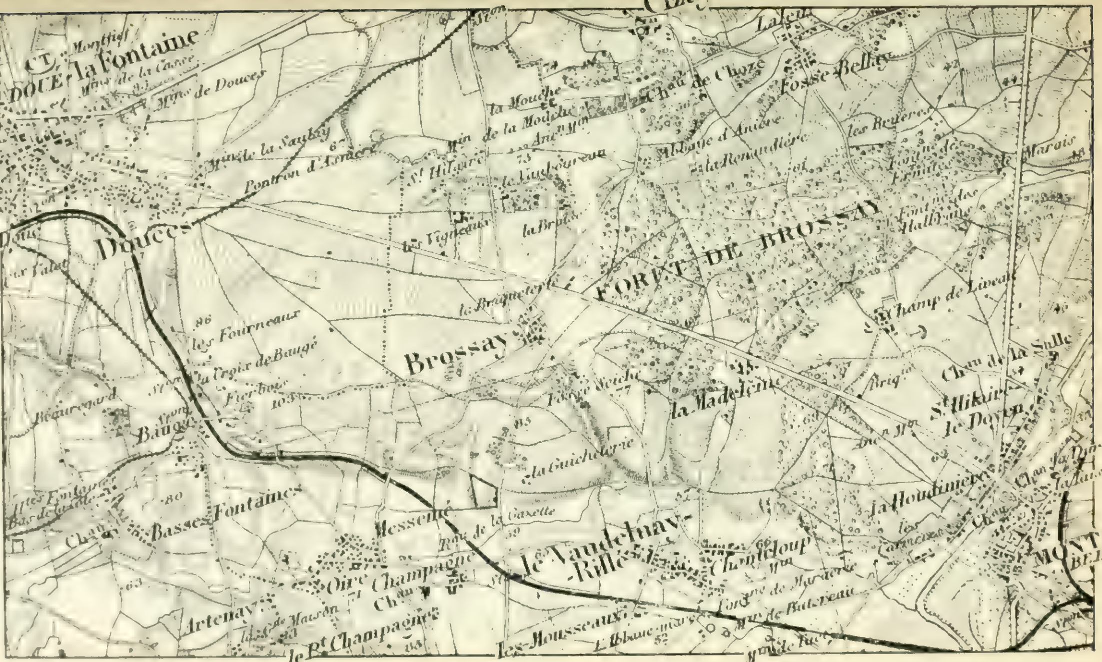
Jusqu'au-dessous de Beaulieu, la vallée conserve un caractère agreste; la pente tournée vers le sud est couverte de vignes, l'autre de prairies et de cultures. A Beaulieu, la vallée se creuse, au Pont-Barré elle devient même une véritable gorge. La route d'Angers à Cholet y traverse la rivière sur un vieux pont qui fut le théâtre d'une lutte tragique pendant les guerres de Vendée. Alors que les Vendéens, après avoir écrasé Canclaux à Torfou, marchaient sur Angers, 1.200 soldats de la République et 100 gardes nationaux de la ville se firent tuer jusqu'au dernier pour empêcher le passage. Est-ce le souvenir de cette lutte, est-ce le ton sombre des roches? cette entrée des gorges du Layon paraît sinistre.

La vallée se creuse plus profondément encore ; la rivière, devenue large et profonde, décrit de grands méandres que suit le chemin de fer. Elle

atteint la ligne de Cholet en avant de Chalonnes, près de collines calcaires trouées de carrières.

La vallée supérieure du Layon au-dessus de Thouarcé est si profonde et sinueuse, que le chemin de fer de Montreuil-Bellay cesse de la côtoyer pour monter sur le plateau signalé au loin par les puissantes ruines du château de Martigné-Briand, commune à laquelle appartiennent les eaux minérales de Jouannet. Au delà s'étend un pays assez solitaire où les villages sont rares, mais qui recèle peut-être des richesses minérales considérables; une modeste exploitation houillère s'est créée près de Saint-Georges-Châtelaison, non loin de la ville de Doué-la-Fontaine; elle détermina la canalisation du Layon au dix-huitième siècle; la Révolution en faisant cesser l'entretien amena l'abandon de cette voie navigable.

Doué-la-Fontaine, ce nom celtique qui rappelle tant d'autres dhuys ou doués, accolé à un mot français de même signification, annonce une de ces grandes sources qui ont fait naître autour d'elles des centres considérables de population. Sur ce haut plateau aride, une fontaine abondante devait de bonne heure attirer la foule. A



Nord
Cizay
Laleu
Fosse Bellay
Chau de Choze
DOUÉ la Fontaine
Douces
Pontron d'Amace
St Hilaire
les Vigneaux
la Briqueterie
FORÊT DE BROSSAY
Abbaye d'Asnière
la Renaudière
Champ de Liveau
Brossay
les Fourneaux
la Croix de Baugé
Fierbois
Beauregard
Baugé
la Madeleine
la Guicheterie
Chau de la Salle
St Hilaire le Doyen
la Houdinière
Basses Fontaines
Messemé
Rue de la Gazette
le Vaudelnay
-Rillé
Chanteloup
Oiré Champagne
Artenay
le Pt Champagne
les Housseaux
MONTREUIL BELLAY
Sud

défaut de restes antiques, le nombre extraordinaire de chemins et de sentiers qui aboutissent à Doué ou aux villages-faubourgs de Soulanger et de Douces, le prouverait.

Les eaux limpides et fraîches, vénérées par toutes les races qui se sont succédé, ont fait naître ici un groupe de population de plus de 5.000 âmes (1), dont les maisons s'étendent sur une surface supérieure à celle de la ville de Saumur. La source a été aménagée; on lui a creusé deux vastes bassins où se jouent des poissons familiers. Les rues principales de Doué-la-Fontaine aboutissent toutes en cet endroit. Près de là, une église a peut-être succédé à un temple consacré aux nymphes.

Sauf une tombelle, aucun monument ne rappelle le passé antique de Doué, mais la population conserve le souvenir de ruines monumentales. Dans la rue qui conduit à Douces, un écriteau indique le chemin des « arènes de Doué ». Les bonnes gens de l'endroit en sont convaincus : ils ont des arènes comme Arles ou Nîmes.

Les « arènes » sont une carrière, taillée en gradins et imitant assez l'intérieur d'un amphi-

(1) Doué-la-Fontaine, 3.345 habitants ; Soulanger, 679 ; Douces, 1.068.

théâtre. Il y a cinq cents ans, on y jouait des mystères; mais les arènes sont bien postérieures aux Romains. La roche dans laquelle elles sont creusées est un calcaire grossier, formé d'une infinité de coquillages. La ville de Doué tout entière repose d'ailleurs sur d'immenses carrières souterraines.

Doué est au centre de beaux vignobles entremêlés de pépinières d'arbres fruitiers, mais la zone verdoyante est rapidement traversée. Sur la route de Montreuil jusqu'à la forêt de Brossay, le pays est nu. Il serait triste sans les formes pittoresques des collines vers Saumur. Quelques châteaux éloignés, les ruines de l'abbaye d'Asnières, la masse superbe de l'église du Puy-Notre-Dame, donnent cependant un certain caractère au morne plateau. Au delà des bois, on rencontre de nouveau les vignes, puis, tout à coup, apparaissent sur une colline les tours sveltes de Montreuil-Bellay. La route descend rapidement, on atteint le Thouet. La rivière est large, semée d'îles; des restes de courtines et de tours la bordent au-dessous du château. Rivière, barrages frémissants, îles verdoyantes, ruines couvertes de lierre, forment un des beaux paysages de l'Ouest. Les voyageurs allant de Saumur à Bordeaux, qui admirent en passant

l'élégante silhouette du château, ne se doutent pas de l'admirable tableau laissé à quelques pas d'eux.

Le château de Montreuil-Bellay perd un peu à être visité, il ne saurait être comparé à tant d'autres demeures seigneuriales de l'Anjou; il n'a pas la splendeur du château de Brézé, dont la façade grandiose se dresse à deux lieues de là, mais sa situation sur une hauteur à pic, ses terrasses dominant le Thouet, lui donnent un réel cachet de grandeur féodale. Construit par la famille d'Harcourt, il a appartenu, dit-on, au personnage saumurois dont Balzac a fait le père Grandet. On raconte encore à Montreuil qu'il recevait les visiteurs, vêtu en jardinier et pouvait ainsi empocher les pourboires. La ville est assez curieuse; ses remparts sont restés debout, percés de trois belles portes. En dehors de l'enceinte, d'énormes tombelles dominent la gare où se croisent les lignes de Paris, Bordeaux, Poitiers et Angers, où aboutit une ligne à voie étroite conduisant à Bressuire.

De Montreuil-Bellay à Saumur, le chemin de fer suit la vallée du Thouet et traverse le canal de la Dive pour venir passer au pied du château et du parc de Brézé, près du village qui a donné son nom à l'illustre famille de Brézé.

On est ici en pleine banlieue saumuroise, les villages sont nombreux et étendus, des guinguettes les précèdent, des villas se montrent dans les vignes, mais la ville n'apparaît pas encore, elle est masquée par une haute colline que troue la ligne de Paris; un train prend à Nantilly les voyageurs et les conduit dans la petite gare de Saumur-État, bâtie au bord du Thouet.

XXIV

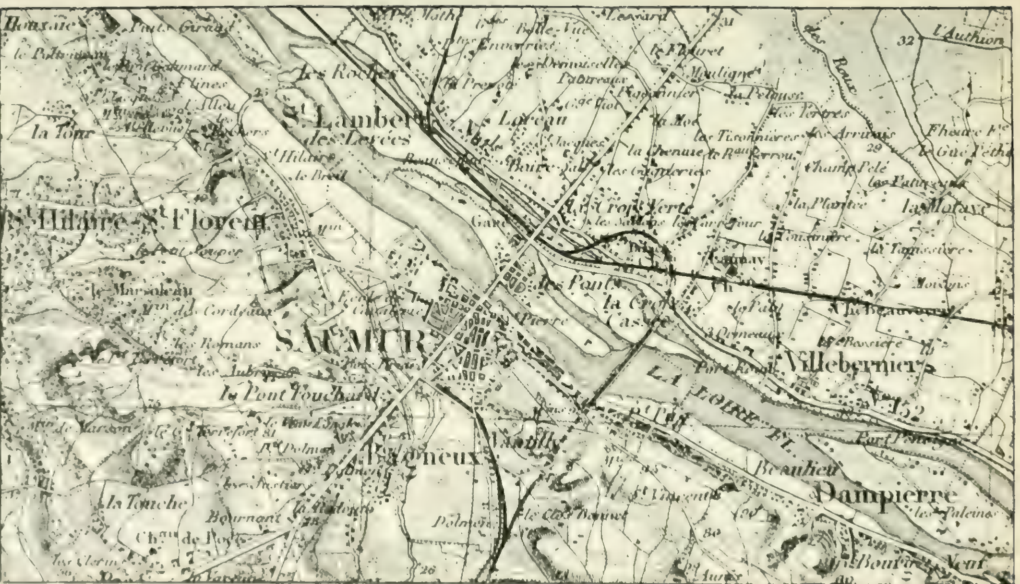
SAUMUR

Saumur. — La maison d'Eugénie Grandet. — Un cabaret sous un dolmen. — Le champagne de Saumur. — Les caves saumuroises. — Villages de troglodytes. — Saint-Hilaire-Saint-Florent et les champagniseurs. — L'industrie des chapelets. — La bijouterie religieuse. — La vie à huit sous par jour. — La sculpture des crucifix et des têtes de Christ. — Où vont les billes de billard. — Estampage des croix et émaux. — Saint-Georges fétiche. — L'école de vigne.

(*Carte de l'État-major :* feuille de Saumur N.-E.)

Saumur. Juillet.

De toutes les cités riveraines de la Loire, Saumur présente sur le fleuve le plus grandiose aspect. Même Nantes, la métropole de la vallée, n'a pas de voie comparable à la large rue qui traverse la Loire, les îles et la ville, de la gare d'Orléans aux collines de la rive gauche du Thouet. Vue des ponts, Saumur, avec ses quais bordés de belles maisons, ses collines abruptes, sur lesquelles se dresse le château et couronnées d'innombrables moulins à vent, est véritablement



SAUMUR
St. Lambert des Levées
St. Hilaire St. Florent
Villebernier
Dampierre
Bagneux
LA LOIRE FL.
les Roches
Loreau
la Croix Verte
les Ponts
la Croix Casse
le Pont Fouchard
Beaulieu
le Marsoleau
la Tour
la Touche
Belle-Vue
le Fleuret
la Pelouse
les Perrières
la Chenaie
Champ Pelé
la Plantée
la Tannerie
Moisons
Bournant
Pont Girard
l'Authion
le Breil
les Romans
les Palains

superbe. La plupart des rues sont bien percées et bordées de beaux hôtels, mais l'animation n'est pas comparable à celle des autres villes riveraines. Saumur, beaucoup trop vaste pour sa population, a l'étendue d'une ville de 100.000 âmes et en contient 16.000 à peine (1). La révocation de l'Édit de Nantes lui a enlevé 20.000 habitants sur 25.000; elle ne s'est jamais remise de ce coup. L'École de cavalerie lui a bien rendu un peu de vie, mais si exubérants que soient les jeunes officiers et sous-officiers, malgré la fortune de nombre d'entre eux, qui leur permet de donner à Saumur un grand cachet d'élégance, la plupart des quartiers de la ville n'en sont pas moins fort placides.

Ce n'est pas dans les grandes voies, autour de l'école, sur le quai où s'élève le charmant hôtel de ville flanqué de tourelles, qu'il faut chercher le vieux Saumur, ayant conservé le caractère de la ville huguenote, c'est au pied de la colline et autour de la très précieuse église de Nantilly.

Dans les rues montueuses des abords du château, des maisons d'apparence monacale, aux vieux huis ferrés de grands clous, se pressent,

(1) 16.392. Avec Bagneux (1.586), Saint-Hilaire-Saint-Florent (2.335) et une partie de Saint-Lambert-des-Levées, l'agglomération saumuroise dépasse 20.000 habitants.

évoquant un passé lointain. Un de ces logis passe pour avoir inspiré Balzac, c'est celui d'Eugénie Grandet. Non seulement les Saumurois montrent la maison, mais ils racontent encore sur l'existence du père Grandet des histoires dont Balzac s'est inspiré, car le bonhomme a vécu — j'en ai parlé à propos du château de Montreuil. — Des vieillards se souviennent de lui. Il commença par marquer les points au billard, dans les estaminets de la ville, prêtant à la petite semaine aux joueurs malheureux; peu à peu il s'éleva au rang d'escompteur, de banquier. Si vous errez le soir, par les rues étroites et sombres, en compagnie d'un indigène ferré sur les potins locaux, il vous racontera à voix basse de terrifiantes histoires sur le Shylock dont, au fond, la ville n'est pas médiocrement fière.

Les environs de l'École de cavalerie contrastent avec les étroites rues du vieux Saumur; de beaux hôtels bordent les avenues, le passage incessant des cavaliers lui donne une animation joyeuse. La longue rue, bordée d'arbres, qui se dirige vers le Thouet sert de promenade aux jeunes officiers et aux amazones. C'est, à certaines heures, une réduction du Bois, une allée des Acacias, où les cavaliers seraient presque tous en uniforme.

Au bout de cette route, de l'autre côté de la rivière, au faubourg de Pont-Fouchard, près de Bagneux, sont de curieux monuments mégalithiques. Une allée couverte, des dolmens, un menhir, des peulvens forment un groupe qui rappelle la Bretagne. L'allée couverte, le plus curieux de ces monuments, est aujourd'hui, ou à peu près, un cabaret; on en a sablé les abords, des tables se dressent sous les énormes dalles de grès formant, sur une longueur de 21 mètres, un couloir colossal. On y boit du vin mousseux de Saumur.

Il doit bien cela à la roche, le vin de Saumur ! Sans les mœurs de troglodytes de nos ancêtres, qui ont persisté jusqu'à nos jours, peut-être n'aurait-on pas songé à le *champaniser*. Par là on entend la transformation en vins mousseux des vins des coteaux de la Loire, du Thouet et du Layon. Ces vastes excavations des falaises ont fait naître l'idée de fabriquer à Saumur des vins semblables à ceux des caves champenoises. Toutes les collines sont excavées ainsi. Un hospice a même ses principales salles creusées dans le tuffeau.

Une route fort pittoresque à suivre longe la Loire depuis l'embouchure de la Vienne jusqu'aux abords des Ponts-de-Cé. De Montsoreau

à Saumur surtout, le paysage est des plus curieux. Les villages se suivent presque sans interruption, composés mi-partie de maisons, mi-partie de grottes creusées de la base au faîte du rocher. C'est un fouillis de toits, d'ouvertures dans la roche et de verdure. Au-dessus, la colline est couverte de vignes; le premier de ces villages, en amont, Turquant, possède des clos fameux : la Herpinière, les Rotissons, Champfleuri; Parnay et Sanzay ont le clos de Champigny, près duquel une ferme porte le nom de « Bon-Boire ». A Dampierre, plus pittoresque encore, et enfin à Saumur, dans les falaises qui surplombent le quai, depuis le beau viaduc du chemin de fer de l'État et l'église des Ardilliers jusqu'au pied du château, toutes ces roches sont creusées, quelques-unes encore habitées.

De l'autre côté de la ville, vers le confluent de la Loire et du Thouet, sont les caves les plus étendues, près du riant village-faubourg de Saint-Hilaire-Saint-Florent. Ici ce n'est plus le troglodyte qui a créé les grottes, mais les fabricants de vins de champagne. Le tuf a été creusé pour abriter les fûts et les bouteilles et donner aux produits une température toujours égale.

Dans ces caves se prépare le vin mousseux de Saumur, dont une partie est vendue comme

champagne. Les procédés sont les mêmes qu'à Reims ou Épernay, mais quand on tient à ne pas imiter servilement les Champenois et à laisser au vin l'arome spécial du terroir de Saumur, il y a des particularités dans la fabrication.

C'est une industrie relativement récente. Au commencement du dix-neuvième siècle, les vins de Saumur se vendaient sans préparation. Un étranger, M. Ackermann, frappé de la ressemblance des vins du Saumurois avec les vins de Champagne et des facilités offertes par les caves creusées dans la falaise, a implanté la fabrication du vin mousseux. Aujourd'hui, les vins des environs immédiats de Saumur ne suffisent plus, on en achète jusque dans la vallée du Loir; ceux des côtes du Layon et des environs d'Angers viennent également se transformer dans les immenses galeries de Saint-Hilaire-Saint-Florent.

Les maladies cryptogamiques et parasitaires menacèrent longtemps cette source de richesse; le vigneron sut lutter contre ces fléaux. Les vignes traitées au sulfate de cuivre contre le mildiou donnaient des vins meilleurs, plus riches en alcool; on les payait de 3 à 4 % de plus que les vins provenant de vignes non traitées; il n'en fallut pas davantage pour encourager le vigneron à employer les préservatifs.

La culture de la vigne représente une fortune considérable pour tout le pays; une des grandes maisons de Saumur livre au commerce de 600.000 à 700.000 bouteilles par année, chacune de ces bouteilles restant cinq à six années dans les caves. On évalue à six ou sept millions le nombre de bouteilles sortant chaque année de Saumur, dont une grande partie sous le nom de vin de Champagne.

Le saumur authentique, le vin mousseux qui arbore crânement son nom, n'est pas encore apprécié en France comme il le mérite; dans les caves étrangères, en Angleterre, en Belgique surtout, il a conquis depuis longtemps droit de cité.

Dans la longue, étroite et sinueuse rue de Saumur qui longe la base de la colline, entre celle-ci et le quai de Loire, chaque maison présente, par l'encadrement de la porte ou des fenêtres, le même tableau : des femmes assises, armées de petites pinces et d'un rouleau de fil de fer très ténu, travaillent avec une activité fébrile. Le fil de fer est coupé, recourbé en maille, forme des chaînes; entre chaque anneau se suspend une perle de bois, d'os, d'ivoire, de nacre ou de métal; de distance en distance, des grains plus gros ou de couleur différente se montrent.

Mais c'est la description d'un chapelet que vous faites-là? Parfaitement, nous sommes ici, en cette vieille ville huguenote, dans la bruyante école des écuyers militaires, en plein centre de fabrication de chapelets et d'ouvrages de sainteté, médailles et croix. On y travaille non seulement pour le culte catholique romain, mais encore pour le catholicisme grec; on y fait même ces énormes chapelets sur lesquels les fervents de Mahomet comptent les versets du Coran!

J'avais vu fabriquer déjà les chapelets en Dauphiné. Aux environs de Grenoble, les femmes qui conduisent le bétail aux champs se livrent à ce travail; je l'ai encore remarqué en Auvergne (1), mais, nulle part, la fabrication n'a le caractère particulier rencontré à Saumur. La rue où résident les ouvriers est d'un caractère si vieillot et tranquille, le soleil y descend si rarement, la haute falaise percée de grottes la garde si jalousement contre la lumière, qu'on serait surpris de trouver ici une autre industrie que ce travail silencieux. Quand on a parcouru ces quartiers, on les trouve faits pour les ateliers exigus où l'on sculpte des têtes

---

(1) Voir la 33e série du *Voyage en France* (Ambert) et la 34e (Lalouvesc).

de mort et des crucifix, où se font, maille par maille, les rosaires.

C'est pourtant, à Saumur, une industrie relativement récente. Avant que la révocation de l'Édit de Nantes eût dépeuplé la ville, celle-ci était célèbre par ses fonderies de cloches; plus tard elle se livra à la fabrication des peignes et autres objets en corne. En même temps, des artistes y commençaient la fabrication des émaux religieux; mais cette industrie, un moment florissante, a disparu. Enfin des émigrés de Loudun y transportèrent la bijouterie religieuse.

Au milieu du siècle dernier, une famille Mayoux, originaire d'Auvergne, venait s'installer en Anjou pour profiter du marché créé par les industriels saumurois. Elle amenait avec elle l'industrie du chapelet, industrie bien modeste alors, se bornant à débiter du buis en petits cubes; ceux-ci étaient arrondis au moyen d'un rouet, perforés et enfin enfilés avec un fil de laiton.

Pendant un siècle, cette méthode primitive suffit à la production des chapelets. Puis un ouvrier nommé Coulon imagina de tourner des grains au tour; un autre inventeur, du nom de Jacob, apporta de nouveaux perfectionnements; enfin les ressources de l'industrie moderne ame-

nèrent des progrès incessants. Aujourd'hui, la plupart des articles de Saumur peuvent se faire à la machine, sauf pour ceux qui demandent une part d'éducation artistique. Naturellement le travail mécanique a amené une forte diminution dans le prix du chapelet fait à la main. La valeur de la main-d'œuvre est très faible. On se demande comment les ouvrières peuvent vivre. Je suis entré chez l'une d'elles, occupant une chambre d'une propreté méticuleuse, une de ces chambres de vieille fille comme on n'en rencontre plus que dans les petites villes des provinces reculées. Cette bonne femme est depuis plus de quarante ans rivée au même travail : suspendre à une chaîne de fil de fer des *Ave*, des *Pater* et des croix ; elle est payée quatre sous la douzaine et peut faire deux douzaines par jour. Pas de plainte, à peine un regret pour le *bon temps*, alors que Lyon et Lourdes n'avaient pas imaginé de faire fabriquer des chapelets par les montagnards de l'Auvergne et des Pyrénées. Quand les machines n'étaient pas inventées, on gagnait dix sous par douzaine de chapelets et l'on pouvait faire deux douzaines par jour.

Mieux traitées sont les femmes qui savent faire le chapelet tout d'une pièce, plier le fil de

fer, joindre les mailles et, au fur et à mesure, y placer *Pater* et *Ave*. Ces chapelets sont payés quinze sous la douzaine et l'on peut, en travaillant bien, arriver à ses deux douzaines par jour.

Tout cela varie beaucoup, d'ailleurs; pour les qualités très communes, le prix oscille entre un sou et demi et huit sous la douzaine, et l'on a vu de bonnes ouvrières qui peuvent faire cinq douzaines à huit sous; celles-là on les cite dans le quartier des Ardilliers!

Lyon et Lourdes ne sont pas seules à faire des chapelets. Ambert, dans le Puy-de-Dôme, possède une usine mue par une chute d'eau. Les Allemands sont venus chercher des ouvriers en France; enfin la Suisse produit de grandes quantités de chapelets et objets religieux. Ensiedeln, le célèbre pèlerinage helvétique, est à la tête de ce commerce.

Le montage du chapelet, auquel le vieux quartier de Saumur doit un caractère si particulier, n'est qu'un accessoire; la fabrication des grains, des croix, des mailles nécessaires aux ouvrières nécessite des quantités de bras. Une grande partie du travail se fait aujourd'hui à la machine, dans de belles usines; mais pour certains détails la main de l'homme est encore indispensable, ainsi les crucifix et les têtes à double face

des rosaires, représentant d'un côté le Christ et de l'autre une tête de mort, sont sculptés dans de petits ateliers. Saumur possède quatre petits patrons qui ont des tours. Là on travaille le bois, l'ivoire, la noix de coco blanche ou bistre. Avec des moyens primitifs, les ouvriers arrivent à obtenir des reliefs saisissants. En un clin d'œil ils ont détaché un crucifix dans un morceau de coco. Quelques coups de burin y sculptent le corps du Christ; rien de précis dans les contours, ce sont des lignes droites ou brutalement brisées, à peine striées pour donner une vague impression anatomique; cependant le corps fixé sur la croix est d'une vérité effroyable, on le voit s'affaisser sous son propre poids et l'on ressent les souffrances que dut endurer le martyr. Quelques coups de scie mécanique, quelques traits de burin et de lime ont suffi.

Le crucifix achevé, haut de quatre à cinq centimètres, se vend 1 franc 50 centimes la douzaine.

Les têtes pour rosaires ne demandent pas un travail beaucoup plus considérable, mais la dextérité de main de l'ouvrier est telle, qu'il arrive avec son burin et sa lime à donner une forte expression à la face du Christ mourant. Ces têtes, vendues six francs la douzaine, sont en os ou

en ivoire. On n'emploie guère d'ivoire neuf : à Saumur affluent tous les objets d'ivoire inutilisables, notamment les vieilles billes de billard. Pour faire une des petites têtes, hautes d'un centimètre et demi, il faut un quart d'heure de travail. L'ouvrier peut gagner à ce métier de deux à quatre francs par douzaine. Les croix lui rapportent 1 franc 50 centimes.

Ces têtes sont déjà de l'art ; d'autres croix faites à la scie et au tour dans un morceau d'os, ornées de dessins concentriques, valent à peine 50 centimes la douzaine, 6 francs la grosse. Notez ceci : l'ouvrier doit fournir la matière première. Les débris ne sont pas perdus, dans les morceaux d'ivoire il y a encore des parties assez fortes pour fournir des grains de chapelets; les plus ténues, calcinées, fournissent le noir d'ivoire.

La fabrication des grains de chapelets se fait encore un peu au rouet, mais ce métier s'en va, les machines à vapeur ont avantageusement remplacé la main de l'homme. On retire ces petites boules dans l'ivoire, dans l'os, mais, surtout, dans des noix de coco dont quelques-unes ont absolument l'aspect de l'ivoire, les autres celui de vieux bois de noyer. Débitée d'abord en disques minces, la noix de coco est ensuite présentée à une machine qui abat les perles en

creusant le disque alternativement à l'envers et à l'endroit. D'autres machines, surveillées par des ouvrières, servent au guillochage, opération très curieuse : au moyen de cercles dessinés sur les faces du grain, on produit des dessins élégants. On peut faire ainsi mille perles à l'heure. Il faudra ensuite teindre ces perles en rouge, en noir, en jaune, suivant le goût des pays auxquels elles sont destinées.

La taille des croix se fait avec la même rapidité. Plus curieuse encore est la fabrication de l'« œuf à chapelet » ou bonbonnière. Chaque noix de coco peut fournir une seule moitié, destinée à être vissée sur l'autre. Les machines les évident, les sculptent, creusent les vis et les rainures. On a ainsi les deux parties de ces boîtes brunes et ajourées où l'on enferme les chapelets.

Le prix de revient de ces objets est fort bas : le grain de chapelet est payé quatre centimes les 150.

On ne se borne pas à fabriquer des grains de bois, d'os et d'ivoire. L'acier et le verre sont mis à contribution ; on fait aussi des grains en fausses perles. Les crucifix nécessitent de grandes quantités de nacre. On en emploierait bien davantage sans les énormes droits d'entrée dont est frappé ce produit. Ils atteignent 11 francs le kilo, la

marchandise vaut de 30 à 55 francs seulement. « Si encore ça protégeait quelque chose, me disait un fabricant, mais ça ne protège rien, puisque la France ne produit pas de nacre! » C'est donc une véritable prime à la fabrication étrangère, à celle de Syrie surtout, pour laquelle, cependant, Saumur fabrique la boule d'os (1). Ces mêmes usines fabriquent les mailles à chapelets, les scapulaires, en un mot la plupart des objets de piété.

Une autre industrie non moins florissante est la bijouterie religieuse, issue de la fabrication des émaux. Les croix et les médailles se fabriquent ici par centaines de mille, petites médailles de cuivre étamé ou de laiton doré qu'on vend dans les campagnes et aussi médailles d'argent et d'or. Les médailles les plus communes se vendent à des prix extraordinaires de bon marché, depuis 80 centimes la grosse, c'est-à-dire les douze douzaines; d'autres à 1 franc 10 centimes.

Les médailles en argent avec anneau soudé se vendent sept francs la grosse.

Une visite aux ateliers où se font ces menus

(1) Sur le travail de la nacre, voir la 17e série, chapitres VII et VIII, on verra que les Pomotou, colonie française, sont au contraire productrices de nacre.

bijoux est fort intéressante. Les industriels saumurois sont parvenus à exécuter eux-mêmes toutes les opérations, depuis la gravure des matrices et la fonte, jusqu'à la frappe. Certaines de leurs médailles sont de véritables œuvres d'art. L'acier des matrices est tiré de Styrie, nos usines françaises ne pouvant, dit-on, fabriquer des aciers assez résistants.

Parmi les médailles frappées à Saumur, les plus demandées, en dehors de la médaille purement religieuse — celles destinées aux chapelles de pèlerinages, il faut signaler la médaille de saint Georges terrassant le dragon. C'est une sorte de fétiche que tous les cavaliers élèves de Saumur portent sur eux pour éviter une chute de cheval. Saumur a mis ces médailles à la mode.

Ce commerce fait vivre un très grand nombre d'ouvriers; le chiffre d'affaires atteint trois millions et demi chaque année.

Il est regrettable que l'industrie de l'émail n'ait laissé aucune trace à Saumur. En dehors de quelques ouvriers produisant l'article banal, on ne rencontre plus aucun émailleur. Les trésors des églises et le musée ne sont guère dotés à ce point de vue. Par contre, Saumur possède dans ses églises de précieuses tapisseries. Notre-Dame de Nantilly est particulièrement riche.

Cette église offre encore, encastrée dans une plaque de marbre noir, une crosse de cuivre damasquinée et émaillée, celle de Gilles de Tyr, garde des sceaux de saint Louis. Serait-ce une des œuvres primitives de l'émaillerie saumuroise?

La vigne, plus favorisée que la bijouterie religieuse, possède un véritable musée dans le beau jardin des Plantes de Nantilly, formé d'allées en terrasses dominant la verte vallée du Thouet. Ces allées sont bordées de vignes représentant à peu près toutes les variétés connues, puisqu'on n'en compte pas moins de 800, tant en espaliers qu'en cordon, ou plantées dans un vaste terrain dominé par l'énorme masse du vieux château.

C'est un véritable cours de viticulture, professé par d'habiles jardiniers. D'abord simple collection municipale, l'école de vigne a pris une importance considérable en présence des maux qui sévissent sur le vignoble. On peut y juger des facultés de résistance de chaque variété, de son aptitude à supporter les traitements et de son rendement. L'école de vigne de Saumur fut jadis du luxe, c'est aujourd'hui un établissement de première nécessité. Il serait à désirer qu'elle

eût son complément naturel dans la création de champs d'expériences autour de la ville. L'Anjou, si divers par ses terrains, où se rencontrent les tuffeaux du Saumurois, les calcaires cristallins des rives du Layon, les schistes d'Angers et les landes de Baugé, est peut-être la région de France où les expériences d'acclimatation et d'entretien de vignes peuvent être tentées avec le plus de fruit.

Les vignes, à Saumur, ne servent pas seulement à produire des vins fins; les crus les plus ordinaires sont transformés en eau-de-vie et ont fait naître l'industrie des liqueurs. Si Angers a son guignolet, Saumur se livre à la fabrication de l'élixir de Raspail, ses distilleries sont fort considérables.

Comme Angers, Saumur doit donc à l'heureux climat de l'Anjou une grande part de sa prospérité et de cet air de richesse qui frappe le visiteur à son entrée dans la ville. Cette ère de progrès était bien due à la malheureuse ville, à cette « Rome des Huguenots » dont les persécutions de la fin du règne de Louis XIV firent un désert.

XXV

L'ÉCOLE DE CAVALERIE DE SAUMUR

Ce qu'est l'École de Saumur. — Sur le Chardonnet. — Une reprise. — Organisation de l'école. — Les écuries. — L'école vétérinaire. — L'arçonnerie. — La télégraphie. — Types d'écuyers (1).

(*Carte de l'État-major :* feuille de Saumur N.-E.)

Saumur. Juillet.

A ce second voyage à Saumur, je suis allé droit à l'École de cavalerie. Le ministre de la guerre a bien voulu me donner une autorisation spéciale pour la visiter. Le commandant de l'école et ses officiers m'ont accueilli avec empressement.

Ce grand établissement militaire, que l'on connaît beaucoup de nom et dont on ignore souvent l'importance et le fonctionnement, est une véritable académie de l'art hippique. Ceux qui ne l'ont jamais vu se font difficilement une idée

---

(1) Ce chapitre a paru dans la 16e série du *Voyage en France* (1re et 2e éditions) et ne figurera pas dans les éditions ultérieures de ce dernier volume.

de cette institution sans rivale dans aucun pays du monde et que les visiteurs étrangers, officiers ou sportsmen, parcourent avec autant de surprise que d'admiration. On y perfectionne des cavaliers, on n'en dresse pas; pour y être admis, il faut déjà avoir fait ses preuves. Du jour où l'on en ferait une sorte d'école primaire pour la cavalerie, elle perdrait une grande partie de sa réputation et de sa valeur.

Elle est la vie même de l'aimable et belle cité angevine; sans l'académie d'équitation civile, fondée sous Henri IV et développée sous Louis XIII, jamais la cité huguenote ne se serait relevée du coup porté par la révocation de l'Édit de Nantes, Mais on s'était habitué à voir dans cette académie une école où la jeune noblesse devait passer; elle entretint l'activité dans la ville, toutes ses fluctuations ont eu leur contrecoup sur le chiffre de la population. L'académie d'équitation était-elle florissante? la ville était prospère; déclinait-elle ou disparaissait-elle un moment? de nouveau Saumur périclitait. Sans l'École de cavalerie, Saumur serait une très petite et insignifiante bourgade, comme tant d'autres cités riveraines de la Loire.

Naturellement, la vie s'est portée aux abords de l'école, autour de la vaste place du Chardon-

net où les élèves manœuvrent du matin au soir. Du centre de cette place d'armes, on voit se développer la belle ordonnance des édifices militaires : hôtel du commandant, monumentale caserne servant de logements aux sous-officiers, de mess, de salle de cours, de manèges, d'écuries; tout cet ensemble est de fort noble aspect, on le retrouverait difficilement dans une autre ville de garnison. Aussi la première impression des visiteurs est-elle excellente. Elle devient de l'admiration quand on a parcouru l'école dans tous ses détails; les officiers étrangers qui sont venus à Saumur ont été stupéfaits de ce qu'ils ont vu; ils ne s'attendaient pas à trouver en France, dans ce pays que l'on affecte de placer militairement si fort au-dessous de l'Allemagne, une institution bien supérieure aux établissements similaires de l'étranger.

Restons un instant sur le Chardonnet; c'est l'heure des exercices de peloton. Le coup d'œil est des plus intéressants; on ne peut le rencontrer qu'à Saumur. Sur l'immense place sont réunis tous les uniformes de notre cavalerie et ceux de plusieurs petits pays dont les officiers sont admis à l'école; en ce moment, la Suisse, la Roumanie et la Serbie sont représentées. Dans les groupes de sous-officiers surtout, la variété des uniformes

est fort pittoresque. Les dolmans rouges des spahis d'Algérie et du Soudan mettent des notes éclatantes parmi les tuniques sombres des dragons et des cuirassiers; les hussards aux brandebourgs blancs, les chasseurs à cheval aux tresses noires, les chasseurs d'Afrique bien pris dans leur ceinture rouge, le gland jaune de leur chéchia flottant au vent, passent sous les yeux. Puis voici les officiers, parmi lesquels sont les artilleurs destinés à devenir instructeurs d'équitation; plus loin manœuvre un groupe de télégraphistes dont le costume sombre est relevé par des bandes bleues. Toutes nos armes montées sont là.

Autour du Chardonnet, par la ville, même variété joyeuse de tenue; chaque officier a amené son ordonnance avec lui; à voir tous ces uniformes, on pourrait croire que Saumur est le point de concentration d'une armée de cavalerie.

Le Chardonnet a ses fidèles parmi la population saumuroise. Beaucoup d'oisifs y dirigent leurs pas, comme ailleurs on se rend sur le mail; mais le plus vif succès est pour les manèges. Par suite d'une convention avec la ville, une tribune publique est aménagée dans chacun d'eux. C'est une idée heureuse, car il est ainsi permis à tout

le monde, Saumurois ou touristes, de se rendre compte de l'enseignement donné à l'école.

Une *reprise* des écuyers à Saumur est un admirable spectacle. Nulle part ailleurs, même dans les cirques les plus réputés, on ne voit un triomphe aussi complet de l'homme sur le cheval. Les traditions des vieux écuyers de jadis et la science des écuyers modernes sont parvenues à des résultats qu'on ne saurait imaginer. Ces beaux cavaliers bien en selle, montés sur d'admirables chevaux où nos races françaises : normande, bretonne et tarbaise, le cèdent à peine aux pur-sang et aux irlandais, évoluent avec une aisance et un ensemble inouïs. En voyant ces reprises, on comprend la passion de l'homme pour le cheval

Les exercices des écuyers sont la perfection même ; les jeunes officiers et sous-officiers devront travailler longtemps encore avant d'atteindre ce degré de virtuosité. Ce n'est pas en onze mois de cours que l'on peut faire des instructeurs impeccables ; aussi chaque année la cavalerie et l'artillerie envoient-elles à Saumur un certain nombre de lieutenants se perfectionner dans leur art. Ces anciens élèves de Saumur reviennent pour suivre, en quelque sorte, un cours supérieur d'art hippique. Ce cours se termine, pour la cavalerie,

par un classement; les deux premiers sortis sont nommés aussitôt capitaines, les autres sont inscrits au tableau d'avancement. Parmi eux se recrutent les instructeurs d'équitation dans les régiments et les professeurs de Saint-Cyr et de Saumur.

C'est la classe magistrale de l'école. La première division comprend de vingt à vingt-cinq officiers d'artillerie et du génie; la deuxième, trente à quarante officiers de cavalerie.

La troisième division comprend les quatre-vingts sous-lieutenants sortis de Saint-Cyr et ayant déjà passé un an dans les régiments; une quatrième division est formée de quatre-vingts à cent élèves officiers; cette partie de l'école correspond à Saint-Maixent pour l'infanterie et à Versailles pour l'artillerie et le génie; la cinquième division, véritable école vétérinaire militaire d'application, compte quinze à vingt vétérinaires stagiaires.

Ce n'est pas tout, il y a encore une école de maréchalerie où soixante à soixante-dix élèves viennent chaque année, et une septième division formant une école de télégraphie militaire. Enfin, à part, est un important atelier d'arçonnerie.

Cette énumération suffit à faire comprendre

le rôle considérable de l'École de Saumur. C'est bien une académie dans le sens le plus complet du mot, puisque l'enseignement embrasse tout ce qui est utile à la cavalerie moderne.

Parcourons ensemble l'école. Je vous fais grâce des amphithéâtres et des salles de cours, c'est ce que l'on voit partout ailleurs. En dehors de l'équitation, il y a à Saumur, comme à Saint-Maixent (1), des cours d'allemand, d'histoire, de topographie, de fortification, etc., etc. Voyons surtout ce qui est particulier à Saumur.

Nous avons, tout à l'heure, pénétré dans les manèges et admiré les chevaux, les écuyers et les élèves. Voici maintenant les écuries, naturellement tenues avec un soin parfait ; on met de la coquetterie à les rendre dignes de la première école de cavalerie du monde. Mais les ressources sont insuffisantes; au fond le matériel est très arriéré, au moins pour les écuries du manège. Ces écuries, où sont renfermés près de 700 chevaux de manège et de carrière, dont plus de 300 pur-sang formant une collection sans

(1) L'école de Saint-Maixent est décrite dans la 15e série du *Voyage en France*, les écoles de Saint-Cyr et de Versailles dans la 45e série, celle de Fontainebleau dans la 44e. L'École d'administration de Vincennes le sera dans le volume sur la banlieue de Paris.

rivale, sont aménagées selon des méthodes aujourd'hui condamnées. Le bat-flanc, notamment, système si défectueux de séparation entre les chevaux, est ici particulièrement mauvais : les pur-sang sont achetés très jeunes, à deux ou trois ans; ces animaux, très vifs, très nerveux, sont sans cesse exposés à de nombreux accidents. Il importerait de remplacer les bat-flancs par des stalles fixes et d'installer au moins une quarantaine de box destinés aux jeunes poulains de très grand prix.

La visite des écuries fait voir toutes les races de chevaux; mais il est à craindre que cette splendide réunion ne perde bientôt de sa valeur, si les éleveurs français continuent à persécuter le ministre à chaque achat fait à l'étranger. Si l'on achetait des centaines de bêtes au dehors, les plaintes s'expliqueraient; mais nos éleveurs en étaient arrivés à empêcher l'acquisition annuelle de douze ou quinze hunters à la foire de Lincoln par un officier de l'école! Ces chevaux irlandais, d'une qualité supérieure, rendent de très grands services pour l'éducation des écuyers; le crédit annuel de 25.000 francs destiné à entretenir le lot a été supprimé à la suite de doléances des éleveurs normands. C'était cependant une goutte d'eau dans les millions payés chaque

année par l'État aux producteurs français. N'est-il pas de l'intérêt même de ceux-ci de posséder à Saumur une sorte de musée hippique très complet, sans cesse entretenu, où ils trouveraient un enseignement constant?

Les écuries de Saumur ne renferment pas seulement ces chevaux de manège et de carrière, les quarante-six officiers du cadre de l'école ont leurs montures, ainsi que les officiers élèves; il en faut pour les sous-officiers et les autres divisions. On compte 211 chevaux d'officiers et 303 chevaux d'armes. Au total, il y a à Saumur un chiffre rond de 1.200 chevaux pour 200 officiers et 1.152 hommes de troupe (1).

Le nombre élevé de chevaux et la variété des races expliquent l'importance sans cesse grandissante de la section vétérinaire. Celle-ci tend de plus en plus à devenir une véritable école supérieure, quelque chose comme un Val-de-Grâce pour la race chevaline. Il y a beaucoup à faire encore, l'école vétérinaire est fort sommairement installée et de tout point indigne de Saumur. Tout est à créer, il faut des salles de clinique et d'opérations, il faudrait une bibliothèque et des

(1) Ces chiffres n'ont pas dû beaucoup changer depuis la première édition de ce livre.

laboratoires. L'ancien haras, où l'on a organisé, plutôt mal que bien, cet embryon de faculté, ne présente pas les aménagements nécessaires. Quand les travaux proposés seront achevés, l'école vétérinaire militaire sera digne de Saumur.

Bien autrement favorisée est l'école de maréchalerie, d'où sortent chaque année les maréchaux ferrants des corps de troupe. Aménagée avec goût, presque avec luxe, elle offre l'aspect très vivant d'une usine. Elle aussi possède son petit musée, où tous les systèmes de ferrure sont collectionnés.

L'école de télégraphie, placée sous la direction d'un chef de section, est loin de présenter une installation aussi confortable. On a transformé de vieux locaux en chambrées et en salles de cours. Les cavaliers venus des régiments apprennent à transmettre les dépêches et reçoivent une instruction leur permettant de rétablir une ligne télégraphique détruite ou d'en installer une de toutes pièces. Cette branche de l'école prend chaque jour une importance plus considérable.

Quant à l'atelier d'arçonnerie, ce n'est point une école, mais une petite manufacture d'où sortent chaque année dix mille arçons, c'est-à-dire des bâtis de selle destinés à l'armée. Installée

avec les derniers perfectionnements industriels, munie de machines-outils d'une grande puissance, elle n'est pas la partie la moins intéressante du grand établissement de Saumur.

Telle est cette institution qui mériterait d'être mieux connue. J'ai dû me borner à cette brève énumération de ses différents services, car il faudrait un volume pour les décrire. D'ailleurs, l'enseignement n'est pas renfermé dans les limites du Chardonnet, des manèges et des salles de cours; les environs sont fréquemment parcourus pour le service en campagne. Même les officiers reçoivent une éducation particulière sur le chemin de fer de l'État. Entre Saumur et Thouars, ils font souvent l'office de chauffeurs et de mécaniciens et pourraient ainsi, en pays ennemi, exploiter le matériel dont ils se seraient emparés.

Faut-il le dire? Toutes ces parties de l'École de Saumur : instruction militaire, télégraphie, art vétérinaire, etc., ne sont pas les plus en faveur auprès de nos jeunes officiers. Le cheval prime tout; à lui se rapportent toutes les traditions de l'école. C'est une passion exclusive; on se consolera d'une note mauvaise ou médiocre pour l'art militaire, on sera désespéré d'un mau-

vais classement en équitation. Il est permis de regretter ce sentiment; mais il se comprend lorsqu'on a visité Saumur et vu sur les murs du manège et dans la salle d'honneur, se détacher, en lettres d'or, les noms des écuyers qui sont la gloire de l'école et dont les prouesses sont devenues légendaires.

M. Rousselet, écuyer civil que l'on appelait cependant le « commandant », et le capitaine Gasser sont les plus fameux de ces dompteurs de chevaux; ils n'ont jamais trouvé un cheval rétif.

M. Rousselet, surtout, a laissé à Saumur le souvenir d'un véritable magnétiseur. Quelques anecdotes recueillies par le capitaine Chopin dans son *Histoire de la Cavalerie* tiennent presque de la légende. Je n'en signalerai que deux : elles ont l'avantage de faire ressortir les difficultés surmontées par les écuyers chargés du dressage des nouveaux chevaux acquis par l'armée.

Saumur avait reçu, dans un lot d'irlandais, un cheval du nom de *Norfolk,* qui se montra intraitable, jetant bas tous les cavaliers, estropiant ses voisins de stalle ou de manège. Douceur et violence étaient restées également vaines. Le « commandant » se le fit amener; tout le monde, crai-

gnant le farouche mais splendide animal, se tenait à l'écart; M. Rousselet examina un instant *Norfolk* qui piaffait, se cabrait, ruait entre deux palefreniers, puis, s'approchant, lui passa la main sur l'encolure en disant : « Holà! holà! mon bonhomme! »

Et voilà que l'animal se calme, le « commandant » le caresse, monte en selle, fait enlever le caveçon et, à la stupéfaction de tous, fait exécuter à l'animal les exercices du manège. *Norfolk* était dompté.

Un autre cheval, *Chasseur*, avait une manie : quand il était au galop dans le Chardonnet, il ramenait son cavalier à l'écurie, franchissant tous les obstacles, semant en route ou dans sa stalle l'officier qui le montait. M. Rousselet déclara qu'on ne savait pas monter *Chasseur*. Il fit tracer une ligne à dix mètres de l'écurie et affirma qu'il arrêterait le cheval lancé au galop dans cette direction. Bien plus, il fit enlever les rênes et les remplaça par un cordon de soie pris à un sac de bonbons. Puis, allant vers *Chasseur,* il le caressa, lui donna un peu de pain et lui dit :

« Mon ami, je vais te monter, tu seras bien sage. Je suis un vieil écuyer; ne va pas t'emporter et me faire de mal. Messieurs, ajouta-t-il

en se tournant vers les officiers, ce cheval ne me comprend pas. »

Il reprit :

« Allons, tu vas être bien sage : tu t'arrêteras quand je te dirai : Holà! n'est-ce pas? je vais te monter. Messieurs, le cheval m'a compris. »

A peine en selle, il laissa *Chasseur* partir avec sa fougue accoutumée; on l'eût dit emballé; tout le monde croyait le « commandant » perdu, mais voici la ligne tracée, M. Rousselet dit : « Holà! » et le cheval s'arrête.

C'est au « commandant » Rousselet, alors en retraite et âgé de soixante-quinze ans, que l'on dut de pouvoir expulser une écuyère du cirque, la fameuse Isabelle, que les bureaux de la guerre avaient imposée à l'école comme dresseuse et comme professeur! Elle était censée dresser un cheval très sauvage, qu'elle seule pouvait dompter, et demandait quelques jours pour le présenter enfin assoupli. Le commandant fut mandé : malgré son grand âge, il dompta l'animal aussitôt. L'écuyère, en fonctions depuis deux mois déjà, fut congédiée.

Quant au commandant Gasser, Strasbourgeois d'origine, entré au service pendant les Cent-Jours, il est resté légendaire par sa fougue, ses duels et son habileté à dresser les chevaux les

plus difficiles. Je me bornerai à une historiette citée par le capitaine Chopin. Gasser, alors sous-lieutenant de hussards, était allé, en 1826, à Luxembourg, assister à un mariage. Les officiers de la garnison prussienne l'invitèrent à déjeuner. Ignorant qu'il était Alsacien, on le mit à côté d'un capitaine parlant français. Le hussard ne laissa pas supposer qu'il savait l'allemand, les autres se moquèrent de lui dans leur langue et demandèrent à leur commandant de les amuser en faisant monter à cet hôte un cheval dangereux. Gasser entendit, ne souffla mot, accompagna les officiers prussiens et alla avec eux à la campagne où on lui donna l'animal destiné à désarçonner un Français. Le lieutenant Gasser monta, donna de l'éperon, chargea avec furie; on croyait l'animal emballé, quand on vit revenir lentement celui-ci, portant son cavalier qui, dans l'allemand le plus pur, dit aux Prussiens déconfits :

« Vous avez là un excellent cheval ! »

Gasser a laissé des successeurs à l'école. Aujourd'hui encore, plus d'un des officiers, écuyers ou élèves, pourraient renouveler ces prouesses légendaires.

———

XXVI

A TRAVERS LE SAUMUROIS

Navigation sur la Loire et la Vienne. — Saumur vue du fleuve. — Notre-Dame-des-Ardilliers. — Villages de troglodytes. — Au confluent de la Loire et de la Vienne. — — Le château de Montsoreau. — Candes. — Les vergers de Saint-Germain-sur-Vienne. — Tirons et tirettes. — Apparition de Chinon. — Fontevrault et son abbaye. — La Loire en aval de Saumur. — L'église de Cunault. — L'abbaye de Saint-Maur. — Retour à Saumur.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Saumur N.-E.; Loches N.-O.; Angers S.-E. et S.-O.)

A bord de l'*Hirondelle n° 2* (octobre 1909).

J'ai la bonne fortune de commencer cette excursion en employant un moyen de locomotion aujourd'hui bien rare. Invité à participer au XIVe congrès tenu par la Société de la Loire navigable, j'ai accompagné les congressistes, mes collègues, jusqu'à Chinon, sur un bateau à vapeur qui a triomphalement parcouru une petite section de la Loire et de la Vienne.

L'*Hirondelle n° 2,* qui fait, à Nantes, le ser-

vice suburbain de la Sèvre nantaise, est venu prendre les excursionnistes. Nous ne sommes pas moins de cent cinquante à bord. Les amarres ont été larguées à 8 heures, sous une pluie froide tombant d'un ciel triste et bas. La foule était accourue sur le quai au-dessus du port, aujourd'hui vide, où, jadis, se pressaient les chalands. Dans l'atmosphère grise se développait la longue ligne des maisons, encadrant la précieuse et pittoresque architecture de l'hôtel de ville. En arrière, des flèches d'églises; sur la colline abrupte, le château, fière forteresse que la guerre a enfin abandonnée et que la ville et les monuments historiques s'efforcent de relever de la ruine. Grâce aux miniatures de Jehan Fouquet conservées à Chantilly et qui donnent fidèlement l'aspect des salles de Saumur au quinzième siècle, M. Magne a pu apporter beaucoup de vérité à la restauration.

L'*Hirondelle* démarre et, refoulant les eaux du large fleuve, suit le chenal creusé en ce moment au milieu de l'énorme lit. Saumur semble grandir à mesure que nous nous en éloignons. Elle se prolonge dans les collines par les habitations creusées au sein du rocher qui porte la masse du château, superbe dans la blancheur fauve de ses hautes murailles. Sous les logis de

troglodytes, l'église de Notre-Dame-des-Ardilliers arrondit le grand dôme qui dut son achèvement à Mme de Montespan. Près de ces constructions est la villa très modeste du Jagueneau qu'habitait la favorite repentante, où elle se livrait aux pires macérations.

La longue et rigide charpente du chemin de fer de Bordeaux coupe brutalement l'horizon, mais dès que l'*Hirondelle* a franchi l'une des travées, la Loire se montre dans toute sa splendeur. Elle s'étale, d'une largeur extrême, toute fauve du reflet des sables entre lesquels coulent, peu profondes, les eaux gonflées par les dernières pluies. Le chenal est dessiné au moyen de branches d'arbres déplacées et replacées par les baliseurs dès que le courant a déterminé un changement dans le maître flot; il se rapproche ici de la rive gauche, nous permettant d'admirer le curieux paysage du hameau de Petit-Puy, à demi troglodytique. Des demeures entaillées dans le tuffeau blanc et friable supportent des logis de pierre surmontant la colline. Un moulin à vent couronne l'ensemble; une végétation luxuriante enveloppe le hameau, desservi, à mi-côte, par un chemin en corniche. Une villa blanche est à moitié engagée dans la roche, un immense arc de pierre en anse de panier indique

l'entrée des caves où sont logés les excellents vins récoltés sur ces coteaux.

Le vapeur soulève à l'arrière de petites vagues qui vont refluer sur les bancs de sable. On dirait quelque plage marine un jour de brise légère. Une grande île divise le courant. Le chenal suit la rive du nord et le vaste espace insulaire nous dérobe la ligne des hauteurs vignobles, le joli hameau de Beaulieu, et Dampierre, où vint misérablement mourir Marguerite d'Anjou, fille du bon roi René. Sur la rive droite, nous frôlons Villebernier, minuscule et séduisant village de maisons blanches, toutes fleuries, entourées de grands arbres. Il y a là un petit port; les habitants réunis sur le quai désert nous saluent au passage, avec joie, comme si le vapeur ramenait déjà la vie marinière.

Dans ce bras, le fleuve, réunissant la plus grande masse de ses eaux, est fort beau, contenu entre la levée verdoyante et l'île couverte de fourrés d'arbres aquatiques. Mais combien la profondeur est faible, malgré les averses qui ont fait monter le niveau ! L'hélice dilue le sable du lit et un flot jaune forme traînée. Pas d'habitation en vue, on croirait une rivière de quelque pays inhabité; l'apparition lointaine d'une portion de lit sans îles, où le miroir calme de la

Loire s'étend à l'infini, rend le tableau plus grandiose.

Dans une barque bordée d'un filet rouge, voici le baliseur, revêtu d'une houppelande de toile imperméable. Il pique ses branches brisées dont les ramilles se penchent vers l'aval. Le chenal ainsi révélé aux pilotes se porte à la rive droite, à la pointe de l'île tapissée d'une végétation maigre, semblable à celle qui couvre certains cônes de déjection de nos Alpes. Sur la rive gauche apparaissent les villages, toujours en partie souterrains : Souzay, sur la pente et au sommet d'un rocher où se dresse la tour découronnée d'un moulin; Parnay, formant décor avec ses grottes-logis et son église assise au flanc de la colline. A mesure que ces villages s'éloignent, la flèche de pierre de Souzay semble grandir. Sur la crête des hauteurs se profilent d'étranges carcasses de moulins à vent privées de leurs ailes.

Un de nos compagnons de route me montre, à mi-hauteur, l'habitation de la Martinière, qui renferme une macabre relique, le couperet de la guillotine à laquelle Carrier, le proconsul de Nantes pendant la Terreur, envoyait ses victimes. Cette ample habitation est proche du hameau de Valbrun, qui remplit de ses maisons

une coupure singulière de la colline; en ce pays où Rabelais fit vivre Gargantua et le bon Pantagruel, on croirait volontiers que ces géants ont tailladé de leur épée la haute berge rocheuse. Les érosions se succèdent; dans l'une de ces fissures s'allonge Turquant, peuplé de vignerons qui produisent des vins renommés dans tout le Saumurois et le Chinonais. Au delà moutonnent les premières futaies de la forêt de Fontevrault.

Le chenal s'est rapproché encore de la rive droite. Au fond du tableau, Montsoreau apparaît à l'extrémité d'une courbe du fleuve mollement infléchie. La Loire est ici très large, les bancs de sable lui donnent un caractère infiniment sauvage. Des vols de mouettes, surprises par l'arrivée du vapeur, s'élèvent.

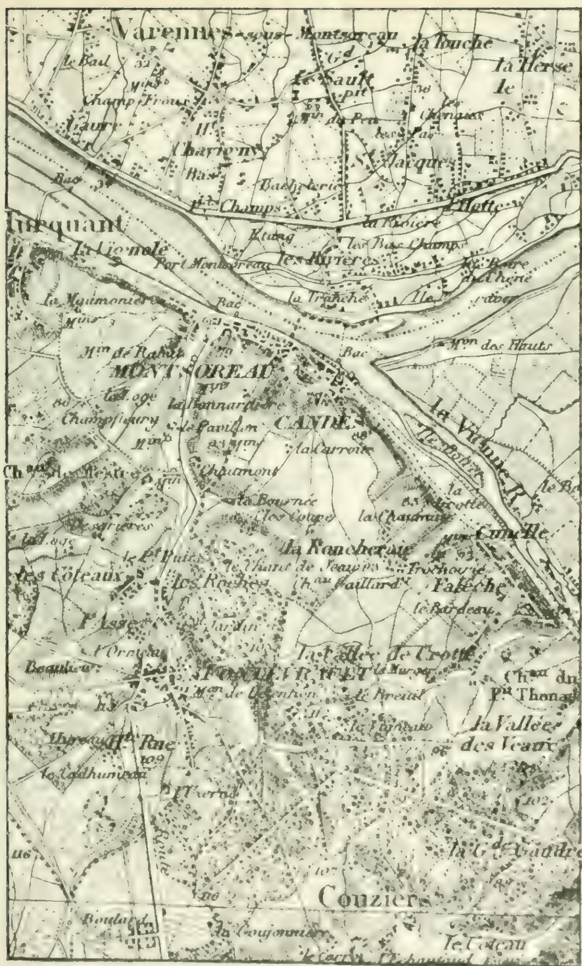
Le site est fort beau. L'étendue des eaux s'est accrue, car la Vienne s'ouvre à droite, tandis que la Loire descend à gauche. Entre les deux fleuves, une péninsule de prairies se termine par une pointe aiguë. Au-dessus du confluent magnifique se dresse l'église de Candes, précédée par les blanches maisons de Montsoreau que domine la masse du château.

En aval du bourg, la colline est toute creusée de caves et de grottes habitées. Un vieux logis pittoresque, avec des pavillons d'angle et une

tour engagée dans le pignon, semble garder l'entrée de ce lieu qu'un roman du père Dumas a rendu célèbre. Le site est exquis, les vieux logis de tuffeau légèrement dorés par les siècles sont enveloppés de roses et de glycines; mais quelle pauvre et splendide ruine, le château, avec ses mâchicoulis, ses hautes fenêtres révélant que d'humbles existences se sont réfugiées dans la demeure féodale où de si sombres drames se sont passés ! Nous cherchons à quelque croisée une figure féminine. En vain : aucune *dame de Montsoreau* ne nous saluera au passage. Cependant, sur le pont où s'est amarré un chaland à avant effilé, près de quelques barques, un groupe d'habitants acclame l'*Hirondelle*.

L'eau a changé de couleur; transparente tout à l'heure, elle est maintenant noire comme celles qui découlent des granits et des landes. C'est que la Vienne, fille du Limousin, vient d'affluer et ne se mélange pas de suite à la Loire. Nous l'atteignons bientôt à Candes, qui constitue une seule ville avec Montsoreau, mais fait pourtant partie d'une autre province. Montsoreau est angevin comme plus au sud Fontevrault; Candes est de Touraine.

De beaux jardins en terrasse, d'aimables logis entourés d'arbres et de fleurs bordent la Loire



Varennes-sous-Montsoreau
la Herse
MONTSOREAU
CANDE
la Ronchereau
les Roches
Couziers
la Vallée des Veaux
la Vienne R.
Port Montsoreau
les Rivières
Chaumont
Fatèche
le Coteau

et encadrent les précieux monuments de Candes : le château qui fut parfois résidence de Charles VII et de Louis XI, l'église bâtie sur l'emplacement de la cellule où mourut saint Martin. Nous passons trop vite pour admirer le majestueux édifice, plus semblable à une forteresse qu'à un temple. Des restaurations récentes lui ont fait perdre de son caractère vénérable. La blancheur des pierres écarte l'idée des siècles évanouis.

Nous voici en Vienne et l'aspect est tout autre. Plus de grands espaces d'eau et de sable fauve comme en Loire; le lit est large cependant, mais le flot sombre descend entre les berges qui sont des fourrés de saules. L'île Boiret partage la rivière; c'est une terre étroite et longue, couverte de prairies entourées d'aulnaies. Le chenal de la rive droite, que nous remontons, est peu profond; souvent l'*Hirondelle* laboure les seuils en soulevant des vagues bruyantes.

L'île dépassée, la vallée se dessine. Au sud, de hautes collines bordent le courant, couvertes de noyers, de vergers opulents dont les prunes deviendront les fameux pruneaux de Tours, dont les autres fruits desséchés fourniront pommes et poires *tapées*. Au milieu de cette richesse arbustive, Saint-Germain-sur-Vienne constitue

un décor heureux. La colline se termine au sommet par une bande rocheuse percée d'habitations et que recouvrent des maisons. Au bas est l'église, très ancienne, antérieure même à l'époque romane, à en juger par des restes de petit appareil — nous ne les vîmes pas du bateau ! — Le clocher est une œuvre fort pure du douzième siècle. Un joli manoir se montre sur les hauteurs. La Vienne, au long de ce riant village, est couverte d'oies — *tirons* et *tirettes*, me dit un Saumurois : les tirons sont les mâles. Ces vieux mots français furent sans doute employés par le « petit Rabelais ». J'ai lu, je ne sais où, que Saint-Germain pourrait disputer à Chinon et à Seuilly l'honneur d'avoir vu naître l'auteur de *Pantagruel*.

Des noyers toujours, au flanc des coteaux, jusqu'à la forêt de Fontevrault. Des moulins à vent tournent avec lenteur; ce sont de curieux engins, cages carrées juchées au sommet d'un cône aigu, Au revers d'un ravin latéral est un château du Petit-Thouars qu'il ne faut pas confondre avec celui des bords de la Loire, domaine du grand marin qui tomba glorieusement à Aboukir. Le hameau de la Chaussée dessine, à mi-côte, un joli collier de maisons blanches.

La Vienne s'élargit, entourée des îles qu'ourle la vague soulevée par le passage du bateau. Les rives sont basses, de grandes prairies s'étendent jusqu'au pied des hauteurs. Au loin apparaît Chinon. Tout cela simple de lignes, mais d'une harmonie parfaite et douce. Nulle part la Touraine n'est plus séduisante.

Nous nous rapprochons des collines en frôlant des îlots peuplés d'oies qui s'envolent à l'approche de ce monstre inconnu qu'est un bateau à vapeur. Les collines, de ce côté, sont hautes, de forme hardie. Une des pentes, couverte de grands arbres, porte le charmant manoir de Coulaine, si pittoresque avec la haute tour de la Renaissance qui flanque sa façade.

Chinon grandit ; le château illustre, où Jeanne d'Arc vint révéler sa mission à Charles VII, se montre dans toute sa majesté, dominant fièrement la large vallée. Des côtes creusées de grottes, de jolies villas, un grand monastère devenu hôtel où, me dit-on, viennent Anglais et Américains, puis enfin la ville. Les quais sont couverts de foule, des acclamations retentissent. L'arrivée de l'*Hirondelle* est un événement pour les riverains de ce beau cours d'eau traversant, inutile, tant de nos provinces, tant de nobles et antiques cités qui semblent in-

carner en elles la vieille, héroïque et « doulce » France.

A Montsoreau, une jolie route empruntée par le tramway quitte les bords de la Loire pour s'engager dans l'étroit vallon creusé par la fontaine d'Évrault. Elle aboutit à Fontevrault, triste et maussade bourgade, jadis célèbre par sa merveilleuse abbaye, respectée par la Révolution, mais devenue maison centrale. Avoir eu des princesses royales comme abbesses, être restée pendant des siècles la plus illustre des maisons religieuses, et abriter maintenant les condamnés de cours d'assises, la métamorphose est profonde. Cependant, les édifices n'ont pas trop souffert de cette destination nouvelle. Le cloître, qu'un millier de misérables ont cependant pour préau, est une merveille d'élégance et d'originalité. La salle capitulaire est soigneusement entretenue; ses précieuses peintures sont conservées avec un soin pieux. Son église, le « Grand Moutier », montre toujours celles des statues royales des Plantagenets qui ont échappé à la destruction des tombeaux pendant la Révolution. Enfin, la tour d'Évrault, pyramide creuse, d'un caractère étrange et hardi, est restée intacte.

C'est, mais avec plus d'art et d'originalité, le style de la collégiale de Saint-Ours à Loches. A Loches, l'intérieur est géométrique et fruste; à Fontevrault, l'architecte s'est joué avec les lois de son art; pour éclairer l'édifice, il n'a pas voulu avoir recours aux fenêtres; il a planté, au sommet de la pyramide, une lanterne d'où le jour tombe en suivant la pente de la voûte. C'est du plus surprenant effet.

La tour d'Évrault était jadis une cuisine.

Ces restes de l'illustre maison constituent, avec Candes et Montsoreau, une des parties les plus intéressances de ce Saumurois qui renferme, sur un étroit espace, tant d'aimables paysages et de monuments vénérables et précieux. Les bords de la Loire, en aval de Saumur, ne sont pas moins dignes d'être visités.

Au delà de Saint-Hilaire-Saint-Florent, des collines continuent à border le fleuve; moins abruptes toutefois qu'entre Saumur et Montsoreau, mais les sites riants abondent. Le chemin de fer passe sur l'autre rive, à travers les Varennes, dont l'horizontalité a rendu facile l'établissement de la voie. Jusqu'aux Ponts-de-Cé, il n'y a qu'un pont, à Gennes. Aussi les touristes délaissent-ils un peu cette partie de l'Anjou, si belle cependant. Et pourtant que de

bourgades intéressantes, de beaux promontoires dressés au bord du fleuve! C'est Chênehutte avec son camp romain qui semble construit d'hier et l'emplacement d'une ville oubliée dont il ne reste que le nom, conservé par les paysans : Oroanne. C'est Trèves et ses admirables ruines, un donjon à mâchicoulis, une chapelle romantique. C'est Cunault et sa merveilleuse église de style Plantagenet, qui vaut à elle seule une excursion dans cette partie du val. Les fresques des murailles, les deux cents chapiteaux aux sculptures d'une diversité infinie, sont pour l'artiste et l'archéologue une surprise perpétuelle.

Puis voici Gennes, entourée de curieux débris romains. Au delà le Thoureil, au pied de hautes collines, d'où l'on découvre une vue superbe sur les vastes Varennes, jusqu'aux collines au pied desquelles est la vieille ville de Beaufort. La Loire, ici rassemblée en un seul canal, coule profonde et puissante avant d'aller s'élargir de nouveau autour des îles de Saint-Remy-la-Varenne. Elle passe au pied de vieux murs, seuls restes de la fameuse abbaye de Saint-Maur où fut créée la première communauté de bénédictins. Les collines se continuent encore jusqu'à Gohier; là, elles s'écartent brusquement, la

Loire recommence à errer entre des rives basses, au milieu d'un labyrinthe d'îles et d'îlots, avant de passer sous les arches des Ponts-de-Cé.

Autant la rive gauche est accidentée, autant la rive droite est plate et peu variée. Mais c'est un des jardins de la France, le sol y est cultivé avec un soin et une patience comparables à ce que les voyageurs racontent de l'agriculture chinoise. De la Bohalle à Saumur, le chemin de fer passe à travers une campagne plus fertile et plus peuplée encore que les Varennes tourangelles. La beauté de ces cultures et le nombre des hameaux font oublier ce que le pays a de monotone. Pas de ville : de gros bourgs assis à la croisée des routes et reliés les uns aux autres par des hameaux dont les maisons s'égrènent au bord de chemins sinuant capricieusement dans la plaine. Ces chemins portent presque tous le nom de *Rue*.

Les communes ont leur chef-lieu près du fleuve, comme si celui-ci était le trait d'union entre cette multitude de hameaux. L'Authion, qui limite la plaine vers le nord, n'a aucun gros centre de population sur ses rives, tout regarde la Loire.

Peu de châteaux aussi dans ces plaines. On

devine que la conquête du sol est récente, que la féodalité ne tenait guère à s'emparer de terres que la Loire devait inonder et que l'envahisseur pouvait facilement dévaster. Cependant la Ménitré rappelle le souvenir du bon roi René et Saint-Martin-de-la-Place, aux abords de Saumur, possède le château de Boumois, où naquit Dupetit-Thouars, le héros d'Aboukir.

XXVII

DE CHOLET AU BOCAGE VENDÉEN

Chemillé. — Cholet. — Origines et avatars de son industrie. — Rayon industriel de Cholet. — Cotonnades et lainages. — La grève de Cholet. — Mœurs ouvrières. — Le plus grand marché de bétail de France. — La guerre de Vendée. — Une ville détruite. — Champs de bataille vendéens (1).

(*Carte d'État-major :* feuille de Cholet.)

Clisson. Avril.

Il est peu de changements plus brusques dans l'aspect d'un pays que celui dont le voyageur est frappé après avoir quitté la Loire à Chalonnes, pour gravir, par le chemin de fer de Niort, les pentes conduisant au plateau tourmenté de Cholet, formant comme une *marche* entre l'Anjou et le Poitou. Non seulement la végétation change, remplaçant par des landes et des vergers les beaux vignobles et les grasses chènevières du val, mais, en voyant les villages, on pourrait se

(1) Chapitre provenant, en majeure partie, des premières éditions de la 2e série.

croire à cent lieues d'Angers. Aux pignons aigus coiffés d'ardoises, succèdent des toits plats couverts de tuiles rouges. On n'a plus les horizons larges et profonds, le plateau est découpé en une multitude de vallons et de ravins qui vont à la Sanguèse, à la Moine, à la Sèvre Nantaise, au Layon et à la Loire. Ravins et vallons sont boisés; parfois les collines se haussent, offrant, de leurs sommets, des vues lointaines. Au demeurant, pays pittoresque et sauvage. C'est le Bocage, où se heurtèrent si souvent les armées de la République et les bandes fanatiques de la Vendée.

Dans la plupart des maisons, battent des métiers de tisserand, préparant la toile pour mouchoirs. Nous sommes ici dans le rayon industriel de Cholet. Chemillé est la première grosse bourgade de la route. Très curieuse avec ses églises romanes, ses maisons en amphithéâtre et la fraîcheur de la vallée où coule l'Hyrôme. Quelques cheminées d'usines et de grands bâtiments industriels commencent à s'élever près de la gare, mais l'industrie ne dépend de Cholet que pour un ou deux établissements. Une maison importante emploie soixante-dix ouvriers et une quinzaine d'enfants à la fabrication des broderies communes pour les bonnets de femmes et les rideaux; d'autres fabriquent les couvertures,

des couvre-pieds de flanelle, alimentées par une filature de laine. Enfin, un petit établissement livre des toiles imperméables (1).

Au delà de Chemillé, le chemin de fer monte sur la ligne principale des hauteurs où se soudent le Bocage et les Mauges et les traverse près de Trémentines. Le point culminant, à 210 mètres d'altitude, est couronné par une masse carrée, l'église de Garde et un moulin à vent. De ce point on commande d'immenses horizons sur l'Anjou, le Poitou et la Bretagne nantaise.

La ligne, parvenue en vue de Cholet, décrit une vaste courbe. De la ville on n'aperçoit que deux flèches d'église et deux ou trois cheminées de fabriques, le reste occupe, en grande partie, les flancs de la vallée de la Moine; la gare est isolée au sommet des collines.

Peu de villes se sont autant accrues et transformées que Cholet. Son développement s'est surtout marqué pendant ces dernières années, parallèlement à l'extension du travail en fabrique. Le tissage à la campagne fait chaque jour plus de place au travail à l'usine, les ouvriers se portent donc vers la ville; celle-ci n'avait que 13.000 habitants en 1870, en 1896

(1) Sur Chemillé, voir encore la 16e série, pages 73 à 75.

elle en comptait 17.844, en 1901 elle atteignait 19.352, enfin en 1906 le nombre d'âmes s'élevait à 20.427 (la garnison figure dans ces chiffres pour près de 2.000). Aussi d'année en année l'aspect de la cité se modifie-t-il. J'écrivais il y a vingt ans (1) :

« Cholet répond fort peu à l'idée qu'on se fait d'une ville de fabrique. On se croirait plutôt dans un de ces chefs-lieux de département du Centre, tranquilles et ignorés, réveillés de leur torpeur une fois par semaine par le marché, que dans un centre d'affaires connu de tous. Les maisons sont propres et bien bâties, mais la nature grisâtre des matériaux leur donne un aspect de tristesse; sauf la grande voie qui traverse la ville de l'est à l'ouest, les rues sont étroites et sans animation. Cependant, à certains détails, à la grandeur et à la beauté des cafés, à quelques magasins d'allure opulente, on devine bientôt la ville commerçante.

« Cholet n'est pas une ville de manufactures au sens propre du mot. Il n'y a dans la ville ou la commune que six tissages mécaniques et une filature occupant ensemble moins d'ouvriers que le tissage à la main. »

---

(1) 2e série du *Voyage en France*, édition primitive.

Depuis que ces lignes ont été écrites, Cholet s'est étendue; des rues nouvelles et des boulevards ont été créés, la longue avenue qui monte à la gare s'est bordée de constructions élégantes en pierre blanche. La foule est plus nombreuse aussi ; la construction du réseau des chemins de fer de l'Anjou reliant la ville à Saumur, Nantes, Beaupréau et Chalonnes, celle d'une ligne de diligences automobiles conduisant au cœur des campagnes vendéennes, ont accru le rôle de centre d'attraction. Cholet est le véritable foyer pour une région très étendue. Les chemins de fer de l'État ont été amenés à prolonger jusqu'à sa gare un des trains rapides de Paris à Angers.

L'aspect général est celui d'une ville prospère, très moderne. La destruction causée par la guerre vendéenne n'a cependant pas été complète, près de l'église construite de nos jours sur les plans et les proportions d'une cathédrale gothique, deux maisons portent à leur façade des millésimes du dix-huitième siècle. Mais ce n'est qu'un îlot, à peine perceptible au milieu des constructions nouvelles dont quelques-unes ont grande allure. Des rues s'élèvent jusqu'au plateau; le point culminant, à 132 mètres d'altitude, domine de 65 mètres le thalweg de la



St Léger
-sous Cholet
Nuaillé
Pavillon de l'Aurore
les Linières
CHOLET
l'Echasserie
Mazière
Tout-le-Monde
la Touche Aubert
Bel-air
la Ferconnière
la Pilettière
la Petitière

Moine, rivière qui coule, tranquille, entre les prairies et des faubourgs ouvriers.

Quelques maisons sont entourées de jardins dont la flore dit la douceur du climat. Une belle promenade tracée autour du Palais de Justice sur les pentes raides d'un coteau a des haies de lauriers-tins et d'arbousiers; de grands magnolias, de beaux chamærops, des camélias fleurissant en pleine terre donnent à ce « mail » un caractère méridional. Dans une pelouse se dresse un menhir transporté du hameau de la Garde, en 1888. Au-dessous s'étend le vaste champ de foire dont je dirai tout à l'heure l'activité. Une maison, dans ce quartier, est tapissée d'un mimosa que l'on recouvre l'hiver d'une simple toile.

Des hauts quartiers la vue est fort étendue, mais un peu confuse, le pays n'a guère de relief; les grandes haies qui encadrent les champs de choux branchus et de céréales donnent l'impression d'une forêt.

Les usines sont importantes, mais trop peu nombreuses pour imprimer un caractère manufacturier, d'ailleurs elles occupent la périphérie. L'industrie dont elles sont le siège est ancienne. Dès le Moyen Age, les habitants de la contrée tissaient le lin et la laine. Colbert donna à cette

fabrication une impulsion et une direction nouvelles, en faisant venir de Hollande une colonie d'ouvriers, destinée à enseigner la production de tissus plus fins. Le fil utilisé était tiré des environs de Craon pour le tissage des « toiles grises ». Des bords de la Loire, Cholet recevait un lin jaunâtre, qui servait à la confection des « toiles blondines ». D'autres toiles, de couleurs changeantes, des tissus pour mouchoirs blancs, bleus ou jaunes, complétaient la carte d'échantillons choletaise. L'industrie était en pleine prospérité quand la guerre de Vendée, qui débuta dans les Mauges, amena la ruine; Cholet fut incendiée à la suite de la bataille livrée sous ses murs; ceux des fabricants qui ne périrent pas dans ces luttes durent abandonner le pays. Après la pacification, ils revinrent, groupèrent les ouvriers échappés au désastre et reprirent courageusement le travail. Quarante ans après, on comptait de 60.000 à 70.000 tisserands, répartis dans 80 communes des environs de la ville, des départements de Maine-et-Loire, Deux-Sèvres, Vendée et Loire-Inférieure. On y filait le lin, la laine, le coton pour tisser le linge de table, le coutil, les siamoises, les flanelles, le guingan, le calicot, la percale et les guinées. Les mouchoirs étaient une branche importante. Abel Hugo, qui

faisait cette énumération en 1838, dit qu'on en tissait depuis 3 francs jusqu'à 80 francs la douzaine.

Le mouchoir de poche, devenu la production principale, est livré par la fabrique en énormes quantités. Aucune autre ville française n'en jette autant sur le marché ; pas même les villes du Nord ou Rouen. Aujourd'hui on produit aussi beaucoup de draps de lit et de taies d'oreiller.

L'industrie du mouchoir, fait intéressant, est toute moderne ; elle est issue de la concurrence faite à Cholet par l'Alsace. Vers 1830, Mulhouse ayant monté des métiers mécaniques, alors que Cholet continuait à fabriquer à la main, a enlevé complètement à celle-ci la production du calicot. Cholet se rejeta sur le mouchoir, encore Rouen s'empara-t-il du mouchoir de couleur. Aujourd'hui, le coton est passé au second rang dans l'industrie de Cholet, pour la production des flanelles, siamoises, grisettes et futaines. Le mouchoir de fil de lin a remplacé en grande partie les anciennes étoffes.

Cette industrie elle-même a beaucoup périclité. Pendant la guerre d'Amérique, elle avait eu un grand essor. Au moment où prit fin cette lutte, on évaluait le nombre des fabricants, dans

le rayon de Cholet, à 150, occupant plus de 20.000 tisserands dans les campagnes; vers 1890, le chiffre était tombé à 40, avec 8.000 ou 10.000 ouvriers.

Les causes de cette décadence, qui semble désormais enrayée, sont nombreuses : Le pays, ne produisant pas de lin, demeure tributaire du Nord ou de l'étranger. Le lin employé à Cholet provient des filatures de Lille, d'Armentières et d'Halluin pour la plus grande part. En outre, la Belgique et la Russie, l'Angleterre et l'Irlande aident encore à l'approvisionnement. Dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner si les villes du Nord, Cambrai notamment, placées pour ainsi dire au centre de la culture des lins et de la production des filés, peuvent faire à Cholet une concurrence active. Cambrai a dans sa région même, de Dunkerque à Paris, des débouchés considérables. Cholet les atteint avec des frais de transport plus élevés. Elle résiste par le bas prix de la main-d'œuvre (1).

En outre, les fabricants de Cholet se disent insuffisamment protégés contre les produits de Belfast et de Courtrai. Ceux-ci paient 10 % de

(1) Sur les tissus de lin de Lille, Armentières et Halluin, voir la 18e série du *Voyage en France*; sur Cambrai, la 19e série.

droits et les filés, matière première, en paient 25. En outre, le tissage mécanique est venu modifier l'organisation du travail. Avec le tissage mécanique, on produit trois fois plus, tout en employant un personnel trois fois moindre. Aussi Cholet livre-t-il toujours autant de mouchoirs, tandis que les petits fabricants ont diminué en nombre et que les ouvriers ont été réduits de moitié. Les produits ont également baissé de prix. Il y a quinze ans, le mouchoir valait 7 ou 8 francs la douzaine; aujourd'hui, il vaut de 3 à 3 francs 50. La concurrence du dehors a moins eu de part à cette baisse qu'on ne pourrait l'imaginer. Les achats considérables des grands magasins ont une influence plus directe ; ces établissements font des commandes très importantes et obtiennent ainsi des prix réduits; les grands fabricants, se contentant de bénéfices modestes, peuvent seuls résister. Telle est la cause de la diminution croissante du nombre des industriels.

Fabricant n'est pas le mot juste. En réalité, pour le tissage à la main, il s'agit de véritables intermédiaires, livrant aux tisserands de la campagne le fil nécessaire au tissage et payant en nature ou en argent, selon la quantité produite. Le rayon dans lequel s'exerce leur activité

est fort vaste : il contient plus de 200 communes dans Maine-et-Loire, la Vendée, la Loire-Inférieure et les Deux-Sèvres. La commune de Cholet, à elle seule, occupe au moins 500 tisserands qui gagnent de 1 franc 15 à 2 francs 50 en travaillant quinze heures par jour. 400 femmes, sur les mêmes métiers, obtiennent des salaires de 1 à 2 francs pour la journée de douze heures. C'est à peu près le même salaire pour toute la région de Cholet.

Quant aux tissages mécaniques, on en compte quatorze à Cholet ou dans le rayon, occupant 3.000 ouvriers et ouvrières. Ici les salaires sont plus élevés, ils varient de 2 à 3 francs pour les hommes, de 2 à 2 francs 50 pour les femmes. La préparation des fils compte 13 ateliers de teinturerie, blanchisserie et apprêts; c'est près de 1.000 ouvriers; la blanchisserie a ses centres à Saint-Laurent-sur-Sèvre et à la Tessoualle.

Le tissage à la main, de plus en plus décroissant, fournit les produits fabriqués à vingt-trois maisons occupant 6.000 ouvriers. Toiles mécaniques ou à la main livrent chaque année pour vingt-cinq millions de francs de produits. La filature de coton se fait en deux usines occupant 300 ouvriers, la valeur des fils atteint deux millions.

Un nouvel article, dit toiles grand blanc, paraît appelé à développer la réputation de Cholet; ces toiles sont comparables aux plus belles de l'Irlande.

Par contre, l'industrie des cotonnades a beaucoup perdu. Elle se borne aujourd'hui à la fabrication d'articles à bas prix, trouvant surtout leur écoulement dans l'Ouest. Ce sont des flanelles de coton, futaines et siamoises. L'organisation du travail y est à peu près la même : le tissage se fait à la main dans les campagnes; les filatures produisent une partie des filés nécessaires, le reste est demandé à la Suisse et à l'Angleterre.

On a également tenté d'introduire l'industrie de la laine, mais, loin de s'accroître, elle diminue chaque jour, sauf à Chemillé où la fabrication des couvertures se fait dans deux usines dont les 150 ouvriers produisent pour 500.000 francs de ces articles. Deux maisons se sont maintenues pour la fabrication de la flanelle et des jupons. Dans ce rayon, deux filatures, une à Cholet, une à Longeron, occupant 250 ouvriers et produisant pour 1.500.000 francs de fils, alimentent trois tissages dont les 400 ouvriers livrent pour 800.000 francs de tissu. Deux tissages qui n'entrent pas dans cette statistique

existent en Vendée, à Mortagne et à Mallièvre.

Cholet lutte encore avec succès contre l'étranger, bien que l'Irlande lui enlève une partie du marché de l'Amérique du Sud. On a tenté de résister en créant des articles de mouchoirs de couleur à bas prix. L'Italie et Genève, la république Argentine, le Chili, le Pérou, le Brésil, sont toujours des marchés considérables pour l'article de Cholet; mais la France surtout est le grand client de cette ville. Il en sera longtemps ainsi, sauf pour la toile de lin très fine que les chemisiers demandent de plus en plus à l'Irlande. Mais, on le sait, celle-ci doit à l'humidité de son climat une blancheur et une finesse de tissu que l'on ne saurait obtenir chez nous en l'état actuel de l'industrie linière.

Ce qui assure à Cholet une sorte de monopole dans une grande partie de ses articles, c'est le bas prix de la main-d'œuvre. Les tisserands, habitant des villages écartés, possèdent presque tous chaumière et jardin et peuvent se contenter de salaires très faibles. En outre, beaucoup d'entre eux sont alternativement garçons de ferme et ouvriers. Ils s'engagent comme valets à la Saint-Jean et restent dans les fermes jusqu'à la Toussaint, puis ils rentrent à la cave.

c'est-à-dire à leur métier installé, comme tous ceux des tisserands, sous la maison. Jadis, un garçon de ferme gagnait 400 francs pendant ses six mois de travaux des champs; aujourd'hui, en même temps que la main-d'œuvre du tisserand a diminué, le prix du loyer des garçons de ferme est tombé de 250 à 300 francs. Il y eut un moment de misère, traduit par une grève formidable, suivie presque périodiquement d'autres secousses, tous les cinq ou sept ans. Une bourse du travail, qui a des affiliés groupés dans quelques communes, à Bégrolles, la Romagne, Saint-Philbert-en-Mauges, la Tessoualle, entretient l'agitation.

Les petits patrons, qui font travailler à la campagne, payaient autrefois leurs ouvriers en nature et étaient parvenus à faire 15 à 20 % de bénéfices. Une cessation de travail eut lieu il y a quelque vingt ans; il était à craindre que le tissage mécanique n'en profitât pour augmenter la production et enlever aux tisserands de campagne une part de leur travail. Les ouvriers des tissages mécaniques ont pris fait et cause pour leurs camarades, se sont solidarisés avec eux et ont abandonné les usines jusqu'à ce que le prix de la main-d'œuvre du tisserand fût élevé. Le tissage aux champs fut donc sauvegardé par

l'ouvrier de manufacture; la solidarité entre les deux catégories n'a pas cessé de s'affirmer.

Depuis quelques années, la confection s'est installée dans les environs de Cholet pour la mise en œuvre des tissus du pays. Des ateliers groupent de nombreuses ouvrières, d'autres femmes et ouvrières travaillent chez elles pour ourler les draps de lit, faire des taies d'oreillers, les broder à jour, ainsi que les mouchoirs. Cette industrie féminine prend un réel développement. Onze maisons centralisent le travail; elles occupent 4.000 femmes ou jeunes filles jusque sur la rive droite de la Loire et aux environs de Segré; la valeur des produits n'atteint pas moins de 3.500.000 francs.

La ville a également une part dans l'industrie de la chaussure qui a pris depuis quelques années un grand essor. Des notabilités du pays ont implanté cette fabrication pour enrayer l'exode des habitants des campagnes. Ils ont réussi à souhait, favorisés en dernier lieu par la crise qui a sévi sur la fabrique de Fougères et amené un déplacement des ateliers. Actuellement, 31 maisons à Cholet et surtout dans les campagnes emploient 4.000 ouvriers, hommes et femmes; la valeur des produits fabriqués atteint

14 millions. Les principaux centres de fabrication sont : Trémentines, la Tessoualle, Saint-André-de-la-Marche, Montfaucon, Saint-Macaire, le May, Gesté, Melay, Jallais, Andrezé, Villedieu, Roussay, Torfou, la Chapelle-Saint-Florent et Beaupréau.

A la chaussure se rattache naturellement l'industrie des cuirs avec quatre tanneries ou corroieries dont les 120 ouvriers produisent pour deux millions de peaux préparées.

Cholet n'est pas seulement un centre manufacturier, c'est encore le marché de bétail le plus considérable de France ; son rôle économique agricole dépasse pour la valeur des produits celui des fabriques elles-mêmes. Toutes les fermes vont acheter des bœufs maigres dans le Sud-Ouest et le Centre; elles les transforment en bétail gras pendant l'hiver au moyen de l'alimentation par le chou branchu. On pourra juger de l'importance du commerce par le nombre de têtes de bétail vendues pendant un seul trimestre : on a enlevé sur le marché de Cholet 24.456 bœufs gras, 2.844 bœufs maigres, 12.630 vaches grasses, 627 vaches maigres, 856 taureaux, 696 veaux, 14.954 moutons, 4.235 porcs et 1.126 cochons de lait. Ce bétail est en majeure partie dirigé sur Paris, où les bœufs de

Cholet ont dans la boucherie une grande réputation. Le samedi, le champ de foire présente l'aspect le plus animé; on y voit tous les types du Poitou, de la Vendée, de l'Anjou, du Bas-Maine et de la Bretagne nantaise. La somme des transactions en bétail dans l'arrondissement atteint soixante millions, les cultivateurs livrent pour quinze millions de céréales et graines, pour 100.000 francs de beurre et œufs. Deux fabriques de conserves de viande pour l'armée occupent 57 ouvriers et fournissent pour 1.500.000 francs de produits (1).

Cholet ne garde aucune trace de la guerre de Vendée qui ne laissa debout que trois maisons : deux des plus grandes batailles de cette funeste lutte y ont été livrées. Sur l'emplacement même occupé par la gare, dans les landes de Bégrolles,

---

(1) La Chambre de commerce de Cholet, en me donnant ces renseignements, a joint ces autres indications (1910) : Le ressort renferme 8 fabriques de tarares et autres machines agricoles avec 120 ouvriers et une production de 800.000 francs : 23 tuileries, briqueteries et poteries : 170 ouvriers, 800.000 francs; 7 fours à chaux, 150 ouvriers, 300.000 francs; 3 fonderies de suif et fabriques de chandelles, 10 ouvriers, 180.000 francs; la minoterie et la meunerie donnent lieu à un mouvement d'affaires de 800.000 francs. Enfin les distillateurs de vin et fabricants d'eau-de-vie produisent chaque année pour trois millions.

Kléber et Moreau battirent les royalistes; le grand et héroïque Bonchamps y reçut la blessure à laquelle il devait succomber à Saint-Florent, par une admirable mort. On sait qu'avant de rendre le dernier soupir il ordonna la mise en liberté de quatre ou cinq mille soldats républicains prisonniers qu'on s'apprêtait à fusiller.

Cette bataille avait lieu le 17 octobre 1793; elle fut la plus terrible de la guerre. Cinq mois après, le 10 mars 1794, Stofflet s'empare de Cholet et le brûle. Les Bleus y rentrent de nouveau; menacés, ils mettent le feu aux derniers débris de la malheureuse ville. Deux années durant, elle resta déserte. Après la pacification, comme je l'ai dit plus haut, ses habitants revinrent, relevèrent les maisons, et ne tardèrent pas à faire de Cholet l'active et florissante cité qu'elle est aujourd'hui et qui a remplacé Beaupréau comme sous-préfecture et capitale de la région des Mauges, ce dont Beaupréau ne s'est pas encore consolé.

Les souvenirs évoqués par ces luttes tragiques sont profondément émouvants. Du beau jardin public créé sur les ruines de ce qui fut le château de Cholet, on a un spectacle inoubliable, pour qui se souvient des formidables rencontres entre nos pères. La Moine, qui coule au pied du coteau

en passant sous les arches antiques d'un vieux pont par où fuirent tour à tour les Vendéens et les Républicains, a roulé des flots de sang jusqu'à la Sèvre Nantaise. Il n'est pas un coin de ce pays qui n'ait vu un combat. Ces chemins creux, ces haies épaisses, ces ravins ont servi d'embuscade aux Vendéens gardant le pays contre les Mayençais de Kléber. La locomotive, fuyant à l'orient, va passer sous la pente douce qui porte le château de Maulévrier. De cette noble demeure qui devait être détruite par la guerre et qui a retrouvé sa splendeur sous la Restauration, partit Stofflet pour aller prendre le commandement des insurgés et, par son attitude, obliger la noblesse à suivre les paysans soulevés contre la Révolution. Une pyramide dressée dans la cour évoque le souvenir de ce garde-chasse, d'origine lorraine, qui fut un des plus fanatiques parmi les Vendéens. C'est près de Maulévrier encore que Stofflet fut pris, en 1796.

L'autre chemin de fer se dirige vers l'ouest en suivant une vallée plus tragiquement célèbre encore, celle de la Sèvre Nantaise, faille profonde bordée de beaux rochers, fraîche et riante. Elle fut entièrement saccagée : Mortagne a été ruinée en 1794 par les Vendéens. Vers Torfou,

Kléber et 2.000 de ses héroïques soldats de Mayence se virent battus par les bandes vendéennes commandées par trois des chefs les plus réputés des Vendéens : Bonchamps, d'Elbée, Lescure. Son artillerie fut prise, tous les blessés furent massacrés. Enfin, à l'extrémité de la ligne, à Clisson, une ville nouvelle est née sur le site de celle qui disparut dans la grande convulsion vendéenne.

Certes, ces paysages de la Moine et de la Sèvre Nantaise avec leurs rochers, leur verdure, leurs ruines, sont admirables, mais on les oublie en rencontrant à chaque pas les traces de l'effroyable lutte. Si belles que soient les ruines de Tiffauges, elles n'évoquent pas autant de souvenirs que la colonne érigée en 1827 par la royauté, sur l'emplacement où Kléber et ses Mayençais, jusque-là invincibles, durent fuir devant les hordes innombrables et fanatisées de l'insurrection (1).

---

(1) Sur Mortagne, Tiffauges et la vallée inférieure de la Sèvre Nantaise, voir les chapitres suivants de la 16e série du *Voyage en France* : VI, « La Vendée historique »; VII, « Les Alpes vendéennes » (deux premières éditions).

XXVIII

LES MAUGES

Ce qu'étaient les Mauges. — Leur transformation. — La terrasse des Mauges sur la Loire. — Chalonnes et Rochefort-sur-Loire. — Montée dans les Mauges. — Aspect du pays. — Le berceau de Cathelineau : le Pin-en-Mauges. — Beaupréau, ville déchue. — Souvenirs de la guerre de Vendée. — Le château de Jallais. — Foyers de l'industrie choletaise. — La vallée de l'Èvre. — Au delà de l'Hyrôme. — Le pays de Vihiers.

(*Carte de l'État-major :* feuilles d'Ancenis S.-E. et S.-O.; Cholet S.-E., S.-O., N.-E., N.-O.)

Doué-la-Fontaine, Avril.

Aucun pays de France n'a subi une transformation aussi complète et profonde que la partie de l'arrondissement de Cholet tournée vers la Loire et que l'on appelle les Mauges. C'était jadis une contrée si couverte de bois et de haies, si privée de voies de communication, qu'elle était inextricable, à demi sauvage. La guerre de Vendée y prit naissance, elle y eut son foyer le plus actif; à l'abri de ses fourrés et de ses hal-

liers, les partisans tinrent longtemps en échec les armées républicaines.

Le premier soin de Bonaparte fut de tracer à travers les Mauges des chaussées qui, en permettant aux troupes de circuler sans peine, empêchaient le retour d'une nouvelle Vendée. Ces routes, longtemps appelées stratégiques, ont été le premier canevas d'un réseau aujourd'hui très dense. Quand les chemins de fer furent créés, une ligne relia Angers à Niort par les villes de Chemillé, de Cholet, de Bressuire, dont l'attaque et la défense répétées sont parmi les grands faits de la formidable lutte. Plus tard, Cholet fut reliée à Clisson. Enfin, récemment, la construction des chemins de fer à voie étroite est venue ouvrir le reste des Mauges en faisant un point de jonction de l'antique cité maîtresse du pays, Beaupréau, simple chef-lieu de canton après avoir été chef-lieu de l'arrondissement, rang aujourd'hui dévolu à Cholet devenu aussi le cœur vital des Mauges. De Cholet se détache la ligne à voie étroite de Nantes par Beaupréau : une autre conduit à Saumur par Doué-la-Fontaine.

Pour les relations avec la Loire et Angers, ville maîtresse de la région, les Mauges ont la ligne de Beaupréau à la Possonnière, d'où se dé-

tache également le chemin de fer de Cholet et Bressuire. Cet embranchement fait partie du petit réseau secondaire à voie étroite dit chemins de fer de l'Anjou, il suit, jusqu'à la gare de Chalonnes, la ligne de Cholet construite pour deux voies, mais dont une seule est posée; le reste de la plate-forme, sur le grand viaduc qui traverse la Loire, est utilisé par les rails de l'Anjou. La ville de Chalonnes, trop éloignée de sa station, a gagné à la construction de la ligne des Mauges une gare proche de ses murs, mais obligeant toujours à un changement de train pour les relations avec Angers, Nantes ou Cholet.

Ces difficultés de communication n'ont pas permis à Chalonnes de tirer tout le parti qu'elle pouvait espérer de sa belle situation sur la Loire, à l'endroit où aboutissent le Louet et le Layon, si faciles à entretenir en état de navigabilité, au milieu d'un petit bassin houiller qui pourrait peut-être être développé; enfin, au point de suture du Val de Loire, pays de vignobles et de cultures maraîchères, avec les Mauges, région d'élevage et de grande culture.

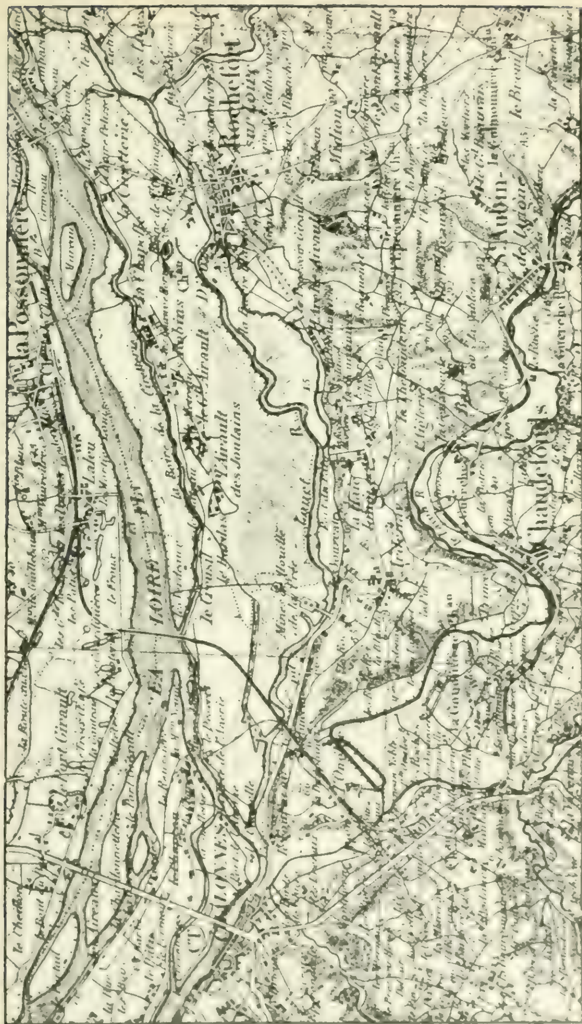
L'abandon de la Loire par la navigation a été un coup sensible pour Chalonnes. De près de 6.000 habitants, la population est tombée à

un peu plus de 4.000, encore 2.000 (1) à peine sont-ils réunis dans l'agglomération, le reste est réparti sur un vaste et riche territoire comprenant de grandes îles de la Loire et les vallées inférieures du Louet, du Layon et du Seil. Quand les travaux en cours auront rendu à la Loire une fréquentation permanente, la petite ville, si bien située au bord du bras fréquenté par les bateaux, reprendra son activité. Les mines de houille, dont on s'efforce de développer la production, devront aussi à l'amélioration du fleuve des débouchés actuellement insuffisants. L'extraction est très faible (10.000 tonnes en 1908) et rend assez bizarre l'expression « mines importantes » souvent accolée à ce bassin.

La ville possède deux églises, œuvres de l'époque romane, Saint-Maurille et Notre-Dame. Dans le même style une chapelle a été élevée à la mémoire de M. Las-Cases, ancien maire de Chalonnes. Ces monuments et une tour provenant d'un château des évêques d'Angers donnent à la cité déchue — vue de loin — un aspect de ville importante.

Du canton de Chalonnes dépend une ville autrefois puissante et réduite aujourd'hui à

(1) 4.236, dont 2.070 seulement dans la ville.


la Possonnière
LOIRE
Rochefort sur Loire
Chaudefonds

l'état de gros bourg, Rochefort-sur-Loire, héritière d'un centre plus considérable, Saint-Symphorien, qu'Henri IV fit détruire. Cette cité forte avait pris une part active aux guerres civiles, les protestants et les Ligueurs en firent une place d'armes. L'assiette en était si puissante, que la ville ne put être enlevée à la Ligue lors d'un siège conduit en 1592 par le maréchal d'Aumont; six ans plus tard, elle se rendit. Alors le Roi décida la destruction de cette place assise sur des rochers. Les habitants se répandirent dans les campagnes voisines, notamment au village de Sainte-Croix, situé au pied de la forteresse et dont ils firent une petite ville; aujourd'hui Rochefort-*sur-Loire,* bien qu'elle soit sur le bras du fleuve appelé le Louet.

Pour atteindre le plateau ondulé et vallonné des Mauges, la route de Cholet s'élève aussitôt sur le flanc des collines, en dominant un val profond et solitaire; la voie ferrée pénètre dans celui-ci et le remonte après avoir contourné et dominé Chalonnes; elle parcourt un beau vignoble avant de pénétrer dans ce pli rocheux, revêtu de bois et de vignes et découpé par des ravins très profonds.

L'ajonc, la bruyère, la fougère, tapissent les pentes; des chênes et des châtaigniers étendent

leur ramure. Au fond du val, une étroite bande de pins; au sommet, des luzernes; puis, soudain, le plateau couvert de champs bien cultivés, entourés de haies plantées de chênes et de frênes. De beaux châtaigniers isolés offrent leur ombre au bétail et aux laboureurs.

A la tête du val où routes, chemins, voies ferrées aboutissent, Saint-Laurent-de-la-Plaine est comme la porte des Mauges; plus loin, à un autre carrefour de routes autrefois stratégiques, est Bourgneuf. Ces villages n'ont rien pour retenir le visiteur; comme la plupart des autres centres de la contrée, ils ont dû perdre les vieux édifices pendant la guerre.

Beaucoup de bétail, l'élevage est la fortune du pays. Dans la gare de Bourgneuf, plusieurs wagons chargés de bœufs à destination des marchés de Beaupréau et de Cholet sont ajoutés au train.

Ces animaux sont préparés pour la boucherie dans des métairies isolées, car les villages sont rares et de médiocre importance. Malgré les destructions de haies et la création des chemins, le pays reste couvert; à peine devine-t-on les habitations derrière l'écran des arbres de clôture, chênes étêtés, merisiers, châtaigniers reliés par les arbustes et les taillis des haies. Certains

chênes, énormes, ont dû servir d'abri aux tirailleurs vendéens et aux sentinelles républicaines pendant la grande guerre.

Des prairies et des champs de céréales emplissent les enclos. Par instants, ceux-ci s'entr'ouvrent et l'on a de larges échappées d'horizon vers la Loire. Les vues sont particulièrement belles du sommet des ondulations qui avoisinent Saint-Quentin-en-Mauges.

A mesure que l'on avance dans les Mauges, le caractère du pays s'affirme. Les tranchées montrent à nu la roche schisteuse qui constitue l'ossature. Les chênes, élagués, étêtés, enveloppés de lierre, sont étranges vus à distance, on dirait des menhirs où les plantes parasites se seraient attachées. Dans ce cadre où les collines aux pentes douces sont couvertes de froment sans barbe et de sarrasin, voici le Pin-en-Mauges, signalé de loin par ses toits d'un rouge sombre. Un cercle de petites collines où les châtaigniers font de grandes touffes encadrent à distance le petit bourg. Çà et là quelques étroites parcelles de vigne.

Le Pin-en-Mauges vit le premier acte de la guerre de Vendée. Le sacristain Cathelineau, colporteur en laines, depuis longtemps connu par son courage et sa piété qui lui avaient

valu le nom de *Saint de l'Anjou,* y groupa vingt-sept jeunes gens, pour la plupart originaires du Pin comme lui, et se porta, renforcé par les paysans soulevés, sur le château de Jallais, qu'il enleva.

La Restauration fit ériger à Cathelineau, près de sa maison natale, une statue que les soldats de Louis-Philippe dégradèrent; plus tard, on la transféra au cimetière; de nos jours elle a été enlevée. Aucun souvenir du général en chef vendéen ne reste donc dans son village, où, du reste, les passions royalistes sont depuis longtemps éteintes.

Au sud du Pin, les Mauges ont une sauvagerie que le plateau ne laisserait pas supposer. La plaine se creuse en une multitude de ravins étroits et profonds allant rejoindre un affluent de l'Èvre. Dissimulée dans ce pays, alors sans chemins carrossables, la petite troupe de Cathelineau put surprendre le poste républicain de Jallais, commandé par un médecin.

Le chemin de fer, se dirigeant droit sur Beaupréau, évite cette sorte de labyrinthe que la route de Montjean à Cholet trace nettement par le Pin-en-Mauges, la Poittevinière, Jallais et le May-sur-Èvre. Il parcourt la plaine ondulée couverte de cultures belles et variées : pommes

de terre, maïs-fourrage, haricots, céréales. Les fermes, au milieu de ces champs opulents, doivent un aspect morose à leurs matériaux : murs de schiste sombre, toits d'un rouge fané.

Deux flèches d'église signalent Beaupréau, jadis ville maîtresse des Mauges et maintenant encore, malgré le développement et la prépondérance de Cholet, centre d'attraction et de commerce (1).

La ville n'a même pas autant perdu en population qu'on pourrait le croire, en perdant la sous-préfecture, le tribunal et tous les services administratifs d'un arrondissement. Elle conservait un collège ecclésiastique important où venaient étudier de nombreux jeunes gens de l'Anjou, de Bretagne et du Poitou. Même, en 1870, alors que, depuis treize ans, Cholet l'avait supplantée, il y avait encore 4.134 habitants. Mais depuis cette époque la diminution a été considérable : en 1906, on ne recensa plus que 3.497 âmes, dont 2.211 dans l'agglomération, le reste réparti dans les campagnes. C'est donc une bien petite ville qui ne participe même guère à l'industrie de Cholet, cependant étendue sur plusieurs communes du canton.

---

(1) Voir carte page 513.

La position de Beaupréau est fort belle et rendue plus pittoresque encore par de grands édifices, château et collège occupant chacun une des rives de l'Èvre. Deux ruisseaux aboutissent à la rivière en débouchant de vallées non moins étroites et profondes que la sienne. Le château a subi bien des transformations depuis l'époque féodale; reconstruit à la Renaissance, il venait de l'être de nouveau dans le goût du dix-huitième siècle, quand la guerre de Vendée amena sous les murs de la ville trois rencontres des insurgés et des républicains. Ces derniers, après avoir été deux fois vainqueurs, subirent une défaite. Le château eut le sort de tant d'autres, il fut livré aux flammes. Reconstruit une fois encore, mais sur de plus vastes proportions, il est, avec son parc, une des beautés du paysage. Cette noble résidence appartient à M. le duc de Blacas.

L'antique église romane du faubourg Saint-Martin a été abandonnée et remplacée par un de ces vastes édifices dont se sont peuplés depuis quelques années les paroisses de la basse Loire. Dans la ville proprement dite est une autre église, Notre-Dame, non moins vaste et belle. Quant à la cité elle-même, c'est un noyau de rues étroites, montueuses et irrégulières, offrant

un pittoresque panorama lorsqu'on la contemple des bords de l'Èvre, l'amphithéâtre des toits, la haute église, le château constituent un saisissant décor.

En amont et en aval de Beaupréau, l'Èvre se fraie un lit extraordinairement capricieux et sinueux, où les méandres sont souvent à angle aigu ou obtus. Cette vallée, maintenant accessible grâce aux chemins de fer de l'Anjou, est une des plus curieuses de cette région que l'on pourrait appeler vendéenne, car elle est semblable au Bocage vendéen qui la confine. Les eaux coulent très vives dans un lit de roches cristallines : syénites, gneiss, micaschistes. Assez amples en aval de Beaupréau, ces détours sont plus brefs en amont, où la vallée est aussi beaucoup plus étroite et solitaire ; là aboutit l'Esve, qui a frôlé le château de Jallais, reconstruit après la guerre de Vendée, édifice dont la prise par Cathelineau, le jour où il souleva les jeunes gens du Pin-en-Mauges, amena la révolte générale. Les assaillants y enlevèrent un canon que les bandes nommèrent plus tard le *Missionnaire* et dont elles se servirent avec habileté.

Jallais est un assez gros bourg où se croisent deux des routes stratégiques et qui possède d'assez nombreux tisserands pour Cholet ; mais c'est

plus au sud que commence vraiment la fabrique. Le May-sur-Èvre, centre populeux et actif, au cœur d'un terroir agricole prospère, a beaucoup de tisserands; on y fait les thies, petits appendices de métal fixés au bout du fuseau pour faciliter l'enroulement du fil; une société des *thiliers* s'est constituée pour cette fabrication. Le May fait également la chaussure, dont la confection occupe beaucoup de mains.

Un ancien hameau de la commune du May, Bégrolles, aujourd'hui commune indépendante, possède des établissements du rayon de Cholet pour le tissage des toiles et des mouchoirs. Le village occupe un plateau d'où les vues sont très étendues et que sillonnent de petites collines portant de hautes flèches d'église. Sur son territoire est une abbaye, la Trappe de Bellefontaine; ses moines ont donné beaucoup d'élan aux progrès agricoles dans les Mauges. Le monastère s'est établi, en 1815, sur les ruines d'une abbaye du onzième siècle, dont l'église renferme le tombeau d'un de ces membres de la famille de Bourbon qui portèrent le titre de princes de la Roche-sur-Yon. L'abbaye domine un val profond où coule la petite rivière de Beuvron, allant rejoindre l'Èvre à Beaupréau. Le village d'Andrezé, assis sur l'autre versant, en

aval, compte de nombreux tisserands travaillant pour des fabricants locaux.

Jusqu'aux confins de la Loire-Inférieure, près de Vallet (1), on retrouve cette industrie : à Saint-Macaire-en-Mauges, Saint-Philbert-en-Mauges, et surtout à Villedieu-la-Blouère.

A l'est de Cholet, le pays garde la physionomie des Mauges, mais on ne considère plus comme faisant partie de cette région le territoire situé au delà de la petite rivière d'Hyrôme dont le vallon a tant de caractère pittoresque, depuis Chemillé jusqu'au Layon. Cette zone, rattachée au Saumurois, n'a cependant aucun des aspects de celui-ci. Comme les Mauges, elle est coupée de haies, creusée de vallons rocheux; comme elles aussi elle a vu des scènes de la « grande guerre ». Vihiers, son principal centre, fut le théâtre d'une des batailles les plus sanglantes entre Bleus et Blancs.

Jadis de difficile accès, la contrée est depuis peu parcourue par une des lignes du réseau de l'Anjou, reliant Cholet à Saumur par Doué-la-Fontaine. La voie étroite, les rampes, les courbes à faible rayon ne permettent pas une vitesse de

---

(1) Sur Vallet et son vignoble, voir la 5e série du *Voyage en France* (4e édition refondue).

trains bien grande, mais les campagnes n'en ont pas moins désormais des relations commodes avec les villes où s'exerce leur commerce : Cholet et Angers. Les bourgs sont rares; des arrêts nombreux établis à des croisements de route permettent aux habitants des hameaux et des métairies d'échapper à l'isolement de jadis.

Le chemin de fer se tient loin de la grande route de Saumur; il frôle la lisière de grands bois dont les parties orientales portent les noms de Vezins et de Maulévrier. Des champs enclos de grandes haies sur talus et dans lesquels on cultive céréales et choux se suivent, luxuriants, mais monotones par leur aspect toujours semblable. Rien n'attire l'attention, cependant les sites évoquent des souvenirs. Près de Nuaillé est le champ tragique où La Rochejacquelein fut tué par un grenadier. Plus loin, Vezins garde de vagues traces des défenses médiévales qui servirent d'appui aux deux partis. Aux abords de Coron sont les ruines considérables d'un château et d'une enceinte : la Roche des Aubiers, qui furent incendiés pendant ces luttes ouvertes. Presque tous les châteaux de la contrée ont subi le même sort. Le territoire, découpé par des vallons profonds et sauvages, se prêtait bien à cette guerre de partisans.

Un château cependant a échappé à l'incendie qui dévora la plupart des demeures seigneuriales et des bourgs : le Coudray-Montbault, œuvre charmante greffée par la Renaissance sur une forteresse romane, près d'une église dont les ruines sont admirables encore avec leur ornementation restée intacte et un saint-sépulcre mutilé. Ce beau site domine le val profond, sinueux, parfois hérissé de rochers où coule le ruisseau du Lys.

Ce cours d'eau creuse profondément son sillon au pied du promontoire que couronne superbement la petite ville de Vihiers, jadis cité forte, mais n'ayant gardé que d'insignifiants débris de son enceinte. Fréquemment détruite au cours de nos dissensions, elle a subi un dernier désastre en 1793. Le château disparut alors, laissant quelques vestiges intéressants. Ce doit être un fort vieux centre, à en juger par la motte féodale et les tombelles qui l'entourent. L'une d'elles, la *grosse motte,* voisine de la gare, passait autrefois pour avoir été construite par les fées; de là son autre nom de Motte-aux-Fées.

Vihiers avec sa haute église moderne aux hardis contreforts, à la puissante flèche de pierre et ses maisons grises couvertes d'ardoise,

offre un pittoresque tableau et paraît autrement considérable qu'elle ne l'est en réalité.

Vers l'est, le centre d'attraction est Doué-la-Fontaine. La route créée dans un but stratégique se dirige droit sur la ville en ne traversant qu'un village, Concourson. Le chemin de fer s'incline au sud pour aller desservir la vallée du Layon en se tenant loin au-dessus de la rivière. Celle-ci, soutenue par des barrages, prend en amont des retenues l'aspect d'un fleuve endormi. Un de ces étangs reflète le village de Passavant et les ruines d'un château. Tout autour le pays est fort accidenté, des vaux profonds, aux brusques détours, creusent le plateau autour de la forêt de Brignon, étendue jusqu'aux confins des Deux-Sèvres. De l'autre côté de la forêt, vers l'est, se déroule une plaine fortement ondulée, en partie couverte de vignes, au milieu de laquelle se montre Puy-Notre-Dame, largement groupé autour de sa vaste et belle église.

Le Layon, échappé de l'étang de Passavant, descend par une vallée de plus en plus élargie comme pour aller arroser Doué-la-Fontaine; mais, aux Verchers, il se replie brusquement au nord-ouest; le chemin de fer le franchit sur ce point et, par un grand coude, suivi d'un étrange

repli, va desservir la gare de Doué. L'aspect du sol a changé, le terrain primitif a fait place au calcaire; c'est à travers cette formation géologique que cette voie se poursuit vers Saumur, entre les vignes et des plantations d'arbres fruitiers où l'amandier domine.

Entre Beaupréau et Cholet, le chemin de fer de l'Anjou remonte d'abord un val de prairies profond, ouvert entre des pentes couvertes de champs de choux et de céréales. Un ruisseau rapide, étroit, sans cesse replié, bordé d'aulnes, égaie cette fissure tranquille. Plus haut, c'est le plateau cultivé : des choux, des céréales, des céréales et des choux, tel est le tableau offert par cette partie des Mauges que semblent commander l'église et la chapelle de Saint-Macaire.

XXIX

L'ELDORADO DES MAUGES

La gorge de l'Èvre. — Le Fief-Sauvin. — Le château de la Bellière. — Mines d'or. — Découverte de l'or. — Création des usines. — L'extraction du quartz aurifère. — Le broyage du minerai. — Extraction de l'or. — L'industrie aurifère en France. — Montrevault. — Le grand choc de Chaudron. — En descendant l'Èvre. — La Chapelle-Saint-Florent. — Saint-Florent-le-Vieil.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Cholet N.-E., N.-O.; Ancenis S.-E.)

Saint-Florent-le-Vieil. Avril.

Au-dessous de Beaupréau, jusqu'à Montrevault, l'Èvre décrit ses plus grands méandres, non moins capricieux et nombreux qu'en amont. Sauf de rares moulins, on ne trouve pas d'habitations dans cette gorge tourmentée, les ponts même sont peu nombreux; une seule route descend au fond du val et franchit la rivière; elle relie Beaupréau au Fief-Sauvin, qui fut peut-être la capitale antique de la contrée; des archéologues y voient le poste romain de *Segora*. Un peulven, les vestiges très nets d'un oppidum

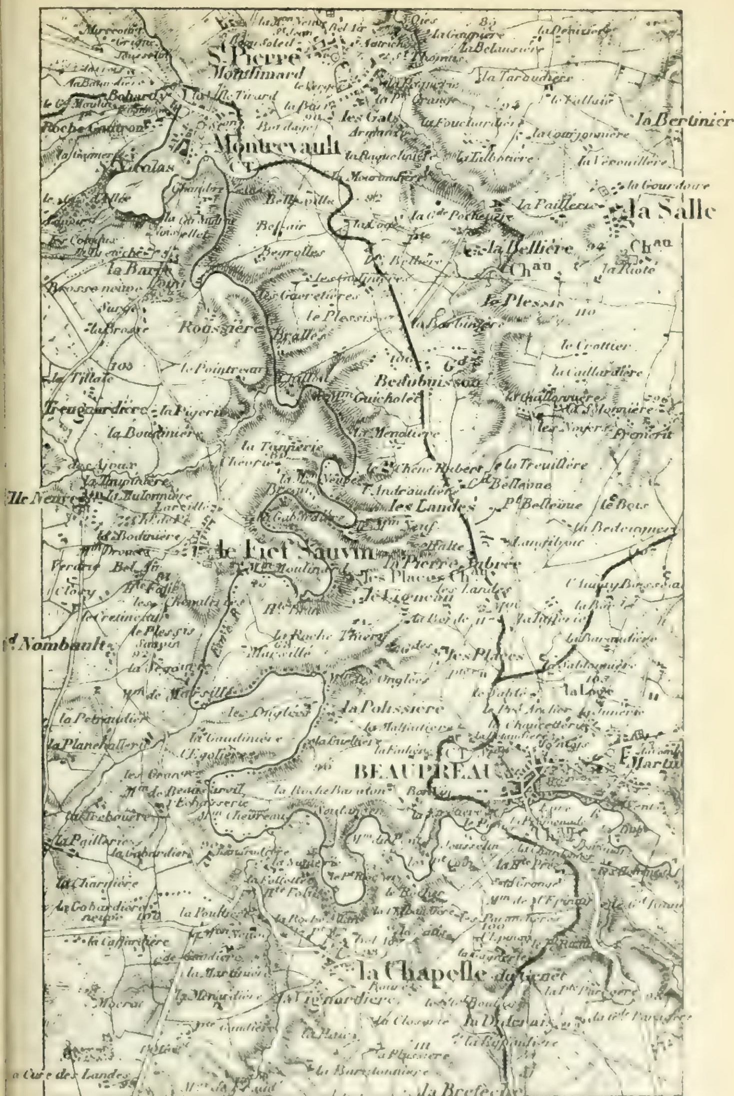
gaulois, renforcé par des murailles romaines, occupent l'intérieur d'une des boucles de l'Èvre. Toute la contrée est couverte de monuments mégalithiques : peulvens, cromlechs, dolmens.

La route de Cholet à Beaupréau se tient loin et au-dessus de la gorge, sur un plateau ondulé où, longtemps, les rails empruntent l'accotement. La voie ferrée abandonne la chaussée, près du parc de la Bellière qui entoure un château dont le nom est devenu soudain célèbre, en s'appliquant à des mines d'or découvertes peu après que l'exploitation des mines de la Lucette (1) eut révélé que le sous-sol de notre pays recèle des métaux précieux.

Nous ne sommes peut-être qu'à l'aurore d'une industrie puissante, car des recherches aux environs de Montrevault permettent de supposer que le filon aurifère s'étend fort loin. J'ai aperçu non loin du Fief-Sauvin, près du hameau de Chêne-Hubert, les chevalements d'un puits de sondage et les jets de vapeur d'une machine.

Le résultat de ces recherches est le secret de l'avenir. Le présent est superbe déjà. Un centre minier en plein développement existe non loin

(1) Sur les mines de la Lucette (Mayenne), voir la 2e série du *Voyage en France*, 3e édition entièrement refondue.



St Pierre
Montlimard
Montrevault
la Bertinier
la Salle
la Bellière
le Plessis
Roussière
Bedubuisson
le Fief Sauvin
les Landes
les Places
BEAUPREAU
la Poitissière
la Chapelle
la Tarouder
la Foucharderie
la Treuillère
la Brosse
la Tillaie
la Bourdinière
la Tannerie
la Loge
la Bretèche

de Montrevault, à Saint-Pierre-Montlimart. C'est au dessous de ce village, dans une dépendance de la Bellière, que l'or a été reconnu.

Le pays eut des mines jadis. Même le nom des Mauges vient de leur richesse métallique. Ce fut le *pagus metallicus,* dont une déformation de langage fit le *pagus Medalgicus* qui se contracta en Mauges. La tradition conservait le souvenir de la production minière. On savait vaguement que Saint-Pierre-Montlimart avait été le siège d'une extraction active, du plomb argentifère, disait-on.

Le hasard, si l'on peut appeler hasard une remarque faite par un géologue, révéla tout à coup le site d'une exploitation antique. En 1895, M. Blavier, l'éminent ingénieur des ardoisières d'Angers, propriétaire de la Bellière, faisait visiter son domaine à l'un de ses amis, M. Burthe, et lui signalait des buttes couvertes d'arbustes et séparées par des fosses profondes. M. Burthe fut frappé par la similitude d'aspect de ces amas avec ceux qui ont amené la découverte des mines antiques de la Villeder, en Morbihan (1), et leur réouverture récente. La Villeder produit de l'étain; c'est, croit-on, un des

(1) Voir 5e série du *Voyage en France,* chapitre XVI.

gisements qu'exploitaient les Phéniciens sous le nom de Cassitérides. Le géologue crut que les amas de la Bellière étaient un autre témoin de ces mines des vieux âges; il recueillit quelques pierres, parmi les broussailles, et les soumit à l'analyse. Il n'y avait pas d'étain, mais du mispickel, c'est-à-dire de l'or amalgamé avec du sulfure d'arsenic.

Les décombres entassés dans les broussailles de Saint-Pierre-Montlimart n'étaient évidemment pas l'indice d'une exploitation phénicienne; par contre, la présence de l'or révélait le travail des Romains qui tirèrent l'or, pendant si longtemps et en abondance, du sol de la Gaule. La nature du minerai démontre que les maîtres du monde avaient des procédés déjà scientifiques pour l'extraction du précieux métal, car le traitement du quartz des Mauges comporte un travail industriel très compliqué et des connaissances chimiques étendues. Or, les décombres provenant des mines romaines démontrent que l'extraction de l'or était presque parfaite.

M. Burthe rendit compte de sa découverte dans les *Annales des Mines* de 1905, il établit que le minerai de Saint-Pierre-Montlimart offrait tous les caractères extérieurs des minerais arsenicaux aurifères exploités aux États-Unis

et en Australie; « leur ressemblance avec les minerais du Cantal est frappante », ajoutait-il. Les essais effectués à l'École des mines et dans des laboratoires particuliers donnèrent à la tonne de 5 à 310 grammes d'or.

La découverte resta dans le domaine de la pure science géologique; elle ne suscita qu'un peu de curiosité parmi les savants, on ne croyait pas que l'or du mispickel pût être extrait d'une façon industrielle, parce qu'il passait pour ne pouvoir s'amalgamer avec le mercure.

Mais, bientôt, la mise en valeur des minerais de la Lucette, d'où l'on retira l'or après une période consacrée à l'extraction de l'antimoine, attira l'attention des ingénieurs; des Lyonnais, qui avaient appris la découverte de M. Burthe, vinrent dans les Mauges et, à leur tour, constatèrent la présence de l'or. Le fils de M. Blavier se décida alors à tenter un sondage et trouva, à 30 mètres de profondeur, un filon qui paraissait de toute évidence avoir été exploité.

M. Blavier fit part de sa découverte au baron Léonino qui venait d'organiser l'exploitation de l'or à la Lucette; celui-ci amena un de ses collaborateurs, M. l'ingénieur Jules Strap; ils entreprirent en commun un nouveau sondage, qui confirma les premiers résultats. Le doute n'é-

tant plus permis, une société fut constituée, en avril 1905. On voit combien est récente la création des usines.

Ce bref historique de la découverte de l'or est résumé d'après un article publié, en 1908, par l'*Illustration*, et que la Direction des mines m'a communiqué, lorsqu'elle a bien voulu m'autoriser à parcourir la Bellière. Dans ma visite, j'ai suivi d'ailleurs le même itinéraire que le correspondant du grand journal illustré.

Le village de Saint-Pierre-Montlimart, qui deviendra, sans doute, une ville, par suite de la construction de nombreux logis pour les ouvriers des mines et usines, occupe le point culminant d'un étroit plateau entre l'Èvre et l'un de ses affluents, la Bellière, qui s'est tracé un val étroit et profond au cœur des Mauges. Dans une large combe descendant à ce dernier cours d'eau était le château de Chantocé, qui aurait appartenu à Gilles de Retz (*Barbe-Bleue*). C'est là que furent reconnus les déblais des mines romaines.

Le puits Emmanuel, par lequel a commencé l'extraction moderne, se trouve au sommet de ce pli; trois autres ont été creusés depuis lors; l'exploitation attaque le filon à trois niveaux différents, 30, 50 et 80 mètres. Le puits Emma-

nuel atteint le principal filon, où l'on a reconnu jusqu'ici l'existence de un million de tonnes de minerai, ce qui donnerait 16.000 kilos d'or. Or, 16.000 kilos, cela représente 55 millions de francs.

Mais ces millions ne sont obtenus qu'au prix d'un travail énorme, l'extraction du minerai de quartz représente une faible partie de ce labeur. Les recherches dans le filon se font à l'aide de galeries qui ont souvent recoupé les travaux des Romains. La roche est amenée au jour sur des wagonnets qui sont réunis en trains conduits par un cheval à l'usine, où le minerai sera d'abord broyé, puis traité.

Cette usine, fort vaste, produit une vive impression sur le voyageur venant de Beaupreau par le chemin de fer et qui, après la traversée des champs de choux et de céréales au sein d'une campagne extraordinairement placide et agreste, voit tout à coup les cheminées fumantes, les immenses constructions, les châteaux d'eau. Peu d'animation, même lorsqu'on approche de la manufacture; la vapeur et l'électricité ont permis de réduire le personnel au strict nécessaire, la manipulation de milliers de tonnes de minerai se fait presque entièrement d'une façon automatique.

Le minerai arrivé de la mine est culbuté sur des concasseurs qui réduisent d'énormes blocs à la dimension de pierrailles, deux ou trois fois grosses comme des éléments de macadam. En sortant de cette machine, les débris sont amenés sur un tapis roulant s'élevant avec lenteur dans une galerie où des ouvriers, parvenus à une grande dextérité, enlèvent toutes les parties stériles, généralement des morceaux de schiste qui n'ont pas la moindre trace d'or. Au sommet de sa course, le tapis roulant verse sa charge dans des moulins où des pilons en acier au nickel broient le quartz et le réduisent en poudre ténue. L'effort demandé aux pilons est formidable; cent fois à la minute, ils retombent de leur poids de 500 kilos sur le quartz reposant sur des dés d'acier. Si violent est le choc, que sabots et dés ne tardent pas à être déformés, puis usés.

J'ai la malechance de visiter l'usine un jour où les pilons sont en sommeil, à cause d'une petite réparation aux moteurs. Quand ces quarante pilons fonctionnent à la fois, le bruit est effroyable, me dit-on.

Le quartz réduit en poudre est entraîné par un courant d'eau sur un tamis d'une extrême finesse, à travers les mailles duquel — 144 au centimètre carré — ne passent que les parti-

cules les plus ténues. L'eau ainsi chargée est amenée sur des plans inclinés en cuivre recouvert d'une couche de mercure, ce sont les tables d'amalgamations. Au passage, ce torrent boueux abandonne les molécules d'or, tandis que le quartz appauvri est entraîné et va se déposer à l'état de sables ou de boue dans des réservoirs où il se repose lentement par décantation. Nous reverrons ces masses terreuses.

Au bout de quelques heures, quatre ou cinq, le mercure des tables d'amalgamation est assez chargé d'or pour que l'on puisse recueillir celui-ci, mais il est invisible encore. Sur les tables où ne coule plus l'eau chargée de quartz, on racle la couche de mercure et l'on obtient un amalgame qu'il faut triturer dans un mortier. Le produit de la trituration est pressé pour que le mercure en excès soit chassé; on forme ainsi une galette ronde et mince, de la dimension d'un godet à dessin, de taille moyenne. Les galettes sont réunies; quand un poids de 30 kilos est obtenu par l'ensemble, on soumet le tout à la distillation. Le mercure se résout en vapeur qui se condense et le métal est ainsi récupéré. L'or reste en liberté. L'amalgame renferme environ un tiers d'or fin.

Mais ce n'est que la moitié de l'or contenu

dans le minerai, les boues et les sables entraînent l'autre partie avec eux dans les immenses réservoirs où ils se déposent par décantation. Boues et sables sont ensuite conduits dans des cuves pouvant en recevoir chacune 100 mètres cubes, les matières sont arrosées de cyanure de potassium qui les traverse et se charge d'or au passage. Le cyanure aurifère est ensuite dirigé sur des copeaux de zinc. L'or se dépose sur ces copeaux; ceux-ci sont traités par l'acide sulfurique; le métal précieux étant inattaquable par les acides se dépose en une matière noire, le *sluices* d'or, que l'on fond avec l'or recueilli par l'amalgame.

La production de la Bellière est d'environ 3 kilos et demi d'or par jour. En 1909, on a envoyé aux ateliers d'affinage de Paris 907 kilos d'or. En outre, 132 kilos d'argent ont été obtenus. Comparativement à d'autres mines fameuses, la Bellière est riche, car la proportion d'or est de 16 grammes à la tonne, alors que le Transvaal donne de 11 à 12 grammes. Malgré la perfection des moyens industriels, 11 % de l'or contenu dans la roche ne peuvent être retirés.

Le gîte aurifère de la Bellière nécessite plus de 800 ouvriers pour l'extraction ou le traitement du minerai. 1.800 chevaux-vapeur fournissent

la force motrice aux dynamos pour les machines et l'éclairage. C'est donc un centre industriel considérable qui est né dans les Mauges, son développement rapide est à prévoir. D'autres richesses métalliques sont soupçonnées.

L'aspect du pays en est bien modifié: non seulement les constructions des usines ont embrumé le paysage, mais encore des collines de sable, de véritables dunes, emplissent le val de la Bellière. Ce sont les résidus qui ont été soumis à la cyanuration. Cette arène blanche que l'on est obligée de dresser en buttes coniques, sans cesse croissant en hauteur, car on ne peut trouver de terrain pour déposer les résidus, ressemble fort aux sables de Fontainebleau qui donnent lieu à un commerce si considérable avec l'étranger, notamment la Belgique et l'Allemagne (1). Mais jusqu'ici, l'industrie n'a pu en tirer parti et le val de la Bellière évoque l'idée des collines de sable qui mettent des taches stériles dans les futaies de Chantilly et d'Hallatte.

Je me suis un peu étendu sur ces mines, parce qu'elles sont de découverte récente et permettent de supposer que notre pays redeviendra ce

---

(1) Voir 44e série du *Voyage en France*, chapitre III.

qu'il était à l'époque romaine, un grand producteur d'or. Certes, il ne faut pas compter que ces richesses donneront lieu à des fortunes aussi soudaines et aussi rapides que les placers de Californie et d'Australie; le traitement du quartz nécessite de grands capitaux et des installations coûteuses. Un kilo d'or exige la mise en œuvre de 65.000 kilos de quartz; on a vu quel travail est nécessaire pour amener le métal à l'état de lingot.

La découverte du mispickel aurifère des Mauges, suivant de si près la connaissance de l'or à la Lucette, a déterminé des recherches dans toute la zone, si vaste, des formations granitiques. Dès maintenant, on annonce la mise en valeur de nombreuses mines en Limousin et d'autres parties du massif central.

Les établissements de Saint-Pierre-Montlimart, d'un caractère si moderne, n'empêchent pas le pays de garder le souvenir des luttes vendéennes. Partout, ici, des combats eurent lieu. Au nord-est, entre Chaudron et Batz, eut lieu le *grand choc de Chaudron*, combat qui fit perdre aux Bleus l'avantage acquis en de précédentes rencontres.

Dans cette partie de la vallée de l'Èvre, le centre le plus considérable est la minuscule ville

de Montrevault, commune de 800 âmes à peine, mais la presque totalité de cette population est réunie dans le centre même. Montrevault occupe le sommet d'une étroite arête à demi entourée par les eaux de la rivière sombre, contenue par un barrage. Les façades d'un toit grisâtre, aux encadrements de brique, les toits fauves, l'église portée sur de puissants murs de soutènement, quelques moulins à vent dressés sur de fraîches collines, constituent un charmant décor, dont la beauté a été accrue par le haut viaduc du chemin de fer. La ville regarde vers l'est et le midi ; le côte opposé de la péninsule est revêtu de vignes et de jardins.

Le château de Montrevault, le *Mons Rebellis, mont rebelle* ou Mont Revêche, bâti par Foulques Nerra, n'a plus que de pauvres ruines, ou, plutôt, il comprend à peine la motte féodale qu'il surmontait. Cette déformation du nom latin en Montrevault n'est pas plus singulière que celle de Mauges venu de *pagus Medalgicus.*

Au delà de Montrevault, le chemin de fer de l'Anjou et la route abandonnent l'Èvre et se dirigent droit à l'ouest, où Nantes est le centre d'attraction. Ces voies traversent de vastes cultures au milieu desquelles les vignes sont de plus en plus nombreuses, à mesure que l'on approche

de la Loire-Inférieure, c'est-à-dire de la Bretagne. La limite des deux provinces est formée par la Divatte, petite rivière coulant au fond d'un val qui est plutôt un ravin. A deux lieues au delà, voici la première ville bretonne, Le Loroux-Bottereau (1).

Les Mauges vont finir à la Loire, près de Saint-Florent-le-Vieil, autre centre fameux dans les fastes de la guerre de Vendée, d'où partit le signal de l'insurrection. Montrevault et Saint-Pierre-Montlimart sont reliés à cette petite ville par plusieurs chemins dont le plus important est une large chaussée, longtemps route stratégique conduisant à Beaupréau et à Cholet. Celle-ci est traversée, au-dessous de Saint-Pierre, par la route de Chalonnes à Nantes. Les deux voies se croisent non loin d'un châtaignier centenaire énorme, que la piété populaire a transformé en oratoire dédié à saint Joseph. Une effigie du saint est placée à la fourche principale de l'arbre : des ex-voto sont cloués au tronc, tout autour des blocs de granit disposés en cercle simulent un cromlech.

La chaussée de Saint-Florent, que borde

(1) Voir 5e série (3e édition) du *Voyage en France*.

l'arbre vénéré, forme la rue principale de Saint-Pierre et se dirige droit au nord, en franchissant le ruisseau profondément encaissé de la Bellière. Elle parcourt ensuite un plateau très ondulé en passant non loin de Botz, mais ne dessert directement aucun village et ne traverse que de rares hameaux.

A l'ouest, les chemins sont moins solitaires. Saint-Remy-en-Mauges, la Boissière, la Chapelle-Saint-Florent jalonnent les hauteurs de la rive gauche qui viennent parfois tomber à pic sur l'Èvre, décrivant de brusques et capricieux contours. La raideur des pentes, les teintes métalliques de la roche bronzée de lichens et de mousse, fleurie de bruyère et de genêts, donnent à certains promontoires allure de grand paysage.

Pays bien cultivé, au climat doux, révélé au passage par la végétation des jardinets où l'on voit parfois des camélias en pleine terre, couverts, en février et mars, de fleurs éblouissantes. Ces beaux arbustes contrastent avec les choux prosaïques qui couvrent les champs. A l'approche du printemps, les choux ont été coupés, il ne reste que de hautes tiges nues dont l'arrachage à la main demande quelque effort; on a imaginé une forte pince qui permet d'arracher

facilement le trognon et la motte. Ces tiges ligneuses sont séchées pour être brûlées, c'est le combustible usuel pendant une grande partie de l'année.

La vallée de l'Èvre devient moins profonde, aux approches de la Loire que la pittoresque rivière des Mauges atteint au Marillais, non loin de Saint-Florent-le-Vieil, fièrement dressé sur son roc verdoyant entaillé en falaise.

XXX

SUR LA LOIRE D'ANGERS A NANTES

En vapeur sur la Maine et la Loire. — Bouchemaine. — La navigation de la Maine et de ses affluents. — La coulée de Serrant. — Chalonnes et ses mines. — Le Layon. — Toits rouges et toits noirs. — Les fours à chaux de Montjean. — Ingrandes. — Les îles. — Saint-Florent. — Ancenis. — Champtoceaux. — La Folie-Siffait. — Les rochers de Mauves.

(*Carte de l'Éat-major :* feuilles d'Angers S.-O., Ancenis S.-E., Nantes S.-O.)

A bord de l'*Abeille.* Juillet.

L'*Abeille* est un des bateaux à vapeur faisant le service entre Angers et Nantes. Voie peu connue du touriste qui se rend en Bretagne, malgré la beauté des rives de la Loire (1).

L'embarcadère, à Angers, est au pied du vieux château, dont les tours noires et massives donnent un si curieux aspect à cette partie de la ville. Quelques tours d'hélice et la capitale de

(1) La situation de la Loire a arrêté les services réguliers sur le fleuve depuis que la première édition de notre 2e série a paru. Nous reproduisons cependant ce chapitre qui est la suite naturelle de ceux consacrés au bassin de la Maine.

l'Anjou a disparu. Le vapeur descend la Maine, large et nonchalante, bordée de prairies inondées où les renoncules d'eau mettent un tapis de neige. Les collines se rapprochent; entre deux grands rochers schisteux aux formes tourmentées la Maine s'étale. A gauche, sur le roc, un vieux couvent dresse ses constructions dominées par une haute tour. Le site est charmant: s'il avait le ciel d'Italie, on pourrait croire à quelque villa des lacs alpins. Au delà, sur la rive gauche, recommence la prairie; à droite, les rochers continuent à border la rivière. Vers Bouchemaine, après le pont du chemin de fer, une étroite bande de terrains s'étend entre les collines et le fleuve. A la Pointe, l'horizon s'entr'ouvre tout à coup, la Maine atteint la vaste nappe d'eau de la Loire. Le petit village de la Pointe, groupe de gracieuses villas et baigne ses terrasses dans l'eau du fleuve, de grandes barques aux voiles quadrangulaires se pressent pour remonter la Loire ou pénétrer dans la Maine. Mais celle-ci est plus animée que le fleuve.

Ce n'est pas seulement parce que le voisinage d'Angers attire le trafic, c'est aussi parce que la Maine est le centre d'un des réseaux navigables les plus complets et les mieux disposés de France, puisque quatre cours d'eau portant ba-

teaux viennent se réunir au-dessus d'Angers. La Mayenne, à qui l'Oudon porte le trafic de la région agricole de Segré, se joint à la Sarthe où le Loir vient se jeter. Pour qui a vu la Loire si déserte en amont de Saumur, le mouvement commercial paraît considérable. Ainsi la Mayenne est fréquentée par plus de 1.000 bateaux à la remonte et autant à la descente, avec un trafic de 60.000 tonnes; l'Oudon est fréquenté par 185 bateaux dans chaque sens et transporte 15.000 tonnes. La Sarthe a apporté 75.000 tonnes et le Loir plus de 13.000. Ce dernier cours d'eau, le plus long, celui qui semblerait appelé à jouer un rôle économique capital, est malheureusement mal aménagé : il n'y a que des portes marinières, de Château-du-Loir au confluent ; au-dessus de cette ville, il n'y a aucune porte ou écluse (1).

Tel qu'il est, ce réseau navigable est encore important, mais il n'aboutit nulle part pendant six mois de l'année. La Loire avec ses maigres, ses seuils, ses bancs de sable, est d'une naviga-

(1) En 1908, mouvement total des rivières : Maine, 3.905 bateaux, 163.197 tonnes; Mayenne entre Château-Gontier et le confluent de l'Oudon, 726 bateaux, 51.317 tonnes; entre l'Oudon et le confluent de la Sarthe, 1.185 bateaux, 70.899 tonnes; Oudon, 263 bateaux, 17.694 tonnes: Sarthe, 43.917 tonnes; Loire, 3.390 tonnes.

tion trop intermittente. Malgré ses grands éléments de trafic, malgré les autres cours d'eau navigables : Dive, Thouet, Authion, Layon (1), qui complètent admirablement le beau réseau de la Maine, le fleuve est comme un cul-de-sac où les bateaux ne peuvent plus naviguer pendant de longs mois. Et cependant, d'Angers à Nantes, il y a encore un mouvement de 120.000 tonnes. Il sera quintuplé quand, les travaux d'amélioration étant achevés, on pourra compter sur la régularité du service entre la Pointe et Montjean (2).

Au delà de la Pointe, nous sommes en Loire. A gauche, une immense île basse, couverte de cultures magnifiques et semée de hameaux ; à droite, des collines rocheuses se dressant en falaises au-dessus du fleuve. Il en est de bien curieux, parmi ces rochers : ainsi un obélisque isolé, au bord de l'eau, comme détaché du coteau par une épée de géant.

Voici, au delà des roches, des vignes entretenues avec un soin extrême ; tous les environs,

(1) Mouvement en 1907 : Authion, 32 bateaux, 1.920 tonnes de marchandises ; Layon, 17 bateaux, 1.196 tonnes ; Dive canalisée, 92 bateaux, 9.272 tonnes.

(2) En 1905, de la Maine à Nantes, 1.711 bateaux, 130.064 tonnes

de Savennières à la Possonnière, sont ainsi plantés. Ce sont les plus grands crus d'Anjou. Des Angevins me montrent avec orgueil la *coulée de Serrant*. C'est, pour eux, ce que sont Château-Yquem ou Château-Margaux pour les Bordelais, ou le clos Vougeot pour les Bourguignons. La *coulée* donne des vins complets tous les huit ou dix ans. Il leur faut des conditions climatériques exceptionnelles pour développer tout leur bouquet.

Le bateau descend à travers un archipel d'îles et d'îlots, cultivés comme des jardins, remplis de hameaux et même de gros villages. Quelques-uns des bras ont gardé toute l'impétuosité du fleuve, d'autres semblent des étangs endormis; ce sont les *boires*, bras morts semblables aux *lônes* qui accompagnent la Saône et le Rhône.

Le fleuve réunit tous ces rameaux épars pour passer sous le pont du chemin de fer de Cholet, puis entre dans un nouveau dédale d'îles, long de trois lieues. Au pied des collines de la rive gauche, un autre bras, le Louet, s'élargit et devient grosse rivière. Entre le Louet et la Loire, dans une grande île couverte de prairies, on aperçoit, non sans étonnement, les hautes constructions de mines de charbon. L'une, à peine distincte entre les arbres, est le puits de la

Prée, un des plus profonds que l'on connaisse, puisqu'il atteint 650 mètres; un accident en a fait abandonner l'exploitation. Au bord même du bras de Loire qui va passer à Chalonnes, est le puits du Désert, le seul qui reste en exploitation et le centre le plus considérable des charbonnages de l'Anjou. Il avait encore donné 150.000 tonnes en 1888. Les autres mines sont ou épuisées ou insignifiantes. Montjean a donné 10.000 tonnes; Layon-et-Loire, 4.346; Saint-Lambert-du-Lattay, 3.115 (1). Le prix de ce charbon, anthracite d'assez bonne qualité, oscille entre 12 et 15 francs la tonne. La concurrence du charbon anglais et la diminution de l'emploi de la chaux ont restreint le marché. Le Désert a pu se maintenir en fabriquant des briquettes avec ses menus charbons. Ces briquettes, faites à la mine même, trouvent un débouché assuré.

Au delà du Désert, le bras gauche de la Loire reçoit le Louet et le Layon. Celui-ci est une de nos plus anciennes rivières canalisées, mais le chemin de fer de Montreuil-Bellay lui a enlevé tout trafic; on demande son déclassement. Cette mesure, réclamée avec ardeur par les riverains,

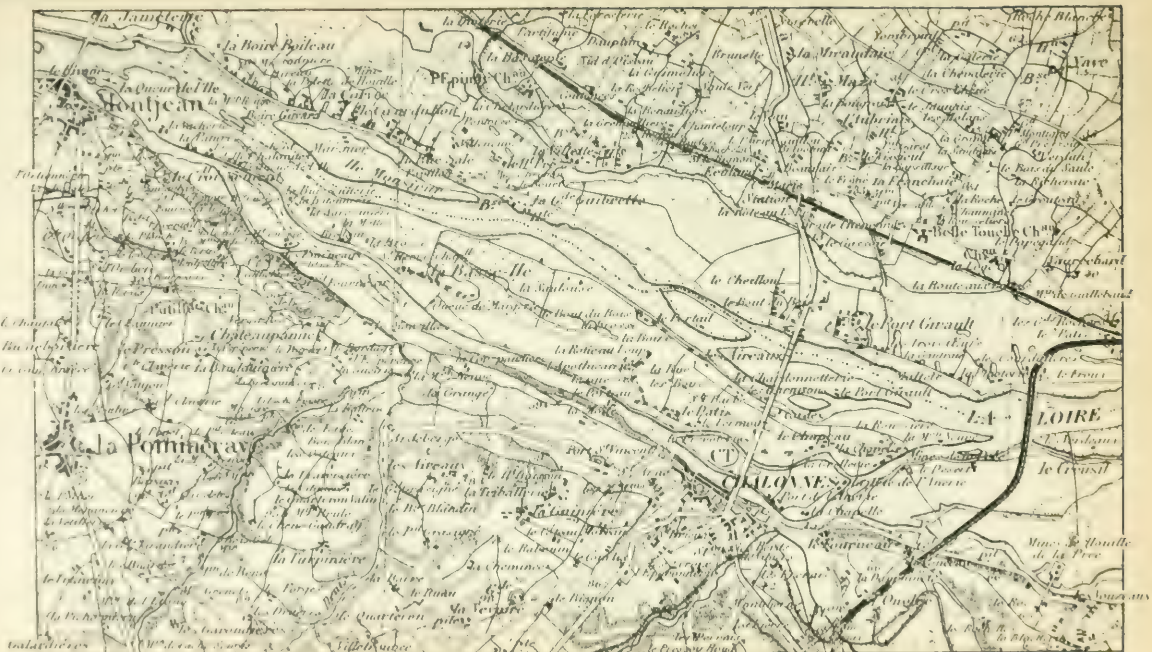
(1) La production [illegible], le chiffre total s'est élevé à 10.125 tonnes.

se heurte à une difficulté administrative : les riverains qui ont planté des arbres sur les bords d'un cours d'eau censé navigable, dont l'État ne se souciait guère, veulent les arbres. L'État les revendique pour lui. Tel est le gros démêlé qui tient en suspens une affaire importante. On pourrait croire qu'il s'agit d'une somme énorme. Eh bien ! les calculs les plus bienveillants évaluent à 6.000 francs le prix des arbres litigieux ! En attendant, le Layon n'est plus entretenu, ne sert plus à la navigation que pendant 5 ou 6 kilomètres, mais il n'en est pas moins classé comme navigable et impose toujours aux riverains les servitudes des voies de navigation (1).

A la jonction de tant de boires, de rivières et de bras de la Loire, Chalonnes a prospéré tant que la Loire est restée un grand chemin pour le commerce. Avec les voies ferrées, l'activité avait disparu en partie, puisque la gare est à deux kilomètres de la ville. Le bateau à vapeur lui-même ne pouvait toucher à Chalonnes que pendant les hautes eaux. Le reste de l'année, il passait loin de là, dans le grand bras de la Loire. La création des épis a permis de rétablir le chenal navigable devant les quais.

---

(1) Le déclassement a été prononcé en amont de Chaudefonds.


Montjean
La Pommeray
CHALONNES
LOIRE
le Port Girault
Châteaupanne
la Basse-Ile
Belle Touche Ch.au
Station
la Jamelerie
la Boire Boileau
le Cheillon
la Tarpinière
le Fourneau
le Grand Ile
Ile Mouchet
Ile Mouche
la Gibaudière

Ici commencent, sur la rive gauche, les hauteurs qui plongent dans le fleuve. A l'extrémité de Chalonnes, des roches pittoresques, couvertes de maisons, et une vieille tour semblent barrer le passage. Le petit bras du fleuve longe cette falaise recouverte plus loin d'un taillis luxuriant, laissant parfois saillir les strates régulières de la roche. Au-dessus, les vignobles s'étendent.

Le paysage change tout à coup. Un vallon s'ouvre dans la falaise, bordé de collines gracieusement tourmentées, couvertes de hameaux et dominées par des moulins à vent. Ce charmant petit coin ne ressemble guère aux autres paysages de l'Anjou. Des toits plats, couverts de tuiles rouges, s'aperçoivent entre les arbres et lui donnent un caractère méridional. L'ardoise n'a pu supplanter la tuile, malgré le voisinage d'Angers. Dans tout l'arrondissement de Cholet, on rencontre de petites tuileries qui luttent avec avantage contre les schistes angevins. Le touriste ne saurait s'en plaindre, les toits rouges sont plus gais à l'œil que les hauts combles noirs.

Au pied de la colline apparaissent des fours à chaux, énormes édifices trapus et ventrus; quelques-uns, abandonnés et envahis par la végétation, présentent l'aspect de ruines féodales. Ceux qui travaillent encore ont, avec leurs taches

blanches et la fumée qui s'en échappe, fort maussade physionomie.

Mais, grâce à ces fours, la rivière s'anime, des bateaux sont amarrés au pied de chacun d'eux pour charger la chaux ; de grandes barques déploient leurs voiles, tandis que d'autres, leurs mâts abattus, descendent le courant.

Au loin apparait une forteresse imposante, plantée au bord du fleuve et reliée par de grands arceaux à des arcades de pierre accolées à la colline. Voilà un paysage comme on en voit sur la Meuse, à Namur ou à Dinant ! Mais, à mesure que l'on s'approche, la silhouette hardie de la forteresse se rapetisse, cela devient même assez laid. La citadelle est un groupe d'énormes fours à chaux, traitant la pierre de la falaise au moyen de l'anthracite du sous-sol.

Nous sommes à Montjean — ou *Montejean*, comme on dit en Anjou. Petite ville peuplée presque uniquement de mariniers, elle est réellement, pour quelque temps encore, à la tête de la navigation de la Loire. Montjean possède 150 bateaux qui transportent la chaux dans toute la Bretagne. Commerce très actif, grâce au canal de Nantes à Brest et à la nature granitique de la presqu'île armoricaine, privée de calcaire.

Au delà du petit port, les bras de la Loire se

réunissent en une seule masse d'eau qui a la largeur d'un fleuve d'Amérique. Montjean, dominé par une belle église ogivale aux contreforts hardis, se mire dans le flot. Sur l'autre rive, au delà d'une large plaine, un village se dresse sur un coteau où sont éparses des ruines grises couvertes de lierre; tours et remparts sont les seuls restes d'un château de Gille de Retz, la *Barbe-Bleue* de l'histoire.

Au loin, une ville blanche semble surgir de la vaste nappe du fleuve; un pont suspendu, si léger qu'on dirait un cordage grêle tendu sur des poteaux, réunit les deux rives. A mesure qu'on approche, la ville devient une modeste bourgade, aux maisons en terrasse sur la Loire : Ingrandes. Ici commence la zone d'influence de Nantes. Les voyageurs sont plus nombreux. Les paysannes qui embarquent portent le curieux bonnet angevin, plaqué sur le front, dont les ailes se relèvent sur le côté, semblable de tous points aux coiffures figurées sur les miniatures des manuscrits à la fin du Moyen Age. La rivière s'anime de plus en plus, de grands trains de bateaux descendent le courant. Ingrandes, que nous avons passé, surgit de nouveau : ses maisons blanches reposant sur leurs terrasses grises semblent ceintes de remparts.

L'*Abeille* abandonne encore une fois la branche maîtresse du fleuve pour entrer dans le labyrinthe des îles. Il y a dans ce cours de la Loire un rythme singulier : chaque groupe d'îles est suivi d'un chenal unique large et tranquille. Il y a peu de grandes îles isolées, elles sont toujours formées en archipel et séparées par de petits chenaux bordés de saules. Toutes ces îles sont des merveilles de culture, le sol y est entièrement remué à la houe ou à la bêche, on y voit rarement une charrue. Toutes semblent des bouquets de verdure surgissant des flots. On dirait autant de jardins anglais. Les saules et les osiers du rivage ont été repliés en arceaux et forment comme la bordure d'immenses corbeilles. Les maisons sont entourées de bosquets de peupliers et de saules, des rosiers de Bengale en couvrent la façade, des pots de giroflées, d'œillets et de linaires sont placés sur l'appui des fenêtres. Rien de gai comme ces archipels pendant une belle matinée de mai. En hiver, quand la terre est dépouillée, lorsque la Loire roule ses eaux jaunes, ce doit être lugubre.

Une haute tour surmontée d'un toit sphérique pointe au loin, dans les arbres, au sommet d'un mamelon couvert de toits rouges. Une belle terrasse domine le fleuve à l'extrémité, sur une

sorte de motte artificielle se dresse une colonne, coiffée de travers par un drapeau en zinc, semblable à ceux qu'affectionne la gendarmerie. Le drapeau est une malice des Bleus à l'adresse des Blancs, la colonne ayant été érigée en 1823, à l'occasion du séjour de la duchesse d'Angoulême qui passa en revue, à Saint-Florent, les Vendéens échappés à la défaite de Cholet, à la déroute du Mans et à l'écrasement de Savenay. Saint-Florent devait cette faveur à son attitude en 1793, puisque Cathelineau et Stofflet y donnèrent le signal de la guerre civile. Là, après sa défaite à Cholet, vint mourir Bonchamps, sauvant d'un mot les Bleus prisonniers; il repose dans un tombeau, chef-d'œuvre de David d'Angers.

A la base de la colline, sur l'étroite plage de sable, une longue file de pêcheurs à la traîne retirent leurs filets. La falaise, haute et verte, s'éloigne bientôt : le fleuve large et superbe coule entre des rives basses. Au loin, couvertes de grands arbres, une demi-douzaine d'îles s'allongent, entre lesquelles s'ouvrent des perspectives fuyantes. Les peupliers se penchent sur le flot, formant de solennelles avenues noyées dans une vapeur bleue. Il est peu de paysages fluviaux plus grandioses et vraiment beaux.

Voici l'île Briand, l'île Kerguelen, l'île Boire-Rousse, l'île aux Moines et l'île Lefèvre, au delà de laquelle surgit Ancenis. La cité est séparée du fleuve par une promenade de marronniers plantés symétriquement. Les arbres à fleurs blanches alternent avec les marronniers de Virginie aux beaux thyrses rouges. De la ville on voit peu de choses, des ruelles grises montantes, un coin de vieux remparts, un petit port où l'on s'est donné rendez-vous pour voir passer le bateau; les officiers de la garnison, les oisifs de la petite ville, les paysannes aux costumes voyants forment des groupes fort gais à l'œil. Le vapeur file rapidement pour entrer dans un nouveau groupe d'îles, terminé par un îlot allongé, l'île Neuve. Les collines se sont rapprochées, superbes d'allures, reliées par un grand pont métallique de treize travées. A gauche nous abordons Champtoceaux; le bourg, bâti sur un rocher de forme arrondie et couvert d'arbres, présente un des plus beaux tableaux de la Loire. Un pin parasol se détachant sur le ciel bleu évoque les paysages d'Italie. Au pied du coteau, sur le fleuve même, sont de curieuses ruines d'un château. Il en reste des débris de tours et deux arcades ogivales jetées sur le courant.

De l'autre côté, Oudon dresse son beau donjon

octogonal, surmonté d'une guette, qui a le tort d'avoir été restauré et de conserver les traces de cette restauration. Au grand soleil, les pierres blanches qui entourent les fenêtres donnent au fier édifice l'apparence d'une ruine factice. Les rochers sont plantés de conifères aux teintes sombres. Voici, dans les pins et les sapins, des remparts gris, percés de meurtrières s'étageant jusqu'au sommet du coteau, on dirait d'une forteresse de Vauban. Ce n'est qu'une amusette construite par un Nantais pour donner du travail aux ouvriers. Dans le pays, on appelle ce pastiche la *Folie-Siffait.* Folie si l'on veut, mais cette citadelle pour rire, reposant sur un rocher que le chemin de fer a troué, pour s'amuser aussi, par un tunnel de 60 pieds, est fort pittoresque. Quand le temps aura passé là-dessus, ébréchant les parapets, semant des pariétaires et autres plantes amies des ruines, plus d'un bourg rhénan pourra envier le fier aspect de la Folie-Siffait.

Le paysage s'agrandit encore. Si, au lieu d'être aux confins de la Bretagne et de l'Anjou, Oudon et Champtoceaux étaient en Allemagne ou en Suisse, la foule s'y presserait, car ce défilé est magnifique. Des roches, que le chemin de fer a perforées par de nombreux tunnels, se

dressent au-dessus de la rive droite. Un beau château Louis XIII en brique et pierre blanche. Clermont, couronne une des crêtes; en face, un autre château à tourelles se détache, blanc, contre une futaie d'un vert intense, c'est la Varenne. Celui-ci occupe le dernier coteau de la rive gauche qui, désormais, devient plate et monotone. A droite, au contraire, les rochers s'escarpent et, d'une grande hauteur, dominent le fleuve. Splendidement colorés, ces roces de Mauves ferment avec magnificence ces remarquables paysages. Maintenant la plaine monotone borde les deux rives. Déjà, à certains signes, aux berges vaseuses, on s'aperçoit que l'on est dans un estuaire. A mesure que l'*Abeille* descend sur le fleuve élargi, l'horizon grandit; sur le ciel se détachent les flèches et les tours de la métropole bretonne. Encore quelques tours de roue et nous accosterons au pied du château de Nantes (1).

---

(1) Depuis que ces pages ont été écrites, l'état de la Loire s'est aggravé de telle sorte que l'*Abeille* a dû interrompre son service. Mais un grand mouvement se fait pour rendre de nouveau la Loire navigable en toutes saisons, les promoteurs se sont souvent appuyés pour leur campagne sur les 1re et 2e séries du *Voyage en France*, quelques-uns ont présenté ce livre comme l'initiateur.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Pour faciliter les recherches, les noms des départements sont désignés par des lettres majuscules, les chapitres concernant un département sont indiqués par des chiffres romains.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France, régions naturelles et colonies sont en caractères gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries et les cultures sont désignées par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers, sont en caractères ordinaires.

Pour les départements, se référer au nom de chacun d'eux, à son ordre alphabétique.

A

B

D

E

F

G

N

O

P

Q

R



Extrait de la Carte de France au 1/600000 publiée par le Service Géographique de l'Armée

TABLE DES CARTES

TABLE DES MATIÈRES

I — La Loire d'Orléans a Chambord

II — Blois et la Sologne blésoise

III — De Blois a Chateaurenault

IV — En Vendômois

V — La Gastine de Ronsard

VI — Chaumont et Amboise

VII — Tours et sa banlieue

VIII — De Mettray a la Brenne

IX — Entre Cher et Indre (la Champeigne)

Pages

X — Le Plateau de Sainte-Maure

XI — Richelieu, Chinon et le Chinonais

XII — Le pays de Rabelais

XIII — De l'Indre aux Varennes

XIV — La Loire de Tours a Saumur

XV — De la vallée d'Anjou en Gatine

XVI — Les vaux du Loir et la Flèche

XVII — Sablé et Solesmes

XVIII — Navigation sur la Mayenne

Pages

XIX — Le pays segréen

XX — Angers

XXI — Les ardoisières d'Angers

XXII — Du Loir à la vallée d'Anjou

XXIII — Le Louet et le Layon

XXIV — Saumur

XXV — L'École de cavalerie de Saumur

XXVI — A travers le Saumurois

XXVII — De Cholet au Bocage vendéen

XXVIII — Les Mauges

XXIX — L'Eldorado des Mauges

XXX — Sur la Loire d'Angers a Nantes

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

VOYAGES A PRIX RÉDUITS

Sur les Lignes du Sud-Ouest

BAINS DE MER DE L'OCÉAN

Plages de Royan, La Tremblade, Le Chapus, Le Château-Quai (île d'Oléron), Marennes, Fourras, Châtelaillon, Angoulins-sur-Mer, La Rochelle-Pallice (île de Ré), La Rochelle-Ville, Les Sables-d'Olonne, Saint-Hilaire-de-Riez, Challans, Saint-Gilles-Croix-de-Vie, Les Moutiers, La Bernerie, Pornic, Saint-Père-en-Retz, Paimbœuf, etc., etc.

Billets de Bains de Mer, délivrés du jeudi précédant la fête des Rameaux au 31 octobre.

A) Billets d'aller et retour individuels, de 1re, 2e et 3e classes, valables 33 jours, non compris le jour du départ, avec faculté de prolongation de deux fois 30 jours, moyennant un supplément de 10 °/ₒ pour chaque prolongation.

B) Billets d'aller et retour individuels, de 1re, 2e et 3e classes, valables 5 jours, du vendredi de chaque semaine au mardi suivant ou de l'avant-veille au surlendemain d'un jour férié.

C) Billets d'aller et retour individuels de 2e et de 3e classe, valables un jour (le dimanche ou un jour férié) délivrés par les gares situées au sud de la Loire seulement.

Billets d'aller et retour de Famille à prix réduits POUR LES VACANCES

Billets de toutes classes, valables 33 jours, non compris le jour du départ, délivrés du jeudi précédant la fête des Rameaux au 1er octobre, aux familles d'au moins 3 personnes payant place entière et voyageant ensemble.

a) Au départ de Paris pour les gares du réseau de l'État (Lignes du Sud-Ouest) situées à 125 kilomètres de Paris, ou réciproquement.

b) Au départ de toutes les gares du réseau de l'État (Lignes du Sud-Ouest) (Paris excepté), pour les gares situées à 60 kilomètres au moins du point de départ.

VOYAGE CIRCULAIRE AU LITTORAL DE L'OCÉAN entre Bordeaux et Nantes

Billets individuels et de famille délivrés du jeudi précédant la fête des Rameaux au 31 octobre. Valables 33 jours, non compris le jour de la délivrance, avec faculté de prolongation, de 3 fois 20 jours, moyennant un supplément de 10 °/ₒ pour chaque prolongation.

Itinéraire : Bordeaux, Blaye, Royan, La Grève, Le Chapus, Fouras, La Rochelle-Ville, La Rochelle-Pallice, Les Sables-d'Olonne, Saint-Gilles-Croix-de-Vie, Pornic, Paimbœuf Nantes, Clisson, Cholet, Bressuire, Niort, Bordeaux ou inversement (faculté d'arrêt aux gares intermédiaires).

1° Billets individuels. — Prix : 1re classe, **60** fr. ; — 2e classe, **45** fr. ; — 3e classe, **30** fr.

2° Billets de famille : Prix ci-dessus réduits de **10** °/ₒ pour une famille de 3 personnes jusqu'à **25** °/ₒ pour un nombre de 6 personnes ou plus.

Billets spéciaux de parcours complémentaires pour rejoindre ou quitter l'itinéraire du voyage d'excursion.

Billets d'Excursion en TOURAINE, toute l'année

Billets valables 15 jours, avec faculté de prolongation de deux fois 15 jours moyennant un supplément de 10 °/ₒ pour chaque prolongation.

Itinéraire : Saumur, Montreuil-Bellay, Thouars, Loudun, Chinon, Azay-le-Rideau, Tours, Châteaurenault, Montoire-sur-le-Loir, Vendôme, Blois, Pont-de-Braye, Saumur (faculté d'arrêt aux gares intermédiaires).

Prix : 1re classe, **26** francs ; 2e classe, **20** francs : 3e classe, **13** francs.

Billets spéciaux de parcours complémentaires pour rejoindre ou quitter l'itinéraire du voyage d'excursion.

CARTES D'EXCURSION VALABLES 15 JOURS

Délivrées du jeudi précédant la fête des Rameaux au 31 octobre, par toutes les gares du réseau de l'État (Lignes du Sud-Ouest) :

Carte A. — Valable sur l'ensemble du réseau de l'État (Lignes du Sud-Ouest) :

1re classe, **135** francs ; 2e classe, **100** francs : 3e classe, **75** francs.

Carte B. — Valable sur toutes les lignes du réseau de l'Etat (Lignes du Sud-Ouest), situées au sud de la Loire :

1re classe, **100** francs ; 2e classe, **75** francs ; 3e classe, **50** francs.

Ces billets sont délivrés par les gares des lignes du Sud-Ouest seulement (exception faite pour les billets de 33 jours : « Bains de Mer de l'Océan et de la Manche », qui sont délivrés par toutes les gares du réseau).

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS
PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

VOYAGE EN FRANCE

ARDOUIN-DUMAZET

1917

Description complète de la France, en plus de 60 volumes, dont 58 consacrés à la Province et à l'Alsace-Lorraine sont parus ou sous presse, et les autres consacrés à Paris sont en préparation.

(Quatorze volumes décrivent les départements envahis.)

Volumes in-12 d'environ 400 pages, avec cartes et croquis.
Chaque volume, broché, **3** *fr.* **50.** — *Élégamment relié,* **4** *fr.*

Le succès permanent du **Voyage en France** imposait à l'auteur et aux éditeurs le devoir de tenir constamment à jour les volumes de la collection et, le cas échéant, de publier sur certaines régions des séries complémentaires.

C'est ce qu'a bien compris M. ARDOUIN-DUMAZET, écrivain consciencieux, chercheur infatigable, qui considère à juste titre, que la grande œuvre à laquelle il s'est voué, doit, pour conserver sa [illegible], être continuellement revue : il a donc tenu à reprendre successivement les premiers volumes et à les mettre en harmonie avec ceux parus subséquemment, dont la matière est plus détaillée.

Ces premiers volumes, en effet, étaient simplement la reproduction d'études publiées dans le journal le *Temps* et conçues sur un thème imposé par ce journal ; il s'agissait de faire un tableau de l'état économique du pays vers 1890. M. ARDOUIN-DUMAZET, rompant avec le moule habituel, tenta de faire avant tout œuvre littéraire ; il tissa en quelque sorte les notions économiques et sociales dans des descriptions pleines de couleur et de vie, avec un sens remarquable des paysages et des intérieurs.

Cette forme nouvelle fut une révélation, les lecteurs du grand journal parisien n'ont pas oublié le succès qu'ils firent à cette rubrique « **Voyage en France** ». La maison Berger-Levrault eut l'idée de recueillir ces études éparses et de les réunir en volumes. Sous cette présentation, le succès ne fut pas moins vif : trois éditions successives des premières séries ont été épuisées.

Les raisons qui avaient amené le directeur du *Temps* à confier ces études à M. ARDOUIN-DUMAZET — approches du renouvellement des traités de commerce — ayant cessé, la publication fut interrompue. Les éditeurs songèrent alors à la faire poursuivre, sur un plan moins étroit que celui imposé par les nécessités du journal. Au lieu de s'appliquer à quelques régions types, le **Voyage en France** devait être désormais un tableau complet de notre pays. Les 3e et 4e séries, consacrées aux îles de l'Océan, donnaient déjà une physionomie tout autre à l'œuvre ; la méthode fut poursuivie à partir des 9e et 10e séries. Dès lors, l'ouvrage prit une large envergure ; la description des pays de France fut complète, sans lacunes.

Les premiers volumes avaient donc laissé dans l'ombre certaines parties des régions parcourues. Des lecteurs fidèles du **Voyage en France** l'ont reproché amicalement à M. ARDOUIN-DUMAZET. Alors, quand les trois derniers volumes (48e, 49e et 50e séries) eurent été publiés — ces ***Provinces perdues***, c'est-à-dire l'Alsace-Lorraine, que l'auteur a pieusement fait figurer dans son œuvre — l'écrivain eut le courage et la probité de reprendre les séries jugées incomplètes. Il a refait, à vingt ans d'intervalle, l'exploration méthodique des contrées déjà parcourues ; pèlerin passionné, il les a visitées en itinéraires plus serrés. Deux régions bien différentes ont été ainsi de nouveau étudiées d'abord : la Provence littorale et la Bretagne continentale. La première, qui comprenait seulement une série : la 13e, est maintenant répartie en deux volumes : le 13e, de l'embouchure du Rhône à Toulon, le 55e comprenant plus particulièrement les rivages des Maures, de l'Estérel et des Alpes-Maritimes : la *Côte d'Azur*.

La Bretagne était répartie entre les 3e, 4e et 5e séries. De nouveaux voyages, amenant une visite plus minutieuse de la presqu'île armoricaine, ont donné lieu à trois séries *nouvelles*, 51e, 52e, 53e, dont le succès a été immédiatement des plus vifs.

Les deux premiers volumes du **Voyage en France**, 1re et 2e séries, n'ont pas été moins profondément remaniés et accrus ; il a fallu consacrer une série spéciale, la 56e, à la Touraine et à l'Anjou, c'est-à-dire aux *Châteaux de la Loire*. La 1re série, ***Morvan, Val de***

***Loire* et *Sologne*,** ne comprend plus dans sa nouvelle édition que la description, accrue de nouveaux et importants chapitres, des monts du Morvan, du Bas-Nivernais, des bords de la Loire entre Decize et Orléans, du Gâtinais et de la Sologne.

La 2ᵉ série ne comprend désormais que la ***Beauce*** orléanaise et chartraine et les anciennes provinces du ***Perche*** et du ***Maine***. Là encore, de nombreux chapitres ont été écrits avec la même fidélité dans la description, le même sentiment de nos paysages de France et du labeur humain.

Le Sud-Est, où se porte chaque jour nombreuse la foule des touristes, où tant de parties curieuses ou charmantes restent ignorées, a également nécessité la refonte des 7ᵉ, 8ᵉ et 9ᵉ séries. L'auteur a modifié la disposition primitive de ces volumes. Ainsi la 7ᵉ série, ***Région lyonnaise***, a été accrue de plusieurs chapitres très vivants sur les monts du Lyonnais et du Beaujolais, sur la Dombes et les environs de Bourg. Les transformations profondes de Lyon au point de vue économique ont amené l'accroissement considérable des chapitres consacrés à cette grande cité.

Il en fut de même pour les volumes consacrés à la rive gauche du Rhône, du lac Léman à la Durance. Les 8ᵉ et 9ᵉ séries très accrues ont fourni, avec quelques chapitres de la 11ᵉ série, elle-même en voie de transformation, une 57ᵉ série. Les trois volumes sont désormais : ***Région du Haut-Rhône*** (8ᵉ) ; ***Graisivaudan et Oisans*** (9ᵉ), ***Bas-Dauphiné et Comtat-Venaissin*** (57ᵉ).

Les anciens chapitres ont été mis à jour en tenant compte de tous les changements survenus depuis quinze ans ; M. Ardouin-Dumazet s'est imposé de parcourir encore les régions visitées quinze années auparavant et d'explorer celles dont la description n'entrait pas dans le plan primitif. On verra que l'auteur de cette colossale entreprise du *Voyage en France* n'a rien perdu de ses facultés de vision et de son ardeur.

La région du Nord comprenait deux volumes, 18ᵉ et 19ᵉ séries ; M. Ardouin-Dumazet, en procédant à une révision pour une troisième édition, eut à constater les changements considérables survenus au point de vue économique en même temps que le développement des stations balnéaires, il s'est donc appliqué à compléter la physionomie de nos provinces travailleuses que la guerre allait couvrir de ruines, il a étudié plus complètement des régions qu'il s'était jadis contenté de décrire à grands traits. Et il a trouvé matière à des chapitres si nombreux, qu'ils ont nécessité une division nouvelle en trois volumes, chacun plus étendu que les deux précédents. La ***Flandre*** constitue à elle seule la 18ᵉ série, le ***Hainaut*** et le ***Cambrésis*** la 19ᵉ ; quant aux petits pays picards du ***Calaisis***, du ***Boulonnais*** et à l'***Artois***, c'est-à-dire le département actuel du Pas-de-Calais, ils ont donné lieu à une 58ᵉ série qui n'est pas la moins intéressante de la collection au point de vue du pittoresque. [illegible]

[illegible] ces trois volumes, le *Voyage en France* [illegible] définitive, une seule série reste à [illegible]

mandie, pays d'Auge, Haute-Normandie. Quand l'heure sera venue, une 54e série complétera les volumes consacrés à la Normandie.

Pareil dédoublement avait été envisagé pour la Lorraine. Le brusque épanouissement du bassin minier de Briey et les progrès de l'industrie dans les Vosges ayant amené M. Ardouin-Dumazet à reprendre la 22e série pour la compléter, les nouveaux chapitres furent si étendus que le volume dut être divisé à son tour. Une nouvelle 22e série est uniquement consacrée au département de Meurthe-et-Moselle et à la partie de la Meuse qui comprend la Woëvre et l'ancien Luxembourg français; elle a reçu pour titre : ***Lorraine Centrale (Plateau Lorrain).***

Au département des Vosges et à la partie vosgienne de l'arrondissement de Lunéville en Meurthe-et-Moselle est consacrée une 59e série sous le titre ***Les Vosges.*** Ces deux volumes étaient écrits sur place dans les deux mois qui précédèrent la guerre. Par une sorte de prescience, l'auteur venait de parcourir tous ces pays auxquels le grand drame allait donner une sanglante illustration.

D'autres transformations de volumes sont achevées. Ils ne tarderont pas à paraître, couronnant cette œuvre dont on a dit qu'elle était une « monumentale » description de la France. L'épithète n'est pas excessive.

L'œuvre vraiment énorme de M. Ardouin-Dumazet a été consacrée par de nombreuses distinctions. Après l'*Académie française* et les sociétés de géographie, d'autres grandes associations ont tenu à la couronner. Le *Touring-Club*, dont on sait l'immense influence et le rôle prépondérant dans le mouvement qui développe les voyages dans notre pays, avait, pour la première fois, à décerner, en 1904, un prix fondé par le Comité d'action pour favoriser les voyages en France : le conseil s'est unanimement prononcé pour attribuer cette distinction à M. Ardouin-Dumazet. Le rapporteur a dit : *Nul ne remplit mieux que lui les conditions indiquées par les fondateurs, et le véritable monument qu'il a élevé à notre pays le met en quelque sorte hors de pair.*

A l'éloge qu'il fit du **Voyage en France,** le président du Touring-Club aurait pu ajouter que c'est là seulement une partie de l'immense labeur de M. Ardouin-Dumazet; il a écrit bien d'autres livres, ayant trait surtout aux questions militaires et maritimes, et une étude sur les réseaux d'État de l'Europe centrale, produite par une consciencieuse enquête à l'étranger,

Mais le **Voyage en France** restera la partie capitale de cette œuvre patriotique. Entreprise colossale, menée cependant à bien, en vingt années d'efforts entravés par les nécessités de la tâche quotidienne dans la presse, où l'écrivain s'est fait une si solide situation. On a comparé ce voyage à celui d'Arthur Young vers 1789 ; mais il est autrement considérable, car Young consacra seulement deux volumes à la France et M. Ardouin-Dumazet en a déjà cinquante-neuf et terminera par plusieurs sur Paris. Young ne traite que de la France agricole; l'écrivain moderne a étudié le pays sous toutes ses faces et donné

le tableau le plus précis, le plus vivant et le plus coloré de la France au déclin du dix-neuvième siècle, au commencement du vingtième.

L'agriculture tient une large place dans ce **Voyage en France**, plus large et plus variée même que dans le livre d'Arthur Young ; aussi la Société nationale d'agriculture, qui, depuis lors, a élu M. Ardouin-Dumazet comme correspondant national, a-t-elle tenu, à son tour, à récompenser l'auteur en lui accordant en 1901 sa médaille d'or. Le rapporteur, M. Bénard, a dit :

Comme Arthur Young, en 1789, M. Ardouin-Dumazet sait voir et sait bien décrire ce qu'il a vu. En sa compagnie, on éprouve un plaisir extrême à parcourir toutes les provinces de la France.

L'œuvre de M. Ardouin-Dumazet est une géographie nationale, vraiment digne de ce nom, autant sous le rapport des recherches nouvelles et inattendues que de la méthode d'exposition ; c'est une œuvre moderne qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps ; le style est alerte, plein de couleur ; c'est en même temps une œuvre littéraire, puisque l'Académie française *lui a décerné le prix Michaud, réservé à un ouvrage de littérature française.*

Permettez-moi de citer ce fait plus éloquent que tous les rapports : Un pauvre aveugle se faisait lire par sa sœur le **Voyage en France**. *Le jeune homme, qui n'a jamais vu et ne verra jamais un paysage, s'est épris de cet ouvrage : « Je connais mon pays, maintenant, dit-il, je le vois ! » Tous ceux qui lisent les ouvrages de M. Ardouin-Dumazet pensent comme cet aveugle.*

M. Ardouin-Dumazet a accompli aujourd'hui sa tâche.

« ... J'achève cette course de quinze années à travers la France...
« J'ai pu parcourir et décrire tous les rivages de nos mers et pénétrer
« dans toutes leurs îles... Je suis monté par tous les monts, grandes
« chaînes ou massifs modestes ; j'ai suivi de leur source à leur embou-
« chure ou remonté de l'embouchure à leur source tous nos fleuves,
« toutes nos grandes rivières ; j'ai étudié le laboureur dans les vastes
« plaines, le vigneron sur ses coteaux fortunés, le bûcheron dans les
« sylves profondes...

« ... Je l'ai fait sans lassitude, toujours plus épris de la terre na-
« tale, qu'il faut faire aimer par tous en disant les efforts de ses
« enfants pour la rendre plus féconde... »

Les autres distinctions ne furent pas moins flatteuses. Voici comment s'exprimait à la *Société de géographie commerciale* le rapporteur qui annonçait la « médaille de France » accordée après le vingtième volume :

Il y a donc encore des coins insuffisamment connus en France ? Posez cette question devant M. Ardouin-Dumazet ! *Il vous répondra en vous montrant les volumes déjà parus de son* **Voyage en France**, *œuvre encore inachevée, sans doute ; mais fallait-il attendre encore, après vingt volumes, pour récompenser l'œuvre ? Aucun de nous ne l'a pensé.*

L'auteur nous entraîne de province en province, de ville en ville, d'usine en usine. C'est un tour de France effectué avec le [illegible]

le plus aimable, le plus instruit, le plus débrouillard, le plus insatiablement curieux qui se puisse imaginer. M. Ardouin-Dumazet entend étudier de près, voir, toucher, comprendre ce qu'il décrit, ce qui fait qu'une fois en possession de son sujet, il l'expose avec une aisance extrême, avec le talent de se faire lire jusqu'au bout.

La plume est alerte, sans prétention ; pas de phraséologie ; des monceaux de faits et de chiffres, dressés pour l'édification du lecteur par les voies les plus courtes. Pays, mœurs, production industrielle, agriculture, conditions du travail dans chaque localité, tout est passé en revue avec intelligence et sincérité. L'auteur nous appartient surtout par le côté économique et commercial. On sent que l'on a en lui sur ce terrain un guide à qui l'on peut se fier.

L'un de nous a dit que l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet était ce qui avait été publié de plus agréable et de plus complet en ce genre sur la France, depuis le célèbre voyage d'Arthur Young, à la fin du dix-huitième siècle. Les préoccupations de l'auteur moderne sont moins exclusivement agricoles que celles de son prédécesseur, et Arthur Young parcourait lentement nos campagnes sur une jument grise, tandis que M. Ardouin-Dumazet use de tous les moyens de locomotion.

Notre auteur a été soldat avant d'être écrivain. Franc-tireur en 1870, il combattit à Dijon, à Nuits, à Vesoul ; il s'engagea en 1872 dans un régiment de ligne, passa de là aux tirailleurs algériens, forma une Société de géographie à Tlemcen, fut élu membre de la Société de géographie de Bordeaux et membre correspondant de notre Société. Il était alors caporal. Le suivre dans les nombreuses péripéties de sa carrière m'entraînerait trop loin. Il s'est fait lui-même, il a été un écrivain d'une fécondité extraordinaire, il a enfin composé une belle œuvre sur notre pays : nous lui avons donné la « médaille de France ».

Ce que la Société de géographie commerciale a pensé du **Voyage en France**, la *Société de géographie de Paris* l'avait dit en lui attribuant le prix Félix-Fournier.

M. Ardouin-Dumazet s'efforça donc de faire une étude sérieuse, très documentée et très au courant, en s'appuyant non pas seulement sur ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseignements vécus. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte. Ce n'est plus ici le sec et fastidieux résumé d'un auteur qui abrège des documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage.

Le succès du **Voyage en France** est d'autant plus frappant que l'auteur, tout à son œuvre et à ses travaux spéciaux de journaliste militaire, n'a pas recherché le bruit autour de sa remarquable créa-

tion. Les distinctions et les encouragements dont elle a été l'objet lui sont venus sans qu'il les ait sollicités. Cet ensemble de livres consacrés à un même sujet, qu'à bon droit on peut appeler une *bibliothèque nationale* et qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps, s'est imposé par sa seule valeur.

Nous ne saurions trop insister sur ce point. Ce n'est pas une *Géographie*, dans le sens étroit de ce mot. C'est aussi une œuvre littéraire et historique, d'une portée considérable. L'*Académie française*, appelée pour la seconde fois à couronner le **Voyage en France**, a tenu à bien marquer son sentiment à cet égard, en lui attribuant le prix Narcisse-Michaut, qu'elle décerne tous les deux ans à l'auteur du *meilleur ouvrage de littérature française*.

Voici les sommaires des cinquante-neuf volumes parus ou sous presse :

Volumes parus :

1re Série : **MORVAN, VAL DE LOIRE ET SOLOGNE.** — Le flottage en Morvan — à travers le Morvan — les bûcherons du Nivernais — au pays des nourrices — les Vaux d'Yonne — les Vaux de la Nièvre et Guérigny — le Nivernais pastoral : les Amognes — le Nivernais pastoral : le Bazois — la vallée inférieure de l'Aron — le val de Loire et Nevers — du Donziois au Val de Loire — la Puisaye — Briare et Gien — le Gâtinais orléanais — en Gâtinais français — le safran en Gâtinais — Orléans — le Val de Loire orléanais — la Sologne — paysages solognots — les colons de Sologne — la Sologne berrichonne. — 420 pages et 20 cartes.

2e Série : **BEAUCE, PERCHE ET MAINE.** — Les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — la Beauce dunoise — le Perche-Gouët — le Perche aux bons chevaux — le Percheron en Amérique — le grand Perche — la foire aux chevaux de Longny — le Saosnois — le Mans et la haute Sarthe — la Sarthe et les Alpes mancelles — la Champagne mancelle — du Belinois à la Braye — de la Charnie aux Coëvrons — le Désert du Maine — Laval et Port-du-Salut — Mayenne et la Rivière — chez les Chouans — les mines d'or dans la Mayenne — de la Mayenne à l'Ernée — le petit Maine et le Passais — la Mayenne angevine — en Craonnais. — 400 pages avec 25 cartes.

Voir aussi la 56e série : Les Châteaux de la Loire.

(Ces deux volumes ont été couronnés par l'Académie française, dès leur apparition ; les 23 suivants ont obtenu une nouvelle et haute récompense.)

3e Série : **LES ILES DE L'ATLANTIQUE.** — *D'Arcachon* [illegible] *à Belle-Isle.* — L'île aux Oiseaux — la presqu'île d'Arvert et les îles de Marennes — l'île d'Oleron — le nord de l'île d'Oleron — [illegible] sauvage d'Oleron — au sud d'Oleron — après [illegible] — [illegible] — île Madame et Brouage — île de Ré — [illegible] — le chemin de fer de l'île de Ré — l'île d'Yeu — [illegible] —

île de Noirmoutier — de l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer — le Palais — à travers Belle-Isle. — 388 pages avec 13 cartes et 4 cartes hors texte.

4e Série : BRETAGNE II : LES ILES DE L'ATLANTIQUE. — *D'Hoëdic à Ouessant.* — Ile d'Houat — la charte des îles bretonnes — île d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuys — île aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Ars et d'Ilur — île de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — la ville close de Concarneau — île de Sein — île de Molène et îlots de l'archipel d'Ouessant — l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest — Brest et le « Borda » — la pointe de Penmarc'h. — 376 pages avec 27 cartes.

5e Série : BRETAGNE III. — *Haute-Bretagne intérieure.* — Rennes — l'université agricole de Rennes — Vitré et le Vendelais — Fougères et le Désert — le Couesnon et le pays de Coglès — de l'Ille à la Rance — entre la Rance et le Meu — autour de Châteaubriant — de l'Erdre à la Vilaine — la forêt de Brocéliande — les lacs de l'Erdre — Grand-Jouan et la Meilleraye — d'Ancenis à Clisson — le lac de Grand-Lieu — du Sillon de Bretagne aux landes de Lanvaux — autour des landes de Lanvaux — en Porhoët — en Penthièvre — du Turnet-Gouët en Porhoët — aux sources de l'Oust et du Gouët — le Méné. — 422 pages avec 21 cartes et une carte hors texte.

Le littoral est décrit dans les séries 51 et 52 ; la Basse-Bretagne dans la 53e série.

6e Série : COTENTIN, BASSE-NORMANDIE, PAYS D'AUGE, HAUTE-NORMANDIE, PAYS DE CAUX. — Une ville de chaudronniers — les vaux de Vire — la Déroute et les lignes de Carentan — le duché de Coigny — la Hougue — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — la campagne de Caen — la foire de Guibray — du Bocage à la mer — le littoral du Calvados — la vallée d'Auge — en Lieuvin — Trouville et la Côte-de-Grâce — le marais Vernier et la Risle — Évreux et le Saint-André — trainglots et enfants de troupe — les draps d'Elbeuf — de l'Avre à la Risle — de la Risle à l'Andelle — Rouen — le royaume d'Yvetot — le Mascaret — le Havre. — 455 pages avec 30 cartes.

La 54e série, en préparation : Normandie centrale, complétera les volumes consacrés à la Normandie (6e et 17e séries).

7e Série : LA RÉGION LYONNAISE. — Le Mont-d'Or lyonnais — entrée à Lyon par la Saône — le paysage lyonnais — rôle social de Lyon — la presqu'île lyonnaise — la rive droite de la Saône — la Croix-Rousse — les Brotteaux et la Guillotière — Lyon industriel et commercial — le camp retranché de Lyon — des Balmes viennoises à la Bourbre — la plaine du Dauphiné — Vienne — de la Côte-Rôtie au Mont Pilat — l'Yzeron et le Garon — les monts du Lyonnais : I. De Givors à Chazeilles — les monts du Lyonnais : II. Entre l'Yzeron et la Brévenne — la vallée de la Brévenne — les monts de Tarare — le col des Sauvages et Amplepuis — Thizy et Cours — la haute vallée d'Azergues — autour du Saint-Rigaud — la plus belle lieue de France — le Bas-

Beaujolais viticole — le Haut-Beaujolais viticole — Beaujeu, Belleville et la foire de Montmerle — Ars et Trévoux — en Dombes — de Bourg en Valbonne. — 582 pages avec 30 cartes.

8e Série : RÉGION DU HAUT-RHONE : LE RHONE, DU LEMAN A LA MER. — La Hollande en Dauphiné — l'isle de Crémieu — le Rhône en Bas-Bugey — l'Albarine et la cluse des Hôpitaux — du Bugey en Revermont — la cluse de Nantua — une ruche industrielle : Oyonnax — la Bienne et Saint-Claude — la Valserine et la perte du Rhône — le pays de Gex — le Valromey — les lacs du Bas-Bugey — de Pierre-Chatel au Mont-du-Chat — le Guiers et le lac d'Aiguebelette — Chambéry et Aix-les-Bains — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horlogers de Cluses — la vallée de Thônes et la vallée des Dornes — de Semine en Bornes — le Rhône de Bellegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Chatel — Villebois et le « sault » du Rhône — le Rhône de Lyon à Valence — le Rhône de Valence à la Mer — en Camargue : les Saintes-Maries-de-la-Mer — en Camargue : le vignoble et les troupeaux. — 505 pages avec 34 cartes.

9e Série : GRAISIVAUDAN ET OISANS. — Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône aux Terres-Froides — la Bièvre et la Valloire — Voiron — le Massif de la Grande-Chartreuse — Grenoble — l'industrie grenobloise — de Grenoble à la Mure — la Mateysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Claix — les gorges de la Romanche — en Oisans — en Graisivaudan (rive gauche) — d'Allevard en Graisivaudan occidental — le Bas-Graisivaudan — la grande Noyerai — les Quatre-Montagnes — Saint-Marcellin et le Royannais — Saint-Antoine et le plateau de Chambaran — de Chambaran au Plateau Viennois. — 396 pages avec 25 cartes.

Voir aussi la 57e série : Bas-Dauphiné, Comtat-Venaissin.

10e Série : LES ALPES, DU LEMAN A LA DURANCE. — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au Mont-Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du petit Saint-Bernard — au mont Iseran — au pied du mont Cenis — une caravane militaire — le Briançonnais — du mont Genèvre au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun et Gap — du Champsaur en Valgodemard — en Dévoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 26 cartes.

11e Série : FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISSIN. — La vallée du Gier — lacets et cuirasses — les armuriers de Saint-Étienne — rubaniers et cyclopes — le pays des serruriers — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la [illegible] du Vivarais — du Rhône aux Boutières — sous les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le Pradel et le Teil — en Tricastin — [illegible] Valréas et les Baronnies — les dentelles de [illegible] — le Pont-Saint-Esprit — la principauté d'Orange — Carpentras — [illegible]

— en Avignon — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon. — 362 pages avec 25 cartes.

12e Série : **ALPES DE PROVENCE ET ALPES MARITIMES.** — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le félibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau — au pied du Luberon — les pénitents des Mées — la vallée du Buech — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole — les faïences de Moustiers — le plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches — la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye. — 382 pages, 30 cartes, dont celle des Alpes hors texte.

13e Série : **LA PROVENCE MARITIME.** — I. *Région marseillaise* — Aux bouches du Rhône — la petite mer de Berre — les bourdigues de Caronte — la côte occidentale de la petite mer — le massif de l'Estaque — le canal de Marseille au Rhône — de Roquefavour au Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les câpriers de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux Cabanons — de la Ciotat aux Calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — l'archipel des Embiez, les gorges d'Ollioules — les cerisaies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles — les Isles d'Or : Bagau, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — du Grapeau à la Sainte-Baume — de la Sainte-Baume à l'Huveaune. — 419 pages avec 27 cartes.

La Côte d'Azur est décrite dans la 55e série.

Ces deux volumes (12 et 13) et la 55e série ont obtenu la médaille de la Société de géographie de Marseille décernée à l'auteur du meilleur ouvrage sur la Provence.

14e Série : **LA CORSE.** — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corté — de Tavignano à l'entica — la Gravone et Ajaccio — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cédratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo — Mariana et la Casinca — la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio) — le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes ou croquis, 7 vues et une planche hors texte.

15e Série : **LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE.** — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au pays des colporteurs — les merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — une usine nationale : Ruelle — de la Charente au Né — la Champagne de Cognac — le vignoble de Cognac — la fabrication du cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les Fins-Bois — le Confolentais — de la Tardoire à la Dronne — la double Saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — la Rochelle — les vignes et les laiteries de

l'Aunis — les bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle. — 385 pages avec 26 cartes.

16e Série : **DE VENDÉE EN BEAUCE.** — La vallée de la Vonne à Sanxay — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtellerault — en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvant — les marais de la Sèvre niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais — l'estuaire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'école de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouët, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes.

17e Série : **LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE.** — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tabletiers de Méru — les éventaillistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche à la Noye — les tourbières de Picardie — Amiens — dans les hortillonnages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres — l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les serruriers de Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 398 pages avec 24 cartes.

Annexe : **LE VERMANDOIS ET LA BATAILLE DE LA SOMME.**

18e Série : **LA FLANDRE.** — Le vieux Lille — le nouveau Lille — l'industrie lilloise — mœurs lilloises — Roubaix et Tourcoing — Roubaix et ses satellites — Tourcoing et le Ferrain — les villes industrielles de la Lys — le val de Lys — petits pays de la Flandre wallonne — la Flandre guerrière — Bailleul et ses dentellières — la Flandre flamingante — les monts de Flandres — les Moeres — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les wateringues. — 372 pages avec 21 cartes et une carte hors texte.

19e Série : **HAINAUT ET CAMBRÉSIS.** — Douai et l'Escrebieux — de la Scarpe à Orchies — l'agriculture dans le Nord — de la Scarpe à l'Escaut — Valenciennes — le pays noir d'Anzin — en Ostrevent — Cambrai et le Cambrésis — la plus grande sucrerie du monde — la source de l'Escaut — Caudry et le canton de Clary — la vallée de la Selle — la forêt de Mormal — la vallée de la Sambre — aux champs de Malplaquet — le rayon industriel de Maubeuge — de la Sambre à la Solre — de la Solre à l'Elpe-Majeure — les fagnes de Solre — Fourmies — la trouée de l'Oise. — 390 pages avec [illegible] cartes et une carte hors texte.

Voir aussi la 58e série, [illegible].

20e Série : **HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE REMOISE ET ARDENNES.** — Le Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les [illegible] de la Thiérache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et [illegible]

CARTE D'ENSEMBLE DES VOLUMES

DU

Voyage en France

VOLUMES PARUS

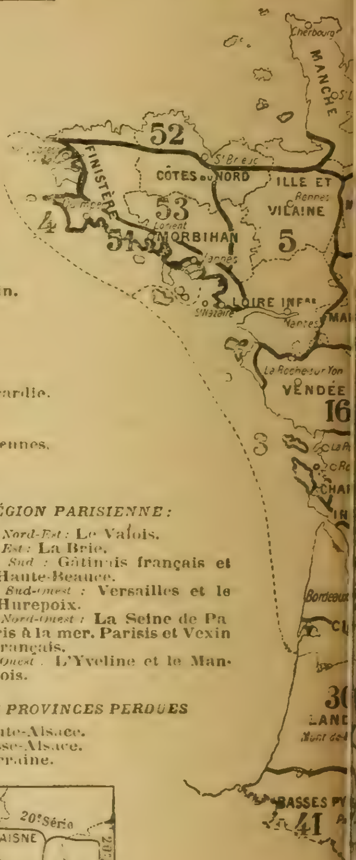
1. **Morvan, Val de Loire et Sologne.**
2. **Beauce, Perche et Maine.**
3. **Bretagne : I. Les Iles de l'Atlantique . I.** *De la Loire à Belle-Isle.*
4. **Bretagne : II. Les Iles de l'Atlantique . II.** *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. **Bretagne : III. Haute-Bretagne intérieure.**
6. **Normandie : I.** *Cotentin, Basse-Normandie, Pays d'Auge, Hte-Normandie, Pays de Caux.*
7. **La Région lyonnaise.**
8. **La Région du Haut-Rhône :** *Le Rhône, du Léman à la mer.*
9. **Dauphiné : Graisivaudan et Oisans.**
10. **Les Alpes, du Léman à la Durance.**
11. **Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat Venaissin.**
12. **Alpes de Provence et Alpes Maritimes.**
13. **Provence maritime : I.** *Région marseillaise.*
14. **La Corse.**
15. **Les Charentes et la Plaine Poitevine.**
16. **De Vendée en Beauce.**
17. **Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.**
18. **Nord : I.** *Flandre.*
19. **Nord : II.** *Hainaut et Cambrésis.*
20. **Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.**
21. **Haute-Champagne, Basse-Lorraine.**
22. **Plateau lorrain et Vosges.**
23. **Plaine Comtoise et Jura.**
24. **Haute-Bourgogne.**
25. **Basse-Bourgogne et Senonais.**
26. **Berry et Poitou oriental.**
27. **Bourbonnais et Haute-Marche.**
28. **Limousin.**
29. **Bordelais et Périgord.**
30. **Gascogne.**
31. **Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.**
32. **Haut Quercy et Haute Auvergne.**
33. **Basse-Auvergne.**
34. **Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.**
35. **Rouergue et Albigeois.**
36. **Cévennes méridionales.**
37. **Golfe du Lion.**
38. **Le Haut-Languedoc.**
39. **Pyrénées orientales.**
40. **Pyrénées centrales.**
41. **Pyrénées occidentales.**

RÉGION PARISIENNE :

42. — **I.** *Nord-Est :* **Le Valois.**
43. — **II.** *Est :* **La Brie.**
44. — **III.** *Sud :* **Gâtinais français et Haute-Beauce.**
45. — **IV.** *Sud-ouest :* **Versailles et le Hurepoix.**
46. — **V.** *Nord-Ouest :* **La Seine de Paris à la mer. Parisis et Vexin français.**
47. — **VI.** *Ouest* . **L'Yveline et le Mantois.**

LES PROVINCES PERDUES

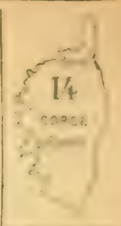
48. — **Haute-Alsace.**
49. — **Basse-Alsace.**
50. — **Lorraine.**



Région Parisienne



51. **Bretagne** : IV. *Littora*
52. — V. *Iles et littoral de l*
53. — VI. *Basse-Bretagne int*
55. **La Provence mariti**
56. **Touraine et Anjou**
57. **Bas-Dauphiné, Com**
58. **Nord** : III. *Boulonnais*
59. **Les Vosges.**



18
NORD
58
PAS DE CALAIS
19
SOMME
SEINE INF.
17
OISE
AISNE
ARDENNES
54
EURE
42 à 47
60 et suivants
(Voir le cartouche ci-bas)
20
MARNE
MEUSE
22
LORRAINE
50
MEURTHE ET MOSELLE
49
BASSE ALSACE
21
AUBE
HAUTE MARNE
59
VOSGES
48
HAUTE ALSACE
EURE ET LOIR
SARTHE
2
LOIR ET CHER
LOIRET
1
YONNE
25
CÔTE D'OR
H^TE SAÔNE
DOUBS
23
56
INDRE ET LOIRE
26
INDRE
CHER
NIÈVRE
24
SAÔNE ET LOIRE
JURA
VIENNE
27
ALLIER
CREUSE
7
AIN
8
H^TE SAVOIE
15
HAUTE VIENNE
LOIRE
RHÔNE
11
PUY DE DÔME
33
28
CORRÈZE
9
ISÈRE
SAVOIE
10
DORDOGNE
CANTAL
H^TE LOIRE
34
32
ARDÈCHE
DRÔME
HAUTES ALPES
LOT
LOT ET GARONNE
AVEYRON
LOZÈRE
57
TARN ET GARONNE
35
GARD
VAUCLUSE
BASSES ALPES
31
TARN
36
12
GERS
HÉRAULT
VAR
55
HAUTE GARONNE
38
37
13
HAUTES PYRÉNÉES
40
ARIÈGE
AUDE
39
PYRÉNÉES OR^LES

de l'Atlantique.

La Côte d'Azur.

...teaux de la Loire.

...naissin.

Volumes en préparation :

... Normandie. ... centrale.

... Banlieue de Paris.

... et suivants. Paris.

— Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la Montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Rethelois et le Porcien — entrée dans l'Ardenne — le royaume de la quincaillerie — la principauté de Château-Regnault — les Dames de Meuse — les Givets — Rocroi et le cheval ardennais — le champ de bataille de Sedan — Sedan industriel et ses annexes — de l'Argonne en Champagne Pouilleuse — la héronnière du Grand-Écury — Vertus et le mont Aimé. — 401 pages, 22 cartes.

21e Série : **HAUTE-CHAMPAGNE, BASSE-LORRAINE.** — La Brie champenoise — la Champagne Pouilleuse — le Perthois et le Der — le val de l'Aube — le pays de Morvois — les bonnetiers de Troyes — le pays d'Othe — De Troyes à Clairvaux — en Bassigny — les couteliers de Nogent-le-Roi — la montagne d'Auberive — le plateau de Langres — du Bassigny en Ornois — le Vallage — la métallurgie en Champagne — en Barrois — le Blois, la Voide et le pays des Vaux — les opticiens de Ligny — Valmy et le Dormois — les défilés de l'Argonne — Varennes, le Clermontois et les Islettes — le Verdunois — Domremy et Vaucouleurs — les côtes de Meuse. — 419 pages avec 27 cartes.

22e Série : **LORRAINE CENTRALE.** — Le Luxembourg français — entre la Chiers et l'Orne lorraine — Longuyon et Longwy — à travers le bassin de Longwy — le Jarnisy et le bassin de Briey — la découverte du bassin de Briey — à travers le bassin de Briey : région de la Mance — à travers le bassin de Briey : régions de l'Orne et de Landres — la Woëvre — l'agriculture en Woëvre — du Rupt de Mad à la Moselle — la métallurgie et le bassin minier de Nancy — Nancy — les industries nancéiennes — retours à Nancy (1904-1914) — l'école forestière — Toul et le pays de Haye — de Toul à Thiaucourt : le vignoble lorrain — le Vermois, le Saulnois et Lunéville — le Xaintois — de Roville à Gerbéviller. — 349 pages avec 18 cartes et 2 cartes hors texte.

23e Série : **PLAINE COMTOISE ET JURA.** — Les vanniers de Fays-Billot — le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — Besançon et ses horlogers — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau — Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — les sources de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugeais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au val de Mièges — l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et la Faucille — le pays de Gex — les lapidaires de Septmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la Moyenne-Montagne. — 423 pages avec 25 cartes.

24e Série : **HAUTE-BOURGOGNE.** — Dijon — dans les houblonnières — les pays bas de Bourgogne — le vignoble de la Côte-d'Or — la côte dijonnaise — la côte Nuits et Citeaux — Beaune et sa côte — le finage et Dôle — la forêt de Chaux et le Val-d'Amour — le Bon-Pays — Chalon-sur-Saône et la Bresse chalonnaise — Bresse bessane et Revermont — la Bresse louhanaise — la côte mâconnaise — au long de la

Saône — de royaume en empire — au pays de Lamartine — la côte chalonnaise et Cluny — des Grosnes au Sornin — en Brionnais — Charolais et Combrailles — la Loire bourguignonne. — 3[illegible] pages, avec 30 cartes.

25e SÉRIE : **BASSE-BOURGOGNE ET SÉNONAIS.** — Le seuil de Longpendu — la vallée de la céramique — le Creusot — Bibracte et Autun — le pays de l'huile — le Morvan bourguignon — en Auxois — autour d'Alésia — le vignoble des Riceys et l'Ource — Châtillonnais et Duesmois — aux sources de la Seine — l'Avallonnais — la Cure et l'Yonne — en Auxerrois — le Tonnerrois — en Sénonais — la Puisaye — de l'Oreuse à l'Orvanne — le pays d'Othe — le Tholon et l'Ouanne. — 367 pages avec 24 cartes.

26e SÉRIE : **BERRY ET POITOU ORIENTAL.** — Le Sancerrois et la Forêt — les Forêtins — Bourges — le camp d'Avord et la Septaine — le canal du Berry — du Cher à l'Arnon — Au centre mathématique de la France — porcelainiers et forgerons du Berry — Issoudun et Châteauroux — la Champagne berrichonne — la vallée de Nahon — les moutons du Berry — la basse vallée de l'Indre — en Brenne — de la Claise à la Creuse — de Touraine en Acadie — les carrières du Poitou — la Beauce montmorillonnaise — entrée en Boischaut — les lingères d'Argenton — le pays de George Sand — la Creuse et la Gargilesse — aux confins de la Marche — 365 pages avec 25 cartes.

27e SÉRIE : **BOURBONNAIS ET HAUTE-MARCHE.** — Du Nivernais en Bourbonnais — autour de Moulins — la Sologne bourbonnaise — la vallée de la Besbre — les monts de la Madeleine — Vichy et Cusset — la Limagne bourbonnaise — le berceau des Bourbons — Souvigny, les côtes Matras et la Sioule — de la Sioule à la Bouble — les houillères de Commentry — la forêt du Tronçais et Montluçon — un tour en Berry — entrée dans la Marche — Guéret et les deux Creuse — les maçons de la Creuse — la tapisserie d'Aubusson — au long de la Creuse — les Trois-Cornes et la Sedelle — aux sources de la Gartempe — du Taurion à la Maulde — le plateau de Gentioux. — 352 pages avec 27 cartes.

28e SÉRIE : **LIMOUSIN.** — La Basse-Marche — les montagnes de Blond — les monts d'Ambazac — Limoges — émaux et porcelaines — autour de Limoges — Saint-Junien et ses gantiers — entre Poitou et Périgord — la Chine du Limousin — la haute vallée de la Vienne — Treignac et les Monédières — Meymac et Ussel — le plateau de Millevaches — la Correze et Tulle — les châteaux d'Uzerche — ardoises et primeurs — Ségur et l'Auvézère — de Pompadour à la Vezère — Brive-la-Gaillarde — Noailles et Turenne — la Dordogne limousine — entre Argentat et Tulle — les chemins de fer électriques de la Haute-Vienne — Vezère, Corrèze et Dordogne — la Dordogne et la Luzège. — 350 pages avec 24 cartes.

29e SÉRIE : **BORDELAIS ET PÉRIGORD.** — Le Libournais — les vins de Bordeaux — Bordeaux — l'activité bordelaise — navigation sur la Gironde — le Médoc des grands vins — les landes du Médoc — la pointe de Grave — la Gironde saintongeaise — Blayais et Bourgeais —

le Saint-Émilionnais — l'Entre-Deux-Mers — les Graves de la Garonne — la Double — autour de Bergerac — Périgueux et le Périgord Blanc — truffes et trufficulture — le pays du père Bugeaud — le Nontronnais et Brantôme — chez nos aïeux préhistoriques — Sarladais — en Périgord noir. — 427 pages avec 31 cartes.

30e Série : GASCOGNE. — Le Bazadais — la conquête des Landes — les landes de Bordeaux — autour du bassin d'Arcachon — Arcachon et les dunes — le Captalat de Buch — le pays d'Albret — le Marsan et le Gabardan — de la Midouze à la Leyre — le pays de Born — les lièges de Marantin — de Dax au Vieux-Boucau — Cap-Breton et la Marenne — la Chalosse — la Rivière-Basse et le Tursan — le plateau de Lannemezan — le Pardiac et l'Astarac — l'Armagnac. — 340 pages avec 26 cartes.

31e Série : AGENAIS, LOMAGNE ET BAS-QUERCY. — La plaine de la Garonne — la vallée du Drot — les landes de Lot-et-Garonne — la capitale du Béarnais — les bouchonniers de Mézin — Lomagne, Gaure et Fezenzaguet — le Fezensac et l'Eauzan — le Condomois — le pays des prunes — les petits pois de Villeneuve — le Haut-Agenais — Agen et ses campagnes — le Bas-Quercy — Lomagne et Rivière-Verdun — la rivière montalbanaise — les chapeaux de paille du Quercy — les gorges de l'Aveyron — les cingles du Lot — le causse de Limogne — le Lot entre Rouergue et Quercy. — 352 pages avec 22 cartes.

32e Série : HAUT-QUERCY ET HAUTE-AUVERGNE. — Le Célé et la Braunhie — Gourdon et la Bouriane — le causse de Martel — de César à Canrobert — le causse de Gramat — de Capdenac au Ségala — les gorges de la Cère et Aurillac — la Châtaigneraie — Campuac et Viadène — dans l'Aubrac — en Carladès — Saint-Flour et la Planèze — Luguet et Cézallier — le Féniers et l'Artense — du sommet du puy Mary — les bœufs de Salers. — 328 pages avec 21 cartes.

33e Série : BASSE-AUVERGNE. — Combrailles et Franc-Alleu — les houillères de la Combrailles — la Limagne — le puy de la Poix — Clermont-Ferrand — de Montferrand au puy de Dôme — dans les monts Dômes — le mont Dore — le camp de Bourg-Lastic — les orgues de Bort — le puy de Sancy et les lacs d'Auvergne — du mont Dore à l'Allier — du Velay à la Margeride — de Brioude à Issoire — Gergovie — de l'Allier à la Dore — les couteliers de Thiers — en Livradois — du Livradois en Forez — du Cher à la Sioule. — 383 pages avec 25 cartes et une carte hors texte.

34e Série : VELAY, VIVARAIS MÉRIDIONAL, GEVAUDAN. — Le Lignon-Vellave — le pays d'Emblavès et le Puy — la dentelle du Puy — Polignac et le volcan du Bar — le mont Mezenc — à la source de la Loire — le lac d'Issarlès — le lac du Bouchet — entrée en pays cévenol — de la Cère à l'Ardèche — au long de l'Ardèche — ascension du mont Lozère — Mende et le Gévaudan — le plateau de la Margeride — le palais du roi — le causse de Sauveterre — les gorges du Tarn — autour du causse Méjean — entre causses et Cévennes — Bramabiau et l'Aigoual. — 397 pages avec 27 cartes.

35ᵉ Série : **ROUERGUE ET ALBIGEOIS.** — La Basse-Marche du Rouergue — le bassin de Decazeville — la montagne qui brûle — Rodez et le causse du Comtal — Espalion et le causse de Bozouls — le causse de Sèverac — Millau — les brebis du Larzac — à travers le Larzac — les caves de Roquefort — le rougier de Camarès — à travers le Ségala — entrée en Albigeois — le pays de Cocagne — Carmaux et ses mines — entre Tarn et Dadou — les vins de Gaillac — Castres et son causse — une page d'histoire industrielle — Mazamet, la Montagne-Noire et le Thoré. — 359 pages avec 22 cartes.

36ᵉ Série : **CÉVENNES MÉRIDIONALES.** — La Gardonnenque — le bassin d'Alais — le Guidon du Bouquet — entre Uzès et Anduze — la Satendrenque — le Gardon de Mialet — la Vallée française — Bramabiau et l'Aigoual — la haute vallée de l'Hérault — la vallée de la Dourbie — de l'Hérault au Vidourle — Sommières et le Salavès — les gorges de Saint-Guilhem — la vallée de la Lergue — Villeneuvette et Bédarieux — l'Escandorgue et l'Espinouze — la Vernazobres et la Cesse — en Minervois. — 331 pages avec 26 cartes.

37ᵉ Série : **GOLFE DU LION.** — Nîmes — le Nemauzès — les mazets des Garrigues — aux bords du petit Rhône — Aiguesmortes — le vignoble des Sables — la Vaunage et la Vidourlenque — Montpellier — la cité morte de Maguelonne — Cette — Agde et l'étang de Thau — le fleuve Hérault — Béziers et le Biterrois — Narbonne — le lac Rubrensis — La Nouvelle et Leucate — Rivesaltes et la Salanque — les jardins de Perpignan — au pied des Albères — Port-Vendres et Banyuls. — 355 pages avec 24 cartes.

38ᵉ Série : **LE HAUT-LANGUEDOC.** — Le Sidobre et Lacaune — les monts de Lacaune et l'Espinouze — du Saumail en Cabardès — de Saint-Papoul à Sorèze — les rigoles du canal du Midi — en Lauraguais — Carcassonne et le Carcassés — dans les Corbières — le Fenouillèdes — les défilés de Pierre-Lis — le Razès — le Kercorbis — le Mirepoix — de l'Ariège a la Garonne — Toulouse — le pays Toulousain — en Bas-Comminges et Nébouzan. — 331 pages avec 20 cartes.

39ᵉ Série : **PYRÉNÉES ORIENTALES.** — Le bas Vallespir — les noisetières de Céret — le haut Vallespir — le Conflent — de Conflent en Roussillon — le Fenouillet — le pays de Sault — le Donezan — le Capcir — la Cerdagne française — l'enclave de Livia et la Soulane — la vallée de Carol — Foix et la Barguillère — le Sabarthès — la mine aux mineurs de Rancié : le passé — la mine aux mineurs de Rancié : le présent — le Sérou et le Plantaurel. — 343 pages avec 25 cartes.

40ᵉ Série : **PYRENÉES CENTRALES.** — Le Couserans — les vallées de Massat et d'Aulus — les ours d'Ustou — le Comminges pyrénéen — la vallée de Luchon — les fruitières de la Haute-Garonne — de Saint-Béat au val d'Aran — dans les Quatre Vallées — Magnoac, Neste et Barousse — la vallée d'Aure — les réservoirs de la Neste — Tarbes — le cheval de Tarbes — le pays de Rustan — l'Adour à Bagnères-de-Bigorre — Vaussenat et Nansouty — au pic du Midi de Bigorre — de l'Adour au

Gave — Lourdes et le Lavedan — les sept vallées du Lavedan — la vallée de Saint-Savin (Cauterets) — la vallée de Barèges — le cirque de Gavarnie. — 345 pages avec 23 cartes.

41e Série : **PYRÉNÉES OCCIDENTALES.** — La barre de l'Adour — la côte des Basques — la Bidassoa et le peuple Basque — le pays de Labourd — Hasparren et l'Arberoue — la Basse-Navarre — une pointe dans le Val-Carlos — le bas Adour et le pays de Bidache — de Mixe en Baïgorry — la Soule — la vallée de Barétous — Oloron et ses gaves — la vallée d'Aspe — de la vallée d'Aspe à la vallée d'Ossau — la haute vallée d'Ossau — la basse vallée d'Ossau — le Josbaig et les vésiaus du Béarn — au long du gave de Pau — campagnes béarnaises — les vins de Jurançon et de Vic-Bilh — de Béarn en Bigorre. — 353 pages avec 27 cartes.

RÉGION PARISIENNE :

42e Série : I. **NORD-EST : LE VALOIS.** — La Marne en Orxois — le pays d'Orxois — entrée en Valois — la forêt de Villers-Cotterêts — autour de Crépy-en-Valois — autour de Pierrefonds — en forêt de Compiègne — la vallée de l'Authonne — Compiègne et la navigation de l'Oise — la lieue archéologique — le pays des Sylvanectes — le désert d'Ermenonville — le Multien — la Gergogne et la Thérouanne — en Goële — Chantilly et ses forêts — Mortefontaine et les étangs de la Thève — les entraîneurs du Servois — l'Oise entre Creil et Pontoise — la petite France — la forêt de Carnelle. — 377 pages avec 21 cartes.
Annexe : **LE VALOIS ET LA BATAILLE DE LA MARNE.**

43e Série : II. **EST : LA BRIE.** — Au cœur du plateau briard — le Montois — la Bassée — la falaise de Brie — Provins et la Voulzie — la Brie Pouilleuse — le champ de bataille de Champaubert — de Brie en Tardenois — les meules à moulin : agonie d'une grande industrie — microbes et corsets — méandres de Marne — les fromages de la Brie — la Brie meldoise — entre Meaux et Pomponne — la Brie forestière — le grand Morin des peintres — moutons de Brie — les papeteries du grand Morin — la vallée de l'Aubetin — Melun et le Châtelet. — 418 pages avec 23 cartes.
Annexe : **LA BRIE ET LA BATAILLE DE LA MARNE.**

44e Série : III. **SUD : GATINAIS FRANÇAIS ET HAUTE-BEAUCE.** — Le Bocage gâtinais — la vallée de l'Orvanne — Nemours et le Loing — navigation sur la Seine — la Seine de la Cave à Corbeil — Fontainebleau — l'École d'application de l'artillerie et du génie — la forêt de Fontainebleau — la forêt vers Barbizon — Marlotte et les gorges de Franchard — les espaliers de Thomery — la Seine et la Forêt — le pays de Bière — le Gâtinais Beauceron — de l'École à l'Essonne — la Seine de Corbeil à Choisy-le-Roi — l'industrie à Essonnes — de l'Essonne à la Juine — l'Étampois — la Juine et la Chalouette — en remontant la Juine — la Beauce pituéraise — trois bourgades beauceronnes. — 428 pages avec 19 cartes.

45e Série : IV. **SUD-OUEST : VERSAILLES ET LE HUREPOIX.** — La vallée des Roses — la forêt de Sénart — autour de Longjumeau — au bord de la Bièvre — le Josas — Versailles, la ville — rôle social et économique de Versailles — Versailles, le château et le parc — Versailles militaire et Saint-Cyr — Port-Royal-des-Champs — l'École d'aérostation de Chalais — la vallée des Fraises — Marcoussis et Montlhery — de l'Yvette à l'Orge — de l'Orge à la Juine — la capitale du Hurepoix — Chevreuse et les Vaux de Cernay — la vallée de la Remarde — vallée de la Renarde. — 359 pages avec 15 cartes.

46e Série : V. **NORD-OUEST : LA SEINE DE PARIS A LA MER. PARISIS ET VEXIN FRANÇAIS.** — La vallée de Montmorency — le pays des poiriers — les collines du Parisis — la boucle d'Argenteuil — la plaine du Parisis — descente de la Seine, de Paris à fin d'Oise — la Seine de fin d'Oise à l'Eure — à Rouen par la Seine — sur la Seine maritime, de Rouen à Duclair — la Seine maritime, de Duclair à Villequier — l'estuaire de la Seine — vergers de Gaillon et de Vernon — Chevrie et Madrie — les abricotiers de l'Hautie — à travers l'Hautie — en Vexin français — le pays d'Arthies — de l'Arthies au pays de Madrie. — 366 pages avec 17 cartes.

47e Série : VI. **OUEST : L'YVELINE ET LE MANTOIS.** — Rambouillet et ses enfants de troupe — en forêt Yveline, les étangs de Saint-Hubert — en Yveline, Montfort-l'Amaury — les parfums et les volailles de Houdan — Épernon et la vallée de la Guesle — en Beauce chartraine — un chemin de fer militaire — la vallée de la Voise — en Drouais — l'École de Grignon — la vallée de la Maudre — de la Vaucouleurs à Meulan — les luthiers de Mantes — le Mantois — Poissy et le Pincerais — la forêt de Laye — la forêt de Marly — le royaume du pot-au-feu. — 351 pages avec 15 cartes.

LES PROVINCES PERDUES :

48e Série : **HAUTE-ALSACE.** — La trouée de Belfort et la vallée de la Largue — le Jura alsacien — le Rhin — Mulhouse — le coton à Mulhouse — industries mulhousiennes — les œuvres sociales de Mulhouse — Altkirch et l'Ill — l'Ochsenfeld et la Doller — vallée de la Thur — la vallée de Saint-Amarin — Soultz et Guebwiller — le ballon de Guebwiller — le Mundat de Rouffach — d'Ensisheim à Colmar — Neuf-Brisach et le Ried — Turckheim et les Trois-Épis — au Petit-Ballon (Kahlewasen) — l'Alsace romane — le val d'Orbey et les Hautes-Chaumes — à travers le vignoble — Sainte-Marie-aux-Mines et sa vallée. — 444 pages avec 22 cartes.

49e Série : **BASSE-ALSACE.** — Du Haut-Kœnigsbourg à Schlestadt — la Mésopotamie d'Alsace — Strasbourg — Strasbourg : la cathédrale, la vie économique — autour de Strasbourg — la vallée de la Bruche — Schirmeck et le Donon — le Ban-de-la-Roche — le Champ-du-Feu et les schlitteurs — du val de Villé à Barr — Sainte-Odile — de l'Ehn

à la Mossig — le Kochersberg — un coin de France au delà du Rhin — les houblonnières de Haguenau — autour de la Forêt-Sainte — les lignes de Wissembourg — l'Alsace bavaroise — Reichshoffen, Frœschwiller et Wœrth — autour de Niederbronn — l'ancien comté de Hanau — autour de Saverne — entre la Sarre et l'Eichel — les chapeliers de Saar-Union. — 492 pages avec 28 cartes.

50e Série : LORRAINE. — Le pays de Dabo. — Vallérystal, Abreschwiller et Lorquin — la Sarre Blanche et la Sarre Rouge — Sarrebourg et Fénétrange — Phalsbourg — les verreries des petites Vosges — les forges de Mouterhouse — le pays de Bitche — Sarreguemines — Forbach et Stiring-Wendel — la vallée de l'Albe — les grands étangs de Lorraine — le Saulnois — de la Seille à la Nied française — Metz — l'industrie messine — Saint-Privat, Gravelotte et Rezonville — au long de la Moselle — le pays du fer — aux confins du Luxembourg — entre Moselle et Nied — Warndt — la première amputation : Sarrelouis et le Sargau. — 468 pages avec 27 cartes.

51e Série : BRETAGNE IV. — *Littoral breton de l'Atlantique.* — Nantes — le rôle économique de Nantes — la Loire maritime — la côte de Retz et Pornic — la baie de Bourgneuf — de Saint-Nazaire au pays de Guérande — le trait de Penbé et la Vilaine — l'estuaire de la Vilaine — l'estuaire de Pénerf, Vannes et le Morbihan — Auray et Carnac — l'estuaire d'Etel et la mer de Graves — Hennebont et Lorient — la Laita et la rivière Belon — de l'Aven à l'Odet — les côtes de Cornouaille — le raz de Sein et la baie de Douarnenez — au Menez-Hom — Brest et sa rade — de l'Elorn à la presqu'île de Crozon — de l'Atlantique à la Manche. — 406 pages avec 32 cartes.

Voir les 3e, 4e et 5e séries.

52e Série : BRETAGNE V. — *Iles et littoral de la Manche.* — L'Aber-Benoît et l'Aber-Vrac'h — la grève de Goulven — Saint-Pol-de-Léon et l'île de Siec — Roscoff et l'île de Batz — Morlaix et son archipel — Primel et Saint-Jean-du-Doigt — Locquirec, la Lieue de Grève et le Guer — Lannion et les Sept-Iles — l'île Grande (Enès-Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les îles d'Er — Tréguier, Paimpol — l'île de Bréhat — le Trieux et le Gouët — entre Saint-Brieuc et Paimpol — les côtes de Penthièvre — Saint-Jacut, l'île des Ehbiens et Saint-Cast — la baie de la Frénaye et le cap Fréhel — la côte d'Émeraude et la Rance — Saint-Malo et le clos Poulet — les marais de Dol — la baie du mont Saint-Michel — Granville, les Chausey et les Minquier. — 457 pages avec 31 cartes.

Voir les 3e, 4e et 5e séries.

53e Série : BRETAGNE VI. — *Basse-Bretagne intérieure.* — La Basse-Bretagne — Quimper et la Cornouaille — le Vannetais — Pontivy et le Blavet — le Scorff — l'Isole et l'Ellé — La Montagne Noire — le berceau de la Tour d'Auvergne — les rochers d'Huelgoat — le Goëllo — le Trégorrois — le Haut-Léon — le Bas-Léon — dans la montagne

d'Arrée — le Yeun Elez — la forêt de Quénécan — entre Aulne et Blavet — le toit de la Bretagne. — 400 pages avec 26 cartes.

Voir les 3e, 4e et 5e séries.

54e Série : NORMANDIE. — Volume complémentaire sur la Normandie : *En préparation. — Voir les 6e et 17e séries.*

55e Série : LA PROVENCE MARITIME. — II. *La Côte d'Azur.* — Le littoral des Maures — dans les forêts des Maures — de Collobrières au Golfe — traversée nocturne des Maures — Saint-Tropez et le Golfe — du Golfe à l'Esterel — Saint-Raphaël et la corniche du Touring-Club — du Trayas au mont Vinaigre — le Mal-Infernet et le cap Roux — le golfe de la Napoule et Cannes — les îles de Lérins et le golfe Jouan — la presqu'île d'Antibes — les œillets d'Antibes, les jarres du Biot — Cagnes, le Malvan et Vence — Nice — Nice-Cosmopolis — l'industrie et le commerce à Nice — Villefranche et le cap Ferrat — la Petite-Afrique et la Corniche — la principauté de Monaco — Beausoleil, le cap Martin, Roquebrune et Menton — Nice, camp retranché — la Roya française. — 427 pages avec 18 cartes.

Voir la 13e série pour la Provence maritime. I. Région marseillaise.

Ce volume (avec les séries 12 et 13) a obtenu en 1910 la médaille de la Société de géographie de Marseille décernée à l'auteur du meilleur ouvrage sur la Provence.

56e Série : TOURAINE ET ANJOU (**Les Châteaux de la Loire**) — La Loire d'Orléans à Chambord — Blois et la Sologne blésoise — de Blois à Châteaurenauld — en Vendômois — la Gastine de Ronsard — Chaumont et Amboise — Tours et sa banlieue — du Mettray à la Brenne — entre Cher et Indre (la Champeigne) — le plateau de Sainte-Maure — Richelieu, Chinon et le Chinonais — le pays de Rabelais — de l'Indre au Varennes — la Loire de Tours à Saumur — de la vallée d'Anjou en Gâtine — les vaux du Loir et la Flèche — Sablé et Solesmes — navigation sur la Mayenne — le pays Segréen — Angers — les ardoisières d'Angers — du Loir à la vallée d'Anjou — le Louet et le Layon — Saumur — l'École de cavalerie de Saumur — à travers le Saumurois — de Cholet au Bocage vendéen — les Mauges — l'Eldorado des Mauges — sur la Loire d'Angers à Nantes. — 577 pages avec 34 cartes.

Voir les 1re et 2e séries.

57e Série : BAS-DAUPHINÉ, COMTAT-VENAISSIN. — La vallée de la Gallaure — Tain et l'Ermitage — de l'Herbasse à la Bayanne — Valence — Romans et le Royonnais — entre Valence et Crest — en Diois — le Vercors — la haute vallée de la Drôme — Montélimar et la Valdaine — Dieulefit et la vallée de Saou — en Tricastin — l'enclave de Valréas — dans les oliviers de Nyons — dans les Baronnies — les dentelles de Gigondas — l'ancienne principauté d'Orange — en Avignon — les campagnes de Carpentras — au mont Ventoux — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon — le Coulon, Apt et le Luberon — la Valmasque — dans les monts de Vaucluse — 470 pages avec [illegible] cartes.

Voir les 9e et 11e séries.

58e Série : BOULONNAIS ET ARTOIS. — En Morinie — Langle, Bredenarde et Pays reconquis — Calais — l'industrie des tulles — le Blanc-

Nez et le Gris-Nez — Boulogne — l'industrie boulonnaise, les plumes — le littoral boulonnais — de la Canche à l'Authie — de l'Authie à la Canche — du Haut-Boulonnais à Montreuil — en Ternois — le cheval boulonnais — Azincourt, Enguinegatte et Thérouanne — Avre, Saint-Venant et Lillers — Béthune et les houillères du Pas-de-Calais — à travers le pays noir — l'armée au pays noir — le pays d'Arras — à travers le plateau artésien — la Sensée et Bapaume. — 358 pages avec 27 cartes et une carte hors texte.

Voir les 18e et 19e séries.

59e SÉRIE : **LES VOSGES.** — La Moselle de Charmes à Épinal — Épinal et l'industrie des Vosges — Les images d'Épinal — Épinal et les Vosges en 1914 — luthiers et dentellières — du Xaintois à la Meuse — les Faucilles et leurs stations thermales — dans la Vôge — le Val d'Ajol et Plombières — la Vologne — Rambervillers et Baccarat — les petites Vosges — la principauté de Salm-Salm — le bassin de Saint-Dié — la Vologne et ses lacs — Gérardmer et son lac — Remiremont et la Moselotte — la Haute Moselle — le ballon de Servance — au ballon d'Alsace. — 359 pages avec 25 cartes.

En préparation :

60e SÉRIE : **BANLIEUE DE PARIS.** — La Seine entre l'Orge et la Marne — les lilas de Vitry — au bord de l'Yères — la Brie parisienne — la boucle de Marne — le pays d'Aulnaie — la plaine du Vertus — Saint-Denis — autour du lac d'Enghien — la presqu'île de Gennevilliers — sept villes suburbaines — au pied du mont Valérien — Saint-Cloud et Sèvres — les bois de Meudon — autour de Sceaux — le plateau de Villejuif. — (*Sous presse.*)

61e SÉRIE et suivantes : **PARIS.**

LE VOYAGE EN FRANCE ET LA GUERRE

Quatorze volumes sont consacrés aux régions qui ont été envahies par les Allemands et ont été le théâtre de la guerre depuis août 1914. Ce sont : 17e Série : Vexin, Basse-Picardie ; 18e : les Flandres ; 19e : Hainaut et Cambrésis ; 58e : Artois ; 20e Haute-Picardie, Champagne Rémoise et Ardennes ; 21e : Haute-Champagne, Basse-Lorraine ; 42e : Valois (en voie de réimpression), avec une étude sur la bataille de l'Ourcq ; 43e : la Brie (*id.*, avec étude sur la bataille de la Marne) ; 22e : Lorraine Centrale ; 59e : les Vosges ; 23e : Plaine Comtoise et Jura ; 48e : Haute-Alsace ; 49e : Basse-Alsace ; 59e : Lorraine (Metz).

Avril 1917. *Les Éditeurs,*

BERGER-LEVRAULT

Répartition des volumes par Départements

DÉSIGNATION DES DÉPARTEMENTS	DESIGNATION des volumes concernant LE DÉPARTEMENT
Ain	7, 8, 24.
Aisne	19, 20, 42, 43.
Allier	27.
Alpes (Basses-)	10, 12.
Alpes (Hautes-)	10.
Alpes-Maritimes	12, 55.
Ardèche	8, 11, 34.
Ardennes	20, 21.
Ariège	38, 39, 40.
Aube	21, 25.
Aude	37, 38, 39.
Aveyron	32, 35.
Bouches-du-Rhône	8, 12, 13.
Calvados	6, 46, 54.
Cantal	32.
Charente	15.
Charente-Inférieure	3, 15, 29.
Cher	1, 26, 27.
Corrèze	28, 33.
Corse	14.
Côte-d'Or	24, 25.
Côtes-du-Nord	5, 52, 53.
Creuse	27, 28, 33.
Dordogne	29.
Doubs	23.
Drôme	8, 57.
Eure	6, 17, 46.
Eure-et-Loir	2, 6, 16, 44, 47.
Finistère	4, 51, 52, 53.
Gard	8, 11, 12, 36, 37.
Garonne (Haute-)	15, 38, 40.
Gers	30, 31.
Gironde	3, 29, 30.
Hérault	35, 36, 37, 38.
Ille-et-Vilaine	5, 51, 52.
Indre	26.
Indre-et-Loire	56.
Isère	7, 8, 9, 10.
Jura	8, 23, 24.
Landes	30.
Loir-et-Cher	1, 2, 26, 56.
Loire	7, 11, 24.
Loire (Haute-)	11, 32, 33, 34.
Loire-Inférieure	3, 5, 51.
Loiret	1, 2, 44, 56.
Lot	31, 32.
Lot-et-Garonne	31.
Lozère	[illegible], 34, 36.
Maine-et-Loire	56.
Manche	6, 52.
Marne	20, 21, 43.
Marne (Haute-)	21, 22.
Mayenne	2.
Meurthe-et-Moselle	22, 59.
Meuse	21, 22.
Morbihan	3, 4, 5, 51, 53.
Moselle (ancienne), *voir* Lorraine annexée.	
Nièvre	1.
Nord	18, 19.
Oise	17, 20, 42.
Orne	2, 6.
Pas-de-Calais	58.
Puy-de-Dôme	7, 33.
Pyrénées (Basses-)	41.
Pyrénées (Hautes-)	30, 40.
Pyrénées-Orientales	37, 39.
Rhin (Bas-) [ancien], *voir* Basse-Alsace.	
Rhin (Haut-) [Belfort]	22, 25.
Rhin (Haut-) [ancien], *voir* Haute-Alsace.	
Rhône	7.
Saône (Haute-)	23.
Saône-et-Loire	24, 25.
Sarthe	2, 56.
Savoie	8, 10.
Savoie (Haute-)	8, 10.
Seine	47, 59 et suivants.
Seine-Inférieure	6, 17, 46.
Seine-et-Marne	1, 21, 25, 42, 43, 44, 45.
Seine-et-Oise	42, 44, 45, 46, 47.
Sèvres (Deux-)	15, 16.
Somme	17, 58.
Tarn	35, 38.
Tarn-et-Garonne	31.
Var	12, 13, 55.
Vaucluse	57.
Vendée	3, 16.
Vienne	16, 26.
Vienne (Haute-)	[illegible]
Vosges	[illegible]
Yonne	[illegible]
Basse-Alsace	[illegible]
Haute-Alsace	[illegible]
Lorraine annexée	[illegible]

Répartition des volumes par Provinces

DÉSIGNATION DES PROVINCES	DÉSIGNATION des volumes concernant LA PROVINCE
Alsace	23, 48, 49.
Angoumois	15.
Anjou	2, 56.
Artois	58.
Aunis	3, 15.
Auvergne	7, 32, 33.
Barrois	21.
Basques (Pays)	41.
Béarn	41, 30.
Berri	1, 26, 27.
Boulonnais et Calaisis	58.
Bourbonnais	7, 27, 33.
Bourgogne	8, 24, 25.
Bresse et Bugey	7, 8, 23.
Bretagne	3, 4, 5, 51, 52, 53.
Cambrésis	19.
Champagne	20, 21, 25, 43.
Comtat-Venaissin	57,
Corse	14.
Dauphiné	7, 8, 9, 10, 11, 57.
Flandre	18.
Foix (Comté de)	38, 40.
Forez	7, 11, 27.
Franche-Comté	8, 23, 24.
Gascogne	30, 31, 38, 40.
Gex (pays de)	8, 23.
Guyenne	29, 30, 31, 32, 3
Hainaut	19.
Ile-de-France	17, 42 à 47, 59 suivants.
Languedoc	8, 11, 12, 31, 3 35, 36, 37, 3 39, 40.
Limousin	28.
Lorraine	21, 22, 50, 59.
Lyonnais	7.
Maine	2.
Marche	27, 28.
Nice (comté de)	12, 13, 55.
Nivernais	1
Normandie	6, 17, 46,
Orléanais	1, 44, 47.
Perche	2, 6.
Picardie	17, 19, 20, 42.
Poitou	3, 15, 16, 26.
Provence	8, 10, 12, 13, 55, 57
Roussillon	37, 39.
Saintonge	3, 15, 29.
Savoie	8, 10.
Trois-Évêchés (Toul-Verdun) de Lorraine	21, 22.
Touraine	56.

Par grandes Régions naturelles

Alpes	8, 9, 10, 11, 12, 57.
Bassin de Paris	17, 20, 21, 25, 42 à 47, 58 et suiv.
Beauce	2, 12, 16, 44, 45, 47.
Cévennes	7, 11, 34, 30, 37.
Jura	8, 23, 24.
Landes	29, 30, 31.
Littoral et îles de l'Océan	2, 3, 4, 15, 16, 29, 30, 41, 52, 53.
Littoral et îles de la Manche	6, 17, 18, 46, 52, 54, 58.
Littoral et îles de la Méditerranée	8, 13, 14, 37, 55.
Massif central	28, 32, 33, 34, 35.
Pyrénées	37, 39, 40, 41.
Sologne	1, 25.
Vosges	22, 23, 48, 49, 50, 59.

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

BERGER-LEVRAULT & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

La Conquête de l'Air. *Le ballon dirigeable*, par le capitaine breveté L. Sazerac de Forge. 2e édition entièrement refondue et mise à jour. 1910. Un volume gr. in-8 de 824 pages, avec 269 grav., fig. et portraits, br. . . 12 fr. 50
Relié en percaline gaufrée, tête rouge . . . . 15 fr.

Les Ballons dirigeables. *Théorie. — Applications*, par E. Girard et A. de Rouville, élèves ingénieurs des ponts et chaussées, officiers de réserve du génie. 2e édition, augmentée des annexes : Le ballon *Lebaudy* — Le ballon *Patrie*, par le commandant Voyer. 1909. Un volume in-8 de 386 pages, avec 174 figures, broché . . . . 5 fr.

Essai sur la Navigation aérienne. *Aérostation, Aviation*, par G. Lafosse, enseigne de vaisseau. 1896. Un volume in-8, broché . . . . 3 fr. 50

Les Premières expériences aérostatiques faites en Lorraine, 1783-1788, par Pierre Boyé, président de la Société d'archéologie lorraine et du musée historique lorrain, membre non résident du comité des travaux historiques et scientifiques, avocat à la cour d'appel de Nancy. 1909. Brochure in-8 de 48 pages, avec 3 planches. 2 fr. 50

Les Aérostiers militaires en Égypte. *Campagne de Bonaparte 1798-1801*, par Marc de Villiers du Terrage. 1901. In-8. . . . . 75 c.

L'Aviation. — Ses débuts. — Son développement. *De crête à crête — De ville à ville — De continent à continent*, par le capitaine F. Ferber. 6e tirage. 1909. Un volume in-8, avec, hors texte, 117 photographies et figures, broché. . . . . 5 fr.

L'Aviation militaire, par C. Ader. 1910. Un volume in-12, avec une planche, broché . . . . 2 fr. 50

L'Homme s'envole. *Le passé, le présent et l'avenir de l'Aviation*, par le capitaine breveté L. Sazerac de Forge. 1909. Un volume in-8 de [illegible] pages, avec 42 figures, broché. . . . . 1 fr. 25

L'Aéroplane des frères Wright. — *Historique. — Expériences. — Description.* 1908. Brochure in-8, avec une planche de figures . . . . 1 fr.

Cerfs-volants militaires, par L.-Ph. Saconney, capitaine du génie. 1909. Un volume in-8 de 96 pages, avec 37 figures, broché . . . . 2 fr. 50

Le Vol ramé et les formes de l'aile, par le commandant L. [illegible]. Mémoire reçu par l'Académie des sciences le 5 avril 1909. In-8, [illegible] pages, avec 17 figures dans le texte, broché . . . . 1 fr. 25

En Marge de la théorie des aéroplanes, par F. [illegible], capitaine d'artillerie. 1910. In-8, 60 pages, avec 30 figures, broché . . . . 2 fr.

Les Aéroplanes. [illegible] . . . . 1 fr.

Aérostation et Aviation, par [illegible] . . . . . . 1 fr.

Les Pannes en Automobile. [illegible] 72 pages, avec 6 figures, broché . . . . 1 fr. 50

Les Automobiles à l'Exposition de 1900. [illegible] grand in-8 de 364 pages, avec 336 figures, broché. . . . . 7 fr. 50

BERGER-LEVRAULT & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

Les Châteaux du Roi Stanislas en Lorraine, par Pierre Boyé, président de la Société d'archéologie lorraine. 1910. Un volume in-4 de 152 pages, avec 151 gravures et 11 planches, dont 3 en couleurs, tiré à 110 exemplaires numérotés à la presse, broché . . . . 40 fr.

Les Ruines des Vosges, par E. Wagner. 1910. 2 volumes in-12, avec 112 vues photographiques. Couverture illustrée, par Ch. Spindler. — I. *Partie septentrionale.* — II. *Partie méridionale.* — Chaque volume, broché . . . 3 fr. 50
Relié en percaline gaufrée or, tête rouge . . . . 4 fr. 50

La Lorraine illustrée. Texte par Lorédan Larchey, André Theuriet, E. Auguin, etc. Un magnifique volume gr. in-4 de 800 pages, avec 445 belles gravures et un frontispice en chromo, broché . . . . 50 fr.
Relié en demi-maroquin, gaufrage artistique . . . . 60 fr.

Chez Jeanne d'Arc. *Guide sentimental au pays de Domremy*, par Émile Hinzelin. [illegible]. Un volume [illegible] in-8 de [illegible] pages, avec 7 compositions de V. Prouvé, 32 vues photographiques et une carte du pays de Jeanne d'Arc, broché sous couverture illustrée . . . . 6 fr.

Jeanne d'Arc écuyère, par le capitaine L. Champion. Préface de Victor Margueritte. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) Un beau volume in-8 [illegible] avec [illegible] illustrations dont 6 hors texte et une carte, br. 6 fr.
[illegible] exemplaires numérotés sur papier de luxe. . . . . 15 fr.

Jeanne d'Arc, par le général Dragomirov. Traduit du russe par un officier. [illegible]. In-8 avec une planche en photogravure hors texte, représentant le buste de Jeanne d'Arc, d'après la *Jeanne d'Arc* équestre de d'Espinay. 75 c.

Croquis lorrains, par Louis Madelin. Préface de Maurice Barrès, de l'Académie française. 1907. Un volume in-12 de 412 pages, broché. . . . 3 fr. 50

Images de France. — Région de l'Est, par Émile Hinzelin. 1900. Un volume in-12 de 433 pages, broché sous couvert. illustrée par V. Prouvé. 3 fr. 50

Guide des Pays d'Azur. *Monaco, Monte-Carlo et les environs*, par Philippe Casimir. [illegible]. Un volume in-12 de 471 pages, avec vues, portraits, plans et une carte, relié en percaline gaufrée. . . . . 3 fr. 50

Corse et Italie. Impressions de voyage, par G. Beroy. 1897. Un volume in-12, broché. . . . . 3 fr.

Un Coin des Cévennes. Le Vigan et ses environs, par C. Chante, membre du Club cévenol. 1897. Un volume in-12, broché. . . . . . . 2 fr.

La Vie à Évian-les-Bains, par Émile Daullia. 1890. Vol. in-12, br. . 2 fr.

L'Europe centrale et ses Réseaux d'État. *Belgique, Hollande, Alsace-Lorraine, Allemagne du Sud, Prusse, Danemark, Suisse, Autriche-Hongrie*, par Ardouin-Dumazet. 1903. Un volume in-12, broché . . . . . . 3 fr. 50

La Champagne. *Étude de géographie régionale*, par Émile Chantriot, agrégé de l'Université, docteur ès lettres. [illegible]. Un volume grand in-8 de [illegible] pages, avec 40 vues photographiques et figures dans le texte, et 31 planches, graphiques et cartes, hors texte, broché. . . . . 8 fr.

Le nouveau Bassin minier de Meurthe-et-Moselle et son réseau ferré, par Auguste Pawlowski, rédacteur au *Journal des Débats*. [illegible]. Un volume in-12 de 123 pages, avec 25 gravures et une carte en couleurs grand in-folio. . . . . 3 fr.

Les Provinces perdues, *d'après Ardouin-Dumazet*, par Émile Chantriot, professeur d'histoire et de géographie au Lycée de Nancy. 1905. In-8, br. 1 fr.

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie

CARTE D'ENSEMBLE DES VOLUMES

DU

Voyage en France

VOLUMES PARUS

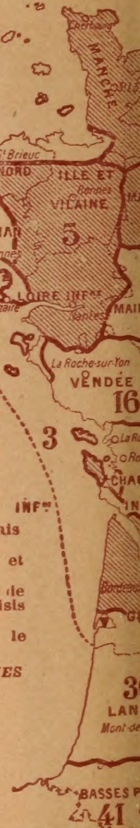
1. Morvan, Val de Loire et Sologne.
2. Beauce, Perche et Maine.
3. Bretagne : I. Les Iles de l'Atlantique : I. *De la Loire à Belle-Isle.*
4. Bretagne : II. Les Iles de l'Atlantique : II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. Bretagne : III. Haute-Bretagne intérieure.
6. Normandie : I. *Cotentin, Basse-Normandie, Pays d'Auge, Hte Normandie, Pays de Caux.*
7. La Région lyonnaise.
8. La Région du Haut-Rhône : *Le Rhône, du Léman à la mer.*
9. Dauphiné : Graisivaudan et Oisans.
10. Les Alpes, du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes-Maritimes.
13. Provence maritime : I. *Région marseillaise.*
14. La Corse.
15. Les Charentes et la Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
18. Nord : I. *Flandre.*
19. Nord : II. *Hainaut et Cambrésis.*
20. Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21. Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.
24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Senonais.
26. Berry et Poitou oriental.
27. Bourbonnais et Haute-Marche.
28. Limousin.
29. Bordelais et Périgord.
30. Gascogne.
31. Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32. Haut-Quercy et Haute-Auvergne.
33. Basse-Auvergne.
34. Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35. Rouergue et Albigeois.
36. Cévennes méridionales.
37. Golfe du Lion.
38. Le Haut-Languedoc.
39. Pyrénées orientales.
40. Pyrénées centrales.
41. Pyrénées occidentales.

RÉGION PARISIENNE

42. — I. *Nord-Est :* Le Valois.
43. — II. *Est :* La Brie.
44. — III. *Sud :* Gâtinais français et Haute-Beauce.
45. — IV. *Sud-Ouest :* Versailles et le Hurepoix.
46. — V. *Nord-Ouest :* La Seine de Paris à la mer. Parisis et Vexin français.
47. — VI. *Ouest :* L'Yveline et le Mantois.

LES PROVINCES PERDUES

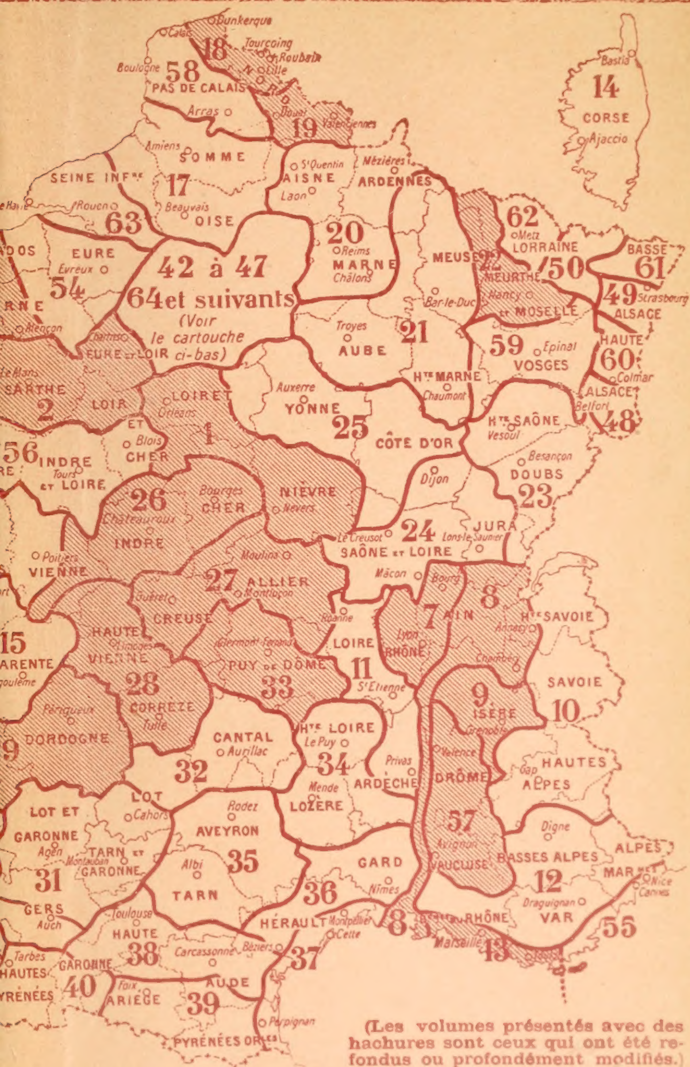
48. — Haute-Alsace.
49. — Basse-Alsace.
50. — Lorraine.



Région Parisienne



51. Bretagne : IV
52. — V. *Iles et litto*
53. — VI. *Basse-Bre*
55. La Provence
56. Touraine et A
57. Bas-Dauphiné
58. Nord : III. *Bo*
59. Les Vosges



al breton de l'Atlantique.
la Manche.
térieure.
ime : II. *La Côte d'Azur.*
(Les châteaux de la Loire).
tat-Venaissin.
et Artois.

Volumes en préparation.

Normandie. — 6e *Normandie occidentale ;* 54e *Normandie centrale ;* 63e *Normandie orientale.*
64, 65 et 66. Banlieue de Paris.
67. Alpes cottiennes et Alpes maritimes.
68 à 70 et suivants : Paris.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 20 05 04 012 9